N° 649 36e Année. Tome CLXXXI 1er Juillet 1925

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Etranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26 — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

RUDYARD KIPLING

DU CRAN!

traduit par

LOUIS FABULET

Vol. in-16. -- Prix.......................... **7 fr. 50**

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 550 exemplaires sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 38 à 587, à........................ **20 fr**

Il a été tiré :

12 exemplaires sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 12, à........................ **100 fr**

25 exemplaires sur hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 13 à 37, à........................ **75 fr.**

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-UNIÈME

1er Juillet — 1er Août 1925

1er Juillet — 1er Août 1925 Tome CLXXXI

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXV

L'EXAMEN DE CONSCIENCE D'UN ÉCRIVAIN ALLEMAND

LES ROMANS DE THOMAS MANN

—

On ne peut plus l'appeler un « jeune », puisqu'on vient de célébrer en Allemagne son cinquantième anniversaire (1). Il appartient à la génération d'avant guerre, celle des Hauptmann, des Hofmannsthal, des Schnitzler, des Stefan George. Sa voix s'est fait entendre, au cours des dernières années, dans toutes les grandes occasions. Il est l'oracle que consultent les étrangers de passage, les journalistes en mal d'enquête. Surtout il parle à la génération d'aujourd'hui avec cet accent d'autorité qu'eurent naguère parmi nous Anatole France et plus particulièrement ce Barrès qu'il aime de citer, avec qui il s'est découvert lui-même plus d'une secrète similitude. Non peut-être sans quelque mélancolie, il a pris rang désormais parmi les « *Maîtres* ». Mais il faut dépouiller ici ce mot de tout ce qu'il évoque pour l'ordinaire de convenu ou d'académique, pour le restaurer dans son acception plus pleine, plus véridique, plus savou-

(1) Au moment de mettre cet article sous presse, nous recevons quelques publications faites à l'occasion de cet anniversaire. C'est d'abord le numéro de juin de la *Neue deutsche Rundschau*, entièrement consacré à Thomas Mann et qui apporte une nouvelle inédite du Maître : *Unordnung und frühes Leid* (*Désordre et précoces souffrances*), qui met en scène la jeunesse allemande d'après-guerre. Signalons ensuite la très captivante étude de M. Arthur Eloesser : *Thomas Mann, sein Leben und sein Werk*, parue chez S. Fischer à Berlin, et qui apporte en particulier sur l'enfance et les débuts du grand romancier, ainsi que sur la chronique familiale d'où est sorti le roman des *Baddenbrook*, des documents très précieux et des illustrations intéressantes.

reuse, plus populaire, tel qu'il était en honneur dans les corps de métier de jadis, avec le sens d'un brevet, délivré en bonne et due forme, d'habileté artisane et d'honorable « bourgeoisie ».

Un certain aristocratisme bourgeois en effet, dans un décor de solide et d'élégant confort, et en même temps le souci d'une scrupuleuse probité professionnelle, voilà bien l'atmosphère morale où respire toute l'œuvre de Thomas Mann, laquelle, à y regarder de près, se présente toujours comme une chronique, une autobiographie déguisée, une confession ou plutôt, dans le sens plus allemand, plus protestant, et d'ailleurs hautement revendiqué du mot, comme un *examen de conscience*. On s'y est quelquefois trompé! Parce que ce romancier excelle à dessiner un original et à le fixer d'un trait de plume dans son automatisme définitif, parce qu'il se plaît à évoquer les milieux les plus divers avec une science du détail poussée jusqu'à la plus minutieuse exactitude, parce qu'il est surtout passé maître dans l'art de « faire parler » la vie, notant chaque timbre, chaque inflexion de voix, chaque articulation et chaque particularité de langage, on a parfois interprété son œuvre dans un sens purement « naturaliste ». On n'a pas pris garde que sous ce pittoresque extérieur, sous cette documentation scrupuleuse, mais toute de premier plan, se cachait un sens symbolique plus profond, une signification essentiellement symptomatique, un problème très personnellement vécu, et que l'affabulation ne fournissait à l'auteur que le prétexte d'engager un débat de conscience, de s'ausculter et surtout de se justifier lui-même à ses propres yeux. L'œuvre littéraire de Thomas Mann est faite de « conscience », et cette conscience s'inspire d'un bout à l'autre d'un intérêt de conservation, je dirais même de préservation morale, extrêmement inquiet, averti et délicat. « Je ne suis ni un savant ni un maître », écrivait-il au doyen de la Faculté philosophique de Bonn, lorsque lui fut conféré le diplôme de docteur *honoris causa*, « je ne suis qu'un rêveur et un dou-

teur, très préoccupé, et pour des raisons pressantes, de préserver ma vie et de la justifier ».

Thomas Mann est un Allemand du Nord. Il est né en 1875 à Lubeck et la vieille ville hanséatique, avec l'enchevêtrement de ses rues tortueuses, ses maisons à pignon et à encorbellements, l'activité grouillante de son port et l'odeur de marée apportée du large, restera toujours le décor familial qu'il se plaira à évoquer. De père en fils, ses ascendants appartenaient à ce patriciat hanséatique, vieille aristocratie du commerce, très digne, très cérémonieuse, dont il devait faire revivre la chronique dans son premier grand roman des *Buddenbrook*. A l'âge de dix-sept ans, à la mort de son père, grand commerçant et sénateur, il quitta Lubeck pour Munich. Munich, c'était déjà un peu le Midi, une ville aux mœurs plus faciles, un milieu littéraire et artistique plus cosmopolite, plus bohème, plein de séductions et aussi de dangers pour ce jeune Allemand du Nord arraché à son milieu natal, à la sévère tradition d'ordre, de travail, de dignité de vie très décorative, qui avait été celle de sa lignée. Il collabora d'abord à une petite revue d'avant-garde, la *Gesellschaft*, que dirigeait le chef d'un groupe de jeunes auteurs munichois, Conrad, le disciple allemand de Zola. C'était l'époque du naturalisme, du théâtre libre de Berlin, des « premières » sensationnelles d'Ibsen et de Gerhart Hauptmann. Le roman russe, récemment découvert, entr'ouvrait un monde nouveau, une terre vierge aux antipodes de la civilisation occidentale. Nietzsche commençait sa marche triomphale à travers l'Europe. Déjà on voyait poindre à l'horizon une constellation lyrique nouvelle, en partie inspirée du lyrisme de Zarathoustra : Dehmel, Hofmannsthal, Stefan George. Seul le roman allemand attendait sa formule nouvelle. Il était réservé à ce débutant, Thomas Mann, de la lui donner.

Vocation qui s'accompagna chez lui de bien des perplexités, de bien des débats de conscience. Que ce jeune Allemand du Nord, transplanté dans les cénacles littéraires et dans les

bureaux de rédaction de Munich, ait pris en dégoût ses occupations de secrétaire stagiaire, aux gages d'une compagnie d'assurances, et qu'un beau jour il ait tout planté là pour aller vivre une vie de bohème à Rome et en Italie, il n'y a là qu'un épisode assez banal dans une biographie d'artiste. Mais aux yeux de ce fils de patriciens, correct et scrupuleux, cette fugue de jeunesse prit bientôt les proportions d'une véritable désertion morale. Sa « conscience » d'Allemand du Nord, l'héritage paternel, septentrional et protestant, s'inquiéta de la sensualité du midi, à la fois trop païenne et trop catholique. Et puis n'avait-il pas obéi peut-être inconsidérément à l'appel d'un sang moins pur, à l'appel de ce sang maternel (le père de Thomas Mann avait épousé une Américaine du sud) dont l'infiltration exotique constituait un danger permanent de déséquilibre et de reniement ?

« Je ne suis pas un Allemand tout à fait pur », constate-t-il mélancoliquement. « Je porte aussi dans mes veines un héritage méridional et latin, importé de l'Amérique du Sud, qui me prédisposait à une certaine intellectualité européenne, plutôt qu'à la tradition des grands poètes allemands. » Et surtout cette vie de bohème, cette liberté cynique de l'artiste, toute de dévergondage et de flânerie sensuelle, que valait-elle quand il la comparait au style de vie si sévère, si digne, si décoratif, qui avait été l'attitude dans le monde de tous ceux de sa race avant lui, la règle même de leur sang ? En lui aussi il découvrait un besoin d'ordre, de netteté, de considération, de propreté surtout, physique et morale, qui souffrait au contact de toute bohème. « Je suis un fils de famille qui a reçu une bonne éducation ; je porte du linge propre, des vêtements irréprochables, et je n'éprouve aucun plaisir à tenir, devant des tables empoissées d'absinthe, des propos anarchistes en compagnie de jeunes gens mal soignés. » — « Vous êtes un bourgeois dévoyé », dit à *Tonio Krœger* (le héros d'une des nouvelles de Thomas Mann) une jeune artiste russe. Et lui-même de renché-

rir : « Oui, un bourgeois fourvoyé dans l'art, un bohème qui porte au cœur la nostalgie de la nursery, un artiste afffigé d'une mauvaise conscience. »

On ne pourrait mieux définir le roman des *Buddenbrook*, qu'il commença alors à Rome, qu'en disant qu'il marque déjà la conversion définitive de Thomas Mann à l'ordre conservateur et bourgeois, en même temps qu'avec lui se prépare le retour de l'enfant prodigue au foyer natal, à la tradition septentrionale et protestante. « Le sang exotique maternel, disait-il plus tard, a pu agir à la façon d'un ferment, d'un stimulant étranger, comme une cause d'aberration passagère. Il n'a pas entamé les assises profondes ni neutralisé les impulsions héréditaires de mon caractère. »

Le sujet : une chronique familiale où revivent les quatre générations successives de la bourgeoisie allemande au XIX[e] siècle dans une ville hanséatique et dans un milieu de commerçants patriciens. Chaque génération nous est présentée dans son décor, avec le style de l'époque qui se marque dans l'ameublement, le costume, la façon de parler ; elle est baignée de son atmosphère propre et elle apparaît dans son attitude caractéristique en face de tous les grands problèmes sentimentaux, religieux, artistiques. Mais en même temps — et c'est ici que transparaît l'autobiographie, la confession personnelle, l'examen de conscience, — c'est l'histoire d'une *décadence*, d'une diathèse morale qui fait que cette lignée de commerçants entreprenants et de solennels patriciens perd peu à peu ses énergies natives, ses vertus toutes pratiques, pour acquérir, par suite d'une infiltration d'éléments étrangers et d'un affinement qui est en même temps un dérèglement, des curiosités nouvelles, des facultés d'intuition, à la fois spéculatives et artistiques, qui la rendent de plus en plus impropre à la lutte pour la vie dans une Allemagne devenue plus plébéienne, plus dure, plus brutalement entreprenante et jouisseuse.

Analyser un pareil roman, qui est l'histoire de tout un siècle de bourgeoisie allemande, serait une gageure impos-

sible à tenir. Qu'il suffise de dégager le double problème, ou plutôt le problème à double face qu'il pose et qu'avec des variations innombrables Thomas Mann reprendra ensuite dans une série de romans et de nouvelles : le problème de la décadence et le problème de l'artiste.

Le problème de la décadence, il en avait eu dès l'enfance la perception presque physique. Il s'est toujours lui-même posé en « épigone », presque en dégénéré. Il y a là tout au moins un sentiment très personnel, très intime, congénital et organique, qui l'a prédestiné à devenir le psychologue, « le chroniqueur et le glossateur de la décadence, l'amateur expert en matière de pathologie et de mort, un esthète avec un penchant vers l'abîme ». Et ce n'est pas chez lui une simple note d'art. C'est la formule même de sa vie et de son expérience d'artiste. L'art, une vitalité plus riche, plus exubérante, une ivresse triomphale, une orgie créatrice? Ah! que nous sommes loin de compte ! Pour Thomas Mann, il nous l'avoue franchement, le travail artistique est avant tout une lucidité douloureuse et pessimiste de la pensée, un regard critique qui fouille la vie jusqu'à son tréfonds, jusqu'au point « où les choses deviennent tristes et compliquées ». Et l'artiste, un être privilégié et supérieur, un favori des dieux ? Tout au contraire il porte toujours en lui un secret qu'il cache, qu'il doit taire et masquer dans l'intérêt de son honneur et de son art. Creusez bien, vous découvrirez toujours en lui quelque tare secrète, une fêlure, une lézarde, une infirmité ou un déficit organique qui le rend particulièrement inapte au service de la vie.

« Puis-je vous demander quelle est votre occupation, M. Martini?... » demande le prince Klaus Heinrich, dans *Altesse Royale*, au poète Axel Martini qui a gagné, dans un concours, la coupe d'honneur avec son « Hymne à la Vie ».

M. Martini fit un geste qui signifiait qu'il ne comprenait pas. Tout son torse esquissa un point d'interrogation.

— Je m'exprime mal. Je voulais dire : votre principale occupation. Etes-vous fonctionnaire ?

— Non, Altesse. Je n'ai pas d'occupation du tout. Je suis poète tout simplement.

— Pas d'occupation ? Ah ! je comprends. Une vocation si extraordinaire veut qu'on s'y consacre tout entier.

— Il m'est difficile de faire à cela une réponse satisfaisante. A dire vrai, je n'avais pas le choix. Je me suis senti de tout temps profondément inapte à toute autre besogne. Et j'ai l'impression que cette inaptitude totale, absolue, indiscutable, est la seule marque certaine où se reconnaisse la vocation du poète et qu'il faut voir dans la littérature le refuge de tous ceux qui sont incapables de faire quelque chose dans la vie.

Et cette inaptitude à l'action, elle s'accompagne chez l'artiste d'une inaptitude non moins radicale et congénitale à la jouissance normale de la vie :

— Votre poème ! continua le prince. Je l'ai lu et avec quelle attention ! Si je me souviens bien, d'abord toutes les détresses, toutes les cruautés de la vie ; mais après, toutes les ivresses, les extases, le vin, les femmes... Est-ce exact ? — M. Martini sourit. Il se passa le pouce et l'index sur le coin des lèvres pour masquer un sourire. — « Et tout cela, c'est raconté à la première personne. Est-ce vrai ? Tout cela repose sur des expériences personnelles. Non ? Vous n'auriez pas réellement vécu ces choses que vous nous racontez si bien ? » — « Fort peu, Altesse. Oui, quelques bribes par-ci par-là. Le contraire serait d'ailleurs plus près de la vérité. Car si j'étais homme à avoir vécu toutes ces choses, je n'aurais jamais écrit d'aussi beaux vers. J'imagine même que je me mépriserais de vivre la vie que je mène. Car nous autres, artistes, nous avons surtout besoin d'hygiène. Or rien n'est plus antihygiénique que la vie. » — « Mais alors, vous ne boirez jamais dans la coupe qui vous est offerte ? » — « Moi ? J'en doute fort, Altesse. Le geste, je le reconnais, serait beau... Mais d'abord je ne bois pas de vin. Et puis je me couche à dix heures et je mène une vie très sage. Autrement, voyez-vous, je ne l'aurais jamais gagnée, votre coupe. »

Puis gaillardement, Tonio Krœger exprime la même pensée :

L'artiste est-il seulement un homme ? Demandez aux femmes. J'ai l'impression que nous autres, artistes, ressemblons à ces

chanteurs de la Chapelle Sixtine qui ont subi une préparation préalable. Notre voix est d'une beauté émouvante. *Seulement, voilà...*

Une modestie de l'artiste toute nouvelle s'affirme dans ces examens de conscience. « L'artiste est-il seulement un homme ? » Il s'agit de s'entendre. Ses dons, sa « spiritualité » ne sont qu'une compensation donnée à cette « moindre valeur » que par ailleurs il représente et qui le classe dans la grande famille névropathique. Il faut que d'abord il se fasse pardonner son inutilité foncière, son irritabilité, sa vanité toujours en éveil, et aussi son cabotinage qui est fondamental, qui ne fait qu'un avec sa fonction essentielle, laquelle consiste à être un pourvoyeur d'illusions, un simulateur professionnel et, au fond, toujours un «*bajazzo*». Il faut surtout qu'il se fasse pardonner cette perversité polymorphe, conséquence de sa morbidité, et qui l'expose à tous les dérèglements, qui fait de lui la proie prédestinée, l'expérimentateur et l'agent de propagande de toutes les décadences.

Nous touchons ici au point le plus obscur de cette confession artistique. Thomas Mann est un « bourgeois fourvoyé dans la littérature » et « domicilié à la fois dans les deux mondes ». Son rêve, il nous le confie : ce serait un accord parfait des deux parties, une synthèse du bourgeois et de l'artiste. Et cette synthèse, il la trouve d'ailleurs réalisée chez les grands maîtres allemands, chez un Bach, un Gœthe, un Richard Wagner même. Les *Maîtres chanteurs de Nuremberg* en apportent la glorification éclatante. Voilà l'atmosphère morale où baigne le grand art allemand, et à cette tradition très délibérément Thomas Mann se rattache. Mais quoi qu'il fasse, les deux « optiques » — celle du bourgeois et celle de l'artiste — n'arrivent jamais chez lui à coïncider, à se superposer, à harmoniser, si ce n'est dans un équilibre instable, dans une synthèse tout ironique.

Contre la décadence, contre le nihilisme et contre le mépris transcendant qu'affecte l'esthète antibourgeois à la

Flaubert, il prend donc la défense de la vie, de la vie simple, qui ne se complique pas, qui ne s'analyse pas, qui ne se traduit pas en littérature, de la vie des normaux, des médiocres, des heureux, de ceux qu'il appelle « les blonds aux yeux clairs ». Et pourtant, tout au fond les envie-t-il ? Car après tout, cette décadence chez l'artiste, qui est le trait par où il se différencie essentiellement du bourgeois, elle est une rançon douloureuse qui tout de même lui confère une supériorité. Privilège peut-être suspect, mais pourtant plus noble que l'attachement vulgaire à la vie. « Deux chemins conduisent vers la vie », lisons-nous dans la *Montagne enchantée*. « L'un est le chemin normal ; il est tout droit, uni, simple et loyal. L'autre est pire et il passe près de la mort. C'est le chemin génial. »

Les secrets de la vie ne peuvent être approfondis que par ceux qui ont expérimenté la maladie et la mort : c'est la source secrète où s'est toujours alimentée la spéculation des métaphysiciens et des mystiques. Les vrais moralistes sont ceux qui ont le mieux connu les tentations de la chair, toutes les séductions et toutes les détresses du péché : voilà le sens éternellement chrétien du salut. Et pareillement il y a chez l'artiste épris de beauté un avant-goût de toutes les perversions, de toutes les dissolutions, de toutes les décompositions. Il est plus près de la maladie et de la mort que l'homme normal. Il est plus corruptible que lui. C'est ce qui fait son immoralité aux yeux des esprits normaux, qui ne voient pas que, de même que la mort n'est que la forme déguisée d'un instinct éternel de création, de même cette perversité chez l'artiste n'est qu'un détour par où la vie arrive à mieux se connaître, à mieux se pénétrer, à mieux se posséder. « Qui déchiffrera jamais l'énigme qui marque de son cachet ce composé hybride qu'est l'artiste ? Qui découvrira la formule de cette alchimie d'instincts secrets où se fondent chez lui la pensée la plus lucide et la sensualité la plus déréglée ? »

Problème scabreux, qui restera toujours non résolu.

Thomas Mann lui a tout particulièrement consacré une de ses nouvelles les plus ambiguës, les plus inquiétantes, qu'il faut lire comme on écouterait la musique du prélude de *Tristan* ou de l'*Après-midi d'un Faune* — pages troublantes avec leur mélange équivoque de scrupuleuse analyse et d'érotiques arabesques, où, parmi les hymnes les plus sacrilèges à la dissolution, éclate tout à coup la prose sacrée de Platon, filtre délectable et dangereux par où s'insinue traîtreusement ce penchant vers l'abîme, ce goût pervers de la mort, d'une mort à la fois infâme et masquée d'énigmatique beauté : c'est la nouvelle qu'il a intitulée *La mort à Venise*.

Et serait-ce là, en fin de compte, la confidence la plus intime de cet écrivain si laborieux, si correct, si prude même, aux instincts si ordonnés et si bourgeois, de ce fils de patricien fourvoyé dans la bohème — cette confession morbide et perverse d'un esthète décadent ?

§

Ce fut une heure tragique pour les hommes de cette génération qui avaient déjà passé le tournant de la quarantaine, quand ils virent du jour au lendemain ébranlées les assises sur lesquelles avait reposé jusqu'à ce jour leur sécurité matérielle et morale, — en particulier pour Thomas Mann qui, par tempérament, était un contemplatif gœthéen, l'homme de la lente croissance et de la silencieuse maturation. A l'écart de la foule et des grands événements politiques, il s'était adonné à des problèmes purement personnels, tout de méditation solitaire et d'aristocratique isolement. Il avait joui, non sans quelques remords, de cette liberté cynique de l'artiste qui « expérimente la décadence ». S'il aimait de se mêler à des milieux humains, c'était uniquement en romancier, par curiosité de psychologue et d'artiste. Quelle allait être sa réaction personnelle en présence de la guerre ?

Une petite phalange de littérateurs d'avant-garde s'était

groupée autour de son frère, le romancier Henrich Mann, de qui le dernier roman, *der Untertan* (*le fidèle Sujet de sa Majesté*), achevé quelques semaines avant la déclaration de la guerre, avait été aussitôt interdit par la censure. Il apportait une satire cinglante de l'Allemagne wilhelminienne et dans une vision étonnemment prophétique annonçait la débâcle anticipée de toute une société et de tout un régime. Dans les milieux « activistes », on souhaitait la défaite du militarisme allemand, sur les ruines duquel on espérait voir s'édifier un ordre européen nouveau, conforme aux principes démocratiques de l'Occident. Conservateur de tempérament, Thomas Mann avait horreur de l' « activisme » politique. Comme artiste, il répugnait non moins au nivellement démocratique international. Il estima l'heure venue de prendre position. Dans les derniers mois de l'année 1914, il publia un petit essai historique, *Frédéric II et la Grande Coalition*, où, sous le couvert d'une apologie, d'ailleurs très modérée de ton, du grand Frédéric, il exposait les thèses allemandes, — la guerre préventive imposée à l'Allemagne et la violation des pays neutres, justifiée comme moyen de légitime défense. C'était un livre de guerre. Heinrich Mann résolut de riposter. Dans une petite revue à tendances pacifistes et internationalistes, les *Pages blanches*, il publia une apologie éloquente de Zola et exhuma toute l'histoire du procès Zola. Subterfuge astucieux, inventé pour désarmer la censure allemande. Les militaristes français rétrospectivement encaissaient les coups destinés aux militaristes d'outre-Rhin. Mais les initiés savaient que, par la bouche de Zola, Heinrich Mann développait son propre programme politique et que certaines attaques contre les flagorneurs du chauvinisme belliqueux visaient une personnalité qui lui tenait de près. Thomas Mann sentit le froid du poignard fratricide. Il entreprit un plaidoyer qui ne devait paraître qu'après la guerre : *les Réflexions d'un Allemand étranger à la politique*. La querelle des frères ennemis prenait un sens symbolique.

Si j'ai bien compris la pensée de ce livre touffu, il s'agit cette fois d'un problème de préservation *nationale*. Le danger public que l'auteur dénonce dans ce personnage allégorique qu'il baptise du nom de « littérateur au service de la civilisation » et chez qui nous reconnaissons les traits de l'Adversaire, son frère Heinrich Mann, ce n'est pas seulement l'esprit démocratique français, c'est tout l'heritage latin, c'est ce vieil humanisme qui s'était posé jusqu'à ce jour en champion international de la civilisation humaine. L'Empire romain, l'Eglise, la Renaissance, le classicisme français, la Révolution française, la démocratie moderne, autant de formules qu'a revêtues successivement cette prétention à l'universalité internationale qui, si elle triomphait, amènerait la mort de toute particularité nationale et, spécialement pour l'Allemagne, le tarissement de ses sèves, la ruine de tout ce qui a jamais fait son originalité composite et touffue. Et il est particulièrement deux poisons latins, deux mensonges de cette civilisation occidentale, dont l'action délétère produirait à la longue dans le corps germanique la désagrégation de ses énergies natives, le démantèlement de son armature et de sa structure morales : la *littérature* et la *politique*. La littérature, c'est-à-dire le culte des « belles lettres », des belles formes de la rhétorique, — image d'une civilisation fondée sur les fonctions purement logiques de la pensée et les formes articulées du langage. Et puis la politique, qui n'est que cette rhétorique mise au service de la vie en société. Du lettré humaniste de la Renaissance au philosophe du XVIII[e] siècle, et de celui-ci au rhéteur démocrate et bourgeois d'aujourd'hui, la filiation est directe, évidente, indéniable.

Tout à l'inverse, c'est dans les profondeurs orgiaques de l'âme humaine que la culture allemande de tout temps a puisé son inspiration originale et son aliment essentiel. Les œuvres les plus révélatrices du génie allemand, c'est dans la *musique* qu'il faut les chercher. Même les grandes créations de la poésie allemande, les grandes Bibles allemandes, le

Faust de Gœthe, le Zarathoustra de Nietzsche, elles ne sont de la « littérature » qu'accidentellement. Faust lui-même est-il un humaniste, un lettré, un « littérateur au service de la civilisation ? » Nullement. Le lettré, l'humaniste, dans l'œuvre de Gœthe, ce n'est pas Faust, c'est son *famulus* Wagner — un philologue, un avorton. Les textes de l'antiquité classique, sont-ce là les sources de vie où Faust retrempe son âme ? Pas davantage. Mais les forces occultes de la nature et les profondeurs orgiaques de l'âme humaine, voilà le secret de sa magie, qui nous livre aussi le secret de son démon, de l'instinct faustien. La littérature au service de la politique était la formule dont s'inspirait l'intellectualisme français du XVIII[e] siècle. Mais à cet humanisme rationaliste Gœthe oppose le monde des grandes révélations orgiaques de l'âme humaine, qui a été de tout temps le monde de la mystique et de la musique allemandes. Car toutes deux, cette mystique et cette musique, depuis la Réforme, ne font plus qu'un. Elles sont les affirmations simultanées d'un même dynamisme à la fois individuel et collectif, à la fois religieux et musical, de l'âme allemande, en sorte que pour arracher au peuple allemand son âme nationale il faudrait commencer par effacer de chaque conscience l'histoire de cette musique :

En vérité ce ne serait pas une petite affaire. Il ne s'agirait de rien moins que d'ébranler une Puissance que l'histoire de quatre siècles a enracinée dans l'âme allemande — Puissance aussi vieille que le protestantisme et qui a vécu en continuelle alliance avec lui. L'éducation musicale des Allemands a commencé avec Martin Luther, ce pédagogue d'un nationalisme quelque peu agressif, à la fois théosophe, professeur de catéchisme et musicien, et tout cela d'un seul tenant, au point que religion et musique ne faisaient qu'un pour lui et parlaient chez lui le langage l'une de l'autre, comme elles ont d'ailleurs toujours fait dans l'âme allemande. « Dame Musique, disait-il, a été de tout temps chère à mon cœur. C'est une Grâce divine et elle est proche parente de la Théologie. » Il disait encore de cet art qu'il était « pour moitié une règle de vie, une bienfaisante discipline qui adoucit les cœurs, les

remplit de docilité et de prud'homie ». Ou bien : « Un magister qui ne sait pas chanter, je n'en veux pas entendre parler ! » Il a donné à la culture artistiquede ses compatriotes une orientation instinctive vers la musique, et sous son inspiration Mélanchthon a inscrit quatre heures de musique par jour dans le programme des écoles saxonnes. J'imagine que les enfants saxons d'alors devaient aller à l'école avec plaisir. C'est Luther qui nous a donné le choral, le chant d'Eglise allemand, à la place des litanies grégoriennes, au grand scandale des catholiques qui se gaussaient de ces refrains de grognards, de ces galantes chansons d'amour, de ces fioritures et romances de bonnes femmes avec quoi les gens de la Réforme célébraient les louanges de l'Eternel. A partir de Luther, le grand réformateur de la musique, la musique — j'entends l'allemande, celle qui va de Bach à Reger — c'est le *punctum contra punctum*, c'est la fugue de grand style. Elle est non seulement le verbe sonore de l'esprit protestant, mais avec sa prodigieuse polyphonie, ses ensembles puissants où l'originalité la plus libre se fond avec la soumission la plus disciplinée, elle est devenue l'image frappante, le vivant symbole artistique et spirituel où se reconnaît, comme dans un miroir, l'âme allemande. Et comment ne serait-elle pas antipathique au littérateur civilisé, au rhéteur occidental des Droits de l'homme ? Et inversement comment les « principes » de ce dernier pourraient-ils intéresser un « musicien ? »

Car c'est le secret de cette pédagogie musicale allemande, de concilier l'originalité la plus audacieuse avec la plus rigoureuse des disciplines. Elle fait que les âmes les plus orgiaques sont aussi les plus disciplinées. Le génie latin ne comprend rien à cette synthèse qu'il n'arrive pas à analyser avec les catégories de sa logique intellectualiste. C'est qu'il y a opposition fondamentale pour lui entre le particulier et le général. L'ordre latin est géométrique, logique et politique. Il est préoccupé de fixer des relations externes entre des nombres, des phénomènes, des concepts, des atomes sociaux. L'ordre allemand, lui, est essentiellement *vital*. Il est un chaos qui s'organise, plutôt qu'un théorème qui se déduit. Il est moins dans les cerveaux que dans les cœurs, dans les volontés. N'est-ce pas déjà la distinction établie par

Kant entre la Raison théorique, tournée vers le connaissable, s'efforçant de capter l'expérience perceptible dans le filet de ses catégories toutes formelles, et cette Raison pratique éminemment germanique, qui plonge dans le Vital inconnaissable dont elle apporte à l'homme intérieur le message direct au moyen de ce que Kant appelle « l'impératif catégorique », et que Thomas Mann traduit par « le commandement vital » ? Et qu'est-ce qu'une *discipline* si ce n'est le sentiment d'un rythme, d'un mouvement commun, d'un pas cadencé ? C'est à sa pédagogie musicale que l'Allemand doit de réaliser spontanément, dans la plus vaste polyphonie, un ordre instinctif qui n'est que le besoin éprouvé par chaque exécutant de prendre sa place dans un ensemble et de se fondre dans une impulsion commune. La musique est donc par excellence la discipline allemande, la formule de la synthèse allemande. A-t-on remarqué que Gœthe, en évoquant l'utopie de sa « Province pédagogique », ne mentionne même pas l'étude du latin, mais qu'il réserve une place d'honneur à la musique, ordonnant qu'elle accompagne et règle toutes les occupations des jeunes élèves et que par elle se fasse la transmission des notions morales essentielles ? Et celui qui a jamais assisté en Allemagne à l'exécution de la neuvième symphonie de Beethoven ou à ce prodigieux déchaînement de forces chorales et orchestrales où s'achève le dernier acte des *Maîtres chanteurs*, celui qui a senti passer le souffle de cet enthousiasme à la fois si tumultueux et si discipliné, celui-là comprendra ce que Thomas Mann entend sous le nom de « militarisme musical » allemand.

On a reconnu la marque d'origine de ce nationalisme musical. Il s'inspire de Nietzsche, du Nietzsche de la période wagnérienne. C'est la même opposition entre Dionysos et Socrate, entre la culture musicale allemande et la civilisation latine de l'Opéra, entre le pessimisme de la tragédie et l'optimisme de la politique. Les Allemands raffolent de ces constructions idéologiques. Ils sont, à l'époque moderne,

les grands pourvoyeurs de mythes philosophiques en Europe, et cette faculté mythique n'exclut d'ailleurs nullement l'esprit réalisateur, de même que leur goût pour l'orgie barbare se concilie avec le besoin non moins essentiel chez eux de se civiliser, de s'éduquer, de « se former », comme ils disent. Ils demandent à l'art de les libérer de tous les artifices de la vie civilisée, de les replonger dans le dynamisme des instincts primitifs. Et puis en même temps s'affirme chez eux un besoin non moins sincère, parfois candide, de raffinement, d'éducation et de sociabilité. C'est ce qui fait d'eux par excellence « le peuple du milieu », éternellement aux confins de la civilisation et de la barbarie.

Les *Réflexions d'un Allemand étranger à la politique* ne nous présentaient qu'un des aspects de cette double âme allemande, une sorte de défi jeté à l'humanisme et à la civilisation occidentale par un Allemand lui-même très raffiné, très littérateur, très européen et très décadent. Il y avait lieu de nous présenter maintenant l'autre aspect, ou plutôt de nous présenter simultanément sous ses deux aspects le problème extrêmement complexe, curieux et inquiétant, qu'est la « conscience » de l'Allemand et l'histoire de sa formation ; — c'est le sujet du dernieret tout récent roman de Thomas Mann, *la Montagne enchantée.*

§

Hans Castorp, le « héros », si l'on peut dire, de cette longue aventure, n'est rien moins qu'un héros de roman. Il est médiocre de parti pris, banal presque avec ostentation. Il s'étudie à nous donner l'image aussi fidèle que possible de cette Allemagne d'avant-guerre qui a porté toute son attention sur les problèmes de la technique et sur les jouissances matérielles que procure la fortune. Tempérament à la fois flegmatique et passionné, descendant quelque peu dégénéré d'une vieille famille de praticiens hanséatiques (l'inévitable motif de l'« épigone » !), il unit au culte traditionnel du travail un certain penchant personnel à la

flânerie. Il vient de passer sans enthousiasme ses examens d'ingénieur constructeur de la marine et s'apprête à faire dans sa ville natale une carrière honorable et sans éclat. Un événement imprévu brusquement l'arrache à son milieu natal et à son orbite normale. Pour se reposer d'un surmenage causé par les fatigues de l'examen, sur le conseil du médecin de la famille, il va faire une petite cure d'altitude auprès d'un sien cousin, jeune aspirant officier, que les médecins ont envoyé à Davos se guérir de ses lésions tuberculeuses. Davos, rendez-vous international des tuberculeux, à 1600 mètres d'altitude, c'est la « montagne enchantée » où ce nouveau Wilhelm Meister, au cours d'un noviciat qui durera sept ans, va accomplir ses années d'apprentissage.

La Montagne enchantée ! On pourrait croire d'abord à quelque macabre ironie dans le choix de ce titre, à voir avec quel réalisme implacable l'auteur nous documente sur le régime d'un sanatorium pour tuberculeux, nous initie à toutes les formalités les plus minutieuses de la cure, nous renseigne sur les symptômes et les progrès de la maladie, nous fait assister à toutes les affres des agonies savamment cachées et prolongées. La prédilection si marquée chez Thomas Mann pour une certaine forme médicale de l'exhibition macabre, elle peut s'en donner ici à cœur joie. Nous apprenons à épier l'usure secrète des tissus sur les visages au hâle factice. Nous entendons à travers les cloisons cette toux molle si caractéristique, « pareille au gargouillement informe des tissus en décomposition », ou bien encore quelque malade facétieux nous jette au passage le sifflement inquiétant de son pneumothorax fraîchement opéré et gonflé de gaz, cependant qu'à travers une porte subitement entr'ouverte, dans la pénombre d'une chambre aux volets clos, nos yeux distinguent sur la blancheur d'un oreiller le visage effroyablement émacié d'un moribond, aux yeux démesurément grandis par la fièvre et la terreur. — Et parallèlement à la chronique médicale et macabre, voici la chronique mon-

daine et scandaleuse qui suinte à travers les murs de ce caravansérail où la maladie s'attife encore d'élégances suspectes, où la fièvre se complique de libidineuses extravagances. C'est enfin toute cette optique si curieuse, ce complet renversement des perspectives, auquel on ne peut guère échapper dès qu'on entre dans ce milieu à part, véritable monde à rebours, où tout est jugé, estimé, classé sous l'angle exclusif de la maladie ; c'est une sorte de hiérarchie tout à fait spéciale à cette bohème de la maladie qui affecte un profond dédain pour ceux « d'en bas » — les bien portants, les profanes qui n'ont pas été initiés aux mystères, aux pratiques occultes et à la liturgie savante de ce culte nouveau : le culte du Dieu-Bacille.

Que Hans Castorp ait été prédestiné à recevoir cette initiation, lui-même était à mille lieues de le penser, tandis qu'il prenait le chemin de la Montagne enchantée pour passer quelques semaines en compagnie de son cousin. Et pourtant, sans qu'il le sache, lui aussi il est « marqué ». L'air glacial et vif de là-haut, en même temps qu'il guérit les malades, a vite fait de déceler les germes latents de ceux qui, comme lui, ne se savaient pas atteints. Et peut-être était-ce pour cet Allemand moyen, médiocre, né au sein d'une civilisation toute matérielle, utilitaire et technique, le seul moyen de s'approfondir, de s'affiner, de se découvrir une « âme ». Il se produit en effet bientôt chez lui un double travail : d'une part la lézarde jusqu'alors masquée apparaît au grand jour, et d'autre part se fait une dislocation de toutes les habitudes de vie et de pensée, qui affecte d'abord tout particulièrement chez lui la notion de temps. Dans l'uniformité de cette vie de sanatorium qui n'est que l'éternelle répétition des mêmes rites, où rien ne change, où rien ne « mûrit », en dehors de l'indiscernable travail de décomposition ou de recomposition organique, les jours, les semaines, les mois se confondent dans une fluidité amorphe.

L'ordre même des saisons est brouillé : il neige en été, il y a des journées d'été en plein hiver. C'est le règne de

« la grande confusion ». On dirait qu'une pompe pneumatique aspire le contenu normal de la vie et vide la durée de toute densité spécifique. Et dans ce vide étrange, dans cette éternité stagnante qui est en même temps un détachement grandissant, des problèmes bizarres se présentent à l'esprit de Hans Castorp, problèmes qu'il n'aurait jamais eu l'idée de se poser « là-bas », dans la plaine humide, à quelques mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer...

Méditations pleines de danger, auxquelles il s'abandonne maintenant, pendant les interminables séances de chaise longue. C'est d'abord une excitation, une ivresse fiévreuse de la pensée, sans doute activée secrètement par l'intoxication microbienne. La maladie elle-même n'est-elle pas une frénésie orgiaque de l'organisme, une volupté secrète et malsaine, une poussée perverse d'érotisme latent, une forme masquée et déréglée de l'éternelle *libido*? Ainsi l'enseigne, avec des airs de Christ extasié, un des médecins là-haut, l'inévitable disciple de Freud, qui expose périodiquement cette gnose phallique devant un auditoire féminin très sympathiquement embrasé. A son tour, Hans Castorp subit le charme pervers de cet enchantement, de cette « fuite vers la maladie », comme l'appellent les freudiens. D'autant que ce charme prend corps à ses yeux dans une figure de femme, Clawdia Chauchat, la Circé de la Montagne enchantée. Etrange fascination qu'exerce sur le jeune Allemand, très correct, cette étrangère sans état civil précis, aux allures bohèmes, à l'élégance un peu négligée. Est-ce le galbe suave de ses bras dont il sent la fraîcheur à distance, à travers les manches transparentes? Ou bien l'attrait exotique de ces yeux glauques, un peu bridés et obliques, qui donnent à sa physionomie quelque chose d'asiatique, presque de mongolique? N'est-ce pas plutôt le mystère inquiétant de ce corps si désirable et pourtant intérieurement miné et vermoulu? Idylle malsaine, toute en frôlements lointains, en attentes muettes, en angoisses réprimées, jusqu'au jour de l'explosion foudroyante, certain soir de

Carnaval, dans le tutoiement d'un bal masqué, explosion qui est moins une surprise des sens qu'un dérèglement de l'imagination, la rencontre de deux fièvres. Le lendemain déjà Clawdia Chauchat s'envole, toute à sa vie d'oiseau de passage, ne laissant entre les mains de son amant d'une nuit que le portrait de son buste radiographié.

Mais elle a laissé aussi dans ses veines une fièvre tenace (car elle représente à ses yeux « le principe génial de la maladie »), une fièvre qui risquerait de le clouer à tout jamais sur sa montagne enchantée, si la Providence n'avait rassemblé là-haut toute une cabale de pédagogues qui prendront à cœur de guérir le jeune Allemand, cet « enfant du souci », comme ils l'appellent, et de mener à bonne fin son éducation. Parallèlement à l'intrigue romanesque se déroule ainsi un plan pédagogique qui donne sa toute particulière saveur philosophique à ce roman hautement « éducatif ».

Voici d'abord un mentor bien réservé et bien taciturne — le cousin même de Hans Castorp, Joachim, le jeune aspirant officier à qui il était venu tenir compagnie. Celui-là du moins ne subira jamais le charme de la montagne enchantée ! D'une tenue impeccable, toujours poli, grave, plein de réserve, au garde-à-vous intérieur, il comprend la vie à la façon d'un continuel entraînement au service, et il accomplit sa cure avec la ponctualité d'une consigne qui ne se discute pas. Mais il ronge son frein en silence, et comme les mois se succèdent sans amener la guérison, un beau jour il « déserte » — il déserte son poste de malade pour rejoindre dans son cher régiment son poste de soldat ; il a « fui » — non, comme les autres, les décadents, vers le déshonneur de la maladie — il fuit, lui, vers le champ d'honneur de la vie. Coup de tête fatal ! Quelques mois plus tard, il revient sur la montagne mortellement touché. Et il meurt comme il a vécu : simplement, droitement, virilement, toujours au garde-à-vous, « en brave et en soldat ».

Hans Castorp n'est pas de cette race. Il porte en lui les

instincts d'un incorrigible « civil ». Il ne peut trouver le sens de la vie dans cette servitude fièrement portée. Il est de la lignée gœthéenne, de la race de ceux qui « cherchent en tâtonnant dans le labyrinthe de leur cœur ». A ceux-là il faut d'autres éducateurs.

Et en voici un en effet que nous connaissons déjà, « le littérateur au service de la civilisation ». Il s'appelle Settembrini. Humaniste, descendant à la fois d'humanistes et de conspirateurs italiens, il unit la double tradition du littérateur et du politicien, il a recueilli le double héritage de la Raison latine, à la fois la culture classique et la rhétorique politique.

Il semble que Thomas Mann entre temps se soit un peu réconcilié avec ce personnage ; car, en même temps qu'une élégance un peu voyante et râpée, il lui prête une politesse exquise et une indéniable grandezza. Settembrini a la voix caressante, le geste pathétique et le verbe généreux. Et sans doute il exerce d'abord une certaine séduction sur ce jeune Allemand, très attentif, très préoccupé de « se former ». Il l'arrache à son romantisme trouble, il le dispute au démon malsain de la montagne enchantée. Mais, en dépit — ou, plus exactement, *à cause* de ses litanies humanitaires (Hans Castorp l'a surnommé « le joueur d'orgue de barbarie »), Settembrini sent cette âme germanique lui échapper par tout ce qu'elle a de plus original et de plus profond. Elle ne veut reconnaître son élément natal dans ce culte humaniste de la pensée claire, de la belle forme, de la vie équilibrée : elle y voit quelque chose de superficiel, de mensonger, de frivole, quelque chose aussi qui a fait son temps, qui a perdu tout son sel et son arome. Car ce Settembrini franc-maçon, affilié à une Ligue internationale du Progrès, il est le rhéteur politicien, de qui l'humanisme s'est fait l'allié du libéralisme bourgeois — alliance mortelle et qui fait que l'humanisme à son tour sombrera avec cette bourgeoisie, dans une Europe nouvelle façonnée par de toutes autres Puissances.

L'annonciateur de cette catastrophe européenne, c'est l'antagoniste de Settembrini, son antithèse vivante, en même temps que son *alter ego*, aussi inséparable de lui que l'ombre de son corps, c'est le personnage à qui Thomas Mann a trouvé le nom symbolique et amusant de Naphta. Petit homme tiré à quatre épingles, chétif et toussotant, tout en angles, en arêtes vives, avec l'éclair menaçant de ses lunettes, la voix métallique et un peu fêlée, il est le dialecticien implacable, *Princeps scholasticorum*, le fanatique de la négation, l'antirationaliste, l'antihumaniste, l'antidémocrate, l'antibourgeois. De naissance petit juif galicien (son père, boucher juif, accomplissait le rite sanglant suivant les prescriptions particulièrement cruelles de la loi mosaïque), il a été recueilli dans son enfance malheureuse par des Pères jésuites qui ont su discerner la subtilité dialectique de cette intelligence prête à se dévouer à n'importe quel fanatisme. Et maintenant il évolue vers une sorte de bolchévisme mystique et terroriste. Si Settembrini affirme la vie, la santé, la beauté, la paix, le bonheur, la liberté, lui, il affirme la mort, la maladie, la laideur, la cruauté, l'ascétisme, l'asservissement à la tyrannie théocratique ou communiste. C'est l'antithèse entre la Renaissance et le Gothique, l'antithèse déjà posée par Heine entre « hellènes » et « nazaréens ». Naphta, c'est le Nazaréen intégral conséquent et terroriste.

Entre Settembrini et Naphta s'engage à travers tout le roman un duel à mort, une « disputation » interminable où toute l'histoire du monde est citée à comparaître. Sollicité tour à tour par l'un et par l'autre, Hans Castorp ne sait bientôt plus où donner de la tête. A Settembrini il trouve bien du charme ; sa voix a des accents caressants et persuasifs. Mais Naphta, le sanguinaire, flatte en lui certains instincts cruels et aussi une prédilection pour le grand style funèbre, pour le cérémonial sombre de la mort, « à l'espagnole ». Au reste ils ne peuvent lui apporter la solution originale allemande ni l'un ni l'autre, ni le bourgeois occi-

dental, ni le bolchéviste terroriste. Il leur manque l'intuition de l'ordre vital allemand. Force est donc à Hans Castorp d'aller lui-même à la recherche de cette solution.

Pourquoi s'adonne-t-il tout à coup avec tant de ferveur aux sports d'hiver ? Pourquoi ces folles randonnées de ski à travers les solitudes de neige ? Sans doute d'abord pour fuir les controverses quotidiennes dont l'assomment à présent les Mentors dialecticiens, acharnés à son salut. Mais surtout pour obéir à l'instinct profond de son âme allemande, qui le pousse à s'évader des formes trop articulées de la vie civilisée et à scruter, face au néant, les ultimes pulsations de la vie. Car, pour affirmer la vie, l'Allemand a besoin de la solitude, de cette orgie du chaos, il a besoin surtout du frisson de la mort où il trouve sa suprême lucidité et sa plus délectable débauche ; – n'est-ce pas Gœthe qui a dit que le meilleur dans l'homme, c'est « le frisson » ? Follement Hans Castorp s'avance donc sous la tourmente, il s'égare seul dans le nirvâna des paysages de neige, il sent avec délice sur sa peau la brûlure de l'élément glacial qui peut-être l'ensevelira tout à l'heure sous l'implacable géométrie de ses hexagones cristallisés. Combien peu digne de respect lui apparaît maintenant cet évangile humaniste de la Vie, glorifiée uniquement sous les espèces de la Vertu et du Bonheur, que lui enserinait « le joueur d'orgue de barbarie », inépuisable en litanies humanitaires, — ce mensonge littéraire de la vie civilisée, — en présence de cette ivresse solitaire et grandiose du néant, de cette folie du chaos, de ce frisson religieux et sévère de la mort ! Mais il ne peut s'accommoder davantage de l'Evangile terroriste que lui distillait le diabolique Dialecticien, car la destruction reste toujours un objet d'horreur, car la mort peut être vénérée, mais non aimée, car seule la vie appelle l'amour et cet amour jaillit d'autant plus pur, plus clairvoyant et plus fervent, qu'il a vu la mort de plus près. En une vision d'une beauté surhumaine qui monte des profondeurs les plus métaphysiques de son être, au seuil même

de la mort, Hans Castorp voit surgir ce Temple de la Vie, et au moment où la torpeur mortelle va l'envahir, il reçoit encore à temps la révélation salvatrice, la révélation de ce *sens cosmique de la vie*, qui est l'intuition religieuse spécifiquement germanique, celle qui désormais illuminera sa route et orientera toute son activité.

Ces deux pédagogues ! Avec leur logomachie, leur dialectique qui me fait l'effet d'un *guazzabuglio*, d'un cliquetis de vieille ferraille dont le tintamarre n'assourdit que ceux qui n'ont pas la tête dégagée et ne portent au cœur aucune ferveur ! L'homme est le maître des contradictions, et donc elles n'existent que par lui et il est d'essence plus noble qu'elles. Il est plus noble que la mort, trop grand seigneur pour se plier à sa domination : voilà la liberté qui illumine sa raison. Il est plus noble que la vie, trop grand seigneur pour subir son esclavage : voilà la piété qui fait battre son cœur. Je ne permettrai point à la mort d'exercer sa tyrannie sur ma pensée. En cela consiste la bonté et l'amour des hommes, en rien d'autre... Mort et amour, rime détestable, alliance de mots absurdes ! L'Amour s'oppose à la Mort; lui seul, non pas la Raison, est plus fort que la Mort. Lui seul, non pas la Raison, inspire les pensées bonnes. Tout ce qui a pris forme organisée est enfant de l'Amour et de la Bonté, toute moralité, toute communauté sage et douce dans la cité des hommes avec, pourtant toujours, à l'arrière-plan, un mystère sanglant. Ainsi me l'a dit mon rêve et cela est sagement ordonné... Et maintenant mes yeux s'ouvrent et je m'éveille, car j'ai fini mon rêve, je touche au terme. Un rêve a mis une clairvoyance en moi qui m'exalte et me réchauffe. Mon cœur bat plus fort, depuis qu'il sait pourquoi il bat. Il ne bat plus pour obéir à cet obscur instinct qui fait pousser les ongles même sur un cadavre — il bat humainement par l'élan joyeux d'un principe aimant. C'est là mon breuvage, plus délectable que les vins les plus généreux ; il circule dans mes veines, principe de vie et d'amour, il m'arrache à cette torpeur dont je connais les dangers mortels pour ma jeunesse. Allons ! Debout ! Ouvre les yeux tout grands ! Regarde là-bas tes pieds qui se raidissent dans la neige ! Rassemble toutes tes forces ! Vois, le temps a changé et — il va faire beau !

« Deux chemins conduisent vers la vie. L'un est le che-

min normal ; il est tout droit, uni, simple et loyal. L'autre est pire et il passe près de la mort. C'est le chemin génial. » Ce chemin qui passe par la maladie, par la décadence et près de la mort, c'est celui qu'avait suivi naguère cet autre solitaire de haute race sur sa montagne enchantée, le solitaire de Sils-Maria, le maître douloureux et génial de Thomas Mann, Frédéric Nietzsche. Dans un plan plus humble, plus médiocre, plus « bourgeois », c'est aussi celui qui a été imposé à Hans Castorp, cet Allemand d'avant-guerre en quête de son âme. Et le sens surhumain de la vie, il va nous apparaître sous un dernier masque d'éducateur, mi-burlesque mi-héroïque, sorte de parodie bouffonne du surhomme nietzschéen ; il nous est présenté dans la personne de l'ineffable Mynherr Pieter Pepperkorn.

Un original, dans toute la force du terme, que ce planteur hollandais, « le roi du café », en compagnie de qui un beau jour Clawdia Chauchat fait sa rentrée au sanatorium de la montagne enchantée. Une personnalité « de grand format ». De carrure imposante, solidement campé sur ses jambes écartées, et les mains dans ses poches, il pérore. Ou plutôt, il fait le geste de pérorer. Il avance la main droite d'un geste impérieux, tel un chef d'orchestre qui commande le silence — et puis il profère quelques éructations incohérentes. Un continuel avortement de la parole, de toute syntaxe, de toute logique, à cela se réduisent ses palabres. Et pourtant tout le monde demeure subjugué par l'ascendant de cette Puissance, de cette Nature royale qui a tour à tour le calme grandiose et les explosions terribles d'un élément primitif. Il est l'*Inarticulé génial*, maître de toutes les contradictions, un élan vital que n'ont pas réussi à endiguer, à canaliser les fonctions logiques de la pensée et de la parole, un élan vital transposé dans une sorte de symbolisme phallique à la Freud, car il y a en Pepperkorn à la fois du dieu et du satyre, un composé bizarre de Silène et de patriarche biblique, un Faune prédicant. Qu'il faille du reste interpréter *cum grano salis* les prêches extravagants où se

plaît ce maniaque de l'érotisme, ce Faune déjà sexagénaire et grisonnant, qu'il s'y cache un condiment très épicé de cynisme, c'est ce dont nous sommes avertis par le nom même que porte le personnage : *Pepperkorn* (c'est-à-dire « grain de poivre »). Et pourtant ce prophète titubant et bégayant d'un culte à la fois bachique et phallique, ce martyr de la syntaxe et de la logique, il voit plus clair dans la vie que tous les rhéteurs, dialecticiens et littérateurs, que toutes ces poupées articulées de la civilisation, qui pensent en concepts clairs, s'expriment en formules achevées et en antithèses subtiles. Et puis il y a aussi une tragédie émouvante, cachée, tout au fond de cet élan vital prisonnier d'un organisme massif, d'un corps déjà vieillissant et marqué des signes de l'inévitable décrépitude. Car il sent venir l'heure « catastrophale », celle où chez lui « le sentiment ne sera plus à la hauteur de la vie », et alors, noblement il abdique, il *veut* son déclin. Avant de s'injecter le venin mystérieux, complice de la mort foudroyante, il donne l'accolade fraternelle à la nouvelle génération ; il abandonne à son disciple préféré, Hans Castorp, ses droits sur Clawdia Chauchat. Devant ce lit de mort, le couple réconcilié échange un baiser fraternel — qui est aussi un baiser d'adieux.

Car Hans Castorp a fini maintenant son noviciat sur la Montagne enchantée. Si malgré cela il y séjourne encore (il nous est dit qu'il y est resté encore « des années »), c'est retenu par un sentiment bizarre qu'il ne peut définir lui-même autrement qu'en l'appelant « une accoutumance à l'inaccoutumance ». Peut-on d'ailleurs parler « d'années » là-haut ? Le temps — celui qu'enregistrent les horloges terrestres et qui se règle sur les saisons, les occupations et les travaux de la vie, est aboli sur la Montagne enchantée. Il est résorbé dans l'uniformité d'une durée sans changement. Mais Hans Castorp reste encore sous l'empire de cette durée uniforme, car s'il a triomphé du charme de la décadence, il ne s'est pourtant pas réadapté ailleurs. Il a rompu

tous les liens avec les pays plats ; il ne lit plus de journaux : il ne règle et ne remonte même plus sa montre. Il jouit, non sans remords, de cette liberté cynique de l'artiste qui se plaît à « expérimenter la décadence », — liberté pleine de remords qui fut un peu celle de l'esthète Thomas Mann, pendant la période d'avant guerre.

Jusqu'au jour où se produisit l'événement fatidique. D'abord un grondement lointain, de plus en plus rapproché, et enfin le coup de foudre des derniers jours de juillet 1914. « Il se vit du coup complètement exorcisé, libéré, détaché, non du fait de sa volonté, comme il se l'avouait à sa honte, mais subitement projeté sur le sol par l'action d'éléments étrangers, au regard desquels sa délivrance personnelle signifiait sans doute très peu de chose. Mais alors même que son modeste destin se perdait dans l'immensité de l'Evénement anonyme, n'y reconnaissait-il pas la main d'une Bonté à son égard particulièrement providentielle ? »

Et voici les dernières pages du roman. Quelque part en Champagne ou en Flandres, une vague d'assaut s'avance sous la rafale d'un tir de barrage. Et dans ce charnier anonyme et ambulant, nous perdons peu à peu de vue la personne de Hans Castorp, soldat inconnu de la Grande Guerre...

Livre déconcertant, qu'on est tenté à tout instant de déposer, irrité de ses discussions interminables, mais qu'on reprend toujours, reconquis par l'originalité des physionomies qu'il évoque, des problèmes qu'il soulève, par le charme aussi d'une langue classiquement belle, d'une sagesse de vie dont la trop riche substance fait éclater les formes traditionnelles du roman. Et c'était certes une entreprise peu commune que d'élever la forme du roman à une pareille hauteur de vue, de l'accorder à de si vastes horizons humains.

Des objections multiples se pressent à l'esprit. Que penser de ce dénouement inattendu ? Etait-ce l'aboutissement logique, normal, du plan pédagogique longuement mûr

pendant les années de noviciat passées sur la Montagne enchantée, que cet engrenage meurtrier où Hans Castorp se trouve un beau jour entraîné, en somme à son corps défendant, et qui devait répugner à sa sensibilité, à la fois bourgeoise et artiste, d'incorrigible « civil »? Et puis représente-t-il bien le type « moyen », quasi anonyme, de l'Allemand « normal » d'aujourd'hui,— cet épigone légèrement dégénéré, ce rêveur décadent qui passe sept années de sa vie sur la Montagne enchantée, à ruminer dans la position horizontale, étendu sur une chaise longue, les mystères de la durée bergsonienne et de la relativité einsteinienne, négligeant de lire les journaux, oubliant à la fin même de remonter sa montre ? Est-ce là l'image de l'Allemand où se reconnaîtra la jeunesse allemande nouvelle? Ne trouvera-t-elle pas dans son cas beaucoup de « littérature », trop de « littérature » ?

Cette question touche au problème le plus vital que soulève ce roman, que soulève toute l'œuvre de Thomas Mann. L'Allemagne sortira-t-elle de cet « examen de conscience » avec une formule plus intensive, plus exclusive aussi, qu'elle opposera aux autres formules civilisatrices ? Ou s'orientera-t-elle dans le sens de ce « bon européanisme » qui était le rêve d'un Gœthe et d'un Nietzsche ? Sans aucun doute, c'est à cette dernière solution que se rallie aujourd'hui Thomas Mann. Mais, s'il en est ainsi, on peut se demander si la méthode dont s'inspire son nationalisme artistique d'après-guerre est le moyen le mieux approprié au but qu'il se propose. Ces controverses sur l'humanisme et le germanisme, sur le principe occidental et le principe oriental, sur la civilisation latine et la culture allemande, alors même qu'elles s'inspirent d'un sincère désir d'établir des prises de contact, de faciliter des rapprochements, rappellent un peu trop certaines « disputations » de théologiens, lesquelles, sous prétexte d'établir des formules de concorde, ne faisaient qu'approfondir le schisme. Et peut-être est-ce prendre le problème par le mauvais bout que de

commencer par marquer si nettement des frontières. Ainsi que l'observe quelque part Arthur Schnitzler : les caractères nationaux ont toujours quelque chose de déplaisant ; seules les individualités supérieures nous réconcilient avec eux.

Qu'est-ce à dire sinon que, dans l'état actuel, l'européanisme n'est pas un problème d'éducation *nationale*, mais une question de culture *personnelle* ?

Et c'est là ce qui fait à nos yeux la valeur d'une œuvre comme celle de Thomas Mann — moins le germanisme grégaire et diffus qu'elle représente, que les qualités d'esprit hautement individuelles qui s'expriment en elle. Au fond, Thomas Mann est beaucoup moins différent de nous qu'il ne veut se l'avouer. Il est près de nous par certains aspects de sa personnalité artistique, par le goût, par le souci du style précis et de la forme élégante, par l'urbanité, la finesse, surtout par la lucidité critique de sa pensée qui est celle d'un moraliste européen. Mais peut-être précisément *à cause de cela* a-t-il voulu mettre au service d'un germanisme très raffiné, très intellectualisé et très personnel, des qualités qui tiennent pour une bonne part à son héritage latin. Il a mis une sorte de point d'honneur, de scrupule sentimental, à se défendre contre les sollicitations étrangères dont il sentait s'exercer l'empire sur lui, à préserver son héritage allemand, à le proclamer la seule règle valable de son sang. Il nous a apporté ainsi un germanisme comme filtré à travers une intellectualité latine. Et c'est ce double héritage qui fait que, plus que tout autre écrivain allemand de l'heure présente, il semble prédestiné à devenir un artiste vraiment « européen ».

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ
Professeur à l'Université de Strasbourg.

LA POÉTIQUE DE
PIERRE LOUŸS

—

L'œuvre de Pierre Louys...

Si elle est simple et s'embrasse d'un coup d'œil, ce n'est pas qu'elle ait l'outrageante facilité de celles qui transposent, avec plus ou moins de virtuosité d'un livre à l'autre, quelques thèmes bien accueillis.

Peu d'artistes ont mieux évité ce travers qui fait que, neuf fois sur dix, un écrivain fêté devient, au bout de peu d'années, son propre pasticheur. *Aphrodite*, les *Aventures du roi Pausole*, les *Chansons de Bilitis*, *la Femme et le Pantin*, autant de livres divers et parfois opposés. Dieu sait pourtant si, dans le cas, forte était pour l'écrivain la tentation de s'imiter lui-même !

Célèbre à vingt-six ans avec ce livre qui a pour marraine celle que Lucrèce appelait magnifiquement « la volupté des hommes et des dieux », et qui reste, après vingt siècles de christianisme, la reine des hommes dont elle fait encore des dieux momentanés, Pierre Louys semblait doublement sollicité, et par ses propres goûts et par le succès qui lui était venu, — fulgurant, — de donner à cette histoire antique d'heureux « pendants ».

Mais, soumis aux seules lois de son génie, il ne se tint pas pour satisfait. Dédaigneux du public qui adore les classifications toutes faites, il quitta le monde antique pour le moderne, le môle d'Alexandrie pour la promenade de Séville, et sa déesse immortelle pour Conchita Perez, l'héroïne de ce livre brûlant et sec, scabreux et désolé : *la Femme et le Pantin*.

Ce n'était pas pour s'arrêter là. Rompant aussitôt les

rênes, le voilà qui repart en plein fantasque, en plein absurde, et, nouveau Boccace, entreprend de conter aux femmes galantes et aux libertins, enfants d'un siècle vieux, les *Aventures du roi Pausole*.

L'hellénisme alexandrin qu'il butinait hier parfume toujours son rêve et aux *Chansons de Bilitis* où il déposa, dans un moule antique, toute la complexité, tout le raffinement du moderne plaisir, viendront se joindre, au gré des jours, ces contes qui, de *L'Homme de pourpre* à *la Persienne*, étendent, du monde antique au nôtre, l'illusion mélodieuse de son art.

Quelle signification prend alors, à la lumière de telles œuvres, cette profession de foi :

Croire en la Muse. Lui offrir le silence et la solitude. Espérer sa grâce.

Sous le murmure perceptible, que tout s'incline. Astreindre la volonté. Museler la raison. Prendre conscience de la voix supérieure. Ecouter longtemps... Sans répondre.

... Poètes, évangélistes d'une déesse intime, transfigurez vous par la nuit.

Ecrivez à l'écart. Signez. Rentrez dans l'ombre.

Le verbe seul est illustre.

Pas d'orgueil sur vos têtes. Chassez même la gloire de votre maison. Silence autour de vous. Solitude. Fierté.

Mais la fierté ! Jurez qu'elle vous tient ferme ! Jurez qu'elle est incorruptible, qu'elle vous arme pour jamais contre la misère, l'amour et la mort ! que vous n'écrirez pas un vers sans le lui donner en garde avec le respect de votre œuvre ! et qu'elle grandit, comme votre joie de la lyre, lorsque le rayonnement solennel des arts fulgure des quatre horizons, — rose de la lumière humaine, — où flammes, flammèches, phosphorescences, éclairs, fumerolles et splendeurs, — tout est sacré (1).

§

Sans doute, et j'ai hâte d'aborder ce délicat problème, l'œuvre de Pierre Louys n'a pas que des lecteurs de choix. L'au-

(1) Pierre Louys : *Poëtique*, « Mercure de France », 1er juin 1916 (les citations de la *Poëtique* sont conformes à cette version).

dace de cette œuvre, l'idolâtrie charnelle qu'on y respire, les traits lascifs de certains tableaux : autant de raisons qui ont attiré là beaucoup de gens qui n'ont pas coutume de chercher, chez leurs fournisseurs habituels, le seul frisson de la beauté, et qui, d'ailleurs, ne le réclament guère, bien empêchés qu'ils sont de le reconnaître.

Le fait est là, et il serait bien vain de le nier. On a fait de l'œuvre de Pierre Louys des éditions illustrées, trop illustrées ! On l'a vendue dans les collections spéciales, en assez étrange compagnie. Tout cela est la rançon du succès. Il est bien rare de ne pas la payer d'une manière ou d'une autre.

Breuvage parfumé d'essences alliciantes, ces livres n'appellent pas que les abeilles. Parfois il faut chasser du bord de la coupe les intrus—guêpes frivoles ou bourdons grossiers — qui pullulent à l'entour. Rouvrons-les dans le silence propice aux Immortelles. Alors, les divines passantes que mettent en fuite aussi bien les curiosités indignes que les sensualités grossières, — les Muses reviennent en troupe. Souriantes et légères, elles accueillent favorablement l'amphore que le poète vint remplir à leur fontaine, la corbeille d'osier tendre qu'il tressa pour elles, au bruissement des pins et des eaux, afin d'y déposer une offrande de fleurs fraîches et de fruits savoureux.

Encore faut-il observer qu'ici les censeurs sévères se recrutent le plus souvent parmi ces puritains de la civilisation chrétienne, pour qui le monde entier ne respire qu'un parfum de péché. Hantés par lui, ils croient le flairer partout, et leurs clameurs ne traduisent que leur obsession...

Laissons ces monomanes à leur hantise et regardons les choses... plus simplement. Oui, qu'on laisse au baiser sa place dans le monde ; surtout qu'on l'envisage avec un peu plus d'ingénuité ; bref, qu'on le replace dans sa spontanéité de fonction humaine ! Alors les griefs qu'on avait faits au chantre de Bilitis pour l'avoir célébré peut-être avec la

liberté d'un autre âge, ces griefs s'atténueront fort, s'ils ne s'évaporent tout à fait...

Dans cette querelle,

Vieille comme le monde et la fatalité,

l'auteur d'*Aphrodite* n'a pas été sans prendre parti et il l'a fait parfois de manière assez provocante.

Ce petit livre d'amour antique
est dédié, respectueusement,
aux jeunes filles de la société future

Voilà ce qu'on lit au début des *Chansons de Bilitis*. L'envoi n'a pas été sans toucher ses destinataires et, si j'en crois la renommée, les jeunes filles d'aujourd'hui lisent assez volontiers « ce petit livre d'amour antique », — sans favoriser beaucoup pour cela l'avènement de la société future.

Ce n'est là, à tout prendre, qu'une boutade et je ne crois pas qu'elle doive porter ombrage, comme on a feint de le croire, aux représentants du sexe fort, — ainsi appelé sans doute parce qu'il est d'ordinaire l'esclave heureux de la faiblesse féminine.

La préface d'*Aphrodite* a un tour insensiblement plus théorique et, par là, plus ambitieux.

Ce livre, dit entre autres choses Pierre Louys, je l'ai écrit avec la simplicité qu'un Athénien aurait mise à la relation des mêmes aventures. Puis, distinguant l'idée de honte, que l'antiquité n'appliquait qu'aux excès de la chair, de l'idée de péché que le christianisme applique indifféremment à tout acte sensuel, il conclut :

Quand les Grecs ou les Latins voulaient outrager un homme qui fréquentait les filles de joie, ils l'appelaient μοιχός ou *mœchus*, ce qui ne signifie pas autre chose qu'adultère. Un homme et une femme qui, sans être engagés d'aucun lien par ailleurs, s'unissaient, fût-ce en public et quelle que fût leur jeunesse, étaient considérés comme ne nuisant à personne et laissés en liberté.

Il y a peut-être là quelque vérité, encore que relative.

Mais où s'affirme bien l'excès de la tendance, c'est quand, reprenant un thème d'ailleurs connu, l'écrivain va souhaiter que le monde oublie « dix-huit siècles barbares, hypocrites et laids », pour « revenir pieusement à la beauté originelle ».

N'oublie-t-il pas alors que ce n'est pas tant le christianisme tout entier qu'une de ses tendances extrêmes qu'il faut accuser d'avoir tenté de flétrir, en sa fleur, la joie de vivre ? Car l'histoire du christianisme enregistre un perpétuel débat entre la rigueur ascétique et une tolérance, sinon générale, du moins toute pénétrée du sentiment des nécessités humaines. Et que voyons nous d'ailleurs ? Aux époques de belle vitalité catholique, c'est-à-dire pendant toute la Renaissance et jusqu'à l'aube du XVIIIe siècle, l'Eglise montre à l'endroit des choses de la chair une large tolérance, bien conforme d'ailleurs à l'esprit d'une religion qui s'incorpora les rites du paganisme expirant, n'hésitant pas à substituer aux divinités païennes les saints qu'elle intronisait, poussant parfois l'indulgence jusqu'à laisser planer quelque doute sur l'identité, semi-païenne, de certains d'entre eux, et toujours trop consciente des besoins des sens pour ne pas garder comme alliés fleurs, parfums et sons, ces portes naturelles par où l'on accède à eux...

C'est seulement aux périodes d'affaiblissement vital qu'on voit apparaître cette volonté de réduire l'homme à ses seuls éléments spirituels, de le mutiler en quelque sorte en tendant vers cet ascétisme exaspéré et stérile qui reçoit encore, comme le disait Pierre Louys, son mot d'ordre de Genève, la ville de Calvin.

Il semble donc que l'auteur d'*Aphrodite* simplifiait à l'excès le problème, en croyant le réduire. Souhaiter le retour à l'équilibre parfait des civilisations antiques est, pour le reste, un rêve pur. Plus d'un artiste l'a formé, tel, un demi-siècle plus tôt, Gautier se vantant de retrouver en lui les traits d'un païen primitif pour qui n'eût pas coulé le sang du Golgotha. Illusion encore ! Même chez les artistes

les plus profondément épris des civilisations disparues, on trouverait, en y regardant de près, trace de cet apport mystérieux qui, au déclin des civilisations païennes, vint enseigner à l'homme las, mais insatisfait, le tourment de l'infini et la volupté des larmes.

§

D'après une règle, à laquelle peu de prosateurs dérogent, Pierre Louys commença par écrire en vers.

N'est-ce pas aux poètes que vont d'abord les ferveurs juvéniles ? Or de l'admiration à l'imitation il n'y a qu'un pas. Le cœur palpite, l'esprit s'exalte et chacun répète à sa façon l'*anch'io son pittore* du grand artiste.

Donc, vers 1891 et ses vingt ans, Pierre Louys écrivit des vers.

On était encore en pleine mêlée symboliste. Mallarmé, serein et incompris, Verlaine pauvre et discuté, étaient les maîtres favoris d'une génération qui reconnaissait aussi Leconte de Lisle et Heredia. On retrouve ces noms dans *la Conque*, jeune revue que fonda, vers cette époque, le futur auteur d'*Aphrodite*, et que les « Maîtres » voulurent bien honorer, tour à tour, d'une page inédite.

Les vers de Louys parurent dans une plaquette, à couverture jaune ornée de lotus et portant une étoile au front: *Astarté*. Si, depuis lors, on a lu çà et là des vers inédits de Louys, aucun volume ne les a recueillis et *Astarté*, devenue rarissime, reste encore le seul livre de vers qu'il ait publié.

On se plaît à trouver dans cette première œuvre le gage de ses qualités foncières, alliance d'humanisme et de sensualité. Et certes on y écoute encore avec plaisir :

La flûte qui fléchit sous les doigts allongés
Docile à s'animer comme la femme aux lèvres...

Mais surtout nous attendons avec impatience que soient réunies en volumes les nombreuses pièces écrites depuis

lors et qui sont encore dispersées, telle l'admirable *Psyché* :

C'est notre heure éternelle, éternellement grande,
L'heure qui va survivre à l'éphémère amour
Comme un voile embaumé de rose et de lavande
Conserve après cent ans la jeunesse d'un jour.

Plus tard, ô ma beauté, quand des nuits étrangères
Auront passé sur vous qui ne m'attendrez plus,
Quand d'autres, s'il se peut, amie aux mains légères,
Jaloux de mon prénom, toucheront vos pieds nus,

Rappelez-vous qu'un soir nous vécûmes ensemble
L'heure unique où les dieux accordent, un instant,
A la tête qui penche, à l'épaule qui tremble,
L'esprit pur de la vie en fuite avec le temps.

§

Ayant poussé à fond l'étude de l'antiquité, l'auteur d'*Astarté* devait se plaire à en faire revivre quelques chefs-d'œuvre.

C'est ainsi qu'enveloppant son érudition de toute la délicatesse de l'inspiration véritable, il va traduire les *Poésies* de Méléagre de Gadara et les *Scènes de la vie des Courtisanes* de Lucien de Samosate, entremêlant ces œuvres savantes de ses premiers contes antiques, encore très proches d'elles : *Léda*, *Chrysis*, *Ariane*, la *Maison sur le Nil*.

Chaque époque se fait de la traduction une idée différente.

Nos grands siècles classiques traitaient l'auteur ancien avec liberté. Elevés par la Pléiade dans l'idée que l'important était de se bien pénétrer du suc d'un écrivain, d'en sucer la « substantifique moëlle », ils laissaient au traducteur des droits étendus, croyant par exemple que la flamme d'une transposition personnelle l'emporte parfois sur la froideur d'un mot à mot.

Cette conception a pu donner des chefs-d'œuvre, telles les *Vies des hommes illustres*, « translatées » de Plutarque

par Amyot. Il n'en reste pas moins qu'elle a son danger. Ouvrir la porte à la fantaisie, c'est en quelque sorte subordonner la valeur de l'auteur à celle du traducteur. Le premier y court quelque risque.

Ainsi voyons-nous la traduction évoluer insensiblement vers une tradition plus rigoureuse, plus « scientifique ». La tendance atteignit son apogée vers le milieu du XIXe siècle. On vit alors (on voit encore d'ailleurs) — à l'exemple du plus célèbre d'entre eux : Leconte de Lisle, — des traducteurs soucieux de garder une telle fidélité au modèle que, devant les noms propres, par exemple, ils n'hésiteront pas à substituer aux noms consacrés par l'usage et les habitudes de la langue des transcriptions littérales, fût-ce aux dépens de l'harmonie...

Hélas ! on s'est aperçu assez vite que, même en ces matières, la science n'atteignait pas aisément au degré d'objectivité souhaitable ; que née du cerveau des hommes, subordonnée malgré tout à leur goût et à leur humeur, elle demeurait, comme eux, faillible et transitoire. Aussi, tout en accordant au traducteur moins de liberté peut-être qu'on ne le fit chez nous d'Amyot à Fénelon, on ne laisse pas d'estimer que la méthode la plus savante ne supplée pas, à l'occasion, un peu d'intuition poétique.

L'érudition, jointe aux dons d'artiste, fait de Pierre Louys un traducteur incomparable. Il n'a pas persévéré dans cette voie. Mais sa pratique du poète de l'*Anthologie* et du confident des courtisanes le préparait à merveille à donner à la poésie française — car c'est bien à elle qu'elle appartient — cette *Anthologie* du plaisir, la plus simple et la plus complexe, la plus tendre et la plus ardente qui soit en notre langue : *les Chansons de Bilitis*.

§

Le sous-titre dit : roman lyrique. Les chansons en effet se divisent en trois groupes, chacun correspondant à une étape de cette vie de Bilitis que Pierre Louys nous conte,

au début, avec tant de scrupules dans la fiction que, lorsque parurent les premières chansons, un savant professeur, ancien élève de l'école d'Athènes, remercia l'auteur de son envoi en lui confiant qu'il en avait lu quelques-unes avant lui... Donc pour suivre la fiction, Bilitis écrira sous nos yeux des *Bucoliques en Pamphylie*, des *Elégies à Mitylène* et enfin des *Epigrammes dans l'île de Chypre*, tableaux divers de sa vie voyageuse, emportée dans le cycle de la passion :

Certes je ne chanterai pas les amantes célèbres. Si elles ne sont plus, pourquoi en parler ? Ne suis-je pas semblable à elles ? N'ai-je pas trop de songer à moi-même ?

Si quelqu'un souffrit, je ne le sens qu'à peine. Si quelqu'un aima, j'aime davantage. Je chante ma chair et ma vie, et non pas l'ombre stérile des amoureuses enterrées.

Les Chansons de Bilitis exhalent une séduction qui tient du sortilège. Plusieurs sont devenues célèbres. Il n'en est guère qui ne mériteraient, à un titre quelconque, de le devenir.

En elles s'accordent (on écrirait volontiers s'accouplent) avec un bonheur inouï les réminiscences archéologiques et les inventions personnelles, la rouerie et la simplicité, l'érudition et la poésie. L'abeille qui distille ici son miel a beaucoup voltigé sur les parterres des anciens poètes, de Terpandre à Sapho, d'Alcée à Théocrite. Elle s'est grisée de leurs scolies, de leurs odelettes, de leurs épithalames. Jamais « l'innutrition », tant prônée par Ronsard et son école, puis reprise par Chénier pour son propre compte, n'a donné plus merveilleux résultat. La science se marie à la vie.

Veut-on voir Bilitis elle-même ? La voici, debout devant nous :

Mes cheveux sont noirs de leur noir et mes lèvres rouges de leur rouge. Mes boucles flottent autour de moi, libres et rondes comme des plumes.

... Moi je ne saurais vivre que nue. Mon amant, prends-moi

comme je suis : sans robe, ni bijoux, ni sandales, voici Bilitis toute seule.

Cette nudité prête à l'enfant une sensibilité permanente... Elle connaît, pour l'avoir éprouvé bien souvent, le craquement des feuilles, la mollesse du sol humide, le toucher de la pluie, le baiser du soleil :

La pluie fine a mouillé toutes choses, très doucement et en silence. Il pleut encore un peu. Je vais sortir sous les arbres. Pieds nus. pour ne pas tacher mes chaussures...

La pluie au printemps est délicieuse. Les branches chargées de fleurs mouillées ont un parfum qui m'étourdit. On voit briller au soleil la peau délicate des écorces.

Et encore :

Il avait plu. Des gouttes d'eau tombaient et coulaient sur ma peau. Mes mains étaient tachées de mousse, et mes orteils étaient rouges, à cause des fleurs écrasées.

Maintenant c'est la nuit, la nuit augurale et sacrée, mère des épouvantes, mère aussi des songes :

Les masses noires des arbres ne bougent pas plus que des montagnes. Les étoiles emplissent un ciel immense. Un air chaud comme un souffle humain caresse mes yeux et mes joues.

O nuit qui enfantas les Dieux ! comme tu es douce sur mes lèvres ! comme tu es chaude dans mes cheveux ! comme tu entres en moi ce soir ! et comme je me sens grosse de tout ton printemps.

Mais une clarté peuple soudain la forêt :

Je m'en allai le long du fleuve, tristement, et toute seule; mais en regardant autour de moi, je vis que derrière les grands arbres la lune aux yeux bleus me reconduisait.

Après les jours, les saisons la trouvent attentive à leurs couleurs, sensible à leurs souffles et à leurs parfums. Voici l'automne :

La terre est sombre comme un vêtement de deuil et les arbres jaunes frissonnent comme des chevelures coupées.

L'hiver à présent :

Le long du bois couvert de givre, je marchais ; mes cheveux devant ma bouche se fleurissaient de petits glaçons et mes sandales étaient lourdes de neige fangeuse et tassée.

Saison des longues paresses et des nuits voluptueuses, l'hiver ramène l'intimité et les soins amoureux. Pour son amie Mnasidika, Bilitis va mêler les attentions délicates aux transports du plaisir. On la retrouve tout entière dans ce trait domestique et passionné.

Au milieu des tisons ardents, je vais chauffer le fer et te coiffer ici. *Avec des charbons éteints, j'écrirai ton nom sur le mur.*

Ce nom, elle l'écrira mille et une fois au cours des poèmes qu'elle va lui consacrer. Elle le répète et le répète encore, tantôt avec langueur, tantôt avec feu ; elle s'en caresse, dirait-on, comme d'une chose qui appartient à son amie, qui est encore elle-même. Elle dit toute la force exclusive de la passion dont elle est possédée.

Aujourd'hui Masidika seule et pour toujours me possède. Qu'elle reçoive en sacrifice le bonheur de ceux que j'ai quittés pour elle.

... Tout, et ma vie, et le monde, et les hommes, tout ce qui n'est pas elle n'est rien. Tout ce qui n'est pas elle, je te le donne, passant...

Ce qui se déroule en ces pages, c'est le jeu de l'amour sensuel, avec ses plaisirs poussés jusqu'à la souffrance, ses baisers achevés en morsures. Les bouches s'appellent et se repoussent pour mieux se reprendre encore, les jambes se crispent, pour le spasme, les bras se referment sur les corps pâmés...

Je promènerai mes lèvres comme du feu, sur tes bras, autour de ton cou, et je ferai tourner sur tes côtes chatouilleuses la caresse étirante des ongles.

... Elle entra, et passionnément, les yeux fermés à demi, elle unit ses lèvres aux miennes et nos langues se connurent.

Il ne s'agit guère ici que de jeux physiques. Cependant,

pour physique qu'il soit, cet amour s'épanouit en rêves et s'achève en regrets.

Le rêve, il fleurit dans cette étrange chanson, l'une de celles que Debussy a mises en musique :

Il m'a dit : « Cette nuit, j'ai rêvé. J'avais ta chevelure autour de mon cou. J'avais tes cheveux comme un collier noir autour de ma nuque et sur ma poitrine.

« Je les caressais et c'étaient les miens ; et nous étions liés pour toujours ainsi, par la même chevelure, la bouche sur la bouche, ainsi que deux lauriers n'ont souvent qu'une racine.

« Et peu à peu, il m'a semblé, tant nos membres étaient confondus, que je devenais toi-même ou que tu entrais en moi comme mon songe. »

Quant au regret, il s'immisce partout : — dans le décor, témoin récent du plaisir :

Je regarde la place vide, le bois désert, la terre foulée. Et je mords mes poings jusqu'au sang et j'étouffe mes cris dans l'herbe ;

— dans le cœur, esclave de la chair et si fortement lié par l'habitude qu'il n'est pas dupe de l'illusion cherchée aux bras d'une autre :

Entre ta chair et la mienne un rêve brûlant m'a possédée, *je te serrais sur moi comme une blessure...*

Dans cette conception d'une vie voluptueuse et pleine, la mort apparaît en sa réalité, sans mystère : l'arrêt au bout de la course, le repos après l'agitation de la vie. Embaumés, chargés encore de leurs vêtements et de leurs parures, les morts prolongent, par leur apparence, l'illusion du sommeil. Si, fidèles à la fiction des épitaphes antiques, ils adressent la parole aux passants qui les visitent, c'est pour leur offrir les conseils et les souhaits de la sagesse définitive :

Ne pleure pas, toi qui t'arrêtes : on m'a fait de belles funérailles...

... et le souvenir de ma vie terrestre est la joie de ma vie souterraine.

Ou bien :

En gratitude à toi qui t'es arrêté, je te souhaite ce destin : Puisses-tu être aimé, ne pas aimer. Adieu. Souviens-toi dans ta vieillesse que tu as vu mon tombeau.

Ainsi, jusqu'au bout, ce « petit livre d'amour antique » demeure pareil à lui-même, et tel que les menus chefs-d'œuvre d'où il procède: clair, net, délimité. Le pinceau qui traçait au flanc des vases la forme des choses ou les ébats des vivants est le même qui décore à présent, d'une arabesque toujours légère, l'urne où va reposer la cendre des morts.

§

Il n'entre guère dans mon plan de résumer les romans de Pierre Louys, qui sont, comme on dit, entre toutes les mains. Ne suffit-il pas d'en citer les titres pour les évoquer aussitôt?

Aphrodite, c'est l'histoire de Chrysis, courtisane d'Alexandrie, qui, pour prix de son amour, exigea du sculpteur Démétrios les trois choses les plus précieuses qui fussent dans la ville : le miroir d'une courtisane, le peigne de la femme du grand prêtre et le collier de la grande *Aphrodite*. Franchissant les étapes qui vont des jardins de la Déesse à celui de l'Hermanubis, à travers le vol, le viol et la mort, Démétrios conquiert les joyaux demandés, afin qu'au jour fixé, dans un couchant d'or et de gloire, Chrysis, parée des bijoux terribles, apparaisse aux yeux du peuple entier qui salue en elle l'incarnation même de la grande Aphrodite. Mais au livre de gloire et de vie succède le livre de deuil et de mort. Chrysis, jetée en prison, boit la ciguë sous l'œil indifférent de Démétrios repris par ses propres rêves. Et si, plus tard, le sculpteur revient fixer dans la glaise les traits immortalisés de la morte, c'est Rhodis et Myrtocleia, les petites courtisanes, compagnes voluptueuses de ses fêtes, qui rouvrent enfin les portes de la prison pour porter clandestinement en terre son cadavre soustrait au bourreau...

Ainsi s'achève, funèbrement, ce conte splendide. Ces chairs parfaites se marbrent de pourriture. Cette vision se clôt sur un hymne au néant. On dirait une variation sur le : *memento quia pulvis es et in pulverem reverteris*, et si l'artiste païen y trouve prétexte à rêveries somptueuses, le moraliste chrétien n'aurait pas de peine à y puiser un thème à sombres méditations.

Remy de Gourmont l'avait admirablement senti, et dès la première heure, quand il écrivait :

Il y a en ce moment un renouveau de ces religions purement charnelles où la femme est adorée jusque dans la laideur de son sexe, car au moyen de métaphores on peut adoniser l'informe et diviniser l'illusoire... Mais aussi qu'une telle littérature est fallacieuse!... Les femelles mordillent les cervelets et mangent les cervelles; et toutes ces copulations n'engendrent que le néant, le dégoût et la mort.

Pierre Louys n'avait-il pas senti lui-même les limites de l'alexandrinisme réduit à ses propres ressources, lorsqu'il choisissait pour servante de sa déesse une juive, une Galiléenne, mêlant aux rites plastiques de l'Hellade les bouffées de parfum, qu'on voit s'échapper comme d'un antre miraculeux de la terre où devait naître le Christ. Rose du Cédron transplantée sous un platane d'Alexandrie, Chrysis reste profondément attachée à son sang étranger et, dans « la suprême nuit », elle écoute chanter dans sa mémoire des fragments de versets sacrés, écho de son enfance.

La lumière est douce. Ah! qu'il est agréable de voir le soleil !...

Alors :

Un furieux désir de vivre, de tout revoir, de tout recommencer, de tout refaire, la souleva subitement. C'était une révolte en face de la mort; l'impossibilité d'admettre qu'elle ne verrait pas le soir de ce matin qui naissait; l'impossibilité de comprendre comment cette beauté, ce corps, cette pensée active, cette vie luxuriante de sa chair allaient, en pleine ardeur, cesser d'être et pourrir.

Ainsi, à l'heure où l'être se retrouve seul en face de lui-même, « avant que la poussière retourne à la terre d'où elle a été tirée », devant ce vertige de l'inconnaissable, ce sont les effluves exhalés d'une terre étrangère, d'une terre « barbare », qui enveloppent l'être de leur vertige, élargissant un monde qu'il croyait tenir dans la main... Cette finale prend ici valeur de symbole.

Œuvre d'un archéologue resté poète, *Aphrodite* ne laisse pas de souffrir d'une insensible disparité entre le sujet traité et l'art mis en jeu. La stylisation y est parfois facile. Le parallélisme même des épisodes contente l'œil plus que l'esprit. L'imitation de *Salammbô* perce çà et là, dans l'épisode de crucifixion notamment. Surtout *Aphrodite* ne donne point l'impression d'une de ces œuvres jaillies spontanément dans la rigueur de leur forme et de leur style, — une, indivisible, immuable. C'est pourquoi, malgré ses séductions multiples, elle n'occupe pas à mes yeux une place de premier plan dans l'œuvre de son auteur.

§

Plus sobre et d'un grain plus serré apparaît la *Femme et le Pantin*, histoire d'un homme qui se prosterne et rampe devant la femme qu'il désire, puis soudain, au comble de l'exaspération, tourne et change, s'érige en maître, ose la frapper, est adoré un instant pour ce geste, mais, incapable de jouer longtemps son rôle de dompteur, redevient la chiffe qu'on ramasse et qu'on quitte au gré d'un caprice ; et ainsi, dix fois berné, dix fois lâché, joué jusqu'au bout, revient à la charge avec cette lettre finale — suprême expression de l'humiliation du mâle devant la femelle souveraine :

Ma Conchita, je te pardonne. Je ne puis vivre où tu n'es pas. Reviens. C'est moi maintenant qui t'en supplie à genoux.

Je baise tes pieds nus.

MATEO.

Partie en quatre coups de dés où la femme joue, et gagne, jusqu'au bout !

Le récit s'encadre de décors bien espagnols : paysages de neige et places ensoleillées, chambre louche et mirador, patio et jardin, cabaret de port et grille fermée ; tous témoins ou obstacles dans l'une des plus sombres tragédies qui soient : la dégradation d'un homme dont la femme aiguise le désir sans le contenter.

Le titre de cette tragédie sensuelle l'explique assez pour qu'il soit inutile de le commenter. Mais il lui donne ce prolongement sensible qui en fait, à côté de *Carmen* et de *Manon Lescaut*, l'une des plus âpres peintures du désir qu'artiste ait tentée.

Les obstacles pourtant ne manquaient pas. Il fallait compter avec le prévu d'un décor fort exploité déjà ; avec la difficulté de refaire, quatre fois au moins, une scène toujours la même : celle de la femme qui se dérobe ; avec le danger d'outrer les figures aux dépens de la vraisemblance. Pierre Louys s'est joué de tout ; tournant le pari à son avantage par l'adresse de ses « mise-en-pages », ce balancement d'intérêt qui rattache l'intrigue d'un fil plus fort au moment qu'on la croit rompue, et surtout par la magie de son style rapide et pourtant savoureux...

§

Dans les *Aventures du roi Pausole*, une conception au fond analogue de la souveraineté de la femme et des entraves apportées par les siècles au libre développement du bonheur individuel, s'enveloppe de tant de bonhomie et de si fins sourires que l'analyste le plus subtil a peine à la retrouver dans certaines petites phrases, désolément glacées.

... Les femmes sont sur la terre pour être très malheureuses ; souvent sans raison aucune ; *mais quand une cocotte se met à pleurer, je vous réponds qu'elle sait pourquoi.*

— Voulez-vous me le dire ?

— *Parce qu'elle joue avec un amour qui ne cesse de lui échapper.* Parce que, entre vingt hommes qu'elle déteste, elle en

choisit un qu'elle chérit et que celui-là n'a qu'un désir, c'est de la quitter le plus vite possible. *Parce qu'il n'y a pas de comédie plus triste à jouer ni plus laborieuse que celle des sentiments tendres.*

Pour le reste, c'est l'histoire d'un excellent roi qui « connaissait l'art d'échapper à tous les regrets en changeant la définition du bonheur sous la dictée des circonstances ». Il vivait fort heureusement entre ses 366 femmes (1 pour chaque jour de l'année, la dernière en prévision des années bissextiles) et il fallut l'escapade de la Blanche Aline, sa fille, pour le lancer dans l'aventure : « parcourir sept kilomètres à dos de mule, de son palais à sa grand'ville », ce qu'il n'avait onc entrepris de sa vie. — Encore ne s'y lança-t-il que sur le conseil de son page, Giglio, nouveau Fantasio, aussi poète que le premier — et peut-être meilleur amant. D'ailleurs, si elle dura peu, l'équipée n'en fut que plus chargée d'aventure ; et le jeune page en prit sa part, parfois même aux dépens de son bon maître, lequel eut d'autant moins de peine à le lui pardonner qu'il l'ignora toujours...

Tout cela est léger, frivole, narquois, fait de traits badins et peints de couleurs claires, avec, çà et là, ces touches où se reconnaît le poète. Voyez par exemple le harem de Pausole :

C'était l'heure de la sieste.

La grande salle respirait avec l'haleine de trois cents rêves.

Toutes les femmes gisaient encore où le sommeil les avait prises. Elles couvraient les nattes de joncs froids, elles brochaient sur les étoffes, elles emplissaient de leur croupe des hamacs aux mailles larges Pausole ne pouvait ni marcher, ni s'asseoir, ni lever la tête sans toucher une dormeuse nue. Un divan seul en portait quinze. Un filet suspendu en portait deux et les réunissait l'une contre l'autre. Celles qui souffraient de la chaleur s'étaient couchées dans le bassin plat, et, la tête sur le bord de marbre, elles allongeaient leurs jambes sous l'eau jusqu'à la sirène centrale, pistil de la tulipe ouverte que formaient leurs corps rayonnants.

Les mêmes qualités rayonnent dans les contes de Pierre

Louys, les uns très courts, les autres assez longs, certains portés aux dernières limites de la perfection sensible. Tel l'*Homme de pourpre*, histoire du sculpteur grec Parrhasios qui tortura un homme pour en arracher le rugissement de Prométhée ; telle *Une Volupté nouvelle*, gracieuse invention d'un fumeur convaincu ; telles enfin la *Bibliothèque* et la *Persienne*, peintures tragiques d'une enfant qui découvre brusquement toute la force, toute la détresse de la vie.

§

Cette œuvre d'apparence diverse n'a-t-elle pas un point de convergence où elle trouve son unité ? On n'en doute guère quand on lit cette phrase où l'auteur parle par la bouche d'un de ses héros :

Ce qui est vrai, c'est que l'amour n'a pas été pour moi une distraction ou un plaisir, un passe-temps comme pour quelques-uns. Il a été ma vie même. Si je supprimais de mon souvenir les pensées et les actions qui ont eu la femme pour but, il n'y resterait plus rien, que le vide.

Sans doute y aurait-il à épiloguer là dessus, à nous demander par exemple, comme le fait Phrasilas au cours du banquet chez Bacchis, si « l'amour n'est pas un mot qui n'a pas de sens ou qui en a trop, car il désigne tour à tour deux sentiments inconciliables : la volupté et la passion ». Nous retiendrons seulement que, dans ce débat, Louys, volontairement ou non, a pris parti et que son œuvre, au total, nous offre peu ou pas de passion et beaucoup de volupté.

Que d'autres l'en blâment s'ils le veulent ou marquent les limites que ce choix lui impose. Nous ne saurions lui refuser ce qu'un critique louait quelque part chez Anacréon : « un goût de la beauté qui l'éloigne de la bassesse ».

C'est là, à proprement parler, la teinte de son art, de son art sensuel et troublant, mais où les frissons les plus fugitifs se sont harmonisés dans la glace, *où les transports du*

plaisir lui-même rejoignent et prolongent le sourire ingénu de l'éternelle beauté.

Et puis il eut le génie de la prose.

La sienne offre le plus souvent ce caractère définitif qu'on croirait presque réservé au vers. Flaubert lui-même n'avouait-il pas que la prose est indéfiniment perfectible ?.. Seuls nos plus grands écrivains ont laissé des pages « dont on ne saurait enlever une syllabe sans fausser la mesure de la phrase ». L'auteur des *Chansons de Bilitis* à son tour, et l'honneur n'est pas mince, est venu enrichir l'Anthologie des plus beaux morceaux de la prose française...

Les moyens dont il usa pour y parvenir, il nous les a révélés dans sa *Poétique* :

Choisir le mot. Il n'en est qu'un...

Mépriser les épithètes...

Placer le mot : c'est écrire...

Apprendre comment on étouffe la voyelle criarde entre deux sons sourds ; comment un coup flasque devient sec et tinte...

Faire bondir le rythme par l'R ou par l'L, par les doubles consonnes qui vibrent, qui sifflent. Le rompre et l'abattre au souffle d'une muette, il faut qu'il retombe ou qu'il rebondisse...

Ne comprend-on pas mieux maintenant pourquoi on trouve parfois, dans une seule phrase, même la plus courte, quelque chose qui coule et fuit, s'échappant littéralement des lèvres à mesure qu'on le prononce :

Mais les Naïades sont transparentes, et peut-être, sans le savoir, j'ai caressé leurs bras légers...

...pourquoi cette strophe chante et séduit, à l'égal des plus rares trouvailles de poètes :

Les feuilles sont chargées d'eau brillante. Des ruisseaux à travers les sentiers entraînent la terre et les feuilles mortes. La pluie, goutte à goutte, fait des trous dans ma chanson.

En ces lignes charmantes, rien n'est laissé au hasard, et il n'est pas une syllabe, pas une consonance, pas une virgule même, qui n'ait sa place et sa raison d'être. Et saurait-

on pousser plus loin le jeu des *o* et des *u* que le poète l'a fait ici :

Dès que la nuit monte au ciel, le monde est à nous et aux dieux. Nous allons des champs à la source, des bois obscurs aux clairières, *où nous mènent nos pieds nus.*

Ductilité, aération, transparence : tels sont les mots auxquels il faut revenir sans cesse quand on veut louer comme il convient l'art de Pierre Louys. Nous lui en devons une reconnaissance d'autant plus vive qu'il commença d'écrire, ne l'oublions pas, à une époque où ces qualités étaient de toutes les moins cultivées.

Il est venu à son heure nous rappeler que les mots n'ont jamais perdu toute leur fraîcheur. L'important, *l'essentiel* est « d'ensorceler cette loque à la juste place où elle tourbillonne et colore tout à coup sa métamorphose ». Pour avoir bien connu les lois mystérieuses de cet art, l'auteur des *Chansons de Bilitis* a mérité d'écrire en notre langue beaucoup de pages d'une grâce végétale et naturelle, dont on ne se lasse pas, car elles gardent intacts, cette glace bleue des prunes, ce velours rose des pêches que le moindre toucher défraîchit...

Sans doute il est des écrivains plus âpres ou plus ardents, plus mordants ou plus pathétiques. Il en est peu qui aient mis au service de notre littérature, dans une époque troublée, une langue plus pure, une syntaxe plus nette, — une plus enivrante limpidité.

HENRY DÉRIEUX.

L'INEXPRIMÉ

—

I

O Poésie éparse et douloureuse,
O duvet dans l'air sans parois,
O bouche creuse
Qui ne trouvez jamais de voix !

Gouttes qui ne serez jamais rosée
Sur les fleurs basses du chemin,
O toi qui t'effeuilles, pensée,
O toi qui t'évades, parfum !

Flocons à la tragique ronde
Suspendus au ciel trop lointain,
Sans goûter la paix de tout ce qui tombe,
La douceur de ce qui s'éteint ;

Embruns qui ne serez jamais l'écume
A la poupe des vaisseaux,
Molle brume
Qui traînez vos langueurs sur l'eau ;

O Poésie, ô belle dame
Assise sur la chaise d'or ;
Montante flamme
Au palais noirci de nos corps ;

Toi la furtive, la secrète
Et la douloureuse beauté,
Contours fuyants, grâce imparfaite,
Fragilité ;

Lorsque tu parais sous les arches
Du grand domaine inexploré,
C'est de loin que l'on suit ta marche
Entre les feuillages nacrés.

L'âme enchaînée ouvre ses ailes
Et prépare son chant ;
Le silex du noir chemin étincelle,
Passante, à ton talon d'argent.

Mais tu fuis, entendant à peine
La meute des souffles humains,
Et tu secoues, de tes épaules souveraines,
Ainsi que des feuilles mortes, nos mains.

Il te faut poursuivre ta ronde,
Et nous laisser, les bras en croix,
Crier sur les cimes du monde
Ton nom, en levant nos faces vers toi !

II

J'ai parfois la croyance exaltée
Que je suis en route vers elle.
Je conçois sa simplicité,
Sa rudesse, sa force nouvelle.
Elle n'est encore que prescience,
Un souffle à travers un silence,
Une lueur ;
Elle est comme les eaux d'une île :
Autour de la vie immobile,
Elle promène une inquiète rumeur.

Je ne sais comment on l'appelle :
Je la nomme ma sainte, ma dame;
Je tiens entr'ouverte pour elle
La porte défiante de mon âme.
Elle vient tard.

On ne peut l'entendre marcher
Qu'une fois tout l'inutile fauché
Dans le grand chemin que la mort prépare.

Elle reviendra,
Comme sous une robe de moine, austère,
Couleur d'âme et couleur de terre.
Auparavant, il me faudra,
D'un pas et d'un effort âgés,
Franchir des plaines ravagées,
Et la douleur, champ après champ,
Et sentir au fond de moi-même
Quelqu'un de grand et de planant
Dont la main, par-dessus les désastres, sème !

Alors je la chanterai,
Alors les vers que je ferai,
Au goût de l'eau, au son du vent,
Et le sel du matin humide sur ma bouche,
Avec mon cœur comme un plein air,
Et mes désirs à découvert
Seront les seuls et les marquants
Qu'on place haut, de crainte qu'on y touche !

Ceux-là seront les vrais,
Les blés au-dessus des ivraies,
Tout l'austère
De la laine filée et du vase de terre,
L'essentiel et le fini,
Le son au lieu du vain bruit,
La substance au creux de la main,
La stance s'échappant soudain
Sur quatre ailes !

Je rêve à notre rencontre future...
Nous aurons l'air toutes les deux d'avoir grandi,
De sortir de la chambre obscure
Des maladies,
De déboucher dans un jardin

Changé par le printemps et la convalescence.
Pendant l'absence
Le vieux pommier, près du vieux puits,
Sur la margelle aura fleuri.
L'air sentira l'eau fraiche et l'écorce nouvelle.

Mais il faudra en attendant
Etre celui qui va tâtant
Le sol, comme un sourcier ;
Sur la baguette sensitive se plier,
Pencher l'amphore de sa face,
Et sentir le frémissement
De quelque chose de dormant
Qu'il faut onde par onde amener aux surfaces.

Mais il faudra longtemps encor
Pousser la plume raboteuse sur l'établi,
Etre l'humble atelier rempli
De poussière vermeille et de simple vouloir,
Avant de voir,
A sa hauteur, un enfant nimbé d'or
Dont les lèvres sont hermétiques
Et qui cependant fait flotter,
Aux cimaises d'obscurité,
L'arabesque de son chant mystique.

III

Mes images, ô belles dames,
Cortège invisible et présent,
Douces servantes de mon âme,
Porteuses de myrrhe et d'encens.

Elle n'a qu'à frapper des ailes,
Mollement, aux heures d'ennui,
Pour sentir vos claires prunelles
Pénétrer la tombante nuit.

Lorsque son étroite demeure
Est refroidie et sans clarté,
O visions intérieures,
Vous brillez dans l'obscurité.

O vous, ma famille secrète !
Par dessus les fronts étrangers,
De vos mains fragiles, vous faites
Le geste de m'encourager.

Vous êtes les grandes madones
Que portent mes rêves en blanc,
Tandis que mon âme frissonne
Ainsi qu'une bannière au vent.

Le champ clos, étouffante enceinte
Qui m'oppressait de ses parois,
Devient tout espace, mes Saintes,
Au-dessus de vos grands pavois.

Dans mon logis pauvre et sans aise,
Vous viendrez, Dame-de-Merci ;
J'essuierai en tremblant la chaise
Et vous serez émue aussi.

La troupe maigre de mes peines
Voudra toucher votre manteau ;
Vous vous pencherez sur l'haleine
Des rêves chétifs au berceau.

Quand sonnera l'heure dormante,
La nuit soufflera sur vos yeux,
Emportant vos formes ployantes
A travers l'espace poudreux.

J'appuierai mes mains à la table.
Il flottera sur chaque objet
Je ne sais quel air de miracle
Et de ravissement secret.

Dans le clair-obscur de mon âme,
En souvenir je vous verrai
Me tendre les bras, belle dame
Dans votre grand manteau doré

Parfois vous n'êtes qu'un présage :
Une porte obscure ouvre en moi,
Ce n'est qu'un contour de visage
Qu'entre les arcades je vois.

C'est en vain que je vous appelle.
Il faut que le temps soit venu
Pour que dans la noire chapelle
Vous entriez sur vos pieds nus.

Il faut de sombres intervalles
Entre les moments de clarté.
Il faut crier dans les dédales
Pour que tu paraisses, beauté !

Il faut que tombent de tes lèvres
Un rythme, une haleine, un frisson,
Et qu'avec des sueurs de fièvre
On compose en soi la chanson.

MARIE LE FRANC.

PAUL VERLAINE
ET SON MÉDECIN

LETTRES INÉDITES AU Dr JULLIEN

—

Le 26 janvier 1886 mourait Mme Verlaine. Rien de pire ne pouvait arriver au poète, vraiment incapable encore de se conduire, après tant de cruelles expériences. Tout lui manquait à la fois, l'affection la plus sûre, le seul être qui pût avoir, avec un peu d'autorité, *toute la douceur*, *toute patience*... Il se sentit désemparé dans sa misérable chambre de la Cour Saint-François. Edmond Lepelletier a décrit ce taudis repoussant, au fond d'un coupe-gorge, et l'on croirait lire une page des *Mystères de Paris* : « Une sorte de Cour des Miracles, peuplée de travailleurs, surtout d'indigents, située en contre-bas du chemin de fer de Vincennes... La chambre était petite, sordide, sinistre, comme le coupe-gorge au fond duquel elle se trouvait blottie... » Cela, après la vie campagnarde de Coulommes. Dans ce repaire humide et boueux, sans air, un marchand de vin, hélas ! à sa porte, la santé déjà compromise du pauvre Lélian ne pouvait résister longtemps.

Son rhumatisme le torturait et le clouait sur place : il n'avait même pas pu suivre le convoi de sa mère. Quelques pauvres économies s'épuisaient et les soucis d'argent ajoutaient à sa misère physique et morale. Son logeur le harcelait et harcelait Vanier, arrachant ce qu'il pouvait obtenir sur le bénéfice hypothétique des livres futurs. Impitoyable, sa femme faisait valoir ses droits. Impossible de rien connaître de son fils. Malade, il n'avait qu'un recours.

« On m'offre l'hôpital — avec recommandation c'est vrai, écrit-il à Vanier le 6 février ; c'est peut-être un peu bien traditionnel et bien poétique, çà, l'hôpital. Quelque tentant que ce soit, j'attendrai encore un peu (1). » Cette *recommandation* ne

(1) *Correspondance* publ. par Ad. Van Bever, t. II, p. 44.

venait elle pas du Dr Louis Jullien — son « principal protecteur », comme il dira plus tard (2) ? Ce qui est certain, c'est qu'en ce moment douloureux il a recours à lui et que s'engage alors une correspondance régulière.

Déjà, il avait reçu ses soins. La première lettre que je connaisse est du 14 décembre 1885 :

Paris, le 14 décembre 1885.

Cher Docteur,

Voici. Ma jambe va beaucoup mieux. Enflure fort diminuée.

Le pied revit un peu. La jambe plie d'un centimètre environ sans grand mal. Je puis, avec peu d'effort, la lever et la remuer en long et en large. Je me demande si j'oserai essayer de descendre du lit ou s'il faut encore attendre. Enfin, un nouvel appareil (en plâtre, je crois) serait-il nécessaire ?

Lettre explicite s'il vous plaît.

(2) *Ibid.*, p. 117. — Une note manuscrite du Dr Jullien, que Mme Jullien m'a très aimablement communiquée, précise les circonstances de leur première rencontre : « Vers 1885, mon frère Jean et moi avions l'habitude de prendre tous nos repas au restaurant Laveur. Un jour, Charles Morice amena parmi nous un personnage mal vêtu, d'allures plutôt tristes, et qui ne parla guère pendant tout le dîner. C'est Paul Verlaine, nous dit-on ; ce nom nous était connu par beaucoup d'articles publiés alors dans *Lutèce*, journal très lu des étudiants. Quelques sonnets nuageux l'avaient signalé à notre attention. La plupart de mes camarades le prenaient pour un poseur, vaguement polémiste, mais en somme un timide, un homme dont les propos étaient sans grande importance. Il nous frappa par sa calvitie, son nez camard, son faciès socratique et son silence presque obstiné. Nous sortions tous en file, lorsque le garçon qui nous avait servis rappela notre invité et, lui faisant remarquer qu'il oubliait quelque chose, lui remit une liasse pliée dans un grossier papier jaune, comme celui dans lequel on met « les frites ». Je le vois encore fourrer négligemment le paquet dans la poche de sa redingote et déambuler avec nous jusqu'au café voisin où nous allions prendre le mazagran. Il y avait, paraît-il, plusieurs billets de mille francs dans cette enveloppe crasseuse. A quoi servirent-ils ? je ne le sais. Peut-être à payer un manège de chevaux de bois : c'est ce que l'on a dit. Quoi qu'il en soit, je devais rester plusieurs années sans revoir la *célébrité* qui nous avait si peu frappés. J'eus quelquefois l'occasion de le rencontrer dans les parages de l'Odéon et de la rue Vaugirard, au cours d'excursions dans les brasseries de ces régions. Il semblait peu communicatif et défendu par une cour intransigeante. » (D'après les lettres de Verlaine, il semble qu'il faille reporter cette rencontre à une date antérieure à 1885.)

Bien à vous.

Un danseur impatient.

P. VERLAINE.
6, Cour Saint François, rue Moreau.

Je garde toujours ma jambe dans la gouttière. Dois-je la retirer ? Dois-je garder le genou enveloppé (3) ?

Il y a là encore une certaine gaîté, une façon alerte de prendre son mal en patience. Après la mort de sa mère, le ton change :

Le 20 février 1886.

Mon cher Docteur,

J'ai, ce matin, complètement oublié de vous demander l'adresse de M. Colin. D'ailleurs, vous lui aurez donné la mienne pour un rendez-vous *extrêmement* prochain. Mais deux précautions valent mieux qu'une.

Il faudra qu'avant *jeudi* j'aie votre note de soins pour ma mère *et moi* (*visites chirurgicales*). J'espère fermement donc vous voir très bientôt et Colin aussi.

Mille cordialités.

P. VERLAINE.

—

Paris, le 29 avril 86.

Mon cher Docteur,

En présence de la mauvaise volonté de mon ex-épouse à payer les dettes privilégiées de la succession de ma mère, je crois qu'il serait bon que vous écrivissiez à cette dame d'avoir à se presser, sinon vous vous verriez dans la nécessité de lui envoyer une sommation par huissier au sujet des 500 francs que vous doit la dite succession, et ce dans le plus bref délai.

Monsieur Chanzy (4) a fait une démarche analogue et a reçu de l'avoué, M. Guyot Sionnest, une réponse dilatoire

(3) Les lettres des 14 décembre 1885, 29 avril 86, 27 décembre 91, 2 mai 94, 26 août 94 m'ont été communiquées par le Dr W. Jullien que je prie de trouver ici l'expression de ma gratitude.

(4) Chanzy, le tenancier de l'Hôtel du Midi, 6, Cour Saint-François.

qui a déterminé M. Chanzy à procéder par voie d'huissier.

Le marbrier s'est fait payer, sans doute de la même manière.

Enfin, il faut prouver à cette personne la vérité du proverbe: A bon chat bons rats.

Excusez ce papier et mettez-le sur le dos de la détresse où m'a réduit une femme à qui je n'ai jamais refusé ni un gâteau, ni du Madère chez les pâtissiers de haut goût, ni boîtes de gants, ni rien, même mon estime jusqu'à ces derniers mois.

A vous, et venez donc me serrer la main.

P. VERLAINE.

P. S. L'adresse de mon ex femme est : Madame Mathilde Mauté, 14, rue Nicolet, XVIII[e] arrondissement.

Puis, brusquement, griffonné à la hâte, d'une écriture fébrile, cet appel émouvant :

Le 10 [juillet 86].

Cher Docteur,

Venez, complications, rechute, etc...

Vive Louis II de Bavière à qui j'ai fait un sonnet pour la revue wagnérienne !

Sans blague, venez quand pourrez. Je souffre terriblement.

Votre

P. V.

Quelques jours plus tard, Verlaine fit son entrée à Tenon — son premier hôpital. Malgré ses préventions, les *semaines d'apprentissage* n'eurent rien de pénible. C'était l'été ; *les immenses rideaux blancs, le beau soleil de juillet* lui *garnissaient l'âme d'une chaude fraîcheur* (5). Autour de lui, peu de malades gravement atteints : la trêve des beaux jours. Et il avait la perspective de quelque argent à toucher...

En revanche, Broussais qu'il connut à la Toussaint, dans la mélancolie de l'automne, produisit une impression plus froide ; mais, ici encore, il s'habitua vite. Il avait peu d'exigences —

(5) *Mes hôpitaux.*

pour bien des raisons — et connaissait trop les dangers de la liberté pour ne pas s'accommoder de cette discipline sans rigueur.

Désormais, l'hôpital sera son domicile ordinaire et normal. Il a bien quelques mouvements d'impatience : cette légende qui se forme autour de lui l'agace un peu. Des inquiétudes aussi, à se sentir au pouvoir de la médecine et de la chirurgie — divinités mystérieuses. Mais, dans l'ensemble, chez les docteurs, les infirmiers et, sauf de rares exceptions, chez les étudiants, il ne trouve que chaude sympathie. Parmi les malades, il jouit d'une aimable popularité. Le régime, la vie régulière atténuent ses douleurs. Les tentations même ne le tourmentent guère, dès qu'il se sent hors d'état d'y succomber... Puis, au printemps, ces quelques semaines dans la maison de convalescence de Saint-Maurice, si accueillante avec sa salle de jeux, sa bibliothèque et, *légers et clairs*, les *arbres gentils* de son *bois plébéien*.

Mieux que la prison autrefois, c'est le bon gîte, le refuge, et les moments de liberté qui, de temps à autre, le ramènent à la vie de hasard, ces *instants noirs*, réveillent en lui tant de détresse que le retour à l'hôpital lui est une joie. Il y revient toujours comme l'on rentre chez soi, après les hôtelleries douteuses, avec un sentiment de bien-être et de sécurité.

—

Paris, le 31 décembre 1886.

Mon cher Docteur,

D'abord mes meilleurs souhaits. Ce matin à la visite, le docteur, qui m'a dit vous avoir vu la veille et avoir conféré avec vous de mon cas, m'a affirmé que je pourrai être guéri dans *trois mois*. Trois mois à l'hôpital, c'est doublement long, d'abord comme délicatesse, fausse honte, que sais-je, usurpation apparente d'un lit pour un malade plus intéressant, etc. Quant à la longueur matérielle, je m'y résignerais, hélas ! d'autant plus volontiers que, sorti d'ici, je me trouverai presque immédiatement sans ressources, à moins d'un événement difficile à prévoir. On me doit 900 francs dont je pourrai toucher au moins les 3/4 au moyen d'un transport, mais j'ai affaire à un notaire des plus récalcitrants. On me doit aussi 1.500 francs, un ancien vicaire de

Saint-Gervais ! D'autre part, Chanzy me doit quelque cent francs, je pense (6), mais ces affaires sont si longues. Ma femme, en faisant ce qu'elle a fait, savait bien me mettre sur la paille et me pousser — à quoi ? à quoi, la scélérate ! — La littérature ? bien précaire. Des leçons? bien aléatoire.

Quoi qu'il en soit, que me conseillez-vous ? Dois-je rester jusqu'à ce qu'on me dise adieu, dois-je m'entendre avec Chanzy, alors (si je puis compter sur trois mois, au moins, mais sur un temps fixe), pour louer un cabinet pour mes livres et retenir la chambre du rez-de-chaussée pour plus tard... Mais c'est difficile de s'arranger avec toutes ces affaires qui en finissent peu, trop peu ! — et des gens « dilatoires », hommes d'affaires et logeurs.

Je compte sur prompte réponse vôtre. Et, *quand ça ne vous dérangera pas du tout*, sur visite.

Vous savez sans doute que M. Nélaton nous quitte le 15. Je crois — je ne fais que croire — que c'est précisément M. Berger qui le remplacera. Est-ce bon ou mauvais ?

Avez-vous reçu ou eu *Louise Leclercq* et les *Mémoires d'un veuf* ?

Bien à vous, bien reconnaissamment.

P. VERLAINE.
Salle Follin, lit 6.

P. S. — Savez-vous vaguement si le père Didon est en ce moment à Paris, et son adresse ?

—

Paris, le 11 janvier 87.

Cher docteur, je pense que c'est demain que M. Richelot prend le service. Du moins, M. Nélaton a-t-il fait sa dernière visite aujourd'hui, ou ça y ressemble fort : indications précises sur les pancartes, recommandations aux élèves, etc., — et je me recommande à votre bonne amitié.

(6) En entrant à l'hôpital, Verlaine n'avait pas réglé ses comptes avec son logeur. Il avait en outre laissé dans sa chambre « livres, manuscrits, effets d'habillement... » (Voy. lettre à Vanier du 13 janvier 1887.)

Le docteur m'a aussi parlé d'électricité, sur le « triceps » je crois (excusez!) pour quand je serai hors.

J'écris à Vanier pour ces bouquins que vous n'avez qu'à demander d'ailleurs de ma part.

Je suis en train de mettre en ordre mes deux proch. vol. de vers. Vous me permettrez, n'est-ce pas? de vous dédier une pièce, que je veux choisir.

Je me propose d'écrire à votre frère, mais pas encore maintenant. Faut que je relise son livre (7) qui m'a plu beaucoup, *beaucoup* : simplicité, netteté. Ces *vertus* dans cette mascarade de nos jours!

A vous, bien affectueusement.

P. V.

lit 6, salle Follin, Broussais.

—

Le 18 janvier 1887.

Mon cher Docteur,

Ce n'est pas M. Richelot, mais M. Brun qui est notre chef de service actuel. M. Nélaton m'a recommandé. M. Brun m'a dit ce matin : vous n'êtes pas entré ici pour une ankylose, mais pour des ulcères (or mes ulcères sont guéris). Puis il a dit aux élèves : on lui fait des massages? — Oui. — On verra.

Tel est, mon cher docteur, le point où nous en sommes. Que veut dire ce *on verra*? Est-ce Vincennes, ou la rue, ou ici?

Honteux, moi, de vous tourmenter ainsi, mais vous avez été si bon pour moi que je suis devenu, sans doute, indiscret. Excusez ma situation d'infirme incapable de se soigner pour le moment chez soi.

Bien à vous.

P. VERLAINE.

Salle Follin, lit 6

Hôpital Broussais, 96, rue Didot.

—

(7) *Trouble cœur* (Paris, Tresse et Stock, 1886).

Rendu à la liberté en mars 87, il retourne à son appartement de la rue Moreau, — mais pour peu de temps. Après un mois à Cochin (avril-mai), il est envoyé à l'asile de Vincennes.

[15 mars 1887] (8).

Seriez-vous assez aimable pour me venir voir, si possible, demain mercredi, 6 cour Saint-François, rue Moreau.

Je vais mieux, mais je désirerais une consultation et un avis.

Nous causerons un peu de mon prochain volume et de dédicaces.

A vous de cœur.

P. V.

—

Dimanche [15 mai 1887.]

Mon cher Docteur,

Je sors de passer près d'un mois (19 avril-16 mai) à Cochin sous la direction de M. Auger, recommandé à l'interne en chef, M. Morel, par M. Nélaton. (Vous savez que ce dernier croit à ma guérison absolue dans un délai de mois [*sic*], moyennant bains ou douches et massages fréquents.) M. Auger, qui n'a pas l'air d'être de l'avis de M. Nélaton, m'envoie demain à Vincennes, non guéri de mon *ankylose incomplète consécutive à une arthrite rhumatismale* ; c'est-à-dire que je suis à peu près comme la dernière fois que je vous ai vu, la jambe pliant un peu seulement. De plus, M. Morel qui m'a ausculté souvent trouve que j'ai une *petite lésion au cœur* et me conseille de prendre en petite quantité de l'*iodure de sodium ?* Qu'est-ce encore que cela ?

Je crois qu'on ne reste que 15 jours à Vincennes. Peut-être qu'un mot de vous au docteur en chef ferait du bien pour un séjour plus long et des soins sérieux. Je recours donc encore une fois à votre infinie bonté.

Amour va paraître. Il y aura la pièce que vous connaissez

(8) Date de la poste.

peut être, « Je vois un groupe sur la mer » et qu'on trouve bien, dédiée à M. le Dr Louis Jullien. Je pense que Vanier fera ça fin courant (9).

Pensez à moi le plus tôt que se pourra, n'est-ce pas, cher docteur.

P. V.

Asile des convalescents. Vincennes.

—

Saint-Maurice, le 27 mai 1887.

Mon cher Docteur,

Le nom du médecin en chef est M. Ducel, mais c'est à l'interne qu'on a surtout affaire ; c'est, j'orthographie approximativement et je ne suis même pas sûr du nom, un M. Galli. — Je compte rester quelques jours, peut-être 15 encore, une fois mon temps de 15 jours passé (mardi prochain), puis demander à rester en payant (45 francs par mois). Ce serait « charmant » et me permettrait d'attendre de moins « indifferent circumstances ». Je vous écrirai d'ailleurs prochainement. Quand j'aurai une sortie, je tâcherai d'aller vous voir, afin que vous m'auscultassiez et m'édifiassiez sur l'état de mon « pauv'cœur ». Je pense qu'*Amour* va bientôt paraître, — en dépit des bruits de guerre!!! (10).

A vous bien cordialement.

P. V.

Galerie Argand, Chambre 1.
Asile n[1] de Vincennes,
Seine, Saint-Maurice.

—

Lundi soir [septembre 1887].

Mon cher Docteur,

Voici la nouvelle édition de mes *Romances sans paroles*,

(9) Voy. la lettre à Vanier du 10 mai 1887 (*Correspondance*, II, p. 72). — *Amour* ne parut qu'un an plus tard (Journal de la librairie du 26 mars 1888). — La pièce dédiée au Dr Jullien n'est pas « Je vois un groupe... » mais la *Ballade, en rêve*.

(10) Affaire Schnœbelé.

avec un portrait rigolo (11). Qu'elles amusent vos douleurs et qu'il fasse sourire votre, j'espère, convalescence. Je voudrais vous déranger, mais je n'ose — *On n'entre pas sans frapper* — pour me renseigner dès *le matin* pour savoir à quoi m'en tenir sur admissions ès lieux *dolenti*.

M. le docteur Berger m'a offert son service, mais oublia de me dire où, sinon quand. — Ces savants! Et je voudrais avant d'entrer, sous votre aile, en la *Charité*, connaître, alors ! comment m'y prendre.

Votre concierge d'ailleurs m'aura renseigné sur les opportunités et moi, je reste, cher ami, votre obligé comme à ce bon Dieu-là.

P. VERLAINE.

—

Ainsi Verlaine, après deux séjours à Saint-Maurice (mai et août) et un passage à Tenon en juillet, se trouvait réduit encore, en septembre, à demander son hospitalisation ; il réintégra, à la fin du mois, Broussais et la Salle Follin.

Mais bientôt, sa correspondance témoigne de quelques inquiétudes et d'une certaine impatience aussi. La perspective d'une opération — et l'on commence à en parler sérieusement — est loin de lui sourire. D'ailleurs, cette vie d'hôpital n'est pas très favorable à ses intérêts littéraires. « Quel enterrement loin de toute réclame! » écrit-il à Lepelletier, et il ajoute : « Les absents ont toujours tort. » L'admiration bruyante de quelques jeunes gens ne lui suffit plus et le compromet ; il voudrait travailler sérieusement, produire, agir, profiter des dispositions favorables de la grande presse : il a en tête une foule de projets et *ses chantiers sont pleins*. Quant à sa *santé générale*, à part cette boiterie à quoi il faut bien se résigner, elle est assez bonne.. (12). Déjà il se préoccupe de trouver un logement.

—

Paris, le 23 décembre 1887.

Mon cher Docteur,

Merci de votre bonne promesse en vue de m'aider, le

(11) Parue le 31 août.
(12) Lettres à E. Lepelletier des 28 novembre 87 et 3 janvier 88.

temps venu, à trouver un Orsini quartierlatinesque. Quand ce temps viendra-t-il ? Voilà la question qui « m'agite ».

Un peu de clarté, n'est-ce pas ?

Je suis à peu près sûr — ou même tout à fait sûr — quel pyrrhonisme pourtant CETTE vie inspirerait à feu Candide lui-même ! — que Vanier tiendra, courant de janvier, la somme (*qu'il me doit*) de 250 francs à ma disposition.

D'autre part, M. Brun, notre excellent docteur, va s'en aller d'ici, dans les premiers jours dudit janvier. Qui lui succédera ? (On parle d'un M. Régnier ou Rénier.) Et son successeur sera-t-il longanime aussi ? Questions. M. Brun, sans nul doute, me recommandera à lui, — mais une bonne insistance de vous ferait sans doute beaucoup de bien. Oserai-je vous prier... ?

Ah ! M. Brun, parlant de mon mal à un confrère venu à Broussais pour une opération et qui suivait la visite s'ensuivant, lui dit : une arthrite, *génitale*, probablement. Qu'est cela, *bone Deus* !

On parlait de m'endormir pour me plier le genou de force. J'ai alors demandé, comme à Cochin et à Vincennes on m'avait trouvé cardiaque, à être ausculté. M. Brun a prononcé des paroles que je n'ai pas retenues pour caractériser ce que j'avais — et il a décidé qu'on ne pouvait m'endormir. Toutefois, l'interne m'a dit que ce n'était pas dangereux ; mais, à Cochin, on m'avait recommandé l'iodure de sodium et ici on ne m'ordonne rien pour le cœur.

Toujours la même jambe, en dépit de bains sulfureux 3 fois par semaine et de quelque électricité.

Et je profite de ce décadent décembre pour vous envoyer mes meilleurs souhaits de nouvel an. Répondrez-vous bientôt, comme il le souhaite, à votre

P. VERLAINE

Hôpital Broussais, Salle Follin, 22
rue Didot 96, Paris.

—

Broussais, le 12 janvier 1888.

Mon cher Docteur,

M. Regnier ou Rénier m'a vu ce matin. Il m'a dit que je *pouvais marcher plus vite avec une ankylose qu'un autre* et *travailler*, enfin qu'il n'y avait pour moi qu'une saison !!! de bains sulfureux, mais qu'à l'hôpital...

Alors, je crois qu'il faut que je parte. Je vous écris ceci en hâte pour voir si vous pouvez faire quelque chose.

Je suis le n° 22 de la salle Follin.

J'ai reçu ce matin le livre de votre frère (13). Je le lirai avec un plaisir que je devine d'après le plaisir que m'a déjà donné son précédent et lui en écrirai. Son adresse, s'il vous plaît.

J'attends réponse le plus tôt possible. Probable que je serai bientôt hors d'ici. A moins....

Votre bien d'avance reconnaissant en tous cas et mille pardons. P. V.

—

Paris, le 18 janvier 88.

Mon cher docteur, ci-joint une lettre pour Monsieur votre frère que je vous prie de lui remettre.

M. Régnier me garde, évidemment grâce à vous, dont mille et mille gratitudes. Il parle, mais pour quand ? (et c'est l'important) de m'endormir pour plier cette jambe. Or je vous l'ai déjà dit, un M. Morel, interne à Cochin, m'a découvert quelque chose au cœur qu'on a constaté à Vincennes, à cette enseigne que j'ai pris là de l'iodure de sodium durant 6 et 8 semaines, sinon plus. Ici on m'a ausculté et M. Brun n'a pas voulu m'endormir après m'en avoir, il est vrai, vaguement parlé, peut-être (comme M. Régnier, probablement du reste) dans des buts purement dilatoires et facultatoires, comme on rime chez les symbolistes. — Que pensez-vous de tout cela, et quand vous viendrez me voir,

(13) Brochure de la *Sérénade*.

que direz-vous après un examen... auscultatoire? Ah ! zut alors !

J'ai des ennuis avec mes décadents. Bien envie de lâcher en douceur cette gosserie plutôt décidément compromettante. Que les gens sont donc bêtes et détestables, même les meilleurs !

Déchirez, je vous prie, cette lettre pleine de détails médicinaux, d'un français cursif et de bêtes griefs touchant mon sale métier.

A bientôt. Tout vôtre

P. V.

Hôp. Broussais, en Follin
96, r. Didot.

—

Paris, lundi 12 [mars 88].

Mon cher Docteur. Reçu votre bonne lettre avant-hier.

« Après délibération », voici ce que j'ai cru pouvoir décider :

Mardi prochain, 20 courant, vers 9 heures du matin, je quitterai Broussais, me dirigeant par l'omnibus de Montrouge ou pédestrement s'il fait beau, chez Vanier, naturellement. J'espère d'ici là avoir reçu de vous lettre m'indiquant chances de logement (dans les 30, 35 francs non loin de Sainte-Geneviève ni de Vanier, plutôt plus près, bien entendu, de ladite bibliothèque où je passerai la plus grande partie de mes jours et surtout de mes *soirs*, le moins haut possible, etc..). Vous verrez aussi pour la nourriture qui est le second article, pouvant attendre à la rigueur un tantinet. Quant au « somptuaire », assez pressé, lui. Verrez aussi, n'est-ce pas ?

Que de pardons pour toutes ces obligeances nouvelles aussi impudemment (mais avec tant de confiante amitié) sollicitées.

L'important :

Mon budget : *140 fr.* que j'emporterai d'ici. *250 fr.* chez

Vanier. *50 fr.* à la *Revue indépendante* (14). Total *440 fr.* Pour durer jusqu'en le milieu de mai, époque à laquelle 920 fr. — D'autres sommes qu'on me doit jusqu'à concurrence de 2.000 francs sont aléatoires pour le moment. Ces 440 fr., sûrs, mais c'est tout — sauf miracles ! — jusqu'en mai... Sauf avances ou emprunt. A vous de cœur.

P. V.

Ai-je besoin — 44 ans viennent le 30 mars ! — de vous promettre toute raison et tout *régime* s'il le faut, puisque je sors en quelque sorte sous vos auspices. Ayez toute confiance en votre malade qui sait être sérieux quand il le faut (15).

—

C'est ainsi, dans les dispositions les plus sérieuses, avec le souci d'organiser sa vie, que Verlaine s'installa au nº 14 de la rue Royer-Collard. *Amour*, depuis longtemps annoncé, paraissait à la fin du mois et déjà d'autres projets semblaient prendre corps. Jean Jullien, que le succès de la *Sérénade* (22 décembre 1887), avait classé au premier rang de la jeune équipe d'Antoine, était disposé à le servir — et le poète rêvait de théâtre. N'avait-il pas inséré, dans *Jadis et naguère*, une petite comédie toute prête pour la représentation, *les Uns et les autres*? En août déjà, il avait songé à l'offrir à Porel (16) et son ami Léo d'Orfer la lui réclamait maintenant pour une représentation privée (17)... Mais le Théâtre libre l'attirait davantage.

—

Mercredi 28 [mars 88]
rue Royer Collard, 14.

Cher docteur, j'ai faussé compagnie à Broussais, mais, cette fois, en toute correction. Je *travaille* !! et suis sage !!!

Mille remerciements de votre trop bonne lettre. Je vais

(14) Il venait d'y publier *Conte de fées*.
(15) Comp. lettre à Vanier du 5 mars.
(16) A L. Vanier, 31 août 1887.
(17) A L. Vanier, 20 février 1888.

penser à ce Théâtre libre et vous en écrirai, en attendant que j'aie le plaisir de vous voir.

Votre bien reconnaissant P. V.

—

Paris, le 1er mai 88.

Mon cher Docteur,

Dès lundi prochain, je serai, je l'espère, libre de tout ennui au moins immédiat et prêt à l'attention vers ce Théâtre libre entrevu entr'ouvert (excusez).

Doncques, un mot d'entente et je me vouerai presque en entier à cette tentative, autant que ma jambe le voudra.

Faites agréer à Monsieur votre frère mes meilleures cordialités et croyez-moi

Votre tout dévoué reconnaissant

P. V.

14, rue Royer-Collard.

—

Paris, le [25 mai 88.]

Mon cher docteur,

Quid de *les Uns et les autres* et du théâtre libre ?

D'ailleurs, je vais un peu mal et mes affaires ne se débrouillent pas ; mais puisqu'il en est ainsi !

A vous de cœur

P. VERLAINE.

—

14, rue Royer-Collard.

Je ne sais pourquoi ces projets ne réussirent pas. Mais c'est seulement le 21 mai 1891, au Vaudeville, que devaient être joués *les Uns et les autres*, en une représentation à bénéfice, par les soins du Théâtre d'art : représentation unique, dont le bénéfice se réduisit à rien. D'ailleurs, l'état du poète s'aggravait de nouveau et, faute d'argent, il ne pouvait songer au traitement thermal qu'on lui conseillait. A l'automne de 1888, il a repris à Broussais ses quartiers d'hiver. Ses lettres maintenant deviennent plus brèves, un peu découragées sans doute ; certains cris

de détresse sont plus émouvants que jamais, mais ses amis fidèles ne le perdent pas de vue.

—

Paris, le 29 août 88.

Mon cher Docteur,

Je suis très reconnaissant à vous et à M. le docteur Guilloud, mais une pénurie chronique m'interdit le voyage. Je regrette d'autant plus cette circonstance, que ma jambe est loin d'aller mieux.

A vous bien cordialement. Aimez votre

P. VERLAINE.

—

Paris, 10 nov. 88.

Mon cher Docteur,

Ma santé est de moins en moins bonne. Je voudrais vous voir ou que vous m'écrivissiez s'il serait possible de passer quelque temps à la *Charité* où j'aurais le plaisir et le bonheur d'être votre voisin.

Je suis, en attendant, votre

P. VERLAINE.

—

Jour de Noël [88].

Cher Docteur,

Vu ma jambe pire, je suis rentré à Broussais (rue Didot, 96), salle Parrot, lit 1.

Je vais mieux depuis. Vous écrirai plus en détail très bientôt. Amitiés à votre frère. Et ce Théâtre libre ? Et ces *Uns et ces autres* ?

A vous de cœur.

P. VERLAINE.

—

Le 27 janvier 1889.
(Le jour des bienheureux saint Boulange et saint Jacques) (18).

Mon cher Docteur,

Pourriez-vous m'envoyer deux billets pour la représentation du 31 (19)? Deux amis à *comptes rendus* et à *battoirs* devant m'y représenter, j'insiste et vous serre la main bien amicalement ainsi qu'à votre frère.

Santé toujours la même. Je compte voir demain M. Chauffard (mille remerciements).

Votre bien cordial et reconnaissant,

P. V.

—

Paris, le 4 février 1889.

Mon cher Docteur,

Mes amis me chargent de vous remercier et de féliciter chaudement M. Jean Jullien. Je maudis bien ma pitoyable santé pour m'avoir empêché de joindre mes applaudissements aux leurs. Elle s'améliore toutefois et M. le docteur Chauffard a pour moi toutes bonnes attentions, pour lesquelles je vous envoie l'expression jamais assez renouvelée de ma reconnaissance.

Je fais force vers. M'autorisez-vous à vous adresser un sonnet dans un petit volume tout spécial et le plus cordial possible que j'intitule, pour paraître très prochainement, *les Amis* ? (20)...

N'auriez-vous encore entendu parler de mon fils et, en ce cas, quelles nouvelles, je vous prie ?

Agréez et faites agréer à M. Jean Jullien ma plus affectueuse poignée de mains.

Votre

P. VERLAINE.
Hôpital Broussais, Salle Parrot, 1.
96, rue Didot.

—

(18) Allusion aux élections parisiennes (Jacques contre le général Boulanger).
(19) Première de l'*Echéance* au Théâtre libre.
(20) *Dédicaces*.

Paris, le 3 mars 1889.

Mon cher Docteur,

Me sentant un peu mieux, j'ai quitté Broussais et suis installé rue de Vaugirard, 4, hôtel de Lisbonne, où je garde toute prudence et « reçois » tous les mercredis soir, à partir de 8 heures.

Je serais heureux de vous y voir, ainsi que votre frère à qui je serre, ainsi qu'à vous, la main.

Bien affectueusement,

P. VERLAINE.

—

[Mai 1889.]

Mon cher Docteur,

C'est encore moi, confus plus que je ne saurais dire.

Voici. J'ai un absolu besoin d'une paire de souliers, de dégager quelque linge de chez la blanchisseuse et de quoi prendre, durant un jour ou deux, quelques omnibus.

Vanier me doit, grâce à une transaction relative à *mes* exemplaires de *Sagesse* et de *Parallèlement*, quelques cent francs ou tout proche. Mais il ne « peut » me les donner qu'à l'apparition (dans 8 jours au plus tard) de ces deux volumes (21).

Pourriez-vous me prêter *d'ici-là* un louis ? ou alors me fader de vieux souliers, d'une chemise et de deux chaussettes ? Je serai chez moi ou chez mes propriétaires, l'espèce de café-bureau d'en face la porte d'entrée, toute la soirée.

Vous expliquerai ma vie qui est plus sérieuse (dans le bon sens du mot) que ne pourriez croire.

Si ne pouvez venir, mandat, je vous prie, ou envoi. En tout cas, soyez assuré de toute ma reconnaissance pour le passé.

Votre bien affectionné,

P. VERLAINE.

Je n'oublie pas les 20 francs que je vous dois de la rue

(21) Voy. lettre à Vanier du 21 mai.

Moreau et de chez vous. Total, y compris ces 20 francs-ci, s'il vous est possible : 40 fr. qui vous seront rendus fidèlement. Je ne suis pas un tireur au c... Amitiés à M. Jean.

—

Paris, 9 juillet 1889 (22).

Monsieur,

M. Verlaine me prie de vous annoncer que conformément à vos conseils, il est entré hier à l'hôpital Broussais. M. Chauffard qui l'a examiné ce matin est aussi d'avis qu'une saison d'Aix lui ferait infiniment de bien. Il ne vous écrit pas lui-même, se trouvant un peu fatigué de la course qu'il a dû faire hier.

Il me charge, en outre, de vous envoyer pour *Art et critique* un *gosse* nouveau. L'ordre de la prochaine publication serait alors, et veuillez en prévenir Monsieur votre frère,

IV : *A Mlle J. J.*, que vous avez déjà.

V : *A Mlle M. J.*, que je vous envoie ci joint.

VI : *Epitaphe.*

Et VII : *Au Révérend Prieur de la Chartreuse de M. S. M.*, que vous avez également.

M. Verlaine me prie d'ajouter qu'il serait heureux que vous vinssiez le voir un jour que vous aurez le temps; il projette d'énormes travaux. Il compte recevoir la revue à sa nouvelle adresse : salle Lasègue, 31, hôpital Broussais, et vous envoie, ainsi qu'à Monsieur votre frère, toutes ses amitiés.

Veuillez agréer...

A.-F. CAZALS.

Cette revue *Art et critique*, fondée en juin, permet au Dr Jullien et à son frère de venir à l'aide du poète, matériellement et moralement, d'une façon plus efficace. Verlaine y collabore assez régulièrement ; des articles élogieux lui sont consacrés; des polémiques s'engagent à son sujet... En février, elle ouvrira pour *Dédicaces* une liste de souscriptions.

—

(22) Lettre de Cazals, alors hospitalisé à Broussais comme Verlaine.

Dimanche 28 [Juillet 1889].

Mon cher Docteur,

Voici l'*Arras* en question qu'on remettra pour vous, en même temps que ce mot (23). Qu'on y taille encore, s'il y a lieu, bien que j'y aie passé déjà d'assez inflexibles ciseaux pour ma part. Vous me direz en combien ça paraîtrait, n'est-ce pas ? — je veux dire en combien d'exemplaires et quand à peu près.

Je serais heureux d'être mis en rapports avec votre imprimeur, relativement à mon *Œuvre complète* éditée par moi seul responsable. J'ai l'intention toutefois de commencer par la publication du livre aux *Amis* (où sera votre sonnet). Ce serait « inédit » et réservé seulement aux amis, par voie, hélas ! un peu de souscription. On verrait plus tard à une édition « populaire ». L'œuvre complète (poésies) serait en deux volumes à 10 francs. Je désirerais vous parler de tout cela, à vous ou à votre frère, avant l'imprimeur.

A bientôt de vos nouvelles et, j'ose l'espérer, quelques meilleures nouvelles de chez vous.

A vous et votre frère, bien cordialement.

P. V.

—

Cazals vous adresse tous ses compliments. Veuillez lu envoyer *Art et critique* dès que son article sur Berrichon aura paru.

Toujours pas l'adresse de Moréas, j'espère l'avoir tout de même un de ces jours et vous la donner. Mais en voici une non moins bonne : Gabriel Vicaire, 26, rue Denfert-Rochereau. Ecrivez de ma part. Je ne doute pas de son adhésion.

—

[Août 1889.]

Mon cher Docteur,

Vous ne doutez pas que je prends une grande part à votre douleur. Comme vous me l'écrivez, j'ai passé par là et

(23) *Arras, fragment d'un livre perdu*. Publ. par *Art et critique*, les 9, 16 et 30 novembre.

je ne sais que trop tout ce que l'on perd, en perdant une bonne et bien-aimée mère. Recevez donc, en cette triste circonstance, ma meilleure et ma plus chaude poignée de main.

Si vous n'êtes pas à Paris quand ceci vous parviendra, vous trouverez rue de l'Université, où ce fut porté chez votre concierge, une lettre de moi et le manuscrit (en état) d'*Arras.*

Veuillez me faire parvenir quelques numéros du n° 10 d'*Art et critique* (et deux collections, si possible).

A bientôt, j'espère, de vos nouvelles.

Bien à vous et à votre frère. Compliments empressés de Cazals.

PAUL VERLAINE.

—

Paris, le 4 août 1889 (24).

Monsieur. J'ai été très flatté de lire dans *Art et critique* les éloges littéraires que vous m'y prodiguez et très ému en même temps de vos lignes si sympathiques sur l'homme. Agréez mes meilleurs et bien sincères remerciements.

Je me permets de profiter de ce mot pour vous prier, quand vous verrez M. Jean Jullien, de lui dire, pour qu'il l'apprenne à son frère le docteur, que le chef de service qui me soigne en remplacement de M. Chauffard parti en congé, s'appelle M. Siredey, ancien chef de clinique à la Charité (25).

Agréez, Monsieur et cher confrère, ma bien cordiale poignée de mains.

PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais, salle Lasègue, 31, 96, rue Didot.
Visible tous les jours de 1 à 3 (Strict.).

Veuillez m'envoyer quelques numéros de ce n° 10.

—

(24) A Jacques Donzelle, auteur d'un article sur *Parallèlement*, 3 août.

(25) Dans une autre lettre, Verlaine l'appelle, sans garantir l'orthographe, le Dr Séguier.

Dimanche [Octobre 1889] (26).

Mon cher Docteur,

Merci pour l'excellente réponse de Donzelle (27). (Qui est ce très sympathique personnage? Et de qui sont les lignes citées à l'appui de la réponse ?)

Cazals aussi est très content de la rectification et me prie d'en remercier M. Jean Jullien bien chaudement.

Ne pourriez-vous, Messieurs Jean Louis, qui devez avoir des accointances terribles dans le monde théâtral, promouvoir l'idée de mes pièces jouées sur les scènes que faudrait, *sive* Français, Odéon, Gymnase ou Vaudeville (pour prose)? Tout au moins un bout d'article ou un petit article de tête en *Art et critique* parlant favorablement de « mon théâtre », *les Uns et les autres*, *Mme Aubin* (qui serait augmentée d'une scène) et, pour la farce, de mes « pantomimes » et « ballets », *Gaspard Hauser* et *Pierrot gamin*, ne ferait peut-être pas mal.

Tolle, lege — et vale.

P. VERLAINE.
Salle Lasègue 31, h. Broussais.

P. S. Pourriez-vous me prêter mes livres, *Amour* et *Jadis et Naguère* un ou deux jours : histoire d'y recopier quelques sonnets anciens pour *Dédicaces* qui va s'imprimer et faire recopier *les Uns et les autres*. Merci d'avance.

—

Dimanche [novembre 1889].

Cher Docteur,

Quand la série *Arras* sera terminée, n'est-ce pas, faites envoyer :

— à M. Bradier, libraire, rue Saint-Aubert, Arras, Pas-de-Calais ;

— au journal : *le Pas-de-Calais* ;

(26) Du 21 août au 14 septembre, Verlaine est à Aix-les-Bains. Les lettres qu'il adresse au Dr Jullien n'apprennent rien de nouveau. Au retour, il réintègre Broussais.

(27) Polémique entre un certain J. Bineau et Jacques Donzelle au sujet de Verlaine (*Art et critique*, 12, 19, 26 octobre).

— au journal : *le Courrier du Pas-de-Calais*.

N'est-ce pas ? En ayant soin de souligner les mots *Vieille ville*, *Arras*, *Paul Verlaine* sur la couverture.

Dédicaces va paraître. Faites-moi, si possible, des souscripteurs.

Ennuis avec Savine pour vol. de prose (28) (vol est le mot avec les éditeurs). Envie décidément de m'éditer moi-même.

Dès sorti, m'en occuperai.

Quid d'Antoine ?

Quant à l'article de « Thome » (Trézenik, n'est-ce pas?), il est plutôt fumiste qu'autre chose. Je n'y répondrai certes pas. Mais je me rappelle précisément avoir écrit, des premiers, sinon le premier (dans, je crois, *les Hommes d'aujourd'hui*) le mot *génie* à propos de Laforgue. Je ne le regrette certes pas, mais enfin, il est triste de se voir attribuer des torts, j'ose dire, de jalousie !! alors qu'on est peut-être le plus incapable littérairement et j'espère, sauf en affections, autrement, d'un tel sentiment, — bien au contraire et c'est prouvé dans l'espèce. D'ailleurs, n'est-ce pas, rien, *de ma part*, dans *Art et critique* à ce sujet (quel style ! !)

Pense-t-on un peu à *mon* (MON) théâtre, rue des Canettes ?

Cazals, présent, se joint à moi en compliments pour vous et votre frère.

Votre affectueux,

P. V.

Quand vous verra-t-on ?

—

Dimanche soir [novembre 1889.]

Cher Docteur,

Dédicaces va paraître. Vous savez que c'est par souscriptions. Il y aura des volumes à 20 et à 10. Propagandez emmy vos cognoissances et féaux pour le plus possible

(28) *Histoires comme ça.*

d'adhésions, je vous prie, et envoyez-moi noms et adresses.

Cet article sur mon théâtre dans *Art et critique?*

L'adresse, s'il vous plaît, de Vielé-Griffin et de Régnier.

Idée, moi. Dès monnaie, réserver un peu pour publier mes œuvres moi-même. Ai imprimeur à crédit, mais que votre frère me donne un conseil.

A quand la suite des *Gosses* (29)? Et surtout à quand votre bonne visite?

PAUL VERLAINE.

— Ah! le père Perrens vit encore. Un bon type de mon temps, n'est-ce pas? qu'utiliserai dans *Proses*.

Quid d'Antoine? Pouvez-vous me prêter *Jadis et Naguère?*

—

Pendant l'été 1889, Verlaine s'était fâché avec Vanier. De là cette idée étrange de devenir son propre éditeur et d'imprimer lui-même ses œuvres complètes. En ce qui concerne *Dédicaces*, à paraître par souscriptions, il avait songé d'abord à son ami Cazals (30), — ce qui n'était pas une idée beaucoup plus heureuse. Mais *la Plume* s'offrit à imprimer le volume. En octobre, Léon Deschamps avait en main le manuscrit; le 15 janvier, il lança officiellement la souscription.

—

Paris, Broussais, le 28 janvier [1890].

Cher Docteur,

Ci-joint 5 bulletins de souscription. Envoyer à moi ou à *la Plume*, s'il y a lieu: c'est kif-kif. Peut-être trouverez-vous 5 bonnes âmes à 20 fr. — ou moins. M'enverriez, en tout cas, noms des souscripteurs. Le livre paraîtra sous très peu: j'attends les dernières épreuves (c'est le livre aux sonnets, à propos, dont j'ai changé le titre, *Amis*, pour *Dédicaces*, plus littéraire, je crois (31).

(29) *Art et critique*, 15 juin 1889, 1er févr., 1890. Publ. dans *Histoires comme ça*.

(30) Voy. *le Chat noir*, du 14 sept. 1889.

(31) Ne serait-ce pas aussi qu'après *Amies*, ce titre pouvait inquiéter un peu?

Grâce aux argents que cette souscription me rapportera, j'espère tôt sortir d'ici, sans doute pour quelque séjour à Neuilly chez un ami, puis quartier près de journaux, *Figaro*, *Gaulois* où pourrai écrire et gagner.

Pourrai je, la saison venue, retourner à Aix? ou plutôt aller dans ces eaux du docteur avec qui je dînai un soir chez vous?

Vanier sans doute va imprimer *Poèmes saturniens*, mais sans mon assentiment et non *corrigés par moi*. De plus j'y voulais préface qui est faite et que Vanier me met dans l'impossibilité de lui donner, faisant la sourde oreille à des propositions de revision de traités (qu'il a violés cent fois, principalement en ne me donnant pas le nombre d'exemplaires voulu et en faisant marcher incomplètement le service de presse). J'ai envie, dès *Poèmes saturniens* parus, de faire paraître en brochurette la *préface*... et les traités!! Fameux, ça! Qu'en dites-vous?

Pensez-vous à m'envoyer *les Uns et les autres*? Qu'en dit Antoine? Je pense à Claretie, moi.

Publierez-vous bientôt mes *Gosses*? j'en aurai besoin bientôt, *très bientôt*, surtout du Novice (combien en avez-vous et les titres?) parce que le bouquin de prose est en train de se faire pour tôt paraître—chez Savine, enfin!

Bonheur fini. Le mets au point. Mille amitiés à vous et frère.

P. V.

—

Paris, 14 février soir [1890].

Cher Docteur,

Je reçois à l'instant votre lettre et les 40 francs dont reçu et mille remerciements du cœur. Je vais envoyer les noms à Deschamps et lui faire part du désir de votre frère.

L'ouvrage n'est pas encore paru, il est *imminent*.

D'autre part, la souscription marche *admirablement*.

Dès sorti, j'espère très bientôt (32) et le puis dès mainte-

(32) Sorti de Broussais, fin février, Verlaine rentrera en mai à Cochin. Il

nant espérer, je m'occuperai de mes affaires de librairie (33), dès sorti, *tout de suite, tout de suite*. C'est bien, n'est-ce pas ?

L'auteur de l'article de l'*Eclair* est Montorgueil qui me l'a envoyé avec son nom au crayon. Il m'avait déjà froissé, il y a deux ans, dans le *Mot d'ordre* et m'avait écrit, sur plainte mienne, lettre charmante me promettant une rectification, dont nulle nouvelle que celle ci ! ! Ces journalistes ont un sens moral. Comme il paraît qu'il m'est très sympathique et écrit *en ami* (jugez un peu, si le contraire), je lui ai écrit en même temps qu'à l'*Eclair*, le priant (mais, sans doute, basta !) de rectifier, lui, ès prochaine occasion. Vous savez que, si je voulais, je pourrais soutenir, pièces en mains, les assertions de ma lettre et, je crois, foutre à l'*Eclair* une jolie affaire en diffamation.

Mais l'important, pour moi, c'est dès sorti de m'occuper de mes affaires de librairie, avec conseils, parbleu ! fût-ce par l'assistance judiciaire, si la persuasion ne réussit pas — l'important et le devoir.

Je vous quitte, cher docteur, en vous remerciant encore de tout cœur. Vous écrirai très bientôt.

A vous de cœur encore une fois et à bientôt somatiquement (Vulgo, en chair et en os).

P. VERLAINE.

—

Jeudi, 4 h. [février 1890.]

Toutes dettes payées — et j'en avais ! — je me trouve à court.

M. Vinci n'a pas encore versé les 83 fr. de sa si touchante souscription à *Art et critique* (34). Avez-vous reçu de nouvelles souscriptions ? Car Deschamps qui est absent de

passera presque tout le reste de l'année, à l'hôpital, avec un séjour à Saint-Maurice en août.

(33) Son conflit avec Vanier. Voy. lettre à E. Lepelletier du 8 janvier.

(34) Souscription d'Ernest Vinci : 21 exempl. à 3 fr. et 4 à 5 fr. — Voy. *Art et Critique*, 22 févr. 1890.

Paris ne peut naturellement m'aider et je ne sais où lui écrire. Ma jambe me défend de faire beaucoup de courses, même pour « encaisser » des sommes belles mais nécessaires au *Courrier Français*. Enfin, une avance me charmerait et je demeure Hôtel des Mines, boulevard Saint-Michel.

A vous de tout cœur et excusez une indiscrétion qui sera réparée.

P. V.

—

Et voici, moins régulières en ces dernières années, quelques lettres encore :

[Janvier, 1891] (35).

Hôpital Saint-Antoine, rue du Faubourg Saint-Antoine, 184.
Salle Bichat, 5.

Cher Docteur,

Me voici bien coupable et bien en retard vis à-vis de vous. Mais la, mais ma vie ! Ça va mieux, un peu, du côté pécuniaire, malgré l'endroit d'où je vous écris, cloué par un rhumatisme au poignet gauche qui d'ailleurs cède à la ouate, au baume tranquille et au divin, à l'infernal salicylate (est-ce l'orthographe ?) de soude. Si bien que j'espère sortir bientôt dans de normales conditions et quelles intentions sagissimes, c'est effrayant tout simplement.

Je travaille beaucoup. Sous peu, aurez de mes nouvelles, sous forme d'une trombe de publications, prose et vers, chez divers éditeurs. *Divers*, c'est le secret de ma « force » (!!) actuelle.

Divide ut imperes (Est-ce ça ?).

Las, hélas ! pour *Art et critique*, mais la « vaillante » revue va renaître dans *la Plume* et y injecter quelque moëlle dont elle a besoin.

Mille amitiés à votre frère (dont l'adresse ?) Parlez-lui donc de l'édition de *Sagesse* illustrée par M. Denis (36),

(35) Voy. les lettres du 14 janvier à Lepelletier et à Vanier. — Verlaine ne reste que quelques semaines à Saint-Antoine.

(36) Renvoi en note : « M. Maurice Denis, 9, rue des Ecuyers, Saint-Germain-en-Laye. »

un jeune homme de grand talent, et qui, par souscription, comme *Dédicaces*, me pourra procurer quelque monnoye dont toujours besoin, pauvre de moi !

Je suis ici à gogo, Dr Taprez ou Tapret comme chef (37), un homme exquis ; l'ancien Dr de Broussais comme directeur, charmant et toute complaisance pour moi. Quand pourrez, venez donc me voir. Je me propose bien, dès sorti, peut-être dans 8 jours, de sonner à votre porte, un jour que j'irai ou reviendrai des Batignolles (38) — vers 4 heures, excepté les mercredis, n'est-ce pas ? Si longtemps qu'on ne s'est vu, et vous si bon et que j'aime tant !

Une bonne poignée de main, cher Docteur et à bientôt dans tous les cas. Votre

P. VERLAINE.

=

Saint-Antoine, 5, salle Bichat
Jeudi 5 février 1891.

Méchant Docteur,

(De ne m'avoir pas répondu, mais si pressé sans doute, ou peut-être en voyage), j'ai le plaisir de vous annoncer que « je me fais la paire » demain vendredi, — jour de Vénus ! — et que mon adresse est dorénavant 18, rue Descartes. Vais être horriblement occupé toute cette semaine. Livre chez Vanier (*decidedly far better as to concerns prices*) (39), livre chez Charpentier (*Choix de poésies*), démarches chez Savine (*decidedly a jester, a dilatory and rarely paying fellow*) en vue de *Dédicaces*, édition commerciale et un volume de nouvelles (*Histoires comme ça*), tout prêts et ne paraissant jamais, etc., etc.

Votre frère m'a dit qu'on vous trouvait tous les jours à 4 heures, excepté les mercredis — juste *mon jour*, à réorganiser dans une 15e. J'irai donc, dans quelque huit ou dix jours, vous serrer la main.

(37) Le Dr Taperet.
(38) Hôtel Biot, 15, rue Biot.
(39) Renvoi en note : « *Bonheur*, enfin ! »

Et cette réédition illustrée et par souscription de *Sagesse* ?

Lûtes-vous mon interview dans le *Figaro* ? Anodin, n'est-ce pas ?

Du reste, on m'a remis au sirop de Gibert. J'en emporterai un flacon ainsi qu'un autre contenant le corollaire gargarisme. On m'a dit d'user de ça encore une 15e.

O grande puissance
De l'orviétan (40) !

Mes affaires vont un tout petit peu mieux. Avez-vous vu mon portrait par Carrière chez Durand Ruel ? Il est maintenant chez le propriétaire, Jean Dolent. Il y en a un autre d'Aman Jean.

Je travaille à mort.

Avez-vous nouvelles d'Aix-les-Bains et de Saint-Honoré ? Et à très bientôt et tout à vous de cœur.

P. VERLAINE.

—

Paris, 27 décembre 1891.

Mon cher Docteur,

Bon jour et bon an !

Voilà combien de temps que nous n'avons eu de nos mutuelles nouvelles ! J'espère que, pour vous, tout aura été, à gogo, en prospérant. Mais, depuis mon « bénéfice » (41), la mistoufle coutumière et la santé rare furent mon lot — et me revoici depuis deux mois en ce Broussais de malheur et de bonheur, où M. Chauffard vient de me découvrir... diabétique en herbe : *gluten and Co* !

Je travaille beaucoup, *Odes en son honneur* (des Chansons pour elle plus en faux-col et en Cronstadt) *Invectives*,

(40) En note : « Pour remèdes éventuels, avec un mot de vous, ne puis-je me procurer à la Centrale (pharmacie !) tel salicylate, bromure, ou Gibert [mot illisible] *oculairement* ? »

(41) La matinée du Vaudeville, en mai 91, au bénéfice de Gauguin et de Verlaine, avait rapporté au poète 100 fr. seulement. Il était rentré à Broussais en novembre.

Mes prisons, *Notes sur l'hôpital*, *Louis XVII*. Faut que tout cela soit terminé l'an qui vient. *Sic volo sic jube...rem.*

D'ailleurs, malgré tous sucres nouveaux et tous rappels arthriques et antarthriques, je souffre médiocrement, et le petit bonhomme d'appétit vit toujours.

Quand vous verrez votre frère et que vous y penserez, s'il n'y a pas moyen d'avoir la collection d'*Art et critique* (j'ai perdu ou plutôt on m'a subtilisé la mienne), serez-vous assez gentil pour lui demander les numéros où il y a de la prose de moi : *Gosses*, *L'histoire d'un regard*, *Notice sur Jules Tellier*, entre autres choses (j'oubliais, *Une vieille ville*) n'est-ce pas? Car ça « m'urge » en vue d'un bouquin de Mélanges que je brasse pour de vagues printemps.

Venez donc me voir, m'apportant, si moyen, quelque lecture (prose préférée). Visible tous les jours. D'ailleurs, vous autres médecins, n'êtes-vous pas Sésame lui-même, si j'ose ainsi m'inspirer du « feu Billard », d'hélas feu Banville.

Et tout à vous de cœur. Mes meilleurs respects à Mme Jullien, je vous prie.

PAUL VERLAINE
Hôpital Broussais, salle Lasègue, 24.

—

Jeudi matin, 21 janvier 92.

Cher Docteur,

Sorti ! Mon adresse 272, rue Saint-Jacques (Deux-cent-soixante-douze). Merci des souscriptions (42). « Continuez. »

Il y aura des exemplaires de luxe à 20 francs. Portrait, comme pour ceux de luxe, très réussi, de Hayet, et couverture (pour ceux à 20) des plus curieuses, illustrée par le bon Cazals.

Je vais mieux, mais dois suivre un régime : gluten, benzo... quoi ? et pilules arsenicales... Sagesse prescrite et bien dans mon intention.

(42) *Liturgies intimes*, Biblioth. du Saint-Graal. (Paraîtront en mars.)

Envoyez les souscriptions chez moi. Plus court. Avec, bien entendu, le nom des souscripteurs et leur adresse. Le *Réveil* se transfigure en *Saint-Graal*. Joli titre, n'est-ce pas ? J'y envoie une lettre adhésive qui vous amusera. Mes meilleurs respects à Mme Jullien et tout à vous.

P. VERLAINE.

—

Le 7 janvier 1893.

Cher Docteur,

En Broussais, bien entendu, 22, salle Lasègue, 96, rue Didot !... (43) Pour quelques jours encore jusqu'à départ très probable pour Belgique, en vue de conférences. J'ai été, en novembre dernier, à La Haye, Leyde, Amsterdam, à ces fins, vous savez peut être, avec quelque succès d'ailleurs.

Peu malade. Fatigué. Je vais beaucoup mieux.

Et... je viens au but de ma lettre. Voulez vous m'autoriser à faire votre biographie dans les *Hommes d'aujourd'hui* ? Vous m'enverriez tout de suite, n'est-ce pas, des notes sur vous (naissance, etc.), vos travaux, vos projets ; quelques anecdotes feraient bien. Quant au portrait, voulez-vous que ce soit Cazals qui le fasse ? Il irait prendre ou vous lui enverriez (F.-A. Cazals, n'oubliez pas le F.-A., car il demeure chez son papa, 22, rue Mondétour).

Dès ma sortie d'ici — à ma rentrée de Belgique, j'irai vous voir. Quels jours et quelles heures, sans indiscrétion ?

Amitiés à Jean Jullien et à vous, cher docteur, ainsi qu'à votre femme, l'expression de mes meilleures cordialités. Votre

PAUL VERLAINE.

—

Au début de mars, Verlaine rentra à Paris. Eugénie Krantz l'attendait à la gare ; trésorière diligente, elle mit à l'abri les quelques billets rapportés de Belgique et la vie lamentable re-

(43) Il y était rentré en revenant de Hollande.

prit. On a donné trop de détails peut-être sur ces dernières années. Le poète ne songe plus à réagir. Quand il n'est pas à l'hôpital, il se traîne de l'un à l'autre de ces logis de hasard, rue Saint-Jacques, rue Boulard, rue du Cardinal-Lemoine, rue M. le Prince, rue Saint-Victor, rue Descartes.

Les gardes du corps qu'il s'est donnés tiennent à distance les amis véritables. Au lieu des lettres d'autrefois, savoureuses et joyeuses malgré tout, ils ne reçoivent plus que de courts billets, à de longs intervalles : demandes d'argent ou vagues formules de souvenir.

En mai 94, le Dr Jullien intervint encore pour le faire entrer à l'hôpital Saint-Louis et dut régler lui-même les premiers frais. Trois mois plus tard, il fut des 15 souscripteurs qui, par l'entremise du *Figaro*, s'associèrent pour lui assurer une pension mensuelle... Suprêmes témoignages d'une fidélité vaine désormais et sans illusions.

JULES MARSAN.

J.-H. FABRE ET LA SCIENCE

—

Sous le titre *Les ennemis de J.-H. Fabre et Ferton*, le fascicule du *Mercure de France* portant la date du 1er juin 1925 renferme un article où je suis directement mis en cause, à propos de mon récent livre, *J.-H. Fabre et la Science*.

On me permettra de négliger la personnalité du collaborateur du *Mercure*. Son nom n'évoque en moi aucun souvenir d'ordre scientifique, et ses connaissances à cet égard paraissent assez limitées, puisqu'il avoue ingénument ne rien connaître des travaux de mon ami et collègue, F. Picard. Ce sont pourtant des travaux fort appréciés de quiconque se pique de biologie en général, d'entomologie et de mycologie en particulier.

Du reste, le collaborateur du *Mercure* s'applique exclusivement à l'interprétation libre des textes relatifs à Fabre, agrémentée de copieuses injures. Procédé facile, surtout à qui n'a pas le choix.

En quelques mots, remettons les choses au point Peut-être y a-t-il intérêt d'ordre général à examiner pourquoi nous refusons à J.-H. Fabre l'importance et la valeur que d'aucuns lui attribuent. Cela tient-il aux idées philosophiques qu'il défend ? ou à la qualité des faits qu'il apporte ?

Quiconque sait l'esprit qui domine et dirige la recherche scientifique n'a, sur ce point, le moindre doute. Les opinions d'un homme de science ne déterminent nullement le jugement que l'on porte sur la valeur des faits qu'il découvre. La preuve étant faite que son opinion n'altère pas la

rigueur de son observation, le contrôle d'autrui en ayant montré l'exactitude, l'homme de science peut tirer des faits telle opinion qu'il lui plaît : l'opinion seule sera matière à discussion et non les faits.

Qui s'aviserait de dénier à Cuvier une grande puissance d'observation, une faculté d'analyse très pénétrante ? Son *Anatomie comparée* reste un document toujours utilisable et souvent utilisé ; par contre, sa théorie des *Corrélations* appelle les plus expresses réserves, parce qu'elle ne tient pas compte de tous les faits, ou les déforme par des hypothèses mal fondées.

De même, à l'heure actuelle, une école biologique prône une théorie de l'hérédité à laquelle tout le monde ne souscrit pas. Personne cependant ne conteste l'exactitude des faits sur lesquels cette théorie repose. De nombreux expérimentateurs les ont revus et bien étudiés ; mais quelques-uns estiment ces faits insuffisants pour soutenir l'interprétation, et trouvent illégitime de suppléer aux faits par des hypothèses un peu en l'air.

Jamais, à aucun moment, nul n'a songé à confondre dans un même bloc des documents d'une irrécusable authenticité avec les interprétations qui se greffent sur eux.

Le cas de J.-H. Fabre est précisément tout autre. J.-H. Fabre a une conception de l'instinct qui n'est peut-être pas très personnelle, mais sur laquelle on ne saurait porter un jugement *a priori*. Il exprime, au sujet du transformisme, une opinion que plusieurs naturalistes, avant lui ou en même temps que lui, ont formulée en s'appuyant sur des faits valables. Ni la conception, ni l'opinion n'exercent la moindre influence sur l'appréciation relative à l'exactitude des faits. Pas davantage on ne s'occupe de savoir si J.-H. Fabre possédait ou non des liens officiels, et il en possédait de bien plus sérieux que nombre de ceux aux travaux desquels on ne cesse de se reporter. Rien de tout cela n'entre en ligne de compte. La recherche scientifique ignore l'origine et la situation des hommes de science, elle s'intéresse aux faits,

elle leur accorde l'importance la plus grande, parce que les faits seuls suggèrent les idées et que les idées seront fausses si les faits sont inexacts.

Tout est là. Et quand on s'enquiert de l'exactitude des faits recueillis par J.-H. Fabre, on s'aperçoit rapidement que *les plus importants*, ceux pour lesquels il a le mérite de l'invention, ceux qui soutiennent sa théorie de l'instinct, ceux-là sont franchement inexacts.

Dans mon livre, *J.-H. Fabre et la Science*, j'en ai fourni des preuves abondantes et péremptoires. Qu'on me permette de les rappeler brièvement ici. La première et la plus importante est relative à la piqûre suivie de paralysie que certains Hyménoptères font à leur proie. Nier le fait de cette piqûre paralysante serait ridicule, — et le collaborateur du *Mercure* n'hésite pas à m'attribuer cette négation, contraire à mon texte. Depuis Réaumur, le fait est devenu d'observation banale. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J.-H. Fabre prétend localiser le point sur lequel porte l'aiguillon ; celui-ci toucherait directement et à coup sûr les centres nerveux. De cette localisation Fabre tire le principal de sa doctrine ; il y insiste, il y revient sans cesse, croyant tenir une preuve irréfutable de la prescience de l'insecte. C'est l'axe même de toute son œuvre : et l'on mesure alors la hauteur de la chute si l'axe disparaît. Or, cette prétendue localisation n'est qu'une affirmation, contredite par tous les observateurs et tous les expérimentateurs qui ont institué des recherches de contrôle.

Et la question ne se pose pas de savoir qui a raison de Fabre ou de ses contradicteurs. Fabre a émis une hypothèse et construit toute sa doctrine sur un fait imaginaire ; les contradicteurs ont observé d'une façon complète, effectué les expériences qui s'imposaient ; ils se contrôlent mutuellement et se confirment, supprimant ainsi toute incertitude. Crier au parti pris est une plaisanterie pure. En réalité, l'insecte pique au hasard, l'aiguillon pénètre où il peut et le venin agit à distance sur les centres nerveux.

Dans le cas de l'orientation, toutes les assertions de Fabre tournent autour de fautes expérimentales lourdes. Avec des Hyménoptères volants, il se contente de résultats plus que douteux et ne procède à aucune contre-épreuve, tirant les conclusions, dans le sens de sa doctrine, de faits insuffisamment étudiés. Avec les Fourmis, il ne se livre pas davantage à une analyse expérimentale serrée et ses conclusions à leur sujet sont également caduques. Tous les expérimentateurs qui ont abordé, en dehors de Fabre, le même problème ont obtenu des résultats autrement précis, contrôlés autant qu'il convient et formant un faisceau de données bien établies. A ce faisceau, Fabre n'apporte rien.

Tout le reste est à l'avenant. Des vétilles, dira-t-on ? Ah ! mais non ! C'est toute une méthode, c'est toute la méthode scientifique qui est en jeu, — simplement : d'un côté, l'observation hâtive, l'expérience mal conduite, des conclusions en conséquence, —de l'autre, l'observation patiemment contrôlée, l'expérience rigoureusement montée avec preuve et contre-épreuve.

Telle est, notamment, la différence qui existe entre Fabre et Ferton, différence de méthode et non d'opinion, la fantaisie d'un côté, la rigueur scientifique de l'autre. Fabre dit : le fil de l'Eumène a une grande importance pour la vie de la larve. Ferton réplique : ce fil n'a aucune importance à ce point de vue. Simples opinions contraires ? Reportons-nous aux textes : Fabre constate l'existence d'un fil au bout duquel l'œuf se trouve suspendu. Le fait est exact et constitue un document intéressant. Mais, réduit à lui-même, ce fait n'a aucun sens, il ne peut que suggérer des hypothèses, c'est-à-dire des recherches à effectuer. Fabre se borne à imaginer un petit roman, sans amorcer la moindre expérience, tandis que Ferton voit aussitôt l'expérience décisive, l'exécute et démolit le roman. Des vétilles, cela ? Toute la mentalité de Fabre réside dans ces « vétilles » : il observe et expérimente hâtivement, il conclut au gré de ses croyances, et le reste s'ensuit.

Sa tournure d'esprit fut toujours ainsi superficielle et imaginative. Elle se manifeste dès ses premières publications. Dans sa thèse même, étudiant divers Myriapodes, il commet des confusions impardonnables, mêlant les espèces, prenant, par exemple, les individus de l'une pour les jeunes de l'autre, confusions relevées en 1903 et 1905 par M. Chalande, spécialiste averti. La même tendance imprègne l'œuvre entière. Chaque fois qu'un travailleur reprend une question abordée par Fabre, il le trouve en défaut. Tout récemment encore, un jeune entomologiste, observant la ponte de l'Argiope fasciée, constatait des différences radicales entre la réalité et le récit de Fabre (*Bul. Soc. ent. Fr.*, 1925).

Fabre, alors, n'a-t-il rien laissé de bon ? Je pense le contraire. Sûrement les divers chapitres des *Souvenirs* renferment quelques faits, exactement observés et décrits. Mais comment les dénombrer? Un tri soigneux s'impose d'abord pour séparer ceux que Fabre s'est appropriés sans le dire, de ceux qui lui appartiennent sans discussion. En outre, aucun de ces derniers ne peut être retenu sans enquête sur son authenticité. Et quant aux faits qui pourraient passer pour valables, intimement liés à l'armature du récit, partie intégrante d'un tout, ils risquent d'être, par là même, déformés et amoindris.

Si les faits sont à ce point controuvés, suspects ou déformés, les idées qu'ils soutiennent n'ont plus qu'un médiocre intérêt. Et l'on peut attribuer à Fabre toutes celles que l'on voudra, ce sera vraiment sans importance. Au surplus, les vues vraiment générales lui échappent souvent, à telle enseigne que s'il rencontre, pour un même phénomène, deux faits opposés, il les interprète séparément et se contredit, sans soupçonner le lien profond qui les unit.

Tout se passe, en définitive, comme si son opinion, ses croyances, admises par principe, dirigeaient étroitement ses observations et ses expériences. Celles-ci répondent rarement à la question même qu'elles devraient résoudre ; celles-

là sont superficielles et entachées d'erreurs graves. Il n'y a donc pas lieu de se demander si le discrédit dont jouit Fabre parmi les hommes de science tient à ses opinions ou à la qualité de son œuvre : qu'il s'agisse d'instinct ou de transformisme, les faits essentiels sur lesquels il s'appuie n'ont aucune valeur; il se trompe avec persévérance. Et par là s'explique, sans doute, que, mettant en parallèle Fabre et Ferton, mon éminent collègue E.-L. Bouvier oppose montagnes à taupinières : les erreurs accumulées de Fabre formeraient en effet des montagnes; le tout petit nombre des erreurs de Ferton feraient un imperceptible monticule.

Dès lors, comment conclure ?

On proclame le « génie » de J.-H. Fabre : ce ne saurait être celui de l'observation exacte et précise, ni celui de l'expérimentation rigoureuse et décisive.

Serait-ce le « génie » de l'erreur ? Je n'y contredis point.

ÉTIENNE RABAUD
Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris.

J.-H. FABRE EST-IL UN GÉNIE ?

—

Il a paru dans le *Mercure de France*, sous la signature d'un inconnu, un article intitulé *les Ennemis de Fabre et Ferton*, qui me met assez violemment en cause. Je suis accusé d'avoir été poussé par mon ami Et. Rabaud, dans la campagne antifabrienne (quel jargon !) mais de l'avoir lâché, par suite des gaffes qu'il commettait, et surtout de douches officielles que j'aurais reçues. Ce réquisitoire est accompagné de la sommation d'avoir à m'expliquer sur mon silence, et de dire ce que je pense au juste de l'auteur des *Souvenirs*. Ce que j'en pense ne regarde que moi et ne doit guère intéresser vos lecteurs. Je vais cependant m'exécuter, car je ne puis laisser croire que je désapprouve les écrits d'Et. Rabaud, ni que j'ai cédé sous une menace officielle. J'entends bien que le collaborateur du *Mercure* n'en croit rien lui-même, et qu'il procède par insinuations, par un pieux mensonge du genre de ceux qu'on tolère, bien à tort à mon avis, chez les avocats d'assises sans talent, qui espèrent impressionner le jury par ce douteux artifice. Dans les milieux scientifiques, cela porte un autre nom, que le collaborateur en question paraît affectionner singulièrement, celui de calomnie. Au surplus n'est-il pas contradictoire de représenter les officiels acharnés à la ruine de Fabre et les mêmes officiels menaçant de leurs foudres celui d'entre eux qui porte sur le dieu une main sacrilège? Mais les amis de Fabre ne craignent pas l'incohérence. En tout cas, nous ne sommes plus au moyen âge, et un esprit indépendant peut exprimer sa pensée sans avoir à redouter le triste sort d'Abailard.

Mon silence s'explique par une raison très simple : je ne pense pas tout le temps à Fabre, et je m'occupe parfois d'autre chose entre mes repas.

Je me lève, maintenant, du banc des accusés et je m'explique sans réticences, devant le grand inquisiteur de la religion fabrienne (décidément,quel mot!) sur Fabre considéré sous ses trois hypostases de Grand Savant, de Grand Philosophe et de Grand Ecrivain.

Fabre est-il un entomologiste de génie ? Je réponds non! Son œuvre se décompose en trois parties : d'abord la simple vulgarisation ; entre autres, les articles sur la Mante, les Ciones, le Charançon de l'Iris des marais, le Ver-luisant, etc. Le grand public l'ignore, car Fabre donne tout cela comme sien, mais les entomologistes sont renseignés, et c'est à juste titre que ces productions ne figurent dans aucune bibliographie, pas plus que les feuilletons scientifiques des journaux quotidiens.

La seconde partie contient les faits absolument controuvés : le cycle évolutif des Halictes, par exemple, la ponte des *Apanteles*, le retour au nid, le sens mystérieux du Grand Paon, ne renferment que de lamentables erreurs sur lesquelles les amis de Fabre feront mieux de ne pas insister.

Restent trois sujets sur lesquels, à vrai dire, repose toute la gloire du demi-dieu : l'hypermétamorphose, l'instinct des Sphégiens, celui des Bousiers. L'hypermétamorphose a été découverte par Newport. Fabre n'a ajouté que quelques détails, fort intéressants d'ailleurs.

La paralysie des proies était connue de tout le monde avant Fabre. Le grand génie a révélé à l'univers émerveillé exactement ceci : le Sphégien donne un nombre fixe de coups d'aiguillon, correspondant providentiellement à la structure du système nerveux de sa victime, et pique avec précision sur les ganglions. Or c'est radicalement faux. Le nombre de coups varie avec les soubresauts du patient, le dard pénètre où il peut et le venin diffuse dans le sang.

C'est un instinct assez imparfait et pas plus admirable ni mystérieux que n'importe quel autre réflexe.

Lorsqu'on traite le récit de Fabre de roman, on est poli; car enfin, il n'a pu voir ce qui n'existe pas. Il l'a donc inventé. Disons qu'il s'est laissé entraîner par son imagination, ne pouvant résister au charme de tenir le lecteur haletant sous le coup d'un récit dramatique et merveilleux.

Il ne s'agit pas de savoir ce qu'écrivait Ed. Perrier, ce que pensait Remy de Gourmont, ou de quelles épithètes polies se servait Darwin. Ces auteurs ont cru à la bonne foi de Fabre, sans doute, mais ni les uns ni les autres, pas plus que le collaborateur du *Mercure*, n'ont jamais vu un Sphégide piquer sa proie. Je l'ai vu, et bien des fois, notamment chez les mêmes insectes que Fabre, le Sphex, l'Ammophile, le Philanthe, les Pompiles. Ni les uns ni les autres n'ont élevé, observé des insectes, expérimenté sur eux pendant 25 ans. Je l'ai fait et cela me confère le droit de n'admettre que les contradictions venant d'entomologistes en ayant fait autant. Mais je suis tranquille, je *sais* qu'ils sont tous de mon avis.

Les observations sur les Bousiers n'ont pas été vérifiées depuis Fabre. On peut cependant les tenir pour exactes. Elles constituent un bon travail. Cela permet de classer Fabre, malgré ses erreurs, à côté de bien d'autres entomologistes amateurs inconnus du public, dont les travaux valent celui-là, ou valent mieux. Mais ce n'est pas assez pour assurer la gloire d'un naturaliste, ni pour le faire sacrer grand génie.

Fabre n'a pu fréquenter les laboratoires. Il serait injuste de lui en tenir rigueur, mais on doit le déplorer et non l'en glorifier. Il y aurait appris, pour le moins, qu'il est indispensable de déterminer les insectes dont on étudie les mœurs, qu'on ne peut décrire d'espèces nouvelles sans bibliographie, sous peine de les voir toutes tomber en synonymie ; il eût évité quelques bourdes comme de parler du vitellus chez des animaux qui n'en ont pas, et de croire que les Scolopendrel-

les sont les enfants des Scolopendres. Il eût coudoyé d'autres naturalistes et constaté que ses idées étaient depuis longtemps fossiles au moment où il les émettait. Ce n'est pas sa faute, mais les faits sont là, et il ne suffit pas d'étaler une ignorance, même involontaire, pour être un savant de génie.

En résumé, le collaborateur du *Mercure* parle des centaines et des milliers de faits découverts par Fabre. Il serait bien en peine de les citer ; je n'en connais que trois ; l'hypermétamorphose, la piqûre sur les ganglions, les mœurs des Bousiers. Le premier était déjà connu, le second est faux ; reste l'instinct des coprophages. A part cela, il n'y a que des détails en partie inexacts, noyés dans des phrases. Rien de génial dans tout cela.

Fabre est-il un profond penseur ? Je réponds non ! Oh, l'ami de Fabre va m'appliquer son *ne sutor ultra crepidam !* Je lui réplique d'avance : gardez cela pour vous. Etant rattaché à la chaire d'Evolution des êtres organisés, je suis forcé, de par mes fonctions, d'être au moins aussi au courant que ce monsieur des questions de philosophie biologique.

J'ai cherché à démêler comment le collaborateur du *Mercure* se représente la philosophie de Fabre. Il n'est pas facile de tirer quelque chose de ce flux incohérent ; mais voici ce que j'ai cru comprendre : contrairement à ce qu'on avait pensé, Fabre est un fervent évolutionniste. Seulement voilà ! il n'est pas transformiste. Cela n'a d'ailleurs plus aucune importance, car le transformisme vient justement de mourir, tué, paraît-il, par un article du Larousse mensuel. Feu le transformisme était tout le contraire de l'évolution, mais il y a aussi le contre-transformisme qui se présente comme un autre contraire du transformisme, quoique son véritable opposé soit le pseudo-transformisme avec lequel il faut se garder de le confondre. Fabre doit être en effet un profond philosophe, car il nage au milieu de tout cela, paraît-il, admirablement bien.

Il est donc résolument évolutionniste ; c'est démontré, quoiqu'il ait toujours soutenu le contraire dans ses écrits, par le fait qu'il n'ignorait pas l'existence des fossiles (tout de même !) Mais ce qui caractérise le mieux les moindres nuances de sa pensée, c'est qu'il était antidarwino-lamarcko-hæckelien. Pour ma part je l'eusse volontiers soupçonné d'être un tantinet spencero-weissmanno-huxleyo-morgano-geoffroy-saint-hilairien, bien que ses admirateurs n'aient pas encore osé se prononcer sur ce point. Fabre admettait les mutations brusques ; la preuve, c'est qu'il a combattu les variations lentes, et qu'il n'a jamais contredit de Vries qui a découvert les mutations quarante ans après lui. C'est ainsi qu'on démontre facilement que Lamarck était un chaud partisan de la sélection naturelle, vu qu'il n'a jamais écrit à Darwin pour lui exprimer son mécontentement lors de l'apparition de *l'Origine des espèces*. Fabre est-il intellectualiste ou mécaniste ? Tantôt l'un, tantôt l'autre; un mélange des deux. Penche-t-il vers le spécialisme (*sic*) ou vers l'officialité (*sic*) ? Couci-couça. Mais c'est un athée farouche. Cela ne fait aucun doute, puisqu'il met la Providence à toutes les sauces, et qu'un insecte, d'après lui, ne peut lever la patte sans un décret spécial de la Divinité, ce qui prouve bien que celle-ci n'existe pas, comme le comprendrait un enfant au maillot.

Et voilà la philosophie du grand homme, telle que la présente son défenseur le plus ardent. C'est à coup sûr une philosophie singulière ; et c'est, sans doute, ce que les gens du métier appellent l'identité des contradictoires. Moi, j'appelle cela de la démence.

Heureusement je sais lire. Les personnes qui sont dans le même cas pourront se convaincre, en feuilletant les *Souvenirs entomologiques*, que Fabre n'était tout de même pas un délirant. J'ignore s'il était athée, évolutionniste, et s'il approuvait les travaux de de Vries avant qu'ils n'eussent paru, et ses amis l'ignorent comme moi. Ce qui importe, ce n'est pas ce qu'il pouvait penser, mais ce qu'il a écrit,

tant pis pour lui s'il mentait. Il a soutenu qu'il était fixiste, nous le tiendrons donc pour tel. Il croit à l'immutabilité de l'espèce et consacre toutes ses forces à démontrer que l'instinct ne peut varier d'un iota sans amener un cataclysme.

Sa profonde philosophie peut se résumer en un mot : la puérilité. Qu'est-ce que l'instinct ? Un mystérieux démon intérieur doué de prescience, insufflé dans un automate dès l'origine, et pour toujours, par une Intelligence qui a tout prévu. Il repousse, d'ailleurs, toute explication, même la mieux fondée. La ponte des Osmies. Parthénogénèse? Non, mais mystère insondable! Le vol nuptial du Grand Paon. Odorat ? Non, mais l'inconnaissable! Le retour au nid. Repères visuels? Non, mais sens de la direction incompréhensible et hors de notre atteinte! En principe, rien n'est explicable; le *deus ex machina*, un point c'est tout.

On voit combien cette précieuse philosophie est susceptible de pousser à la recherche et de favoriser le progrès de nos connaissances. A quoi bon chercher le déterminisme ? On admet d'avance qu'il n'y en a pas.

Et puis, ce n'est pas très nouveau : l'instinct sous la dépendance d'un stimulus interne, c'est ce que presque tous les hommes ont pensé tant qu'on s'est contenté d'admirer et de faire de la scolastique au lieu d'expérimenter, et la théorie du *deus ex machina* est encore celle qui satisfait avec le moins de frais la curiosité rudimentaire des Botocudos et des Tupinambis. Nul doute qu'elle ne fût classique à l'époque de l'homme de la Chapelle-aux-Saints. Mais, au temps de Fabre, c'était tout de même un peu vieillot.

Ce n'est pas tout : l'automate inconscient guidé par l'inéluctable et divine force interne que nous présente Fabre désire, pense, agit, raisonne, à certains moments, comme vous et moi. Un philosophe incomparable devrait au moins être conséquent avec lui-même. Quant au finalisme, il brille d'un trop vif éclat d'un bout à l'autre de l'œuvre, pour qu'il soit nécessaire d'en parler. Il se résume en cette

phrase des *Souvenirs* : « Jamais instinct n'a failli à ses promesses. » C'est ce que se disait aussi le papillon qui courait se brûler les ailes à la flamme d'une bougie.

Qu'un lecteur impartial lise les *Souvenirs entomologiques* d'un bout à l'autre. Y trouvera-t-il, à propos de l'instinct, une pensée originale, une lueur soudaine, une théorie ingénieuse, une de ces idées vraiment nouvelles qui surgissent tout à coup chez les hommes de premier plan et qui révolutionnent notre façon de comprendre les choses? la marque du génie enfin ? Hélas! il y verra l'étalage de tous les lieux communs qu'ont ressassés à toute époque les ignorants, de puériles attaques contre le transformisme, les idées préconçues sur la psychologie animale qui eurent cours de tout temps chez ceux qui ne l'ont jamais étudiée. Horreur! l'oracle infaillible pense sur l'instinct exactement comme le charbonnier du coin!

Du moins, Fabre est-il un génie littéraire? Je réponds : pas à mon goût. Inutile de m'opposer l'opinion de tel ou tel critique. On m'a sommé de donner mon avis, je le donne. Il ne s'agit plus de faits scientifiques dont la réalité s'impose, il s'agit de goût et chacun est libre d'avoir le sien. Ce que je prise avant tout chez un auteur scientifique, surtout un semi-vulgarisateur, c'est la simplicité et la clarté. J'aime le style de Descartes, de Pascal, de Fontenelle, de Réaumur, de Claude Bernard, dans son introduction à la médecine expérimentale.

Le style de Fabre manque de simplicité. On y sent le pastiche maladroit de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand, déjà bien démodés, l'outrance prétentieuse du monsieur qui s'excite à froid en se battant les flancs pour atteindre au sublime. C'est un style affecté, très contraire au goût français, très fatigant par l'accumulation des adjectifs qui ne servent que de chevilles, et dont la répétition finit par créer une monotonie insupportable, comme l'a très bien remarqué Et. Rabaud.

Et que dire des expressions telles que : « je me tourne-

boule la cervelle », de ces agaçantes et continuelles suppressions d'articles, restes du patois maternel, mais qui constituent autant de fautes de français.

Si Fabre est un si grand littérateur, il doit bien souffrir dans l'Au-delà en se voyant défendu par le moyen d'un charabia hérissé de barbarismes. Il n'est, à mon sens, qu'un auteur de second ordre, mais il n'eût tout de même pas écrit le baragouin suivant : « elle explique mécanistiquement », « l'éloge stylistique », « en outre de », « une impression impressionnée », « le respect du spécialisme et de l'officialité des contempteurs fabriens ». Qu'est-ce qu'un « batelier fertonien » ? Qu'est-ce qu'un « factum rabaudien » ? Un « giardiste » ? Une « paralysation » ? Quelle différence (ou quel rapport) y a-t-il entre un « antifabriste » et un « antiintellectualiste antitransformiste ? » On écrit ainsi, et on bafoue le style des naturalistes ! Le génie de quelqu'un ne se démontre pas en dévidant pendant quarante pages d'incohérentes onomatopées.

Etre en retard sur son siècle par la science, la pensée et la manière d'écrire, n'est pas un des signes à quoi se reconnaît le génie. Je ne sais quel inconscient, m'a-t on dit, proposait récemment de hisser Fabre sur le même piédestal que Pasteur. La valeur d'un savant se mesure aux ruines qu'il accumule autant qu'à ce qu'il bâtit. L'admirable édifice élevé par Pasteur forçait, en sortant de terre, une cité tout entière à s'écrouler avec fracas, la cité de l'ancienne médecine et de l'ancienne biologie. Pendant ce temps, que faisait Fabre ? Défenseur des idées surannées, il s'entêtait à soutenir, de ses mains débiles, un mur fissuré dont rien ne pouvait conjurer la ruine. Tant pis pour lui si le mur, en s'éboulant, l'a écrasé.

Il est un petit jeu dont on abuse un peu depuis quelque temps. Cela consiste à fonder une religion : tantôt c'est Balzac, tantôt Hugo, plus tard Stendhal ou Ronsard, qui sont nommés dieux par décret. Aussitôt on organise un culte. On produit l'effigie de l'idole, costumée parfois en

m'as-tu-vu de sous-préfecture, avec un cache-nez retombant sur l'épaule, un chapeau à larges bords surmontant des yeux luisant d'un puéril orgueil. On élève des statues de tous les côtés, on édite ses œuvres à grands frais, puis on installe dans sa demeure, acquise aux dépens des contribuables, un temple-musée où l'on expose à la vénération des fidèles de saintes reliques, telles qu'un manuscrit raturé, la pipe de la divinité, sa loupe, une mèche de ses cheveux. Mais une religion bien comprise ne va pas sans fanatisme. On traque les contempteurs de l'idole, les hérétiques, les simples tièdes qui avouent timidement que Stendhal n'est pas toujours bien amusant ou qu'ils ne lisent pas Ronsard plus de deux fois par semaine. Ils sont happés, voués aux gémonies, foudroyés, livrés au bras séculier, après avoir été couverts d'injures dont les plus anodines sont « calomniateur » et « *minus habens* ».

C'est très amusant, et puis cela procure aux critiques une mine inépuisable d'articles.

Malheureusement les hommes de science sont très occupés et se montrent tout à fait réfractaires à ce petit jeu-là. Ils ne pensaient guère à Fabre. Mais quand ils se sont vus tout à coup abreuvés d'outrages et vilipendés à propos du nouveau culte qu'il a plu à quelques-uns de ces messieurs d'instituer, menacés des foudres divines et humaines chaque fois qu'ils négligeaient de citer Fabre toutes les trois lignes en écrivant n'importe quoi, fût-ce une réclame pour les pilules Pink, ils se sont départis de leur réserve coutumière. Si le faux dieu et ses fidèles en sortent écorniflés, ils l'ont bien cherché. On veut que nous traitions Fabre selon ses mérites. Voilà qui est fait.

Il me reste, en terminant, à faire une révélation aux admirateurs de Fabre : ses pires ennemis ne sont pas ses détracteurs. Nous nous gardons de faire aucune campagne contre ce Génie ; nous laissons cette tâche à ses amis. Qu'ils se souviennent du pavé de l'ours. On ignore les rudiments de la zoologie et l'on sacre Fabre naturaliste génial ;

on croit à la génération spontanée, on fait sortir l'homme d'un peu d'argile (1), et on le nomme philosophe de première classe ; on s'exprime en petit nègre, et on l'institue littérateur incomparable. On tranche, on dogmatise, on distribue des récompenses et des punitions. On accorde généreusement un accessit à Réaumur (qu'on n'a jamais lu), une mention honorable à Lepeletier (dont on ignorait l'existence il y a trois mois), un léger encouragement à Ferton (dont on ne connaissait même pas le nom avant l'apparition d'un livre récent). On perd le sens du ridicule au point de ne pas entendre l'éclat de rire sonore qui résonne joyeusement derrière soi.

Ce sont les coups d'encensoir maladroitement assénés par ses sots adorateurs qui ont brisé le colosse aux pieds d'argile.

FRANÇOIS PICARD
Maître de conférences à la Faculté des Sciences
de l'Université de Paris.

(1) « Pour que de la goutte de glaise nous arrivions à l'être humain... » (*Mercure*, 1er juin 1925, p. 324.)

LE MUSÉE DE LA GUERRE

—

Le Président de la République vient d'inaugurer ces jours derniers, au Château de Vincennes, dans le Pavillon de la Reine restauré et remis en état pour la circonstance, le Musée de la Grande Guerre, dont il a été bien souvent question dans la presse au cours de ces dernières années, mais que peu de gens connaissent, puisque, somme toute, les locaux trop étroits où il étouffait naguère dans l'hôtel de la rue du Colisée — une ancienne demeure de Réjane, acquise plus tard par Poiret — ne furent jamais qu'à peine entr'ouverts au public.

C'était là, d'ailleurs, le second avatar de ces collections qui, au début, furent installées dans un appartement de l'Avenue Malakoff, puis dans plusieurs locaux du même immeuble, d'où elles n'émigrèrent que quelques mois avant l'armistice.

Due à l'initative privée, la fondation du Musée remonte aux premières semaines de la mobilisation. Dès cette époque, M. et Mme Henri Leblanc avaient conçu l'idée — pensée opportune et charmante, mais dont la réalisation n'était possible qu'à peu de bonnes volontés — de rassembler pour leurs amis absents, en même temps que nombre de périodiques, tous les menus objets suscités par les circonstances, champignons hâtifs et éphémères que chaque journée faisait éclore, et qui se mirent bientôt à pulluler dès que la guerre fut entrée dans les mœurs et devenue pour la plupart des gens un état de choses normal. Ce fut ainsi que commença à se former cet ensemble, à la fois si curieux et si émouvant, qui est pour l'histoire des années sinistres

qui vont de 1914 à 1918 ce qu'est Carnavalet pour la chronique de Paris.

En septembre 1917, les collections constamment augmentées, enrichies (un catalogue du fonds primitif (1), a été établi et publié presque intégralement), furent transmises à l'Etat par donation et confiées à la haute direction de M. Camille Bloch, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique, chargé de cours à la Sorbonne. Peu de temps auparavant, le 23 juillet 1917, la Chambre des Députés avait adopté une proposition, émanée de M. André Honnorat, le tenace défenseur de l'heure d'été, qui n'a cessé depuis lors de s'intéresser très activement à l'existence et aux progrès de l'établissement dont il est un des parrains les plus dévoués, proposition complétée par un amendement de M. Jean Locquin, par laquelle la Chambre invitait le Gouvernement « à faire rassembler d'urgence dans une bibliothèque spéciale tous ouvrages et publications de toute nature relatifs à la guerre, périodiques et non périodiques, d'origine officielle ou privée, déjà parus ou à paraître en France et à l'étranger. A faire procéder au classement, ainsi qu'à la rédaction de catalogues, de répertoires et de recueils des documents ainsi réunis, le tout en conformité des méthodes de l'érudition historique ». Aujourd'hui, les *Bibliothèque et Musée de la Guerre*, auxquels est annexé depuis peu l'*Office de documentation internationale contemporaine depuis 1914*, créé sur l'initiative de la *Société d'histoire de la Guerre*, forment un ensemble organique parfaitement original, qui n'a d'équivalent dans aucun pays, et qui n'est pas seulement l'entassement d'une quantité considérable de livres, de documents, d'objets, d'ailleurs introuvables tout autre part, mais surtout un véritable laboratoire de recherches historiques. Avant d'étudier plus spécialement le Musée proprement dit, il con-

(1) Catalogue dont la partie iconographique a été rédigée avec beaucoup de compétence par M. Charles Callet.

vient d'esquisser en premier, à grands traits, la physionomie de l'institution dont il fait partie intégrante.

Quelques chiffres d'abord. Au moment de la donation, le fonds comprenait, pour la partie bibliothèque, plus de 15.000 ouvrages (livres, journaux, périodiques, affiches) ; pour la partie iconographique, environ 56.000 pièces. A l'heure actuelle, on reste au-dessous de la vérité en évaluant le total des volumes que renferme la Bibliothèque — en joignant les périodiques aux ouvrages — à 100.000 ; à ce chiffre il faut ajouter 10.000 dossiers, 10.000 cartes et photos d'avions et plus de 15.000 affiches-textes. Pour le Musée, le nombre d'objets enregistrés se monte à 155.000 environ.

La bibliothèque se compose de deux services bien distincts, placés sous la direction de deux conservateurs, l'un de pure bibliothéconomie, l'autre dit de documentation. Au premier de ces services incombent toutes les opérations d'inscription et de cotation des volumes, de confection des fiches, de rédaction des catalogues (ont déjà paru le Catalogue du fonds allemand en quatre volumes, soit 1350 pages sur double colonne, et le Catalogue du fonds italien, un volume de 440 pages). Il cherche à recueillir non seulement les témoignages : mémoires des hommes d'Etat et des généraux, souvenirs de combattants, les études critiques, les documents officiels, les statistiques, les débats parlementaires, mais aussi toutes les publications éphémères : tracts et brochures de propagande, revues et journaux de « nationalités » par exemple, qui ont eu un rôle si important pendant les années de guerre. Domaine tout à fait distinct, par conséquent, de celui des Archives du Service historique de l'Armée. Enfin le service du catalogue rédige le *Bulletin mensuel de documentaton des Bibliothèque et Musée de la Guerre*, où l'on trouve non seulement la liste des plus importants ouvrages récemment acquis, mais aussi de ceux que la Bibliothèque ne possède pas encore, mais dont le public peut avoir intérêt à connaître l'existence.

Le service de la documentation — dirigé par M. Renouvin, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, chargé de cours à la Sorbonne, — assure le dépouillement régulier des bibliographies et des principales revues françaises et étrangères ; il y puise l'indication des documents intéressant l'histoire contemporaine ; il dresse la liste de ceux de ces documents dont l'acquisition paraît utile ; il établit des fiches pour chacun des articles, pour chacun des ouvrages se rapportant à l'objet spécial de la Bibliothèque, notant ainsi même ceux qu'il n'est pas question d'acquérir. Classées ensuite par auteurs et par matières, ces fiches constituent un vaste répertoire bibliographique qui a chance d'être à peu près complet.

Ce service organise, de plus, avec d'autres bibliothèques françaises et surtout étrangères, un jeu d'échanges qui fonctionne régulièrement, source d'enrichissements très appréciables. Il fournit, enfin, tous les renseignements qui lui sont demandés et son travail aboutit fréquemment à la rédaction de bibliographies complètes, embrassant les sujets les plus divers (1).

§

A considérer l'ensemble du Musée, deux tendances se font nettement jour : la tendance documentaire et la tendance esthétique, sans que, naturellement, il soit possible dans bien des cas de tracer une démarcation précise entre l'une et l'autre. Il faut rendre hommage à l'habileté avec laquelle M. René Jean, le distingué critique et écrivain d'art qui, depuis l'armistice, assume la conservation de ces collections formées d'éléments si hétérogènes, je dirai même si contradictoires, a su fondre harmonieusement, dans un ensemble

(1) Les lecteurs qui désireraient être plus amplement renseignés à ce sujet consulteront avec fruit les importants articles de M. Camille Bloch, parus dans la *Revue de Paris* du 1er février 1920 et dans la *Revue de Synthèse historique* de mai 1922 (nos 97-99), ainsi que l'intéressante brochure de M. Paul Fontana : *Un nouveau type d'organisation des bibliothèques*, les « Bibliothèque et Musée de la guerre », Paris, Jouve et Cie, éditeur, 1925.

pittoresque ces manifestations multiples d'une époque entre toutes chaotique, de façon à éviter entre elles de trop brutales disparates. La tâche n'était point aisée. Qu'on se figure seulement quel capharnaüm, quel bric-à-brac invraisemblable on pourrait réaliser avec la quarantaine de sortes d'objets qu'énumèrent les statistiques administratives, depuis les affiches illustrées, les albums, la bijouterie, les bons de monnaie, les cartes postales, les diplômes, les estampes, les faïences et porcelaines, les figurines, les imageries, les insignes militaires ou civils, les jouets, les médailles, les objets divers, les objets fabriqués par les soldats, les originaux de toute nature, les papiers peints, jusqu'aux photographies (films compris), aux sculptures, timbres de guerre, tissus, tracts, vignettes, etc... Ces abondantes ressources n'ont pu, évidemment, être utilisées dans leur totalité. Avant même d'opérer un classement, il a fallu faire un choix. Puis les éléments divers ont été groupés, par périodes et par régions pour la France : la Marne, Verdun, l'Argonne, l'Alsace-Lorraine, la Somme, la Champagne, les régions occupées, l'Arrière, la Victoire ; par nations pour nos Alliés. Une salle est consacrée aux prisonniers de guerre (en Allemagne et chez nous), deux autres aux productions des Empires Centraux. Si vous le voulez bien, nous allons parcourir maintenant ces galeries un peu à bâtons rompus, en nous arrêtant parfois pour muser, çà et là.

Parmi les tableaux qui forment la trame substantielle, les pièces de résistance des collections, la très grande majorité est due naturellement à des artistes français mobilisés, peintres aux armées ou chargés de missions spéciales pour la plupart. Les représentants de la jeune école sont ici en nombre et avec raison. Ils ont payé de leurs personnes, ils ont vu, en première ligne, ce que d'autres s'efforçaient d'imaginer ou de reconstituer en des endroits moins exposés. Je songe aux dessins à la plume, aux lavis teintés de Segonzac et à cette magnifique étude de poilu étalant au soleil son corps écrasé de fatigue ; aux dramatiques com-

positions de Luc-Albert Moreau — un grand blessé celui-là — durs et puissants poèmes de la tranchée, lourds de la hantise de cet invariable tête à-tête : celui de la terre brune, ouverte, refuge ou tombeau, et de l'homme bleu-horizon ; au *Bois des Caures*, page tragique, de feu et de sang par André Fraye, à côté de laquelle son *Ambulance* dans une clairière apparaît comme une lumineuse et reposante oasis ; aux notations si justes et si pénétrantes de Georges Victor-Hugo ; aux prestes et pittoresques croquis de Jean Lefort qui constituent le plus curieux des journaux de marche, la chronique au jour le jour de la vie des combattants.

Jean Marchand, André Lhote, André Verdilhan évoquent, eux, la vie chatoyante des ports, les bassins de radoub, les débarquements américains. Dufresne nous montre la libération de Noyon en 1917, Flandrin une vaste perspective de la bataille de la Somme, Othon Friesz, impétueux et truculent, l'armistice à Strasbourg, Raoul Dufy, en quelques touches à peine teintées, le feu d'artifice du 14 juillet 1919. Bonnard, Vuillard, Maurice Denis, Lebasque, Vallotton, Louis Charlot, René Piot, Zuigg, Communal, Déziré, Jules Adler, Maurice Taquoy, André Dewambez, Ottmann, Grün, Prinet, Abel Truchet, Balande, G. Pierre, et bien d'autres encore, sont représentés par des paysages, des scènes de la vie du soldat, des portraits, qu'ils ont marqués chacun de leur personnelle empreinte ; Laboureur, Galanis, Le Meilleur, par des bois ou des eaux-fortes remarquables. Il faut faire une place à part à Bellan-Gilbert qui, peintre aux armées pendant la guerre, fut chargé, la paix une fois conclue, de parcourir tout le front, de la mer du Nord aux Vosges et de fixer sur la toile l'aspect des anciennes lignes de feu, des destructions ennemies, ainsi que le progrès de la reconstitution des pays dévastés.

De cette randonnée de dix-huit mois témoignent près de trois cents études, fort adroitement mises en page, d'un précis et sobre impressionnisme.

Les peintres et dessinateurs plus âgés qui, à l'intérieur, firent œuvre de propagandistes et d'illustrateurs, les Steinlen, Willette, Abel Faivre, Poulbot, G. Scott, Lévy-Dhurmer, Sem, achèvent de garnir les cimaises de leurs œuvres faites d'humour ou de pathétique émotion. Je n'aurai garde d'oublier les artistes américains Cameron Burnside et Brock — ce dernier fort intéressant — les Anglais Brangwyn, P. Nasch, Joseph Pennell, Muirhead Bone, le Lorrain annexé Jacques Gachot, les Allemands Théo Blum et Wentscher, l'Autrichien Laske, dont les peintures, dessins ou lithos contribuent fort heureusement à décorer leurs sections respectives.

Les affiches illustrées, provenant de tous les pays belligérants, constituent des séries très riches et du plus haut intérêt. Elles sont au nombre de plus de 6.000. Plusieurs centaines d'entre elles — un premier choix — pourront être mises sous les yeux du public, grâce à des meubles à volets d'un système ingénieux. Ces affiches, appels pour les emprunts et les œuvres de bienfaisance, exhortations aux restrictions nécessaires, publicité en vue des *journées*, souvent aussi, en Allemagne par exemple, instruments de propagande générale destinée à maintenir le moral et à restaurer une confiance ébranlée, portent les signatures des artistes les plus connus et offrent une étonnante diversité d'inspiration et de motifs. Plus que toute autre manifestation esthétique, peut-être, elles apportent au psychologue une contribution précieuse à l'étude des caractères nationaux et des particularités ethniques, saisis lors d'une époque où tout contribuait à favoriser leur développement à l'état pur.

De ces affiches on peut rapprocher les nombreuses images populaires russes de 1914, d'une polychromie endiablée et d'une verve étonnante, où des influences orientales et même japonaises sont nettement perceptibles.

On pourrait consacrer une étude détaillée à la céramique de guerre d'après les spécimens multiples et caractéristiques qu'en conserve le Musée : faïences populaires qui

font penser à celles de la Révolution française, statuettes coloriées, reproduisant les traits des principaux protagonistes du grand drame, services à thé d'outre-Rhin marqués du fameux : *Gott strafe England !* verreries émaillées, assiettes et plats décoratifs en porcelaine de luxe. On s'attarderait volontiers aux reliques provenant des églises et monuments ruinés, notamment de la cathédrale de Reims.

On se plairait encore à examiner tant de curieux jouets et ces amusantes figurines qui reproduisent les uniformes alliés et racontent l'évolution du costume féminin pendant la guerre ; à contempler les vitrines renfermant les *ersatz* de tout genre, ingénieux produits de la misère germanique, depuis les linceuls en papier et les semelles de bois articulé jusqu'aux paquets de tabac fait de feuilles mortes aromatisées. Mais il faudrait tout citer, au risque de se perdre dans le détail. Contentons-nous d'un bref arrêt seulement à la section de numismatique qui, sans aucun doute, mérite particulièrement de retenir l'attention du visiteur.

Cette section comprend plus de 2.000 médailles — pour la moitié allemandes ou autrichiennes — où se trouvent perpétuées toutes les péripéties des hostilités et même celles de l'après-guerre (traités de paix, occupations, plébiscites). Je ne parle pas ici des effigies officielles ni des allégories, fâcheusement semblables sous toutes latitudes, mais de ces pièces de circonstance, frappées ou plus souvent fondues dans les Empires Centraux, commentaires anecdotiques et satiriques des événements, véritables comprimés d'histoire. Elles enregistrent fidèlement les variations du potentiel belliqueux, depuis les transports des premiers jours jusqu'aux défaillances de 1918 et aux convulsions qui suivirent. Pour ne citer qu'un seul exemple, je ne connais pas de plus saisissant résumé de la révolution en Bavière qu'une petite série de quatre médailles, dues au fécond Karl Goetz, d'ailleurs Bavarois lui-même : c'est d'abord le départ des souverains quittant Munich, le 8 novembre 1918, abandonnés de tous ; puis Kurt Eisner qui se proclame président

du Conseil ; ensuite la république soviétique d'avril 1919, éphémère triomphe des conseils d'ouvriers et soldats ; enfin le revirement vers la droite des élections du 6 juin 1920, symbolisé par un innombrable troupeau de moutons qui s'engouffre entre les deux montants d'un vaste portail, surmontés l'un d'une couronne, l'autre d'une tiare. En légende ces trois mots : *La fidélité bavaroise.* L'artiste n'apparaît-il pas ici le plus énergique et le plus concis des chroniqueurs ?

§

Mais, si intéressant que soit le point de vue documentaire et historique, le point de vue psychologique et humain importe plus encore. Six ans après la conclusion de la paix, le souvenir des épreuves et des horreurs de l'affreuse époque a déjà singulièrement pâli. La mémoire des peuples est plus courte, sans doute, plus oublieuse encore que celle des hommes. Elle rejette d'instinct, au plus tôt, le poids trop lourd de tant de jours sanglants. Aussi est-il utile, est-il nécessaire que des témoignages irrécusables demeurent, hautes bornes immobiles parmi les sables mouvants qui changent en si peu de temps la surface de toutes choses.

Sans doute il ne sert à rien de se retourner sans cesse vers le passé, fût-il d'hier. La paix est un acte de foi, proclame aujourd'hui la mystique anglo-saxonne qui trouve en France de nombreux échos. Mais, cela admis, n'est-il pas prudent, n'est-il pas indispensable de garder présent le souvenir de ces redoutables *psychoses* de la guerre, de ces névroses collectives auxquelles tous les belligérants ont payé leur tribut : mégalomanie chauvine, phobie des espions, injures grandiloquentes et puériles, calomnies systématiques envers l'adversaire, toutes ces maladies secrètes dont il est décent de ne plus parler aujourd'hui ? Je veux bien que ces manifestations délirantes soient les symptômes du mal sacré qui frappe les peuples qui saignent. Mais qui nierait pourtant le bienfaisant malaise, la bonne honte qui

vous prennent à feuilleter, à l'heure actuelle, les séries de cartes postales illustrées parues dans les premiers mois de la guerre ? C'est une atroce chose que la haine, étalée, cultivée, commercialisée, une chose à combattre et à exterminer, au dehors comme chez nous. Mais il faut d'abord ne pas la nier et puis connaître son venin qui, après avoir empoisonné toute l'Europe, ne s'élimine que trop lentement. Je crois que le Musée de la Guerre — en quoi, moi aussi, je fais acte de foi — pourra puissamment contribuer à la guérison de ces plaies des âmes et saura fortifier en elles tout ce qui peut éviter le retour d'événements qu'aucun de nous, à aucun prix, ne veut revivre.

GUY-CHARLES CROS.

MARIE

OU

LA GRACE DU DIABLE[1]

—

Le reste de l'après-midi, Suzanne range deux armoires avec violence et minutie. M. Dumont-Carrier hargne au milieu de son personnel et Marie réussit l'édification sur sa tête d'un petit monument de bouclettes vraiment tout à fait joli.

Puis le dîner les réunit tous les trois. M. Dumont-Carrier sait ce que sont les difficultés de la vie, il en a tranché de bien difficiles ! et il est tout à fait à l'aise :

— J'ai vu ceci, j'ai fait cela... Quelle belle fin de journée !... Et toi, Suzon, tu ne dis rien ?

Mais les tentatives qu'il lance vers sa fille tombent comme dans un puits sans fond ; la réponse de nul écho ne se fait entendre, l'eau d'aucun commentaire ne les accueille.

En ce qui concerne Marie, elle se soulève sur sa chaise, de temps en temps, pour voir si ses petites boucles ne perdent pas leur alignement.

—

Le lendemain, la situation change : Suzanne prend l'offensive : dans le même « vous » elle enclôt son père et Marie : *Vous* avez bien dormi ?... Tant mieux !... *Vous* sortez?... Moi, je reste!... *Vous vous* mettez à table? Moi, je vais dans ma chambre!

M. Dumont-Carrier et Marie sont encloués à leur

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 6;8.

place par ce ton pointu, comme des papillons par une épingle.

Puis, M. Dumont-Carrier se révolte, parce que Marie a pleuré et dit :

— Alors moi, je veux aller à Caen avec maman.

—

Et il tient ce discours à Suzanne :

— Ma fille, je regrette d'avoir à te dire que ton attitude, vis-à-vis de Marie et de moi-même, me déplaît foncièrement. Marie est notre invitée, tu lui dois un bon accueil: cette enfant s'est un jour trouvée souffrante, — j'ai dû la soigner, mon Dieu ! — Où étais-tu allée courir ? Je l'ignore ! Si tu étais restée là, rien ne se serait produit.

— Mais papa...

— Assez! Donc, avec ta manie d'entrer partout, de tout voir, de tout entendre, de tout savoir, — tu es entrée chez Marie. Ce que tu t'es figuré ? je l'ignore, mais je m'étonne de trouver, chez une jeune fille de ton âge, un tel genre de suspicion.

» Enfin, ma pauvre enfant, je suis fatigué de tout cela et je te le dis, une fois pour toutes : tâche à l'avenir de te montrer correcte, convenable.

De nouveau, Suzanne change de façon d'être : elle n'offre plus maintenant la moindre aspérité.

— Suzanne, veux-tu que...

— Mais oui.

— Cela ne t'ennuie pas ?...

— Mais non...

Elle est insaisissable, glissant doucement, comme un lutteur chinois imbibé d'huile.

—

Puis Mme Dumet revient de Caen, et Marie rentre dans sa maison. Oh ! cette maison de mauvaise accueillance, froide, sombre, laide ! Cette misérable maison qui claque

du bec à tous les vents, qui, née dans la misère, entravée dans sa croissance, resta petite, malingre et rachitique, avec un escalier ankylosé, tout raide...

... Que Marie aime la maison de M. Dumont-Carrier, cette maison, grande, belle, blanche, dont la façade, aux fenêtres bien en rang, semble avoir des traits réguliers, une expression favorable et paisible, qui, n'ayant jamais connu ni privation ni soucis, est aimable et souriante, sans rien de traître, rien de noir, pleine d'élégance, bien développée, avec son large escalier aux belles courbes larges et souples!

—

Marie a lavé la lessive, puis elle l'a étendue dans son jardinet, et des restants de chemise, des souvenirs de draps, des trous dans des chiffons, s'essorant, s'y sont balancés sans honte ni fierté.

Dans ce jardinet, des pommes de terre poussent sans trop de bonne volonté, parmi les orties pleines de courage; elle a pris la bêche et, dans le ventre ouvert de la terre encornée, les pommes de terre ont apparu comme une nichée d'un gris nouveau-né et vaguement rose...

Ah ! faudra-t-il donc toujours être traqué par la misère ? Avoir le travail forcé à ses trousses, comme les condamnés qui, dans un cul de basse-fosse, où l'eau monte pour les noyer intentionnellement, pompent de toute leur vie pour échapper à la mort ? Faudra-t-il toujours se lever tôt, devenir une malheureuse efflanquée, changer ce petit dos plein de fossettes, comme un dos de porcelet d'élevage, contre une échine de chat maigre, râpé du poil ? Toujours faire tirer, pousser, peiner, ces pauvres chères petites mains ?...

—

Où sont les repas bien ordonnés de chez M. Dumont-Carrier ? Où est Justine, la femme de chambre aux pattes de velours ? — Marie a dû, non seulement manger avec

sa mère d'uniques, de mornes pommes de terre, mais d'abord les préparer elle-même après les avoir arrachées... Maintenant, elle reste seule avec sa casserole, dans sa cuisine au carrelage de dévastation, à l'odeur de mal au cœur...

Elle regarde par la fenêtre... il pleut... il pleut ; toute la terre est une vallée de larmes...

Alors elle se met à pleurer, comme si elle voulait que toute sa peine lui sorte par les yeux.

—

Et M. Dumont-Carrier ? Il ne sait plus comment vivre ! Une seule idée persiste en lui : voir Marie... Il sort, il va du côté de chez elle ; — s'il ne la rencontre pas, il s'enfonce dans la froide solitude comme dans quelque océan glacial arctique. S'il la rencontre, il peut à peine encaisser le direct suffocant qu'il reçoit en plein estomac.

C'est l'Amour... en voilà une histoire ! Il n'y avait donc jamais rien eu dans sa vie, depuis sa naissance ? les affaires ?... sa fille ?... sa femme...? Sa femme ! — cette personne de bonne famille, sérieuse, distinguée, très bien sous tous rapports, qui est venue en le grand apparat blanc d'un beau mariage, avec laquelle il s'est si bien entendu, qui est repartie dans le grand apparat noir d'un enterrement de première classe, qu'il a tant regrettée — sa femme elle-même a tenu moins de place, dans son cœur, pendant toute sa vie, que Marie, petite créature peu sérieuse, pauvre comme un rat, Marie toute nue et voilà tout... Ce n'est pas raisonnable.

Et peu à peu s'insinue en lui le besoin formel de voir Marie toujours, de ne la perdre de vue jamais... Mais comment faire ? Dire à Suzanne : Je t'ordonne — je *t'or-donne,* tu entends ? — de vivre en bonne intelligence avec Marie !... On ne peut espérer que Suzanne comprenne... accepte,... et puis c'est délicat tout de même.

★

Aujourd'hui, M. Dumont-Carrier n'a pas rencontré Marie; pourtant il aurait tant voulu goûter avec elle à cette suprême belle journée d'automne, à ce rayon de soleil, doux comme un rayon de miel...

Dans la ville sonore, propre, vide, la rue du Mitan semble s'être couchée pour dormir. Par là, un café rêve, la bouche ouverte, tirant la langue, avec son store; son haleine fraîche sent la bière, et il absorbe M. Dumont-Carrier, qui s'assied et fait deux gestes de mâle, s'éponge le front et commande un demi, un demi-blonde... blonde, blonde... Marie est blonde...

Un peu plus tard, il se promène... le vent qui souffle maintenant lui arrache les pensées de la tête, dès qu'elles en sortent, et les dilapide partout; alors, il rentre pour mieux penser à Marie...

—

Et figurez-vous, c'est in-croya-ble. Il va chercher dans l'armoire la vieille petite robe qu'il lui a donnée il y a quelque temps — qu'il a remplacée par une belle neuve et qu'elle a laissée en s'en allant, comme une couleuvre sa toilette de l'année dernière ; — il la prend dans ses bras, il l'embrasse... il la câline... cette robe beaucoup portée a gardé la forme, l'aspect, l'odeur de Marie, tant qu'on croirait que c'est sa vraie peau qu'il presse sur son cœur : beige à carreaux verts.

—

... Naturellement... il peut toujours rompre avec sa maîtresse, donner sa place à Marie ? C'est une bonne place. Mais... Marie,... jolie comme elle l'est, doit être surveillée Ce qui lui est arrivé avec cet Espagnol risque de lui arriver encore... Les hommes ne connaissent pas le scrupule, eh non ! Laisser Marie libre, aller, venir, au milieu de la dévorante concurrente vitale ?...

Cela, M. Dumont-Carrier ne peut l'envisager, plus que l'idée de se nourrir désormais d'étoupes enflammées, de verre pilé ou d'acide prussique.

—

M. Dumont-Carrier passe encore dans la rue de Marie, mais il ne la voit pas ; alors, la tête basse, suivant son idée fixe, comme un chien suit son maître, il s'en va jusque dans les champs. Les fleurs, les feuilles, les herbes, se peignent sur sa rétine, et il les décapite avec sa canne, par abus de pouvoir, comme tout le monde..

A son retour, il fait nuit, il entre chez Marie, elle est là, il se met à genoux devant elle, et plus piqué de flèches d'amour qu'un toro de banderilles, il cache sa tête dans son giron et pleure,... et pendant ce temps, comme il ne la regarde pas, elle lui tire la langue.

—

— Oh ! Félicie ! raconte Marie — si tu voyais M. Dumont-Carrier, quand il vient me voir, les yeux qu'il me fait ! Et si tu l'entendais : « Je t'ouaime !! Je t'ouaime !!» C'est à mourir de rire !

—

Voyons ! voyons ! petite Marie — un homme — et quel homme ! un Monsieur si riche et si considéré sur la place de Fiérac, bien vêtu, bien chaussé, d'une belle corpulence, est secoué, danse et se contorsionne, au milieu de l'Amour, cette force de la nature — Et toi, Celle qu'il aime !... tu le regardes faire et tu ris comme une enfant au théâtre guignol.

—

— A son âge, Marinette, ce pauvre homme, répond Félicie, il s'en fera mourir!

—

Et voilà qu'une pensée tombe comme une graine dans l'esprit de M. Dumont-Carrier.

Les petits oiseaux du ciel ne la mangent pas, et la terre est nourricière, — la graine germe, — elle prend des racines terribles dans son sang et dans sa chair, sa cervelle et son cœur, sa peau et ses os, devient plante vorace, vivante, acharnée ! comparable au chiendent qui mange le jardin d'un jardinier toujours saoul-perdu :

L'idée d'épouser Marie.

*

— Ecoute-moi Marie... tu m'écoutes ?

— Oui, Monsieur Dumont-Carrier.

— Tu m'écoutes bien, avec tout ton cœur, n'est-ce pas, chère petite ?... Eh bien... dis-moi, est-ce que tu ne serais pas contente de ne plus quitter ton grand ami, jamais ?

— Oh ! si, Monsieur Dumont-Carrier.

— ... Alors... je vais te dire quelque chose... qui peut-être... enfin — Bref ! — veux-tu que nous nous mariions tous les deux ?...

— Oh ! Monsieur Dumont-Carrier !!

— Oh ! quoi ! oh ? Qu'est-ce qu'il y aurait de si extraordinaire ? Notre différence d'âge ? On en a vu de plus considérables; j'ai quarante-six ans, c'est entendu — enfin je viens de les avoir, c'est la même chose. — Tu as, toi, quinze ans ?

— Je suis dans les seize.

— Oh ! c'est différent — puis, j'ai toujours mené une existence parfaitement régulière, et j'ai, en réalité, de ce fait, quinze ans de moins que mon âge ; puis, dans les meilleures unions, il y a toujours quelque chose...

Une seule est irremplaçable, l'amour... Marie... l'amour...

Au fond, la petite Marie, qui n'a jamais rien eu pour s'habiller qui ne soit pauvre chiffon de hasard : vieille robe de Suzanne ou coupon fané, chaussures informes dès leur naissance, mal conformées, — puis défor-

mées, — la petite Marie admire les chaussures intactes, très élégantes de M. Dumont-Carrier, ses costumes bien faits et de belle étoffe, tous les détails bien neufs de son ajustement de « Monsieur riche ».

... Elle a honte de la pauvreté qui la vêt... elle a raison peut-être ? Un oiseau de paradis habillé de noir ne serait guère plus qu'un merle, et de quoi aurait l'air le pape à ses audiences, vêtu d'un petit complet gris ?

M. Dumont-Carrier ne sait pas si Marie est mal vêtue, il sait qu'elle a des cheveux d'or, des dents de perles, des yeux de saphir et seize ans... quel trésor !

Il a raison peut-être ? Une jolie fille toute nue est encore plus belle peut-être qu'un pape tout habillé, ou qu'un oiseau de paradis avec toutes ses plumes de haute mode.

★

M. Dumont-Carrier a demandé à Mme Dumet la main de Marie.

— Comment ! s'est-elle écriée, Monsieur voudrait épouser ma fille !!!... Oh !

— Quoi? a-t-il fait, rogue. La différence d'âge? Pppp... Ou craignez-vous qu'elle ne soit pas heureuse avec moi ?

» Décidez-la à accepter et vous n'aurez pas à vous en plaindre, — si vous savez ce que parler veut dire.

Un homme si riche! et elle oserait le refuser, Marie! Comment, si elle la décidera ! C'est-à-dire qu'elle lui dirait plutôt : — Epouse Monsieur tout de suite, tu entends, grande cruche, ou je te pèle les fesses.

—

Et M. Dumont-Carrier tient à sa fille cet autre discours:

— Ma chère Suzanne, j'ai quelque chose à t'annoncer qui, j'espère, te fera plaisir, il s'agit d'une personne que tu aimes bien, au fond, d'une amie à toi, d'une demoiselle,... de Marie Dumet... oui... elle-même...

— Alors ?

— Il y a quelque temps, trompé par des apparences menteuses, tu as pu croire — et ce scrupule était tout à ton honneur — que ton père, vis-à-vis de cette jeune fille, avait eu certains torts ; il n'en était rien, — oh ! évidemment ! mais enfin, ces torts, si torts il y a, il a tout de même tenu à les réparer, quoique à vrai dire... mais cela, n'est-ce pas ? il y a tenu... à cause... oui, à cause de toi, tu me comprends ?

— Alors ?

— Alors,... eh bien ! j'épouse Marie Dumet.

— Tu... tu... ép...

— Oui, et puis ?

— A... A ton âge !... à cinquante ans, tu l'épouses, cette... cette...

— Oui, ma fille, je l'épouse ! à cin-quante ans ! Tu n'as qu'à en prendre ton parti, et dis-moi, imbécile, où as-tu pris que j'avais cinquante ans ? Je suis né en... telle année, et à la fin, compte... compte...

—

Il s'en va avec tant de vapeurs furieuses qu'il lui semble que sa tête en fume, et Suzanne, seule, est possédée du diable de la colère noire, et son caractère sort d'elle-même, elle crie :

— Une sans le sou ! une fille de rien ! une espèce de domestique, mise sur la terre pour me complaire, pour me servir, moi, Mademoiselle Suzanne Dumont-Carrier !... qui deviendra mon égale, et qui règnera dans ma maison, et sur le cœur de papa !... avec qui il faudra partager l'argent et tout ! et de qui il ne faudra rien espérer ! une pauvresse ! une fille de rien ! une Marie Dumet !

Et elle prend un Gallé de deux cent cinquante à trois cents francs et le précipite dans la mort violente.

—

— Je serai donc « Madame Dumont-Carrier », pense

Marie, comme ronronne un chat à l'odeur charmante du goujon frit.

Armand (le chauffeur à la familiarité insultante), Armand sera bien obligé de lui parler respectueusement. — *Ça va, Marie!* — Depuis qu'elle l'a connu et haï, il le lui a dit deux fois par jour en moyenne. — Ah ! s'il osait, maintenant! Elle le dirait à M. Dumont-Carrier qui le mettrait à la porte! — Mais il est déférant... il subit l'influence des millions qui vont de toute leur conséquence s'ajouter à Marie... Il lui a seulement dit ; — oh ! il y a longtemps ! — quand on parlait du mariage et qu'on n'y croyait pas encore: « C'est vrai que vous l'épousez, le patron? Ce vieux-là! ben vrai! si c'est pas malheureux tout de même ! » Et comme il la dévisageait, en disant cela !... Est-ce que *ça le regardait* ?

Eh ! oui, elle sera riche ! on la servira, — on lui portera son déjeuner dans son lit, sur un plateau avec un napperon, elle aura des matinées en dentelle, des petits bonnets avec des cocardes, des ceintures à jarretelles avec des roses rococo, des kimonos en soie, des mules d'appartement, des toilettes, des montres-bracelets, des chapeaux à plumes, des manteaux en fourrure, des cartes de visite, de tout.

—

Suzanne a été malade, puis elle a guéri : son père lui a dit :

— Tu as fini tes comédies ?

— Ecoute, papa, lui a-t-elle expliqué, je préférerais ne pas assister à ton mariage, j'irai chez tante Clarisse à Lavaur. Tu sais... le souvenir de maman... Non! non! je t'en prie ! ne me demande pas d'être là, ce jour-là... Cela me ferait un chagrin épouvantable !

— Et moi, mon enfant, je préfère que tu y assistes, Marie serait contrariée... Non ! non ! tu res-te-ras, tu te commanderas une robe à Toulouse, chez Fillias, c'est

là que Marie fait faire les siennes, elle te donnera des conseils, elle a un goût!...

—

Il donne à Marie une bague de fiançailles, des plus grosses, des plus belles qui aient mûri à l'arbre des tentations féminines, et un collier de perles qui la transporte d'admiration! Que c'est joli, on dirait des pilules! Et des bijoux de toutes sortes ! et des lingeries ! et des robes ! et de l'argent ! de l'argent ! de l'argent !...

★

Les voilà mariés : elle est la bien-aimée, la chérie de toutes les heures, c'est entendu, mais enfin elle en est largement indemnisée.

Quel couple mal assorti ! Ah ! que voulez-vous ? chacun donne ce qu'il a, — Monsieur, ses récompenses en espèces, — Madame, ses récompenses en nature.

—

Et elle décide, en ce temps-là, de s'appeler « Mary » dorénavant, puisqu'elle en a les moyens, mais de sa nature elle s'appelle Marie.

—

Pour lui, pauvre cher homme ! le paradis est dans la chambre, il regarde Mary avec extase, ravissement, recueillement, comme un affamé un étalage de primeurs.

Il faut comprendre les choses, : cet homme-là, à son âge, il n'espérait que devenir grand-père, un jour, comme un vieux, et il est devenu nouveau marié, comme un jeune homme !

— Mademoiselle Suzanne n'est pas trop aimable, dit Mme Dumet à M. Dumont-Carrier, je préférerais mieux que ma petite Marinette soit restée avec moi, que non pas d'être malheureuse avec votre demoiselle.

— Ne craignez rien, lui répond-il, je veillerai à tout

cela, et si elle n'est pas ce qu'elle doit être pour ma femme, elle pourra s'en mordre les doigts. Enfin, que peut-elle lui reprocher, si ce n'est de faire tout mon bonheur ?

— Oh ! c'est la jalousie, dit Marie.

— Que tu es gentille, ma chérie ! dit le vieil époux, de l'excuser toujours...

— Bête ! susurre la mère, ne tiens pas pour cette Suzanne, que si elle reste là, elle te gênera, et que si elle s'en allait à Lavaur, tu commanderais tout !... Tu comprends ? Ton mari, à son âge, il te faut lui faire donner tout ce que tu pourras, et tu sais, il te faudra penser à moi, une mère passe avant tout.

III

LES TEMPS MAXIMA

Jadis Marie, petite fille de la rue, jouait au chat perché, aux cachettes, aux quatre coins ; la voilà bien installée sur sa chaise, à table ; dans un fauteuil au salon, et dans sa chambre, au fond de son vaste lit des grasses matinées. On ne la délogera pas, on ne la dérangera pas !

Au début, elle s'activait encore un peu, en raison de la vitesse acquise, s'occupait de la maison, brodait. Puis elle s'est ralentie et ne fait plus absolument rien ; elle a voulu avoir un chien, un petit chien de grand prix, il lui tient compagnie, et près d'elle il bâille et ne fait rien de ses quatre pattes.

Elle regarde ses bagues, comme autrefois ses petits cailloux sur sa main.

A quel jeu a-t-elle donc joué ? avec quels petits gestes distraits ? Voilà ses mains tout ampoulées de gemmes rares !

Elle va se promener.

Elle, Mary, qui était attachée par la misère comme une chèvre, qu'une courte chaîne empêche de vagabonder et

de brouter ce qui lui fait envie, elle peut maintenant aller partout : au cinéma, dans les fauteuils, — au théâtre. pour les tournées Baret, dans une loge de face, tout en velours rouge, — à Toulouse, avec son automobile et Armand, son chauffeur, pour des achats dans les plus grandes maisons, — et dans le chemin de fer, en première classe, avec un élégant costume de voyage et un nécessaire à son chiffre, — et elle peut manger aussi tout ce qu'il y a de meilleur et plus beau dans les magasins d'alimentation.

Ah ! Elle ne se prive de rien ! Dites donc ! elle serait bien bête ! C'est son mari qui lui paye tout ça ! Il l'aime ! Il l'aime ! c'est un homme d'un certain âge et plus que millionnaire, un homme de grand rapport.

—

Quand les commerçants voient Mary sortir de son automobile, armée de sa beauté et de son arrogance, ainsi Minerve sortant avec son casque et sa lance de la cuisse de Jupiter, ils sont pleins de considération ; elle achète sans compter, sans regarder ; — ses gestes bridés, étriqués jadis par les deux terribles « bouts » sur lesquels il fallait toujours tirer pour arriver en fin de compte à les nouer ensemble, ses gestes sont devenus libres, aisés et rien n'a craqué ; alors ils sont devenus larges, — et leur largeur ne dépasse jamais la longueur de son argent.

Elle dit : « Je ne suis pas de ces personnes qui lésinent; je mets ce qu'il faut et je veux être bien servie. » Les marchands répondent : « Ah ! certes ! Madame sera contente. »

Une fois, Suzanne l'accompagne ; ils lui disent, gracieux : « Et Mademoiselle portera le petit paquet, voilà » ! — Ils croient que c'est la cameriste, cette personne.

— Enfin ! dit Suzanne à son père, il me semble que tu pourrais faire attention aux dépenses de Mary. Je suis autrement économe qu'elle, moi, et pourtant...

— Evidemment répond-il, elle ne coupe pas les liards en quatre, mais qui le lui demande ?

★

PETITE HISTOIRE DE MÉNAGE

Un matin, Mary, étant encore couchée, a voulu voir tout de suite, tout de suite, l'effet que produisaient sur les vitres de sa chambre les nouveaux rideaux en dentelle de partout qu'elle a achetés pour remplacer les autres, tout unis. Justine est sortie, et M. Dumont-Carrier déplace lui-même les vieux rideaux, les anciens, les assez-vus, et les remplace par les tout-nouveaux, tout-beaux. Quel travail ! mon Dieu ! quel travail ! et ce grand soleil en plein dans les yeux du digne homme ! Enfin, fier d'avoir fini :

— Cela te plaît-il, ma mignonne? lui demande-t-il.

— Laisse-moi tranquille, que je lise! répond-elle.

— Alors... embrasse-moi pour la peine ?...

— Houlla ! il fait trop chaud.

—

Une autre fois, il y avait quelques personnes qui parlaient ensemble, dans le salon, de quelque chose qui devait les intéresser, parce qu'elles riaient. Elles ne s'occupaient pas de Mary. Il paraît même que Mary leur a demandé : *De quoi riez-vous* ? — et qu'elles ne lui ont pas répondu ! — Alors, elle s'est redressée comme une vipère qui vous appliquerait bien la peine de mort ; elle a dit: *Si je suis de trop, vous savez* ? — et elle est partie, elle est allée s'enfermer dans sa chambre pour se venger.

— Quel caractère ! a dit Suzanne.

— Toi, tais-toi ! a dit son père.

— Mon Dieu, Seigneur ! a gémi une dame.

Cette petite Mary ! Croyez-vous ! elle est devenue tellement importante que son départ a créé une vraie tornade

glaciale où toutes les gaietés en fleurs ont péri sur pied.

M. Dumont-Carrier est sorti du salon, après Mary.

— Il va encore l'implorer ! Quel vieux...! s'est exclamée Suzanne.

— Amour !... Amour !... a roucoulé un Monsieur.

— Voyons... ouvre ! ma petite Mary, a supplié M. Dumont-Carrier derrière la porte. Marie lui a répondu « zut ! » — Et il est revenu avec ce « zut » qui a traversé le bois et s'est planté, comme une fléchette, dans ses tendres sentiments.

— C'est ta faute, enfin ! c'est vrai ! a-t-il dit à Suzanne. Tu ne pouvais pas lui répondre, au lieu de rester comme une buse, quand elle a demandé : *De quoi riez-vous ?*

— Et ! bien ! et toi, papa ?...

— Je ne l'ai pas entendue. Tu penses que si je l'avais entendue !...

☆

Mme Dumet, elle aussi, a tout ce qu'il lui faut maintenant et sans travailler, sans rien faire ! Alors que devenir chez elle? C'est vrai, elle languit là, toute seule; alors elle vient chez M. Dumont-Carrier.

Mary aimerait asseoir sa mère dans une bergère, avec un livre aux doigts, au coin d'une cheminée en marbre et vêtue d'une robe à queue, comme une marquise.

Mais cette petite travailleuse à la figure de friton, à la taille étranglée de fourmi noire, lui dit qu'elle préfère mieux d'être à la cuisine, à parler, à rire avec l'un, avec l'autre, à donner un coup de main pour les chaussures, la vaisselle, que c'est plus agréable tout de même que de rester comme une « estatue » de sainte Germaine de Pibrac.

D'ailleurs, depuis le mariage de Mary, elle a chaviré dans les stupeurs, elle est déroutée, elle n'en revient pas ! Elle n'y croyait pas, avant, — il était célébré qu'elle n'y croyait pas encore, elle n'y a cru que quand elle l'a vu

à « l'état civil » de la commune, dans le *Cri aveyronnais,* marqué en lettres d'imprimerie.

Quelquefois, quand il vient du monde, elle va ouvrir la porte, on lui demande : « Madame est là ? » — Elle répond: oui, et puis elle ajoute, si on ne la connaît pas:

— Vous savez, c'est ma fille.

Quand elle voit Mary passer dans les couloirs, sur les beaux tapis, elle la contemple, se retourne, pour la voir plus longtemps en ses élégants déshabillés de petite traîne-richesse ; quand elle l'approche, elle se plante là, lève les deux bras et s'écrie :

— Qui t'a vue et qui te voit !...

Alors, M. Dumont-Carrier lui fixe une bonne rente, à condition qu'elle aille la manger chez son frère Ernest à Caen.

★

Suzanne raconte aux amis de sa famille qu'elle en a assez, que la vie est impossible, depuis que cette Mary est là, qu'elle a toujours tort, qu'elle est de trop, que papa est contre elle et qu'elle épouserait « elle ne sait qui » pour partir de la maison.

Certes ! elle aurait bien voulu épouser le baron de Cimmé... Qu'il lui plaisait, ce jeune homme !... et elle espérait tant que, quand il reviendrait... Mais il ne revient pas. Oh ! elle aurait attendu... Mais un jour Mary lui a dit :

— Tu sais, ton baron de Cimmé ? Tu te figurais qu'il pensait à toi ? Oui ! compte là-dessus et bois de l'eau ; il va se marier avec une personne très riche, et très jolie, une Américaine de... de... Singapour... ou de... Connecticut, je crois.

— Oh !... Comment le sais-tu ?

— « On » me l'a dit...

Naturellement ce n'était pas vrai, et Mary ne savait rien. Mais Suzanne a été découragée.

— Hélas ! mon Dieu, a-t-elle pensé. Un mari pareil ! C'est trop beau pour moi. Maintenant, je n'ai plus les moyens... c'est si cher, l'ancien, l'authentique, les beaux meubles, les beaux noms...

—

— Et si, pense une vieille dame, et si je faisais connaître mon neveu à cette pauvre Suzanne ? Autrefois, certes, elle n'en aurait pas voulu ! Mademoiselle Dumont-Carrier, peste ! Je crois bien ! la plus riche héritière du pays ! Mais maintenant que son père est remarié... ce n'est plus pareil... En tout cas, elle aura toujours ce qui lui revient de sa mère, je suppose ? Mon neveu est sans fortune, mais avec sa situation ? — Et puis elle n'est pas très jolie, cette pauvre Suzanne ; enfin ce serait un parti inespéré pour Joseph...

—

Suzanne a rencontré un soir, chez la vieille dame, son neveu qui est un médecin d'une trentaine d'années, avec une belle barbe noire (1) et un air sérieux, convenable; il lui a dit qu'il connaissait un médecin âgé, dans les environs de Béziers, à la campagne, non pas absolument à la campagne, dans un chef-lieu de canton ; que ce médecin avait une très bonne clientèle, qui ne se composait pas de jeteurs de poudre aux yeux, ou de meurt-de-faim, de mauvaises payes enfin, — non, une clientèle de gens aisés ; qu'il voudrait se retirer et qu'il cherchait un successeur ; que, en ce qui le concernait, lui, Joseph Bourrier, il estimait que la succession de ce médecin était une chose intéressante.

—

Un autre jour, il a dit à Suzanne qu'il était sans fortune, mais qu'avec ce que lui apporterait sa femme en se mariant... et puis il lui a fait cette déclaration :

(1) Moi, je trouve que c'est laid, une belle barbe noire, mais enfin, chacun est libre.

— Mademoiselle, je ne suis pas de ces petits jeunes gens, de ces petits sauteurs qui agissent sur un coup de tête, qu'une amourette fait dérailler — non, je suis un garçon sérieux, qui cherche à s'é-ta-blir, — une occasion se présente pour moi — acceptable, — avantageuse, — mais il faudrait que je sois marié. Voulez-vous être ma femme ?

— Il faudrait en parler à papa, a répondu Suzanne.

— Certes, a-t-il repris, il y a des choses qu'il vaut mieux régler du premier coup, plutôt que d'avoir des surprises ensuite. Vous me comprenez, Mademoiselle ? Moi, je suis un garçon carré en affaire : j'apporte ceci, — vous apportez cela, — ça va ou ça ne va pas ; enfin on est fixé, et cela vaut mieux que de s'embarquer à la légère.

... Je voudrais même voir votre père au plus tôt, car,... si par malheur, n'est-ce pas, le... l'affaire ne marchait pas, il faudrait que j'aie le temps de me retourner... de voir ailleurs... ce serait, du reste, pour moi une déception... une déception sérieuse... je ne le cache pas...

Il paraît qu'on lui a parlé d'une ou deux autres jeunes filles, mais on sent que, même à prix égal, il donnerait la préférence à Suzanne.

—

— Eh ! bien, mais il me semble, Suzanne, dit M. Dumont-Carrier, que ce garçon a l'air sérieux ? Qu'en penses-tu ?... Tu es en âge de te créer un foyer... Réfléchis... Vois ce que tu décides.

— Rassure-toi papa : je décide de l'épouser.

★

Et voilà ! Suzanne est partie avec son mari et sa dot.

Ce n'est peut-être pas un aigle, ce médecin de chef-lieu de canton. Mais s'il en était un, il s'envolerait et comment pourrais-tu le suivre, ainsi que tu dois le faire de par la loi ?

Non, ne regrette pas M. le baron de Cîmmé ! Il t'aurait mangé tout ton argent, et de toi il n'aurait pas eu faim.

—

M. Dumont-Carrier a été bien soulagé par le départ de sa fille; il ne l'aime plus, il l'aimait bien, pourtant, mais son amour a été dénaturé par la passion, comme un produit pur et naturel par une mauvaise essence.

★

VOLE MON CŒUR VOLE

C'était un jour... un jour d'avril qui soufflait doux et qui sentait bon. Mary se pavanait au soleil, seule, en s'ennuyant, et elle avait envie de tout — même de son mari!

Quand le mai va venir...
On se sent le cœur faillir...

C'est à ce moment-là que Damien de Cîmmé a fait sa réapparition.

Il l'a vue toute langoureuse, toute enroulée dans sa coûteuse élégance et il a pensé : Mâtin !... s'est approché.

— Ah ! Mary... Mary tant regrettée ! a-t-il proféré ardemment. Comme vous m'avez fait du mal, à moi qui vous aimais tant !... Vous ne m'aimez plus... et moi... je vous aime toujours... Méchante ! méchante qui vous êtes mariée... ah ! femme !... cœur de pierre...

— Mais vous étiez parti!... suggère-t-elle, troublée au fond dans son impression ancienne.

— Ah ! Mary !... étais-je parti vraiment — et pouvais-je vous oublier ? Ah ! le sort !... le sort des êtres ! Quelle chose mystérieuse et tragique !...

Puis, détendu, brisé :

— J'ai souffert... j'ai bien souffert...

—

Un soir, sous un ciel où se bousculaient tragiquement les nuages que perçaient de coups les rayons de soleil,

droits comme des épées ; sous un ciel pathétique, comme pour une tragédie de grand style, Mary et Damien faisaient, à côté l'un de l'autre, des petits gestes de mounaques.

Soudain, ils ont senti l'Amour tourner autour d'eux, et c'était bien lui encore ! Il les a pris par la tête avec ses mains inexorables, les a tenus l'un contre l'autre, les a forcés à s'embrasser, si longtemps et si fort qu'ils ont pensé en étouffer sur place.

—

L'Amour les tient toujours et les fait marcher.

— Allez ! allez ! démène-toi, mon garçon, fais le beau; et toi, cours, ma fille, cours et trotte!

Il les amène par la main, à la maison de Félicie, comme jadis... tous les jours, tous les jours à cinq heures...

Ce n'est pas prudent, et puis, c'est blâmable.

Mary! Mary!...

— Et bien, quoi? répondrait-elle si elle savait s'e pliquer. Je suis comme un pécheur qui dans l'eau baptismale noie tous ses péchés et s'en va bien propre.

—

— Ah ! dis-nous, Mary ! qu'est-ce qui farde ta beauté de joie ? Qui te fait luire les yeux ? Qui te fait gravir avec tant de force, de fierté et de contentement, la courbe éternelle de la sphère terrestre ?

— C'est mon amour pour Damien ! — pour Damien mon amant, pour Damien, un beau jeune homme d'agrément.

★

NOBLES ET RUINÉS

La vieille baronne douairière de Cimmé, vêtue des soieries anciennes et des dentelles qui lui ont été léguées, ainsi que les vertus de sa race, a reçu cet après-midi des personnes de qualité.

Quelques heures durant, on s'est, chez elle, attaqués, défendus, aimés, haïs, alliés et déchirés. Restée maîtresse du champ de bataille, elle regarde autour d'elle, — le feu s'éteint, — il ne renaîtra de ses cendres que dans une quinzaine de jours, pour une autre réception ; jusque là, dans le château, on peut mourir.

Des quelques petits gâteaux qui se retranchaient derrière la résistance et le rempart des tartines de pain rassis, il ne reste rien...

— Aidez-moi, mon fils, dit-elle à Damien, aidez-moi à ranger toutes ces tasses, vous avez faim, vous ? Moi, quand j'ai goûté, je ne peux guère dîner. Vous avez faim ? Tenez, mangez ces deux tartines qui restèrent ; il y a aussi du thé froid, vous pourrez le réchauffer, il reste de la braise. — Fermez le sucrier, les vrais connaisseurs boivent leur thé sans sucre.

Et Damien et Mme de Cîmmé mangent des tartines qui découragèrent les affamés du jour et boivent dans de très belles tasses de style Louis XV, authentiques, leur thé froid, distingué, amer et noir comme leur misère.

—

Du fond de l'allée qu'envahit un affreux baragouin de mauvaises herbes, Mme de Cîmmé regarde le château de ses pères, et elle soupire profondément, car, hélas ! il est atteint d'une maladie de peau, d'une maladie des os, et il a de grandes traces de larmes dans sa façade ravagée... Les tourelles s'effondrent, elles perdent leur superbe avec leurs écailles d'ardoise... elles mourront bientôt faute de soins... comment leur payer fers et chaux, soins et réconforts, au prix où sont la main-d'œuvre et la matière première ?

Alentour, le jardin est sec, les canalisations anciennes étant ruinées, et tout est privé d'eau, cette richesse des jardins, et tout est privé d'argent, cette sève de tout...

Faudra-t-il donc que Damien s'expatrie de nouveau ?

Que n'a-t-il demandé, jadis, la main de cette riche héritière, cette *Mademoiselle Dumont-Carrier* ?...

Ah ! non certes ! Damien ne voudrait plus partir maintenant, il ne pourrait plus, l'amour le tient trop enchaîné ici... sa vie, monotone et sombre toute la journée, tous les soirs s'illumine parce que, vers les cinq heures, là-bas, il rencontre Mary.

Autrefois, déjà, il l'aimait réellement (il l'aimait, ce qui s'appelle aimer) — mais il la préfère assaisonnée au miel de la fortune qu'au vinaigre de la misère (1).

*

JALOUSIES

— Ah ! dit M. Dumont-Carrier, comme tu sors souvent, ma Mary, depuis quelque temps ! Mais où vas-tu ? Autrefois, tu restais là, j'arrivais, je te trouvais... j'étais heureux !... Maintenant j'arrive, — il n'y a personne.

— Je m'ennuie, moi, pardi, là, toute seule...

— Que veux-tu que je fasse pour te distraire ? Veux-tu que nous partions en voyage ?

De temps en temps, M. Dumont-Carrier va en Angleterre, à Marseille, à Bordeaux, débusquer quelque affaire qui ne veut pas sortir... en remettre sur pied quelqu'une qui ne marche pas... en traquer quelque autre qui est trop calme. Mary à plusieurs reprises l'a accompagné, mais cette fois... non... elle n'ira pas, elle n'a pas envie de voyager, justement.

— Je suis bien heureuse ici, au fond... c'est vrai... pourvu que je puisse un peu sortir... me promener, prendre l'air. Ce qui m'ennuie, c'est de rester enfermée tout le temps, il me semble que j'étouffe...

— Eh ! bien, que veux-tu, ma chérie... sors... sors... puisque cela t'amuse. Oh ! j'ai bien confiance en toi, va!... Tu m'aimes, n'est-ce pas? Ah! tu sais, quand on

(1) Des goûts et des couleurs. . .

est mariée, il ne faut pas penser à un autre qu'à son mari ?... Ce que je craindrais... c'est que tu rencontres quelque misérable... qui avec de belles paroles... ahhrr !...

— Que ferais-tu ? tu me tuerais ?

— Ne ris pas, Mary ! oui ! je te tuerais ! et l'autre aussi !... Mais, va ! je sais bien que je n'ai rien à craindre, n'est-ce pas, mon amour ?

— Oh ! tiens, tu es fou. C'est vrai, enfin ! Me dire des choses pareilles !

— Allons, ne te fâche pas... je te crois, ma Mary !... Mon cher trésor !...

Et il l'assied sur ses genoux, et il lui prend les deux mains, il la regarde avec les yeux de la foi.

—

— Et où es-tu allée, ma Mary, aujourd'hui ? Tu es sortie à cinq heures cinq... et il est sept heures trente-huit ? Allons, raconte-moi, mon petit chéri...

— Je suis allée... par-ci... par-là... Tiens! j'ai acheté ces gants... Ils sont jolis, n'est-ce pas ? Et puis ces épingles à cheveux... C'est de l'écaille, tu sais, la vendeuse m'a dit que c'est ce qu'on fait de plus nouveau, regarde, ça fait joli dans les cheveux ?...

— Et... c'est tout ?

— Tu trouves que je devais acheter autre chose encore?

— Mais non ! je te demande si tu n'es pas allée ailleurs ?

— Ecoute donc ce que je te dis ! Elles font joli, mes épingles ?

Quelle enfant ! Bien sûr qu'elles font joli... Ah ! c'est bien toi, ça : passer deux heures pour acheter des épingles ! Enfant ! va !

—

— Tu sors déjà, ma petite femme ?... Que tu es jolie ! attends un peu, tu ne sais pas ? Qui est-ce qui ne sera pas toute seule, pour se promener, ce soir, comme une petite

malheureuse ? C'est ma Mary... Tu comprends ? J'en ai assez, de regarder mes employés, pendant que toi, tu t'ennuies. Qu'ils s'arrangent ! J'aime mieux être avec toi ! Comme ça, je n'aurai pas peur que la crique te croque. Tiens ! tu ne sais pas ? nous irons prendre l'apéritif au café Glacier, tous les deux seuls ! Tu es contente ?

—

Ah ! c'est que M. Dumont-Carrier aime Mary ! un peu plus fort chaque jour, un peu plus passionnément ; il ne pense qu'à elle ; il a même pris toutes ses précautions au cas où il viendrait à mourir pour qu'elle reste très riche, bien plus riche que Suzanne. Il ne vit que pour elle! Oh! c'est gentil tout de même!

S'il venait à mourir, ce serait plus gentil.

—

Cinq jours ! cinq jours que Mary n'a pu rejoindre Damien ! Cinq jours que M. Dumont-Carrier, atteint de jalousie généralisée, ne s'est éloigné d'elle, ni d'un quart d'heure ! ni d'un décamètre !... Et ce soir encore, pendant que Damien « espère » Marie, là-bas, chez Félicie, en vain pour la cinquième fois, Marie attend M. Dumont-Carrier, qui va sortir avec elle.

Le voilà, tout essoufflé. — Que dit-il ? Qu'il regrette, ah ! certes ! mais que ce soir... l'arrivée de ces industriels... il ne peut sortir avec Mary. Il... ne... peut,.. sortir... ce soir ?

Il n'a pas achevé qu'elle est déjà partie, le laissant là sur ses deux pieds, tout incompréhensif

— Mais qu'est-ce qu'elle a eu, à partir comme ça ? balbutie-t-il. Comme elle était furieuse !... Pour une fois, mon Dieu ! que je suis obligé de lui manquer de parole!... Ah ! petite femme ! petite despote !

Et cette preuve d'amour qu'elle vient de lui donner

là, jointe au puissant intérêt de ses intérêts, le soutient dans son bureau avec ses gros industriels...

—

Et libre! libre! libre! graciée de la peine de mourir d'ennui, Marie court chez Félicie, et Damien est là — entêté — qui l'attend.

— O mon Damien !

— O ma Mary, ô mon aimée unique !

Ils chantent leur peine d'amour en strophes alternées, et puis ils concluent, en un grand duo — qu'il vaudrait mieux pour eux, au lieu de tant souffrir, mourir ! Ensuite, ils se consolent, ils se rassurent, par l'apport l'un de l'autre, et enfin, ils se quittent ! — ils te quittent, face de l'amour, pour combien de temps ?

Et repartent, chacun séparément, par prudence, dans le noir et dans la solitude.

—

Quand Mary s'en va, il n'y a pour la suivre que son ombre épaisse et obscure comme un nègre fidèle, puis... puis... il lui semble entendre quelqu'un marcher derrière elle... Elle tourne la tête et voit un homme enveloppé de mystère comme d'une cape ténébreuse... Elle ralentit son pas, il ralentit le sien... Elle court. Dieu! il court aussi! il la suit... Oh ! c'est son mari peut-être. Mais non, ce n'est pas lui. A un éclairage, elle reconnaît l'homme au pardessus — c'est Armand, son chauffeur!

—

Quand M. Dumont-Carrier, ses industriels partis assez tard, revient chez lui, Mary est là, installée, toute calme, souriante, douce ; elle lit.

Une minute! une minute avant! elle arrivait folle de peur, biche forcée, jetait son chapeau, son manteau, et tombait sur sa chaise, un livre aux doigts, accroché en passant comme une épave par un noyé.

— Il y a longtemps que tu es là, ma Mary ?

— Oh! oui! il ne faisait pas bon, je suis rentrée tout de suite.

— Tu me pardonnes, dis ?... de t'avoir laissée toute seule... ce soir ? Allons, pardonne-moi... je ne recommencerai plus, je te le promets... cher amour !...

—

D'abord, en reconnaissant le chauffeur, Mary a cru que M. Dumont-Carrier l'avait fait suivre, — et puis... non, non... ce n'est pas ça... Oh ! pourvu qu'Armand ne dise rien !... La soirée passée, le lendemain, il a toujours sa figure ordinaire. Etait-ce seulement lui ? Ne s'est-elle pas trompée ? Elle commence à le croire, elle se rassure, et cet homme noir recule, devient peu à peu un mythe et se confond avec tous les hommes noirs qui ont de tout temps effrayé la jeunesse...

—

Et pourtant, c'était bien lui ! Quelques jours après, la maison était pleine de la précieuse, de la calme solitude des après-midi, il a arrêté Mary entre deux portes, dans un coin d'ombre, lui a posé sur l'épaule une main lourde comme un appareil justicier, et lui a dispensé un regard singulier, une espèce de fluide noir et pesant, plein de mauvaise intention, de moquerie, de rancune, de menace.

— Il est plus frais que le patron — hein ? celui-là de chez Félicie ?

. . . .

. . . .

Ah ? il ne dira rien maintenant ?.. Non ! non ! Alors, qu'importe, hein !... qu'importe ?... et puis tant pis.

—

Félicie est venue cet après-midi voir Mary, et quelques instants après son départ, Mary, allant jeter une lettre elle-même, a rencontré Damien, dans la rue — par hasard. On rencontre un ami, on lui parle... Ce n'est

pas défendu ?... Pendant ce temps, le chauffeur passe — il frôle Mary — puis s'efface dans la nuit.

Et quand elle rentre :

— Est-ce qu'on va le rencontrer souvent, ce cher et tendre ?... lui demande-t-il.

Et il ajoute :

— Je vends la mèche, si ça continue.

—

— Mais, questionne M. Dumont-Carrier, qu'est-ce que tu as, ma petite femme ? Tu as l'air malade, triste ? Non, c'est vrai, tu n'es pas triste ? Tu n'es pas malade ? Tu ne t'ennuies pas ?... Oh ! je voudrais savoir ce qu'il y a dans ta petite tête...

Ce qu'il y a, pauvre Monsieur Dumont-Carrier ! N'insistez pas !

... Il y a, au fond, un beau jeune homme : le roi de cœur, qui se morfond, et le valet de pique, votre propre chauffeur, ricaneur, avantageux... qui profite de tout...

Alors.., alors, maintenant Mary ne pourra plus voir son Damien ?... Plus jamais peut-être !... et toujours, toujours, Armand, le chauffeur, la guettera dans les coins sombres ?... Et longtemps, longtemps encore, elle entendra les déclarations d'amour de M. Dumont-Carrier, rabâcheur comme un opéra ?

—

Un dimanche lourd de chaleur, que comprimait sur la terre un ciel bas, couvert d'ardoises, — Mary, souffrante, reposait, et un contrevent, qui battait au grenier, lui faisait mal aux nerfs (1).

Il n'y avait pas de domestique pour aller l'arrêter, — ils étaient tous sortis, — et M. Dumont-Carrier est monté pour l'arrêter lui-même.

S'est-il trop penché pour en saisir le bord ? A-t-il

(1) Parfaitement.

été pris par quelque vertige ? Le fait est qu'il a perdu l'équilibre et qu'avec un « houch ! » affreux de crevaison, il est aller s'écraser sur le pavé de la cour.

Oh ! que c'est dangereux ! ces fenêtres sans garde-fou.

—

Deux heures après, Armand, rentrant avec Justine, trouve M. Dumont-Carrier par terre, refroidi, figé, mort.

— Ah! sacrrr! dit-il. — Madame! Madame! crie Justine.

Mary se lève.

— Qu'y a-t-il donc? je dormais... Les talons de ses mules faisaient clac derrière elle... Elle est descendue et s'est évanouie (1).

... Longtemps, elle verra cette tête esclaffée.

—

La police est venue, des médecins, le curé.

Le pauvre M. Dumont-Carrier ! Quel accident ! c'est terrible ! Il a voulu fermer le contrevent et il est tombé par la fenêtre, dans l'éternité... Il n'est pas mort tout de suite, le malheureux ! Si Mary n'avait pas dormi, elle l'aurait entendu gémir.

—

... Il était là... il y a encore si peu de temps ! Il tenait bien sa place... Le voilà mort... enterré, réduit à rien.

Suzanne est venue avec son mari. N'est-ce pas, il n'y a pas de rancune qui tienne ? Des circonstances comme celles-là les balaient et les emportent, faisant place nette.

Suzanne a eu une grande crise de désespoir, d'abord parce que le sang est plus lourd que l'eau, et il avait été son père dans le temps, ce mort, et enfin c'est toujours comme ça.

...Puis elle assiste à ce que furent toutes ses intentions... Elle voit que, même maintenant, il préserve sa Mary,

(1) Sans mentir.

l'abrite sous son héritage, l'écarte, elle Suzanne, sa fille, de tout son grand geste de pauvre fou d'amour, — qu'elle n'aura que ce qu'il lui a laissé de par la loi... et qu'encore la loi, il l'a tournée avec des manières retorses, est entré par derrière et a cambriolé.

—

Mary et Suzanne sont bien obligées de vivre ensemble, pendant ces quelques jours, pour tout régler, et de se voir, de se parler.

Elles se disent : « Bonjour, — bonjour, — tu as bien dormi? — Merci, et toi? » Oh! elles sont très polies! Mais elles échangent leurs politesses comme des gifles.

—

— Tu ne la trouves pas suspecte, toi, cette mort de papa ? dit Suzanne à son mari. Je ne voudrais pas, sur un sujet pareil, parler à la légère... mais enfin !... cet accident !... et Mary qui hérite... Est-ce qu'elle ne... A ton avis...

— Eh ! bien — répond-il... je me suis posé la même question... Mais écoute mon raisonnement : d'abord, Mary était elle-même réellement souffrante ce jour-là, très somnolente, mon confrère le docteur Dupont avait diagnostiqué, dès la veille, une fièvre imprécise assez inquiétante. Et puis, dans quel but aurait-elle agi ? — Elle avait tout ce qu'elle voulait ! — Si elle avait eu quelque amourette... Mais on ne lui en connaît pas, — elle est très jeune de caractère, — très enfant même, mais je la crois foncièrement honnête,— j'ai fait parler les domestiques, Armand, le chauffeur, surtout. Il est dans la maison depuis longtemps, il était absolument dévoué à ton père, qui lui avait rendu de signalés services — lui-même me l'a appris — c'est un garçon qui, pour ton père, aurait fait n'importe quoi ; — de plus, l'enquête n'a rien révélé de suspect. Armand lui-même, qui est arrivé le premier, n'a rien remarqué, rien, rien, rien... Moi, je crois à l'accident ;

mais, si même je n'y croyais pas — dans cette obscurité totale où nous nous trouvons, je te dirais: Ne mêlons pas la justice à tout ceci, — on sait où ça commence, on ne sait pas où ça finit...

» Ah! s'il y avait la moindre preuve! le plus petit indice?... un témoin?... ce serait autre chose... Mais non, je te dis non.

—

Et pendant qu'ils parlent ainsi tous deux, dans la pièce à côté où se trouve Mary, Armand entre, tenant à la main une épingle à cheveux en écaille, et la lui montre.

— Tiens, dit-elle, je l'avais perdue, où l'avez-vous trouvée ?

— Où...?... Et il lui répond en messe basse: Où je l'ai trouvée, cette épingle? Au grenier; tenez, le jour que le pauvre Monsieur a... sauté le mur. Je suis monté : elle était là, par terre, dans la poussière ! On avait comme piétiné autour... Quelqu'un de pieds nus... Je l'ai ramassée, j'ai balayé... et... ni vu ni connu... Mais enfin, moi... C'est *vous*, hé! qui l'avez tué, cet homme?...

— Moi !

— Allons !... je vous ai vue... du dehors...

— Moi !!... moi !!... oh !...

— Attention à Madame Suzanne et à son mari! Ne faites pas d'histoires, c'est vous, hé? Dites-le moi... allons! c'est vous?

— Est-ce... que... c'est... moi... seulement...? Il était tellement penché... que... je... ne l'ai... pour ainsi... dire... pas... tou-ché.

★

Suzanne, avec son mari, s'en est retournée les mains peu chargées et le cœur vide.

Elle « a été d'ici », de cette petite ville... de cette maison.

Elle est d'ailleurs, d'une autre maison, d'une autre petite ville, à laquelle elle s'est incorporée... où sont son feu et son lieu, où son mari réussit bien, auprès de sa clientèle, et où elle fait ce qu'elle peut, où elle a des amies, des personnes très gentilles, avec qui elle travaille, l'après-midi, à des ouvrages de dames, en filet, en broderie, en macramé.

—

Des heures ! des heures ! du jour, de la nuit, passent aussi décolorées pour Mary, aussi saignées à blanc les unes que les autres. Armand ne dit rien, disparaît, revient, repart. Mary n'a pu qu'un instant l'apercevoir, le front plissé, elle ne sait pas ce qu'il pense... il confère avec Justine... mon Dieu...

Enfin... le voilà... il est là.

— Parlez, maître de danses, quel pas faut-il danser ? Faut-il tourner à droite ? tourner à gauche ? se mettre à genoux ou tomber par terre ?

— Eh bien ! commence-t-il, faut dire une chose : Justine et moi, nous nous sommes promis. Seulement, nous en avons marre d'être chez les autres, et pour nous marier, nous faut nous établir, n'est-ce pas? Moi, je suis capable pour tenir un garage, — enfin c'est mon idée — et justement, il y en aurait un à céder, très bien placé. Justine est une ménagère de première, belle fille, sérieuse, tout! — Deux ans que nous nous fréquentons, et... pas « ça », ah! pour ça, elle est sérieuse! Enfin, elle a des sentiments, et moi aussi; nous ne serions pas à plaindre, il n'y a pas à dire ! Seulement, ce garage... dans la situation qu'il est... on ne l'aura pas pour rien ! Puis, il y a les fonds de roulement, — et puis tout!... Par exemple, — moi... si enfin... si enfin, nous nous entendons,... moi — pour ce qui est enfin... de la petite histoire du pauvre Monsieur... Il faut comprendre les choses... A quoi ça nous servirait, maintenant, de dire, de faire? C'est vrai

vous pourriez être tranquille ! Ça, aussi vrai que je suis un honnête homme, ce serait « motus ». Vous allez de votre côté ; moi je vais du mien... et personne n'a rien à dire...

— Justine ?

— Elle sait rien de rien, Justine.

IV

LES TEMPS « OPTIMA »

VISITE DE CONDOLÉANCES

— Ah ! Mary ! s'écrie Damien, enfin c'est toi ! c'est bien toi ! te voilà ! je te retrouve !... Quelle souffrance fut la mienne, durant ces longs jours endeuillés ! Ne plus te voir et désespérément t'attendre ! Ah ! pourquoi m'avoir laissé si longtemps à cette solitude atroce ? Depuis ce dramatique événement, je conçois évidemment... tu ne t'appartenais plus, mais avant, lorsque je t'attendais, dans la rue, comme un mendiant qui espère en une radieuse aumône... avant ! bien-aimée !... pourquoi le fuyais-tu, ton Damien ?...

— Ah ! répond Mary, j'avais comme un pressentiment que mon pauvre mari allait me quitter... lui qui était si bon ! que c'était mon devoir de ne plus te voir... J'obéissais, pour ainsi dire, à un ordre venu d'en haut...

— Chère ! Chère aimée... Ah ! je te reconnais bien là... loyale... sincère...

★

TEMPÉRATURE ET DÉCISIONS

Un orage a éclaté, la nature était aux cent coups. Comme cela se calmait, Damien est venu de nouveau voir Mary.

— Puisque la fatalité t'a rendue libre, ma Mary... dis, ne voudrais-tu pas que notre rêve de jeunesse, si exquis,

se réalise un jour ?... Ne voudras-tu pas être ma femme bien-aimée, à la face de tous, devant Dieu et devant les hommes ?... Oh ! je ne devrais pas te parler ainsi !... Je devrais me renfermer dans un mutisme farouche, absolu !... Mary ! je ne suis pas riche, moi... Mais en amour, je te demande du fond de mon cœur, y a-t-il de ces différences ?... Tes yeux me répondent...

» Ah ! chère aimée ! nature d'élite ! quelle noblesse de sentiments est la tienne !

—

C'est entendu, elle le prendra en charge.

Il lui a baisé les mains avec une ardeur sacrée, et s'en est allé... A travers les vitres, elle l'a regardé s'éloigner, le vent dans le dos...

Et puis elle a vu une chatte, fille du diable, traverser la rue pleine de boue et s'en tirer, toute blanche des pattes.

Dans la buée de sa respiration qui s'interposait, avec le bout de son doigt, elle a écrit alors : BARONNE.

V

TRIPTYQUE FINAL

LA BÉNÉDICTION DES HUMBLES

Mary est venue voir Armand, garagiste, et son épouse.

— Ah ! s'écrie Armand, la main sur le cœur. Que Madame a été bonne pour nous autres! Jamais, jamais, Justine et moi, nous oublierons les bontés de Madame ! Et je peux dire que, si jamais Madame a besoin d'un coup de main ou de quoi que ce soit, je suis son homme, et Madame peut compter sur moi...

» Et à ce qu'il paraît que Madame se remarierait avec Monsieur le Baron de Cîmmé ? Oh ! Madame a bien raison !... A l'âge de Madame, on ne peut pas toujours pleurer, c'est vrai, il faut se faire une raison... n'est-ce pas, Justine ?

— Ah ! tout de même, quand je pense comme Madame a été bonne pour nous autres !! S'il y a une justice au ciel, Madame sera heureuse !

—

LA JUSTICE DU CIEL

Le château des Barons de Cîmmé montre, dominatrice, sa silhouette, que les entrepreneurs de ravalement ont complètement remise à neuf. Les tourelles que minait la consomption, réparées à chaux et à sable, dressent de nouveau, rondement, leurs reins solides et l'arrogance de leur tête pointue. Les rampes des terrasses descendent avec leurs rangs de balustres, ronds comme de beaux mollets. Les canalisations souterraines ont été rétablies, l'eau circule de nouveau, ainsi qu'un réseau de fluide vital en pleine chair ; les fleurs des massifs sont comme l'élite et le beau monde, au milieu de la verdure qui est comme la masse populaire, et tout cela a été sauvé par l'or de Mary, comme de pauvres épuisés par la transfusion du sang.

La vieille baronne de Cîmmé et Mary, sa chère fille, depuis quelque temps, appuyées l'une contre l'autre, se promènent au milieu de toute cette prospérité... Un appel joyeux leur fait lever la tête... Elles sourient à Damien, penché sur la terrasse... Il descend vers elles, aisé, souple, gracieux... On sent le garçon remis à flot et qui nage dans le contentement...

—

CONCESSION PERPÉTUELLE

A l'extrémité de la villa, M. Dumont-Carrier dort du dernier sommeil, sous un monument funéraire de toute beauté.

★

Chacun, dans sa situation, a tout ce qu'il lui faut.

JEANNE RAMEL CALS.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jean Psichari : *Ernest Renan, jugements et souvenirs*, les Editions du Monde Moderne. — Pierre Lasserre : *La Jeunesse d'Ernest Renan. Histoire de la crise religieuse au XIXe siècle. — I. De Tréguier à Saint-Sulpice. — II. Le drame de la Métaphysique chrétienne*, Garnier. — Jacques Rebot *Sous le chêne celtique*, Editions du Siècle. — Pierre Trahard : *La Jeunesse de Prosper Mérimée* (1803-1834), 2 vol., Champion. — Emile Magne : *Ninon de Lanclos*, Emile Paul. — John Charpentier : *Théodore de Banville. L'Homme et son œuvre*, Perrin.

Dans ce volume de *jugements et de souvenirs* sur **Ernest Renan**, M. Jean Psichari, écrivain et homme de science, a su associer à une critique vraiment scientifique et indépendante, l'émotion respectueuse de ses souvenirs personnels. Ce sont ces évocations directes qui donnent leur plus grande saveur et leur plus grande valeur à ce livre de bonne foi : « J'ai vécu dix ans dans son intimité, écrit M. Psichari de celui qui fut son beau-père, dans son intimité familiale. Je lui garde toujours une reconnaissance profonde de m'avoir jugé digne d'y être admis. » L'intimité familiale fut aussi une intimité avec la pensée et l'œuvre du Maître. Après avoir mis au point, avec un sens critique très averti, le degré et les limites de l'érudition de Renan, M. Jean Psichari conclut que Renan fut moins un savant qu'un penseur et un écrivain de génie : « Il a pensé sur les faits et sur les textes découverts par autrui. Il s'est formé une idée personnelle de Jésus, de l'époque de Jésus, des Apôtres, de saint Paul, et ainsi de suite jusqu'au ive siècle de notre ère. Cela n'est évidemment pas de la science. C'est de l'érudition utilisée et pensée. » Mais n'est-ce pas le rôle des hommes de science d'apporter des documents, des découvertes, à l'homme de génie qui leur donnera une valeur? Il faut se réjouir que Renan se soit contenté des documents recueillis par autrui, puisqu'il nous a donné « la pensée suscitée en lui par ces documents ».

En une note assez importante, M. Psichari énumère quelques fautes ou particularités grammaticales du style de Renan, spécifiant que ce n'est pas la correction grammaticale qui fait les grands écrivains : « Ce qui compte, c'est le style, c'est la pensée qui l'anime, et plus que le reste, le sentiment » ; au moins le sentiment intellectualisé.

Ce qui compte, c'est le style ! mais le style ne se dissocie pas de la pensée qu'il exprime. Et je veux souligner ici cette belle conception du style que professait Renan : « Ce n'était pas d'après lui, la répétition dans le mot qu'il fallait éviter, c'était la répétition dans l'idée... En réalité, les répétitions n'existent pas quand le mot employé est le mot juste. Et il peut l'être deux fois. » On pourrait même ajouter cette autre formule de style : il n'y a pas de synonymes. Des répétitions, observe M. Psichari, il y en a jusque dans *la Prière sur l'Acropole*, et « ces répétitions désapprouvées par les puristes nous livrent peut-être le secret de ce style extrêmement aisé et qui jamais ne s'arrête »...Quand donc, continue M. Psichari, Renan avait une répétition à enlever, « il ne cherchait pas de synonymes, il revenait voir au fond des choses. En un sens, le style pour lui n'existait pas. L'essentiel était l'idée. » Que cette leçon serve d'exemple aux jeunes écrivains, au moins à ceux qui ont des idées à exprimer. M. Psichari nous confie encore que « les ratures ne sont pas d'ordinaire dans les manuscrits de Renan (Oh ! Albalat !), qui, sur ce point, diffère essentiellement de M. Taine ; les manuscrits de ce dernier sont surchargés, labourés, tourmentés, malheureux, dirait-on, de mille remords, retours et polissures dont se tracassait le consciencieux écrivain. Ce sont, écrit M. Psichari, des courses incessantes et victorieuses après plus de clarté, travail géant d'un organisme délicat qui veut arriver à l'établissement de la logique suprême, sans réplique possible. » Ce que cherche Taine dans ces corrections, ce n'est pas une vaine parure de style, c'est la précision même d'une pensée subtile et difficile à capter. Ce qu'il trouve, ce n'est pas le mot le plus élégant, mais le mot juste — le seul — qui puisse exprimer son idée. Ce n'est plus là un travail de vaine rhétorique mais un travail purement intellectuel.

J'ai lu avec le plus vif intérêt le chapitre que M. Psichari consacre à Renan, Bossuet et Pascal écrivains. J'y cueille ce jugement sur Descartes, dont, écrit-il « la situation est particulière, puis-

qu'il nous a le premier, peut on dire, franchement dégagés du latin ». Il faut souligner cette remarque qui n'avait peut-être jamais été faite et qui ajoute encore à la gloire de Descartes, qui ainsi nous aurait à la fois libérés du latin et de la philosophie scholastique. Descartes, le premier philosophe moderne et le premier écrivain moderne. Jusqu'à lui, la philosophie s'appuie sur la révélation divine, et la langue sur la période cicéronienne.

Et cette remarque confirme la théorie de Renan sur le style : que l'essentiel, c'est l'idée et qu'il ne faut pas aller chercher des modèles de style chez des écrivains dont la pensée s'appuyait sur les Pères de l'Eglise. Je sais qu'il y a, à l'heure actuelle, une pléiade de jeunes écrivains qui cherchent (et ce qu'il y a de plus curieux) trouvent leurs directions philosophiques, si on peut dire, dans saint Thomas d'Aquin, mais la philosophie et la littérature n'ont vraiment rien à voir avec ces manifestations d'instinct vital. C'est d'ailleurs excellent au point de vue de l'énergie nationale, et on ne saurait trop décourager la culture de l'esprit critique et philosophique.

Je ne puis analyser toutes les pages de ce livre où l'on retrouvera le récit de la mort de Renan, hanté à ses dernières minutes par la lumière de l'Acropole et peut-être par l'image d'Athéna dont il fit la déesse de la Raison et de la Sagesse, et qui était et est toujours demeurée (car les dieux ne meurent pas) la déesse de la guerre, sortie du crâne de Zeus, « armée, lance au poing, égide au bras ».

Les doutes de sa vie s'étaient enfin transmués en cette certitude que l'adorant d'Athéna exprimait vingt-quatre heures avant sa mort :

Je sais qu'une fois mort rien ne restera de moi-même, je sais que je ne serai plus Rien ! Rien ! moi-même, je sais que je ne serai plus Rien, RIEN, RIEN.

Mais voici à la fin du volume, une étude émue, que M. Jean Psichari consacre à son fils Ernest Psichari, le plus célèbre des petits fils de Renan et qui apparaît à M. Psichari comme une « défaite significative de la philosophie renanienne », et qui me semble surtout une manifestation imprévisible du bouturage des races entremêlées. Redressement d'une race qui, après une floraison monstrueusement intellectuelle, repart vers la vie, les enthousiasmes religieux, et les héroïsmes fructifiants.

§

La Jeunesse d'Ernest Renan. *Histoire de la crise religieuse au XIXe siècle.* Cet ouvrage de M. Pierre Lasserre, dont voici les deux premiers volumes : *De Tréguier à Saint-Sulpice* et *le Drame de la Métaphysique chrétienne*, m'apparaît pour le XIXe siècle d'une importance égale à ce que fut le *Port Royal* de Sainte Beuve pour le XVIIe. M. Lasserre a revécu dans ces pages toute la crise religieuse de notre siècle, et a suivi pas à pas, doctrine par doctrine, idée par idée, toute la métaphysique chrétienne depuis le mysticisme grec, la philosophie scholastique jusqu'à la philosophie moderne, encore mystique, et jusqu'à la science expérimentale, encore religieuse. La conception de cet ouvrage, écrit M. Lasserre, dérive de cet aperçu que la crise religieuse personnelle de Renan est le raccourci de la crise religieuse des temps modernes : « Ce qui s'est passé en quatre ans dans ce jeune esprit reproduit, phase par phase, ce qui s'est passé en trois siècles dans une grande partie de l'élite intellectuelle de l'Occident. » L'intelligence de Renan apparaît à M. Lasserre comme une des plus réceptives et des plus sensibles de son siècle. Et c'est, écrit-il, ce qui nous inclinait à y chercher le reflet des siècles.

... M. Pierre Lasserre résume ainsi les raisons qui rendirent Renan incrédule, et, à sa suite, l'élite intellectuelle de l'Occident et même du monde civilisé :

Les quatre années de grand séminaire du jeune clerc ont été une crise d'esprit continue, qui se divise en deux périodes de deux ans : la période d'Issy et celle de Saint-Sulpice. Dans la première, il est tout à la philosophie ; dans la seconde, à l'exégèse et à la critique des Ecritures. La philosophie a commencé le travail de destruction, et elle l'a poussé au point de ne laisser au jeune homme qu'une croyance extrêmement fragile et comme démantelée. La critique l'a consommé.

Mais dans les premiers chapitres du tome premier, M. Lasserre avait déjà poussé ses investigations jusqu'aux plus lointaines origines celtiques de Renan, et, à ce propos, nous avait montré l'esprit celtique comme le perpétuel renouvellement de notre littérature, jusqu'au romantisme, introduit par Chateaubriand, le grand Celte qui n'avait pas eu besoin d'aller le « chercher en Allemagne, en Angleterre et en Scandinavie. » Il en avait « distillé l'essence de son propre fond ».

Mais observe M. Lasserre la belle fécondité poétique des Celtes au moyen âge avait duré peu : « Les temps qui ont suivi nous offrent un spectacle tout contraire, le spectacle d'une stérilité complète et singulièrement prolongée. »

Du XVe au commencement du XIXe siècle. C'est là, constate M. Lasserre, un fait paradoxal. Peut-être, mais ne lui trouverait-on pas une explication dans l'envahissement gréco-latin de la Renaissance qui aurait étouffé momentanément l'esprit celtique. Il resurgit de sous terre, en un fleuve puissant au XIXe siècle, avec Chateaubriand, La Mennais et Renan, et revivifie notre littérature et notre philosophie desséchées par un trop ardent classicisme.

Evoquant les pères de sa race, Renan écrivait dans ses *Essais de morale et de critique* : « Consolons-nous par nos chimères, par notre noblesse, par notre dédain; qui sait si nos rêves, à nous, ne sont pas plus vrais que la réalité ? Dieu m'est témoin, vieux pères, que ma seule joie, c'est que parfois je songe que je suis votre conscience, et que par moi vous arrivez à la vie et à la voix. »

Ah ! il ne songe pas aux factices dieux et déesses de l'Olympe et de la littérature latine. Par sa voix, c'est la race qui réagit, par delà les conquêtes et les directions imposées, contre César et les envahisseurs de notre sol et de nos traditions.

Je suis heureux de trouver dans le très beau livre de M. Jacques Reboul : **Sous le Chêne celtique**, une confirmation à ces idées. Dans cet ouvrage qui devrait se ranger en bonne place dans la bibliothèque de tous les lettrés, M. Reboul n'hésite pas à écrire :

> Le celtisme nous fournit la seule méthode efficace de compréhension nationale, pour le passé et pour le présent ; pour l'avenir, c'est l'unique force libre de fécondation. Elle est infinie dans sa forme et infiniment puissante dans son rôle, parce qu'elle se renouvelle en elle-même comme la race. C'est mieux qu'une doctrine : une matrice d'activité généreuse.

Renan se trouve être une merveilleuse illustration de cette doctrine, que je défends, après mon frère Remy, depuis de longues années, peut-être parce que notre hérédité nous a préservés de l'esclavage latin.

Tous les Français qui se proclament des Latins me semblent

toujours des vaincus, ivres de leur esclavage. Je ne suis pas un grand admirateur de Romain Rolland, mais à défaut d'une pensée sûre, il y a dans son œuvre des intuitions artistiques et musicales. Je l'écoute lorsqu'il écrit cette page que cite M. Jacques Reboul :

Notre âme profonde, l'âme de nos races celtiques, s'est, comme l'âme anglaise, enveloppée du mensonge de formes à demi-étrangères ; elle n'a presque jamais osé être elle tout entière ; elle a peur de se regarder nue.

Il faut avoir une âme de vaincu pour prétendre nous imposer l'unique culture classique. Nos classiques ? Ils sont plus vieux que Rome...

Un jour viendra, peut-être proche, où ce sera à ce point de vue celtique, que l'on établira une véritable histoire de notre littérature française. Quelle revision des valeurs ! Et l'on s'apercevra alors que notre grande richesse littéraire n'est pas le dix-septième siècle, mais le moyen âge, et cette résurrection de l'esprit celtique que fut le romantisme et tous ceux qui s'inspirèrent de cette tradition, les Chateaubriand, Renan, La Mennais, Barbey d'Aurevilly, et les plus grands poètes du symbolisme. Baudelaire lui aussi se retrouvant lui-même enfin dans l'œuvre de Poe, ce Celte, d'origine normande, et Mallarmé, ce génie pur de tout faux classicisme, ne sont-ils pas le véritable levain de notre poésie actuelle, dont quelques jeunes poètes vont encore chercher l'inspiration dans les pampas américaines, où traîne encore la robe blanche des druides ?

Et si M. André Gide, ivre de biblisme tolstoïen et d'épilepsie à la Dostoïewsky, prétend mener le jeune troupeau des écrivains français vers ces steppes salées de moralisme, ne le suivons pas ; laissons le s'égarer, avec sa petite troupe, vers cette Sibérie intellectuelle. Soyons immoralistes, mais avec héroïsme et amour. Un immoralisme qui s'appuie sur saint Paul et sur Calvin peut bien être immoral, ce qui est assez facile, mais jamais immoraliste, c'est-à-dire antichrétien.

§

M. Pierre Trahard consacre deux gros volumes à **La Jeunesse de Prosper Mérimée**, et c'est là un document critique d'une très grande valeur. Les amateurs d'inédit, écrit M. Trahard, feront bien de ne pas ouvrir mon livre. Qu'ils l'ou-

vrent cependant, car ils trouveront dans cet ouvrage un Mérimée peut être plus grand qu'ils ne le soupçonnaient. Il est tout de même un peu vain de se demander, comme le fait l'auteur, si Mérimée, ou si Stendhal furent classiques ou romantiques. Il faut élargir les définitions, et se demander plutôt ce que ces deux écrivains ont apporté de nouveau dans la littérature... Je n'hésite pas à les rattacher à la belle lignée des rénovateurs de l'esprit français au XIXe siècle, aux Renan et aux Lacordaire, étudiés par M. Lasserre. D'ailleurs au XIXe siècle, il n'y a plus de classiques ; il n'y a plus que de pâles néo-classiques.

M. Trahard nous avoue en outre qu'il n'a usé qu'avecla plus grande discrétion des documents que le hasard lui a apportés. Je suis convaincu, écrit-il, qu'ils modifieront peu la physionomie morale de Mérimée ou que, s'ils la modifient, ce ne sera pas à l'avantage du modèle. Ceci est grave. Qui sait, en effet, si ce qui aux yeux de M. Trahard diminuerait Mérimée ne le grandirait pas aux miens. Ensuite, ajoute l'auteur, « je crois que la pudeur doit avoir sa place dans la littérature comme dans les mœurs, et si je n'ai pas tout dit sur George Sand, sur Mme Lacoste ou sur Mme Délessert, c'est volontairement. Enfin, je n'attache qu'une importance relative aux menus faits de la vie quotidienne et j'ai étudié la vie de Mérimée surtout dans la mesure où elle explique son œuvre, quelques fois avec l'arrière-pensée que l'œuvre d'un écrivain détermine sa vie ». C'est plutôt la vie d'un écrivain qui détermine son œuvre, et dans cette vie il n'y a pas de petits faits qui n'aient leur importance au point de vue de la compréhension de l'œuvre. L'œuvre d'un écrivain, ce n'est en somme que sa vie intellectualisée. L'œuvre de Stendhal n'est pas autre chose, et l'œuvre de Mérimée. Mérimée, fut un peu, et peut-être beaucoup, le disciple de Stendhal. On voit d'après le passage cité, que M. Pierre Trahard, biographe de Mérimée, n'est guère stendhalien. Et pourquoi cette grande place laissée à la pudeur ? Peut-être pour nous faire rêver à des vices plus compliqués !

§

Je veux signaler le beau livre de luxe que M. Émile Magne a consacré à **Ninon de Lanclos**, et qui est dédié à Remy de Gourmont. On est émerveillé de l'aisance avec laquelle M. Émile

Magne évolue dans les milieux du XVIIe siècle ; il connaît personnellement tous ces personnages qu'il nous présente, et leurs âmes secrètes n'ont rien de secret pour lui. Avec quelle affectueuse admiration il nous raconte la vie de Ninon qui associa la beauté et la volupté à la philosophie. Modèle parfait de l'honnête femme comme Saint-Evremond, son ami, en fut la perfection humaine. On lira ce livre comme le plus passionnant des romans, parce qu'il émeut à la fois notre sensibilité et notre intelligence. Au sujet de Ninon, on écrirait une théorie de l'amour, et il faut donner sa vie en exemple aux belles femmes intelligentes de notre temps. M. Émile Magne nous apporte dans cet ouvrage, à côté d'une documentation nouvelle, des raisons nouvelles aussi d'aimer et d'admirer la belle Ninon de Lanclos, qui sut être une grande femme sans être féministe.

§

Voici la première étude vraiment complète que l'on ait écrite sur **Théodore de Banville**. M. John Charpentier, dans ce volume, ne se contente pas d'analyser l'œuvre de Banville et de nous dire la vie du poète, il fait œuvre de critique en situant cette œuvre dans la littérature et en nous donnant les raisons de son jugement. L'influence de Banville sur les jeunes générations de poètes fut plus grande qu'on ne le croit. Cette influence, constate M. Charpentier, complète ou contre-balance celle de Baudelaire, « en aidant notre génie à prendre conscience de ses qualités les plus lumineuses ». Il n'est pas aussi incantatoire ni aussi obsédant que Baudelaire, mais « son chant d'Ariel n'en propose pas moins de nouveaux thèmes lyriques aux poètes découragés par le prosaïsme des Parnassiens ». Quoique dépourvu du sens du mystère, il y a de « secrètes intentions, de sous-entendus dans sa grâce et dans son héroïsme ». Il ne nous laisse pas toujours « deviner que la réalité subit des transformations à travers sa conscience. Il se borne à l'élever à cette hauteur où tout, dans la sérénité ou la sublimité, s'harmonise ». Son grave défaut : la facilité. La postérité devra éliminer nombre de pièces de son œuvre lyrique. Mais, conclut M. Charpentier, « elle conservera à peu près intact son théâtre qui m'apparaît comme un des points culminants de notre art dramatique et le choix même qu'elle opérera parmi ses écrits en prose n'en réduira guère la voluptueuse et

rayonnante floraison ». Et je pense que ce jugement est exact — pour longtemps.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jean Cocteau : *Poésie*, « Nouvelle Revue française ».

Réunion intégrale de recueils précédents et d'un inédit, voici, de 1916 à 1923, *le Cap de Bonne Espérance, Discours du Grand Sommeil, Poésies, Vocabulaire, Plain Chant*, ce qu'a écrit de **Poésie** un poète encore jeune et des plus importants de notre époque, M. Jean Cocteau. Du maniérisme, une affectation d'agir, de sentir, surtout de s'exprimer par saccades et boutades scintillantes d'ironie désinvolte et impromptue, déconcertait, à sa grande joie, souvent le lecteur. De qualités foncières que l'auteur ne songeait à discipliner, l'élan spontané s'amusait lui-même en ses bonds inopinés et s'affirmait volontaire avec une gracieuse et juvénile arrogance, Et puis le temps n'est plus à la patiente méditation, à la contemplation qui se nourrit d'être prolongée jusqu'en extase assidue et confondue rêveusement avec son propre objectif. Aujourd'hui, une rapide indication suggère les analogies ; le geste suffit, riche des possibilités que nul ne prétend à fixer, ni seulement à énoncer. On ne développe plus ; la construction présente des matériaux dont l'utilisation se proportionne à l'inspiration, un détail implique l'ampleur de l'ensemble qui le soutient et le justifie. Procédés dont le mérite équivaut à d'autres. Les nouveaux venus y attachent un mérite exclusif, n'entrevoient pas qu'il n'est que relatif et, comme tout autre, évanescent, momentané, s'il ne se relie et ne se cimente et ne s'agglutine à la tradition même que, fous d'illusions, ils s'imaginent nier quand, au contraire, ils la renforcent.

Certes M. Jean Cocteau, dès ses débuts dont je perdrai souvenir, puisqu'il lui déplaît d'en rappeler lui-même les titres dans la liste de ses ouvrages précédemment parus, et dans *le Cap de Bonne Espérance*, le premier titre qui y soit rappelé à la mémoire, a pu s'enorgueillir de son apport ingénu et comme débridé de nouveauté, et, pour les esprits formés avant que le sien se fût révélé, il y a peine parfois à en saisir les sursauts et la direction. Je me flatte d'avoir été de ceux dont la curiosité et la sympathie ont été éveillées à son passage, mais, je l'avoue sans difficulté

ni détours, je ne me sentais pas entièrement séduit, réduit, subjugué, et il me fallait l'ensemble que nous donne l'édition nouvelle de son œuvre pour en comprendre la singulière et considérable importance. L'évolution d'un fier génie poétique s'y trouve incluse et d'un ensemble au suivant se nourrit, se purifie, s'affirme.

Curieusement, *le Cap de Bonne-Espérance* est abordé par le navigateur d'arabesques fuguées, de courants par écumes déferlées du Sud au Nord, vers l'Ouest en s'effarant à l'aurore et qui, parmi les grands flots convulsifs, passionnés, retenus et soudain aventurés selon les touches sollicitées en leurs directions successives d'un piano, court normalement ou brusque, va se résoudre en un accord plagal où leur signification se résume. Art, on dirait moins d'un musicien, quoiqu'il le soit assurément, et suprême, que de l'instrumentiste en qui il s'incorpore ou se traduit. Les sensations ne sont point concentrées, produites au jour à la guise adoptée par un poète, mais se transposent au frémissement ou qui glisse, ou qui s'affermit de doigts tantôt groupés, crochus ou distendus au long du clavier d'ivoire avec l'enlacement subtil de ses sonorités. Le *Discours du Grand Sommeil*, publié pour la première fois, mais composé de 1916 à 1918, participe (traduit de quoi ? De cette langue morte, de ce pays mort où mes amis sont morts) d'allures encore analogues. Mais le caprice d'enfant adulé y mêle moins de futilités à mesure que le pénètre le sentiment grave d'une solidarité profonde entre les hommes engagés dans l'atroce, lourde, si simple et fatale aventure de la guerre, voués à leur destin, frappés sans cause par la mort ou saccagés dans leur corps et dans leur vie pour toujours, et l'implacable ténacité des événements qui brisent leur espoir et leurs membres. Une fermeté nouvelle virilise la vision du poète, et s'y répercutent en profondeur l'émotion fraternelle, la pitié aimante, la résolution sans emphase et sans affectation. *Tour du secteur calme* est le titre d'un poème, vers libres mais de retentissement intime, des plus larges que je connaisse, écrits par un homme jeune qui fut dans la tourmente : cette mort du capitaine, tableau humain, intense, brûlant à la façon (d'ailleurs fort différente) d'un Walt Whitman, et cette *Malédiction du laurier*, « *Ma Mère* » *et la découverte de la Rose*...

Le choix que fait M. Cocteau des incidents significatifs se sim-

plifie et gagne en précision. Aux *premières larmes* de *Poésie* de 1920,

Un dahlia s'est lourd penché
après la pluie

constate-t-il en préambule ; l'aventure est détruite, le téléphone raccroché le lui a confirmé, et laisse, conclut-il,

Ma tête, éponge lourde
Au bord du corridor.

Dépouillé, c'est ainsi qu'il procède d'une image à son symbole, ou bien en direction inverse, ingénieusement.

Mais déjà ses lectures ont évolué, le rapprochent d'un grand centre universel, et essentiel, par *Vocabulaire 1922* et l'exaltent au splendide *Plain-Chant* l'année qui suit.

Cependant l'universelle sagesse ou la sérénité essentielle ne l'affermissent point encore ; malgré l'amplitude de tout ce qu'il a accueilli des âges accomplis, et de Ronsard, de Mallarmé, de Moréas, non moins que des classiques et de tel vivant, M. Henri de Régnier par exemple, pour l'amalgamer avec un goût exquis à ce qui constitue son fond personnel, il demeure par ferveur d'amitié, le fidèle aux illusions ardentes de sa jeunesse :

J'ai peine à soutenir le poids d'or des musées
Cet immense vaisseau
Combien me parle plus que leurs bouches usées
L'œuvre de Picasso...

Non que je lui reproche sa foi en l'œuvre de Picasso, j'en suis fort éloigné ; mais il considère encore, puérilement, que des œuvres conservées par les musées, les banales, comme il dit, sont usées. Il comprendra, un jour, qu'une œuvre de beauté (*a joy for ever*) est inépuisable, de quelque temps, de quelque mode qu'elle dépende. Il se peut que soient usées les méthodes selon lesquelles durant les siècles l'homme l'a interrogée, mais c'est à nous de nous renouveler, à rendre autrement sensibles et compréhensives nos questions ; l'œuvre nous répondra, pour peu que nous portions en nous le sentiment de sa beauté. C'est assez ; nous seuls, nous pouvons être faibles et usés : nous manquons d'intelligence et d'amour ; la beauté vraie ne cesse jamais de vivifier, de fortifier, de nourrir. Il s'agit seulement de la regarder avec des yeux ouverts ou diversement épris. Les poèmes les

mieux venus, les plus sûrs, les plus séduisants de M. Cocteau n'abolissent pas un peu de Virgile ou de Dante. Ils se surajoutent au trésor éternel, et il a raison de s'en enorgueillir :

Lorsque nos successeurs verront mon aventure,
Les ressorts, les cahots de ma belle voiture,
Ils s'émerveilleront d'un si noble parcours.
Mais ceux qui maintenant regardent mon passage
Me trouvent maladroit, chacun se jugeant sage
Et veulent imposer leur route à mes amours.

Quoi, vous avez écrit LE CAP, VOCABULAIRE ?
Vous écrivez ceci ! Vous ne pouvez me plaire.
L'homme aime l'uniforme et qu'on n'en change point.
Mais après notre mort se livre notre course,
La voiture s'étoile ainsi qu'une Grande Ourse,
Et nos fruits aigrelets se révèlent à point.

Quelque part, le poète affirme fièrement que si, à l'heure présente, soudain la mort le saisissait, son œuvre resterait, attesterait son passage parmi les hommes terrestres. Il a raison. Et je ne puis m'empêcher de penser que l'anthologie qu'on en composerait formerait un choix exquis de poèmes frais, jeunes, tendres ou spirituels, peu crédules aux visions imposées ou routinières, souvent coupés d'accès d'impatience, mais aussi de grâce impertinente, tout pénétrés d'attentive et chaleureuse amitié, avant même de s'achever en ce « plain chant » ordonné, harmonieux, par places puissant avec ces retours du poète sur lui-même, sur son passé, sur ses affections et ses illusions et sa gravité pensive en face de l'avenir. Je ne bannirais pas même de ce choix quelques-unes, qu'elles soient ou non avouées pour telles, de ces *Cocardes* ou autres « pièces plaisantes », trilles ou fantaisies modulées sur « le mirliton d'Irène » — esprit d'invention dans le rapprochement des images ou des mots, pétillement, scintillations ; par exemple, pris au hasard, *le Vésuve* :

Naples, ses tarentelles
Montrent son joli pied ;
Mais la belle en dentelles
Fume comme un troupier.

« Vers de circonstance » ; épigraphes légères et jolies. Qui n'en avouerait le charme ?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Francis Jammes: *Les Robinsons basques*, Editions du « Mercure de France ». — Pierre Bost : *Homicide par imprudence*, Editions Fast ; *Hercule et Mademoiselle*, Librairie Gallimard. — Henry Champly : *L'Homme qui paye*, E Flammarion. — Georges Girard : *Les Vainqueurs*, Editions de la « Nouvelle Revue Française ». — Louis Roubaud : *Les enfants de Caïn*, B. Grasset. — Georges Lecomte : *Le mort saisit le vif*, E. Fasquelle. — Henry Bordeaux : *L'Amour et le bonheur*, Librairie Plon. — Franc-Nohain : *Les Salles d'attente*, Renaissance du Livre. — Mémento.

Les Robinsons basques, par Francis Jammes. — Pour que Francis Jammes lui ouvre une grotte dont il tient la clef et qui renferme un trésor, un juif, Jacob Meyer, de ceux « qui portent besicles de corne sur nez crochu », imagine de lui réciter un conte, composé par son neveu, et de le lui donner pour une authentique légende. Cette légende ne relate rien moins que les origines merveilleuses de la race basque ; et comme elle resplendit de la plus fraîche, de la plus riante et de la plus colorée des poésies, Jammes, qui n'est pas un tigre, se laisserait toucher par le nouvel Orphée, s'il ne discernait dans son récit certains archaïsmes ou des raffinements d'un modernisme suspect. Aussi bien, dans une crise de somnambulisme, Eliezer, le neveu du conteur, lui confesse-t-il, une nuit, la ruse de son oncle. C'est au tour du poète d'Orthez de tromper le trompeur. Il introduit les Juifs dans la grotte convoitée, mais après avoir rendu le trésor qu'elle contenait à son légitime propriétaire, et avoir remplacé ledit trésor par une jeune fille d'une grande beauté, costumée et parée selon la tradition même de la légende que le subtil Eliezer inventa. Jacob est foudroyé ; mais Eliezer a reçu le coup de foudre... et la grâce l'a touché ! Il se convertit et épouse la vierge que substitua Jammes à la fortune dont son oncle voulait s'emparer. Victoire chrétienne. Jammes a rendu le bien pour le mal. Au vrai, il se sentait tout plein d'indulgence pour le génie de son mystificateur, car Eliezer a des inventions délicieuses. Dans le folklore oriental, ce juif a puisé les images, comme le marchand les trésors dans la grotte d'Ali-Baba, et il en a ajouté de son cru. Mais je ne serai pas dupe à mon tour, et c'est à M. Jammes que je veux faire hommage de mon admiration pour le charme de son récit, par endroits si finement malicieux ou humoristique, et toujours d'une délicatesse et d'un raffinement précieux, dans sa simplicité même. *Les Robinsons*

basques sont dignes de ce *Roman du lièvre* dont mes jeunes années s'enchantèrent.

Homicide par imprudence. — Hercule et Mademoiselle, par Pierre Bost. « Chez mes confrères, écrivait Marivaux, l'amour est en querelle avec ce qui l'environne... Chez moi, il n'est en querelle qu'avec lui seul, et finit par être heureux malgré lui ». M. Pierre Bost, qu'il s'en doute ou non, est un disciple de Marivaux, et le roman qu'il a écrit rappelle beaucoup *le Jeu de l'amour et du hasard*. Son héros ne lutte qu'avec ses scrupules ou sa timidité pour ne pas avouer son amour, et il faut que l'objet de cet amour soit sur le point d'appartenir à un rival pour qu'il se détermine à se déclarer. Résultat : un homicide, car le rival qu'il se croyait préféré met fin à ses jours quand il s'aperçoit de l'entente qui s'est faite à ses dépens. M. Bost a de la subtilité. Son roman abonde en jolis et délicats détails, mais qui ne laissent pas de faire surcharge et qui sont un peu précieux. Assez vains aussi parfois. Risquerai-je qu'il est de ces écrivains dont le talent s'enrichirait de tout ce qu'on leur retrancherait? C'est qu'il est bien jeune encore. Il semble donner raison, en outre, à M. François-Albert quand celui ci disait que nos étudiants ne travaillent pas. Non tellement qu'il nous montre son héros et les camarades de son héros s'amusant, que parce qu'on ne voit aucun reflet de leurs studieuses occupations dans leur vie. Ils paraissent n'avoir aucun souci de leur avenir, et cela expliquerait que tant de jeunes gens se mettent aujourd'hui à écrire, faute d'avoir su choisir une carrière plus sérieuse que celle de romancier... J'ai trouvé supérieur à *Homicide par imprudence*, qui me semble une petite œuvre très auto-biographique, le recueil de nouvelles que M. Bost a publié peu après, sous le titre d'*Hercule et Mademoiselle*. La première, surtout, de ces nouvelles, est d'une qualité remarquable, et d'une très profonde vérité sous son ironie, fort savoureuse elle-même, d'ailleurs. L'histoire de cette vieille fille qui, ayant fait castrer un matou trop coureur, cesse de s'intéresser à ce même matou une fois supprimée la cause qui l'incitait à des fugues, révèle de la part de son auteur un réel talent. Je pensais au célèbre *Cœur simple* de Flaubert en lisant *Hercule et Mademoiselle*, et je dois avouer que je trouvais d'une plus émouvante humanité que l'amour de la servante pour son perroquet, celui de Mlle de Rage

pour son chat. Après cela, M. Bost me pardonnera de lui dire tout net que *Méningite sentimentale* m'a paru presque puéril, si *Fumée sans feu* est d'une très fine observation et si *Les Détours inutiles* — où l'on retrouve quelque chose d'*Homicide par imprudence* — contient d'excellentes observations psychologiques.

L'Homme qui paye, par Henry Champly. La courtisane Jany ayant, par désir de luxe, épousé un prince fastueux, mais barbare, souffre atrocement dans sa chair meurtrie des anormales exigences de son mari. Prisonnière de celui qu'elle se flattait d'asservir à son charme, elle subit, d'abord, à la fois par vénalité, orgueil et goût du danger, puis se révolte et l'abat, un soir, d'un coup de revolver. Arrêtée sur le territoire anglais où elle commit son acte de désespoir, elle est jugée au tribunal d'un pays dont elle ignore la langue, mais, après d'angoissants débats, triomphalement acquittée. Par plus d'un détail, l'aventure de Jany rappelle celle, toute récente, d'une autre femme, qui, d'un nabab aussi, se rendit meurtrière. Sans doute, M. Champly dut-il s'inspirer de ce drame ou le reprendre, en l'interprétant à sa manière, pour en dégager en même temps que les éléments d'une étude psychologique, les données d'un problème social. Sur le tableau de mœurs qu'il brosse nerveusement du monde de la galanterie cosmopolite actuelle, le portrait de son héroïne se détache, avec un réalisme hardi. Je préfère d'autres romans de M. Champly, qui a un sens d'observation aigu, l'âme généreuse, mais l'esprit amer. Celui-ci, cependant, intéresse, émeut, et, par son audace, étonne. Il faut que M. Champly soit bien maître de son art, pour avoir su ne se jamais départir d'une subtile réserve en nous révélant ce qu'il nous révèle... Son évocation de l'atmosphère d'une *court* britannique est excellente, quoique son roman m'ait semblé, par endroits, cursivement écrit.

Les Vainqueurs, par Georges Girard. Je trouve très bien que le livre de M. Girard ait obtenu le prix de la Renaissance. C'est une œuvre probe, et qui relate les faits de la guerre avec impartialité. Mais si le jury qui a couronné *Les Vainqueurs* (titre prédestiné) avait pour mission de désigner un roman, nul doute qu'il eût dû porter ailleurs son attention. Le livre de M. Girard n'est qu'un document — de premier ordre — et qui reproduit avec tant d'exactitude la vérité qu'il ressemble à un reportage. L'imagination en est absente, et cette vue de l'esprit

ou ce sentiment particulier de la vie qui traduit la personnalité profonde d'un écrivain. Les choses ont dû se passer comme M. Girard les raconte. Et M. Girard, pour les raconter, a certainement pris des notes au jour la journée. Pions obscurs du vaste échiquier sur lequel s'est jouée la destinée de la France, les soldats de M. Girard ont su moins de la victoire de la Marne que le héros de Stendhal de la bataille de Waterloo ou que celui de Zola du désastre de Sedan. *Mais le lecteur sait pour eux*, ou croit savoir... Et c'est ce qui lui fait trouver moins oppressant le fardeau de leurs peines. Rupture d'équilibre, donc ? Point. Au lieu de notre certitude, les vaincus de Charleroi n'avaient-ils pas leur espoir ou leur illusion ? Ainsi, la réalité, qui pourrait paraître altérée, n'est que transposée. Faut-il contester à M. Girard le mérite d'avoir consciemment opéré cette transposition ? Je préfère lui en laisser tout le bénéfice.

Les enfants de Caïn, par Louis Roubaud. Un reportage, encore, et plus nettement accusé que le pseudo-roman de M. Girard, ce livre sur les colonies correctionnelles et les écoles de préservation, qui nous promène d'Aniane à Belle-Isle et à Doullens, et, chaque fois, nous fait entrer de plain-pied dans ces enfers de la jeunesse malheureuse ou misérable. M. Roubaud est un témoin impartial, qui sait qu'un trait vrai, avec simplicité rapporté, impressionne plus, quand il s'agit de plaider pour une cause digne d'intérêt, que toutes les exagérations de l'éloquence ou que les fantaisies de l'imagination. Mais cet esprit, si positif qu'il soit, ne laisse pas d'ancrer en moi la conviction qu'un nouveau romantisme s'épanouit à l'heure actuelle. Le goût de l'intense et la curiosité de l'exceptionnel, voilà ce qui caractérise ce romantisme. M. Roubaud ne gesticule point. Son geste est précis ; mais il a de la sympathie pour les beaux cas, et ce sont eux que son geste désigne le plus volontiers. Reste l'utilité de son entreprise. Nul, s'il a le cœur bien placé, ne contestera que le régime de nos écoles pénitentiaires ne soit indigne d'un grand peuple civilisé, et qu'il y ait beaucoup à faire pour en améliorer les conditions.

Le mort saisit le vif, par Georges Lecomte. Une famille noble, mais pauvre : les Champbourguet, avec deux filles, Christiane et Isabelle, qu'on trouve charmantes, mais qu'on n'épouse pas, parce qu'elles sont sans dot. Coup de théâtre : la tante des

Champbourguet meurt, leur laissant une fortune considérable. Aussitôt les fiancés se présentent pour Christiane et Isabelle. Mais, nouveau coup de théâtre : Champbourguet découvre, dans le tiroir secret d'un meuble, un testament par lequel sa tante lègue tous ses biens à son notaire. Au lieu de détruire ce document qui le ruine, l'intègre gentilhomme le porte chez son propre tabellion. Conséquence : le fiancé d'Isabelle se défile. Si celui de Christiane — non moins désintéressé, certes — ne reprend pas sa parole, c'est qu'il a le souci de son avenir, et redoute de passer pour un mufle... Troisième coup de théâtre : le testament était un faux. Les Champbourget rentrent en possession de la fortune de leur tante, et Isabelle qui a trouvé, dans la pauvreté, un homme qui l'aime, sera heureuse, tandis que Christiane s'isolera dans une sorte de résignation digne et froide, sinon de pessimisme altier. Un roman adroitement mené, comme on voit, aux péripéties dramatiques, et qui se lit avec intérêt. La manière de M. Lecomte n'est point de demain, ni peut-être d'aujourd'hui. Mais elle offre toute la sécurité désirable. M. Lecomte confirme ses qualités d'observateur des mœurs. Il ne manque pas de verve, en outre, et ses portraits sont bien venus, si l'on ne saurait dire qu'ils révèlent un profond psychologue.

L'amour et le bonheur, par Henry Bordeaux. M. Bordeaux est Savoyard, comme Joseph de Maistre, et il invoque cette origine pour justifier le goût qu'il a d'envisager les choses par leur côté « plaisant et ironique ». On ne s'était guère aperçu, jusqu'ici, d'une telle tendance chez l'auteur des *Yeux qui s'ouvrent* et de *La neige sur les pas*. Mais la longue nouvelle qui donne son titre au présent recueil de récits ne laisse point d'être narquoise, en effet, voire caricaturale, et d'attester que M. Bordeaux considère avec amertume les ravages que fait dans les âmes la passion littéraire, et plus encore la publicité qui exploite cette passion. Je crois qu'il faut en prendre son parti, et que cela passera, à cause de l'exagération même de la réclame. Du moins, c'est ce que je me répète, comme je ne cesse de me redire que les guerres finiront à force, pour les hommes, de perfectionner sans cesse leurs moyens de destruction...

Les salles d'attente, par Franc-Nohain. Voltaire avait choisi Venise et l'époque du carnaval pour réunir ses rois en exil, mais il préparait, sans s'en rendre compte, la voie au romantisme déco-

ratif, et ce romantisme est passé. M. Franc-Nohain ne va pas si loin chercher le lieu où faire se rencontrer ses personnages. C'est dans des gares, et des gares parisiennes ou pas trop éloignées de Paris, je suppose, qu'il rassemble ceux-ci en les empruntant, du reste, à tous les mondes. Il leur fait jouer la comédie à l'improviste, avec cette verveuse et savoureuse cocasserie qui, elle, n'a pas attendu le romantisme pour exister, qui lui survit, et qui n'est vraiment que de chez nous. Je suis de ceux qu'amuse l'invention fantaisiste du poète gavroche de *La chanson des trains et des gares*. L'admirable, à son sens, est qu'elle n'a jamais besoin pour nous faire rire d'avoir recours au scandale, et qu'elle ignore la méchanceté.

Mémento. — *La valse d'or*, par Jean-Joseph Renaud (Fasquelle), nous conte agréablement l'histoire d'une femme qui, subitement ruinée, s'éprend du richissime industriel que, pour ne pas déchoir, elle épousa. Psychologie juste. Descriptions bien faites. M. J.-J. Renaud ne redoute pas d'user de ces effets auxquels recourait Henry Bataille dans *Maman Colibri*, par exemple, où un air de Chopin se faisait entendre à point nommé pour provoquer notre émotion... — M. Ferdinand Duchêne poursuit sa remarquable série des « Barbaresques ». Le troisième volume de ladite série, *Au pied des monts éternels* (Albin Michel), se passe en Kabylie, et nous montre l'âme des Arabes et des Berbères obstinément fanatique et fidèle à ses traditions de ruse et de cruauté. M. Duchêne est un bon peintre et qui nous renseigne abondamment sur un pays qu'il connaît bien. — Le recueil de nouvelles posthumes d'Emile Nolly (*Le mariage de Bep Mao* (Calmann-Lévy) vaut surtout par la première, à laquelle il emprunte son titre, et qui est d'une ironie fort joliment philosophique. Mœurs chinoises. Vérité de tous les pays et de tous les temps. Emile Nolly contait avec art et il aimait passionnément l'Orient. — M. Frédéric Boutet qui, pour un public fidèle, écrit un conte chaque semaine, a réuni, pour ce même public, une quarantaine de ces contes en volume sous ce titre aguicheur : *Totote et Cie* (E. Flammarion). Il n'y a pas de raison pour que, l'ayant lu, on ne veuille le relire. M. Boutet a de la bonne humeur, un certain sens scénique du pittoresque. Il réalise avec esprit son ambition qui est d'amuser sans fatigue. — *Avec toi sur le lac*, de M. Edouard de Keyser (Nouvelle Revue critique), est un hymne ou, plutôt, un chant un peu précieux en l'honneur de la bien-aimée. J'ai plusieurs fois pensé, en écoutant la sérénade des sérénades de M. de Keyser, aux petits airs de flûte ou de mirliton de l'auteur de *Toi et Moi*. Mais il y a de la solitude autour des amants de M. de Keyser, tandis que tout

un papotage bourgeois enveloppe le couple de M. Géraldy. C'est une des raisons pourquoi je doute qu'*Avec toi sur le lac* ait le même succès de librairie que *Toi et moi*.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Robe d'un soir, pièce en quatre actes, en vers, de Mme Rosemonde Gérard, musique de scène de M. Claude Corbreuse, Odéon, 29 mai. — *La Cavalière Elsa*, tragédie en quatre actes de Paul Demasy sur un thème de Pierre Mac Orlan, Studio des Champs-Elysées, 2 juin. — Deuxième spectacle des *Jonchets*, salle Adyar, 10 juin.

Presque simultanément, la Comédie-Française et l'Odéon ont représenté, l'une *La Nuit des Amants*, très mauvaise pièce en vers de M. Maurice Rostand, l'autre **La Robe d'un soir**, très mauvaise pièce en vers de Mme Rosemonde Gérard. Or, des bruits circulent. On murmure que, pour se faire jouer, le fils et la veuve d'Edmond Rostand utilisent les œuvres de ce dernier comme valeurs d'échange. Je répète les choses comme on les dit, je les atténue plutôt. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans ? Je voudrais bien le savoir, et c'est pourquoi, sans m'embarrasser de circonlocutions trop élégantes, je pose ouvertement la question et presse les intéressés d'y répondre. Elle est grave. Elle est d'ordre public. Il s'agit en l'espèce de deux théâtres d'Etat subventionnés par les contribuables et dont la gestion relève donc, dans une certaine mesure, de l'opinion. La *Nuit des Amants* et *La Robe d'un soir* sont deux pièces si médiocres, si détestables, que notre seule qualité de citoyens nous autorise à protester contre le fait qu'elles aient été montées sur des scènes que nos impôts contribuent à faire vivre. Ou le comité de lecture de la Comédie-Française et M. Gémier, qui les ont reçues, les trouvent bonnes, et dans ce cas leur compétence est en cause ; ou ils les ont accueillies à leurs corps défendant, et nous désirons savoir si les arguments qui ont emporté leur décision sont de la nature de ceux qui se colportent de bouche en bouche. Mme Gérard et M. Rostand vont s'émouvoir peut-être de ce qui se dit sur ce sujet et me remercier de le leur apprendre. J'accepte d'avance l'expression de leur gratitude.

Pour une comédie musicale genre *Dédé*, *La robe d'un soir* eût fourni un excellent scénario, à condition toutefois que la su-

crerie sentimentale en fût corrigée par une bonne pinte de gaillardise. Voici. Dans un atelier de broderie situé rue du Dragon (emplacement bizarre), vit une ouvrière incomparable qui répond au nom de Midinette. Si vous ou moi avions à mettre à la scène un personnage de jeune ouvrière, nous nous garderions bien, n'est-ce pas, de la surnommer Midinette ? Cela nous paraîtrait trop banal, trop bêta. Mais Mme Rosemonde Gérard a trouvé Midinette du dernier fin, et ce simple détail donne la mesure de son imagination et de sa fantaisie. Le patron de Midinette, lui, s'appelle M. Lulu. Il nous apparaît au premier acte dans un smoking blanc qui est exactement le costume d'un compère de revue.... Ah ! qu'il fait chaud ! Aurai-je jamais le courage d'aller jusqu'au bout de ce fastidieux résumé ? Métier terrible que le nôtre ! Après avoir passé au théâtre une soirée lourde de stupeur et d'ennui, en passer une autre, chez soi, à revivre la première, la plume à la main ! « Qui vous y force ? me direz-vous. A votre défaut, votre rubrique eût été sans doute confiée à de meilleurs soins ! » — J'en tombe d'accord, mais j'ai la faiblesse d'aimer le théâtre et de me plaire aux bonnes pièces. Ne m'accablez pas, c'est un vice qui se paie cher. Donc, une cliente de M. Lulu, qu'on nous présente sous l'appellation de la Marquise, a, dans un mouvement d'agacement causé par l'incendie de son château, déchiré la belle robe brodée pour elle dans l'atelier de la rue du Dragon. Il faut réparer le désastre séance tenante, ou la Marquise ira désormais se fournir ailleurs. Que c'est bête, mon Dieu, que c'est bête ! Réparer la robe en l'espace de quelques instants, aucune brodeuse n'en est capable, sauf, naturellement, Midinette. Justement, Midinette n'a pas de domicile, elle loge à l'atelier. Quand je vous dis que c'est complètement idiot ! Il ne lui en coûte donc point de faire quelques heures de travail supplémentaire. Elle se met à l'ouvrage et en un tournemain, c'est fait, la robe est réparée ; la Marquise, qui s'est dérangée en personne pour venir la chercher, n'a plus qu'à la mettre. Mais une idée la traverse. La belle robe, c'est Midinette aux doigts de fée qui va la porter pour se rendre, ainsi vêtue, au bal. Midinette endosse la robe et disparaît, et c'est la Marquise qui gardera l'atelier. Hein, est-ce bête ? Mais un rapin du voisinage... Non, non, il n'y a pas de puissance au monde qui puisse m'obliger à consacrer une minute de plus à cette pièce d'une niaiserie sans précédent sur une scène

littéraire. Des vers, je ne dirai rien, ils sont à la hauteur de l'anecdote. Passons.

§

M. Paul Demasy a tiré une tragédie moderne, en quatre actes, de **la Cavalière Elsa**, un des romans les plus caractéristiques de la troisième manière de Pierre Mac Orlan, la première étant celle du *Rire jaune* et la deuxième celle de *L'Etoile matutine*. De l'humour macabre, Mac Orlan a évolué à travers le roman de piraterie vers une forme de récit épique et prophétique, sans nul dommage pour sa tournure d'esprit très personnelle, faite de familiarité bourrue, de bon garçonnisme anxieux, de goguenardise grinçante. De là, dans tout ce qu'il fait, un ton particulier qu'on retrouve dans sa conversation, et qui constitue l'attrait le moins contestable de ses ouvrages, mais qu'il était impossible à M. Demasy de transcrire pour le théâtre. Ce qui appartient à Mac Orlan, dans la pièce jouée par la troupe de M. Baty au Studio des Champs-Elysées, réside dans l'idée générale de l'œuvre, la conception des personnages et le gros de l'intrigue. L'agencement et le style sont de M. Demasy, ainsi que certaines retouches données aux caractères et qui font d'Hamlet, par exemple, le véritable héros de la pièce. Est-ce la faute de l'interprète ? A la scène la Cavalière tourne un peu trop à la petite femme, jouet fragile entre les mains d'Hamlet, Mlle Marguerite Jamoïs n'a ni le physique ni le tempérament d'un rôle qui, au surplus, implique des arrière-plans d'une cérébralité assez poussée. Au contraire, M. Manuel Delaître (Hamlet) est tout à fait dans la peau du personnage. Cet artiste de nationalité belge mérite de retenir l'attention des directeurs parisiens, mais ceux-ci ont sans doute d'autres chats à fouetter. L'ensemble de l'interprétation est convenable, réserve faite de l'acteur qui joue le rôle de Bogaert, l'officier de marine — dans le roman, c'est un peintre montmartrois — pour l'amour duquel la Cavalière lâche sa mission et renonce à la vie. Ce sentiment de la Cavalière à l'égard de Bogaert eût dû, semble-t-il, être marqué davantage. On ne s'explique pas bien non plus la raison pour laquelle Hamlet, prenant son surnom trop au sérieux, revêt le travesti shakespaerien. Symbolisme de Mi-Carême ! Comme un frac strictement ajusté eût mieux fait l'affaire ! Quoi qu'il en soit, excellente soirée pour la littérature,

sinon pour ce qu'on appelle vulgairement le théâtre. Il n'y a rien de commun entre *la Cavalière Elsa* et le bolchévisme de MM. Trotsky et Çachin. La pièce de M. Demasy et le roman de Mac Orlan n'en offrent qu'une transposition baudelairienne. Cette Cavalière qui promet à ses troupes la conquête des étoiles fera sourire son Excellence M. Krassine, mais les bourgeois français qui l'écouteront vociférer sentiront passer le frisson du grand soir, et ils rentreront chez eux sur une impression, en somme, salutaire.

§

Je n'avais pas vu le premier spectacle des **Jonchets** Voici l'avertissement placé par leur directeur, M. Louis Valray, en tête de leur nouveau programme :

Les Jonchets se présentent à vous pour la deuxième fois.

L'accueil fait à leur premier spectacle a étayé leur effort, et ils rentrent dans la bataille après une préparation soutenue.

Ils ont pu, en développant leur mouvement, affirmer leurs tendances et préciser les formes qu'ils recherchent. Ils savent bien qu'en voulant ainsi dégager leur caractère en toute indépendance, ils perdront des adeptes parmi la foule, mais ils espèrent se créer aussi des partisans sincères et sûrs, en un mot des amis.

Formons-nous un groupement d'Avant-Garde ? Le mot, étiquette facile pour beaucoup de programmes, a une apparence pompeuse. Ce qui est certain, c'est que nous sommes ennemis de la cristallisation des vieilles formules et que nous ne nous sentons pas liés par le respect aveugle de la tradition.

L'art théâtral, qui englobe tous les autres, doit, comme eux, suivre la constante évolution des choses pour demeurer vivant.

Les moyens des Jonchets sont simples, très simples, puisqu'ils ont comme seul capital leurs aptitudes et leur volonté. Cela les oblige à tout exécuter par eux-mêmes dans la discipline volontaire qu'ils se sont imposée : décors, costumes, musique de scène, se plient ainsi d'autant mieux à une conception unique et concourent tout naturellement à l'harmonie d'ensemble ; l'interprétation, soumise à la même pensée directrice d'unité et de composition, sert l'œuvre avec désintéressement, en toute probité artistique.

Notre réalisation aura-t-elle été assez proche de notre rêve ? Vous nous le direz. Oubliez, comme nous le faisons nous-même, nos grandes difficultés, notre long effort, pour ne voir que le résultat. C'est sur lui que nous voulons être jugés.

Eh bien, le second spectacle des *Jonchets*, à la salle Adyar, avenue Rapp, n'a pas manqué d'intérêt. On nous a donné d'abord l'*article 330* de Courteline, joué d'une façon passable, puis un acte de Mme Anne Valray, *Une visite*, beaucoup trop long, mais où l'auteur, s'il disposait d'une meilleure voix, se fût assuré un joli succès d'interprète, et enfin *Le premier bouilleur*, de Tolstoï, sorte de « mystère » antialcoolique, dont la mise en scène consciencieuse fait honneur à la jeune et zélée compagnie des *Jonchets*. Il ne reste à celle-ci qu'à trouver de bonnes pièces pour se situer à une place de premier plan dans le théâtre d'avant garde. Hélas! l'exemple de Copeau, de Dullin, de Jouvet, de Baty, prouve trop bien que ce sont les bonnes pièces qui manquent le plus.

ANDRÉ BILLY.

HISTOIRE

Robert de la Sizeranne : *César Borgia et le Duc d'Urbino*, 1502-1503, Hachette. — Emile Gabory : *La Révolution et la Vendée*, d'après des documents inédits, Perrin et Cie. — G. Lenôtre : *Monsieur de Charette*, le Roi de Vendée, Hachette. — Jacques Reboul : *M. Bainville contre l'Histoire de France*, Editions du Siècle. — Mémento.

En lisant, — dans la bibliographie des ouvrages consultés par M. Robert de la Sizeranne pour ce livre sur **César Borgia et le Duc d'Urbino**, — le nom de Ferdinand Gregorovius, esthète de l'Histoire et petit cousin intellectuel de Burckhardt et de Renan, une curiosité m'a pris, et je me suis mis à feuilleter les présentes pages sur les Borgia. De même qu'il m'est arrivé de passer un ou deux bons moments avec Gregorovius (*Lucrezia Borgia*, etc.), de même je ne me suis pas ennuyé avec M. de la Sizeranne, quelques différences qu'on trouve ici.

Son livre est l'histoire d'un épisode de la conquête violente des Romagnes par César Borgia : la dépossession du duc d'Urbino, Guidobaldo de Montefeltro. L'invasion « brusquée » du Duché neutre, en pleine paix, au mépris des traités, après des assurances d'amitié et le resserrement des relations existantes, après, ce qui est un comble, une contribution en hommes et en argent fournie par le duc d'Urbino, cette invasion soudaine et féroce comme un bond de tigre est tout à fait dans la meilleure manière de César Borgia. Les deux fuites de Guidobaldo, ses deux séjours à

Venise qui lui donne par intérêt un refuge, ses deux retours, dont le second fut définitif grâce à la mort du pape Alexandre VI et à la déconfiture terrible qui s'ensuivit pour César son fils, mouvementent de façon attachante le récit. Le condottiere du Saint-Siège, certes, au cours de cette guerre, ne fit qu'une bouchée du droit des gens. Un exemple, un seul, et qui suffit. Après s'être solennellement réconcilié avec les Confédérés, César les fait immédiatement assassiner. C'est fort succinet.

Tout de même, dans cet ouvrage, chronique colorée, vive et rapide, plus qu'histoire détaillée, les guerres de la Papauté, à cette époque, peuvent ne point paraître suffisamment expliquées. Le personnage de César Borgia risque d'y perdre quelque peu. Non que nous ignorions ainsi des raisons capables de l'innocenter; Burckhardt, qui l'a étudié, parle « du comble de sa perversité » et dit que « la manière dont il isole son père nous fait vraiment frissonner d'horreur ». Mais on saisirait mieux les mobiles qui le poussent; partant on le comprendrait mieux lui-même. La situation de la Papauté, lorsque Alexandre VI ceignit la tiare, était celle-ci :

Le long séjour des papes à Rome, les tentatives du peuple pour recouvrer ses franchises municipales, les privilèges des barons romains connus sous le nom de vicaires du Saint-Siège, les droits de souverains qu'ils avaient obtenus, soit des empereurs, soit des papes, leurs parents, sur les domaines de l'Eglise, avaient considérablement affaibli le pouvoir temporel du souverain pontife, et diminué le trésor public. Alexandre s'appliqua tout entier à changer cet état de choses à son profit. Il songea principalement à dépouiller des voisins puissants, presque tous Gibelins (du parti des empereurs), qu'il regardait comme des usurpateurs. Tels étaient les princes d'Este à Ferrare, les Bentivoglio à Bologne, les Malatesta à Rimini, les Manfredi à Faënza, les Colonna dans Ostie, les Montefeltri dans Urbin, les Orsini, les Savelli, les Vitelli, etc. (1).

Cette nécessité où se trouvait la papauté de vaincre de puissants rivaux temporels, sous peine d'être vaincue elle-même et peut-être de disparaître en fait, — voilà ce qu'il faut avoir en vue quand on parle des guerres de César Borgia. Sans doute, lui et son père Alexandre VI recherchèrent en même temps leur avan-

(1) Voir l'article Alexandre VI, dans la *Nouvelle Biographie Générale* de Firmin-Didot.

tage personnel; mais ils n'en étaient pas moins dans la vraie ligne de la politique romaine, celle d'Innocent III (1). Sans doute encore, aucun scrupule n'intervint jamais dans leur emploi de moyens. Mais la trahison était alors un principe de la politique. La politique d'Alexandre VI et les guerres de César Borgia servaient la Papauté et l'Eglise. Eux seuls, en Italie, montrèrent des qualités d'administrateurs (2). Si le Père et le Fils sont définitivement jugés compromettants, impossibles, ce ne peut être à cause de leur action comme hommes de gouvernement. C'est parce qu'ils ont disparu trop tôt, quand les scandales de leur vie éclatèrent *post mortem*, dans la ruine soudaine de leurs plans politiques. Le *Diarium* de Burchardt, si curieux comme tableau de leurs mœurs (est-il bien exact?), complète fâcheusement *le Prince* de Machiavel. Mais le témoignage du secrétaire florentin doit être considéré à part (3).

En somme les deux Borgia sont l'expression pratique la plus complète de l'individu tel que l'a formé la Renaissance italienne. On peut trouver un intérêt psychologique à considérer ce spécimen, comme on considérerait une force. Certes, tels autres tyrans italiens du XVe siècle procureront un plaisir plus délicat : humanistes, amateurs, gens de goût et de pensée sereine (le Duc d'Urbin en fut un), dont la culture ne fut point gâtée des manies violentes, des fièvres, des tares morbides que contractèrent les Borgia dans leur effort enragé. La parfaite froideur italienne de César Borgia est une élégance certainement, mais une élégance qui donne le frisson. La justification esthétique, ici, ne s'entend que de l'intérêt tel quel offert par le spectacle de la force. Intérêt souvent sombre, mais toujours puissant, absorbant, — et celui-là même, hélas, que comporte trop sûrement d'une façon ou d'une autre notre vie à tous !

M. de la Sizeranne, artiste et esthète, malgré l'art et l'esthétique n'en a pas moins protesté, et il a bien fait. Mais, comme historien, il manque un peu de précision, car il prête un peu

(1) Achille Luchaire : *Innocent III, Rome et l'Italie*.

(2) Venise exceptée, bien entendu.

(3) Machiavel souhaitait une Italie puissante, *une*. La politique des papes antérieurs, par le népotisme, avait morcelé la Péninsule. César Borgia, au contraire, fit des guerres qui servaient (fût-ce avec le concours du roi de France) une politique d'Etat, une politique unitaire. Aussi Machiavel fit-il de César Borgia un héros politique.

trop sa révolte de moderne honnête homme aux contemporains de César Borgia. Il néglige un peu l'art de suggérer les sentiments d'une époque d'après ce qu'éprouvaient les contemporains. J'ai bien pris garde qu'il a enregistré, dans un appendice, quelques sentiments sévères de certains de ces contemporains. Malheureusement, ces documents sont présentés sans critique; et, par exemple, sont-ils postérieurs ou antérieurs à la chute de César Borgia ?

M. Emile Gabory, qui travaille depuis vingt ans à une histoire scientifique des guerres de Vendée (trois volumes autour du sujet ont paru), publie aujourd'hui le premier tome de cette histoire proprement dite : **La Révolution et la Vendée**. C'est une œuvre documentaire de premier ordre, laborieuse et solide. L'auteur, ancien archiviste de la Vendée, archiviste de la Loire-Inférieure, a travaillé sur des documents inédits qui lui ont fourni d'innombrables faits. Son livre est formé de ces faits-là. Recomposant de cette manière les grandes lignes de l'histoire des Guerres de Vendée, M. Gabory a montré l'ampleur du mouvement et surtout il l'a fait saisir dans ses causes profondes. Il a fait voir, pièces en mains, ce qu'on savait déjà, d'ailleurs, mais ni avec cette plénitude ni avec ces nuances, que la Vendée, comme les autres provinces, avait d'abord, en 1789, bien accueilli la Révolution. Mais, dans ces populations chrétiennes jusqu'au mysticisme, la promulgation de la Constitution civile du Clergé fomenta la Révolte. On a dit que la grande cause de l'insurrection fut la cause militaire, la levée générale. Elle fut seulement l'occasion du soulèvement en masse qui eut lieu en mars 1793. La preuve en est que, de juin 1791 à août 1792, il y eut, pour motifs religieux, neuf tentatives d'insurrection. Durant cette période initiale, « on trouve toujours dans toutes les affaires le curé insermenté ». Etudiant les interventions du pouvoir central dans ces premiers moments, M. Gabory a montré le rôle néfaste de Dumouriez, qui empêcha la mission de Gallois et de Gensonné, deux modérés, d'avoir les bons effets qu'elle semblait devoir produire. L'auteur a profondément étudié le scrupule religieux qui fut à l'origine de cette guerre, scrupule fanatique chez les paysans, irréductible chez les nobles qui l'associaient à leur loyalisme monarchique. La bourgeoisie vendéenne, elle, était plus indifférente, et en 1793 elle paraît s'être trouvée militariste.

M. Gabory, dans ce premier volume, mène le récit documentaire des opérations militaires de la Convention en Vendée de mars à août 1793, période qui comprend notamment la victoire vendéenne de Fontenay, la prise de Saumur et l'échec devant Nantes. Les Vendéens ne voulurent pas être soldats, eux qui, dans d'autres combats, montrèrent un si grand courage militaire, parce qu'ils virent toujours dans la Révolution un schisme, un accident et une illégalité. Lorsque la terrible armée de Mayence entra en Vendée, après les mécomptes du début et la défaite de Westermann à Châtillon, la guerre, bien que devant durer longtemps encore, avait déjà rendu visibles les causes de l'échec final des Vendéens. M. Gabory, avec sa patience documentaire habituelle, a étudié ces raisons. On peut dire que l'esprit de clocher, avec ses rivalités et ses vues courtes, fut la principale. (C'est du moins ce qui ressort des réflexions de l'historien, à propos de l'échec devant Nantes.) Nous attendons la suite des travaux de M. Emile Gabory.

Nul mieux que M. G. Lenôtre, qui toute sa vie a étudié les temps révolutionnaires, surtout dans leurs détails pittoresques, ne pouvait raconter la vie de **Monsieur de Charette** (le Roi de Vendée). On sait que pendant trois années, de mars 1793 à mars 1796, Charette fut le plus redoutable des chefs vendéens qui tinrent en échec les armées de la Révolution. M. Lenotre a évoqué l'épopée vendéenne, du même style et avec la même méthode, le même sens de la curiosité (ce mot me revient toujours sous la plume quand je parle des livres de M. Lenotre), qu'il montra déjà si souvent dans d'autres sujets de la période révolutionnaire. Ce récit coloré, vivant, de belle allure narrative, est entraînant comme un roman d'aventures ; et en même temps, il dénote de minutieuses recherches. On ne sait si des découvertes ultérieures fourniront une réponse sur certains points au sujet desquels M. Lenotre n'a pu émettre encore que des hypothèses. C'est ainsi que la plus importante sans doute de ces questions, l' « Enigme de la Pacification » (le traité de paix, ou plutôt la trêve, du 17 février 1795), garde en partie ses obscurités. Il paraît avéré que des articles secrets promettaient la remise du jeune Louis XVII entre les mains des Vendéens. On a dit qu'il était douteux que Charette ait pu y croire. Mais M. Lenotre, écartant cette opinion, pense qu'il y croyait, au contraire, comme à chose

signée, et c'est même ce qui expliquerait, selon le même historien, les actes de condescendance outrée de Charette envers les autorités républicaines, lors des fêtes de Nantes après la signature du traité. Mais il ne tarda pas à concevoir les doutes les plus vifs sur la sincérité des promesses contenues dans cet instrument, notamment en ce qui concernait le dauphin. Le 26 juillet 1795, sur la nouvelle de la mort du jeune prince, qui avait succombé la veille du jour fixé, dit-on, pour sa délivrance, Charette, devant ses troupes, proclama Louis XVIII, et annonça la reprise des hostilités. Elles se prolongèrent pendant près d'un an encore. Charette, vaincu, mourut en grand homme. Sur un autre point, en ce qui concerne le débarquement annoncé, puis contremandé, du comte d'Artois, M. Lenotre croit à un piège tendu au général vendéen. Il émet des doutes sur l'identité de ce M. de Grignon, soi disant aide-de-camp du comte d'Artois, qui notifia à Charette la remise du débarquement à une date ultérieure, contretemps qui amena le débandement des troupes du chef royaliste.

Bien qu'il ait corsé le titre de son écrit : **M. Bainville contre l'Histoire de France**, M. Jacques Reboul n'a point méconnu, sous divers rapports, la bonne et grande portée d'un ouvrage dont le succès considérable a la valeur d'un mouvement d'opinion. Le grand service rendu par l'œuvre de M. Bainville, nous l'avons déjà dit, est d'avoir rétabli l'unité, la *suite* de notre Histoire nationale. Quelques inconvénients, quelques dangers que pense discerner M. Reboul, aucun péril n'était plus grand que celui de se faire de cette Histoire une idée inexacte, une image parée de tous les mérites à partir de la Révolution, gâtée de tous les démérites antérieurement à cette date. C'est ce péril qui se trouve désormais écarté. On ne peut plus couper l'Histoire de France en deux. Il n'y a plus de schisme en Histoire. Rationalistes ici, Positivistes là, je ne vois plus ces deux camps. M. Bainville accomplit l'union de tous dans la substance de la réalité historique. Or un tel service rendu fait paraître bien courte la définition donnée par M. Reboul de l'entreprise de M. Bainville : « la justification d'un ordre social » périmé. Cette entreprise enveloppe une telle justification, mais elle la dépasse considérablement ; car étendre la couleur réaliste à notre Histoire tout entière, à la contemporaine autant qu'à l'ancienne, ce n'est point nécessairement faire exclusivement l'éloge des vérités du

passé, ce n'est point exclusivement être le « prophète du Passé » et l'on peut trouver que M. Reboul, dont l'écrit contient beaucoup d'aperçus intéressants, ingénieux (nous les avons notés), ne s'est pas suffisamment rendu compte de cela. Il s'est laissé hypnotiser par le point de vue du catholicisme, pris pour une force réactionnaire. Et, en sens inverse, il s'est laissé séduire par le point de vue protestant et libéral. Là sans doute est l'origine de ce que ces curieuses pages contiennent de plus systématique.

Mémento. — M. Gabriel Hanotaux, nous emmenant *Sur les Chemins de l'Histoire* (Edouard Champion), nous décrit ce qu'il y a vu. Ces études et ces articles, composés dans les intervalles de ses œuvres, remplissent deux volumes magnifiques, réconfortants à voir par ces temps de librairie besogneuse. Ce sont des morceaux détachés d'inégale importance. Certains sont considérables : la « Théorie du Gallicanisme » ; les « Maximes d'Etat » et « Fragments politiques » du Cardinal de Richelieu ; « Les Intendants des Provinces ». A lire aussi quelques études sur des historiens : Augustin Thierry, Albert Sorel, Albert Vandal, Fustel de Coulanges ; et des souvenirs sur Taine et Pasteur, Victor Hugo, J.-M. de Heredia, Gambetta, M. Ribot. Cette collection s'achève par des pages sur les Soviets, et par des réflexions remarquables sur « une histoire de la Nation Française», où les faits généraux de cette Histoire, notamment les faits sociaux et politiques, sont dégagés avec une brièveté précise, claire et toute substantielle.

Revue Historique (mars-avril, 1925). — Michel Lhéritier : L'avènement de la dynastie danoise en Grèce, 1862-1863. (L'auteur signale le peu d'attention donné par les historiens à cette question qui, en son temps, eut cependant « une portée européenne ». La politique mutuelle des trois puissances dites protectrices fut très laborieuse, ce que montre l'auteur, et elle le resta...) Salomon Reinach : Observations sur le texte du Procès de condamnation de Jeanne d'Arc. (La publication — mentionnée dans cette rubrique en son temps — par M. Pierre Champion d'une nouvelle édition de ce procès a été pour M. S. Reinach l'occasion de « reprendre l'examen de quelques passages de ce précieux et difficile document ».) Bulletin historique : Histoire ecclésiastique du moyen âge par E. Jordan. — *Id.* (mai-juin 1925) — B. Combes de Patris: Une victime de la diplomatie pontificale au XVIe siècle : Guillaume de Patris, abbé de la Grasse (1535-1580). (D'après des documents inédits tirés des Archives du Vatican.) Paul Robiquet : Un sauveur de Louis XVI dans la journée du 20 juin 1792 : Le chevalier Jean de Canolle (il détourna un coup de pique porté contre la poitrine du Roi). Henri Sée : A propos du mot « industrie ». (Il s'agit du fameux mot de Mirabeau : La guerre est l'industrie nationale de la Prusse. M. Sée montre que le

procès verbal de la séance a défiguré le textede Mirabeau, le mot « industrie » n'ayant pas alors la signification que paraît lui donner Mirabeau, car il avait conservé le sens classique « d'invention, de savoir-faire ».) Bulletin historique : Histoire de la guerre de 1914-1918, par Pierre Renouvin. (Cette rubrique est nouvelle.) Dans les deux numéros : Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et Sociétés savantes. Chronique.

Revue des Etudes Historiques (janvier-mars 1925). — F. Rousseau : L'autobiographie laïque de Camus, évêque de Belley. (Il s'agit d'*Alexis*, roman de Camus, qui est l'autobiographie laïque de ce prélat.) P. Marmottan : Un architecte des Consuls et de Murat : Etienne Chérubin Leconte (*avec une illustration*). (La destinée de Leconte fut d'être employé par des princes ou chefs d'Etat. Sa carrière est donc curieuse à étudier.) L. Baudin : La Révolution de 1911-1912 en Equateur. (Révolution peu connue.) Baron de Baye : Les Icônes russes. (Les recherches du Baron de Baye furent particulièrement favorisées et fécondes, dans une mission qui se place aux beaux jours de l'alliance franco-russe.) Ch. Samaran : Histoire romancée et Roman historique. (Intéressant.)

Le manque de place nous oblige à remettre à la prochaine fois l'achèvement de cette bibliographie des Revues d'histoire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Henri Maillart : *L'Enseignement supérieur*; éditions de « la Bonne Idée ».

Le mouvement scientifique est lié étroitement à l'organisation de l'**Enseignement supérieur.** Une réforme de cet enseignement s'impose. Dans les milieux savants, on parle beaucoup en ce moment d'une enquête récente et très sérieuse sur la situation de l'enseignement supérieur scientifique et de l'enseignement supérieur technique.

Son auteur, Henri Maillart, s'adresse aux « rationalistes » et prévient « les sectaires, les fanatiques, ceux qui font des fétiches avec les formules de la science(*sic*), tous les esprits faux, enfin » qu'ils ne trouveront rien qui puisse les satisfaire dans son livre.

Henri Maillart a relevé dans le fascicule 53 de la *Gazette des Ardennes illustrée*, — organe de propagande allemande en pays envahis, — une page qu'il éprouve le besoin de mettre sous les yeux du public français et de commenter longuement, car « le Français du XX[e] siècle s'accorde volontiers une valeur intellec-

tuelle qu'il est souvent loin de mériter ». L'insuffisance chez nous des trois ordres d'enseignement est indéniable ; Maillart s'en prend à la bourgeoisie.

Nous avons trop de « fils à papa » qui ne sont rien par eux-mêmes, qui ne sont quelque chose que par la situation que leur ont ménagée leurs parents. Le prestige tiré d'une belle famille, l'excellence d'une position trouvée en naissant, voilà tout le mérite de ces gens qui ont de l'infatuation et de l'orgueil à revendre, mais qui ne sont forts et puissants que par le droit de succession...

A côté de ces fils à papa, nous avons leurs sœurs et leurs femmes, petites cervelles, brillantes comme des poupées, qu'on ne doit regarder que comme des poupées ; elles savent s'habiller, se déshabiller et babiller, selon l'image saisissante qui en a été donnée, et le vide de leurs cervelles apparaît dès que le regard s'arrête un instant à les mieux observer.

Voilà une appréciation bien sévère. Je pense qu'il se trouvera bien quelques Françaises « bourgeoises » pour protester ; nous ne fréquentons sans doute pas les mêmes milieux, car je n'ai pas eu la même impression.

La force morale, à laquelle on doit attribuer un coefficient très élevé dans l'évaluation des forces nationales, doit rester la qualité dominante de la femme, et nous ne pouvons pas nous désintéresser de son affaiblissement ; — et c'est toujours H. Maillart qui parle — le patriotisme de la bourgeoisie vaut sa moralité.

De l'autre côté du Rhin, au contraire, bourgeois et ouvriers reconnaissent les bienfaits qui leur viennent des intellectuels. Les savants comme les artistes sont considérés en Allemagne comme des supériorités sans rivales, qu'on doit placer au-dessus de tout ; on les honore hautement, on leur accorde sans compter des titres et des témoignages de reconnaissance, comme on leur accorde des laboratoires et des instruments de travail et d'étude. « L'Empereur aimait aller visiter ces laboratoires et se trouver dans la société de ces savants à qui il décernait le titre d'*Excellence*. »

Maillart regrette que la Légion d'honneur ne soit attribuée qu'avec parcimonie aux savants. « Ce sont des généraux, on les traite comme des capitaines.... C'est pitié. Il faut l'avouer.... Chez nous, la mentalité générale n'est pas à un niveau très élevé. » L'auteur ne doit cependant pas être sans savoir qu'il y a des savants qui n'apprécient pas la valeur de cette haute distinction :

il s'est trouvé un Pierre Curie pour la refuser; d'autres se contentent de ne point porter le ruban rouge.

Henri Maillart insiste longuement dans son livre sur l'insuffisance des traitements du personnel de nos laboratoires, ce qui rend le cumul obligatoire. Pour développer la recherche scientifique, il faut naturellement améliorer l'outillage mis à la disposition des travailleurs, accorder aux laboratoires les crédits annuels nécessaires pour mettre cet outillage en action, mais il faut avant tout assurer la liberté matérielle des chercheurs par des traitements qui leur permettent de vivre sans être obligés de chercher ailleurs un complément. Maillart montre, par une série d'exemples, que le cumul se pratique à tous les degrés de l'échelle de l'enseignement supérieur ; les chefs de travaux et les préparateurs imitent de leur mieux les professeurs et les maîtres de conférences : ils sont professeurs dans les établissements de la Ville de Paris, dans l'enseignement libre, colleurs dans les lycées ; ils sont médecins, experts près les tribunaux, donnent des leçons, etc. » C'est forcé : il faut vivre et élever les enfants ; mais cela nuit beaucoup aux travaux scientifiques. Et puis, il faut songer à la vieillesse : de 60 à 70 ans, même si on est encore en pleine production scientifique, on est mis à la retraite, et c'est tout à coup la misère. Maillart demande la mise à la retraite pour tous à 65 ans ; à cet âge les forces physiques commencent à faire défaut, mais la vigueur intellectuelle reste en général très belle, et il devient difficile de poursuivre à la fois l'enseignement et la vie de laboratoire. Mais Maillart réclame pour *les membres de l'Institut* un « régime de faveur ». Sans les laisser à la tête d'un service, on pourrait les *doter* d'une somme équivalente à leurs traitements. Mais pourquoi cette faveur serait-elle accordée aux seuls membres de l'Institut ? Il y a des savants éminents, des chercheurs originaux, à tous les degrés de l'enseignement supérieur, et, tant qu'ils continuent à produire scientifiquement, on doit continuer à leur donner de quoi vivre. Il y a même des esprits passionnés pour la recherche, mais inaptes à enseigner, à diriger un service, à gravir les degrés de la hiérarchie : on devrait, à partir du moment où leur valeur s'est manifestée, les doter largement pour qu'ils se consacrent uniquement à la science. C'est à ces savants indépendants que V. Duruy pensait lorsqu'il a créé l'Ecole des Hautes Etudes, cette

école à laquelle L. Liard avait rêvé de donner plus d'extension.

Maillart, lui, propose de la supprimer ; les savants indépendants l'intéressent sans doute moins que les membres de l'Institut. Les savants pour lui sont des fonctionnaires, et il ne faut pas l'oublier quand on établit l'échelle de leurs traitements. Maillart estime que les éminents professeurs de la Sorbonne, du Collège de France, du Muséum, de l'Ecole de médecine, doivent marcher de pair avec les Directeurs généraux des Ministères ; les Maîtres de conférences devraient être placés entre les Directeurs et les sous-Directeurs. Maillart réclame pour les Chefs de travaux le même traitement que les Maîtres de conférences, mais, « pour tenir compte de l'habitude qui veut qu'ils soient immédiatement au-dessous de ces Maîtres de conférences », il leur assigne une place entre les sous-Directeurs des Ministères et les Chefs de bureau... Pour éviter le risque de se tromper, pourquoi n'adopterait on pas dans l'Université le système des galons, qui a donné d'excellents résultats dans l'armée ?

§

La lecture des premières pages du livre édité par la « Bonne Idée » pourrait laisser croire aux bourgeois, si vivement attaqués par lui,que l'auteur est un « mauvais esprit ». Qu'ils soient rassurés, il n'en est rien. Maillart, on vient de le voir, est pour l'ordre, la hiérarchie, la morale, les distinctions honorifiques, la tradition. Parlant d'Instituts copiés sur ceux de l'étranger, Instituts qu'on veut édifier sur l'emplacement des fortifications, Maillard proteste contre ce projet.

La place de la Science française n'est pas aux fortifications, elle est sur la montagne Sainte-Geneviève où elle est née, où elle doit rester. Là où s'élèvent le Collège de France, le Muséum, la Sorbonne, l'Institut du Radium, l'Ecole normale, l'Institut de Chimie, l'Ecole des Mines, les Facultés de Droit, de Médecine et de Pharmacie, l'Ecole coloniale, l'Observatoire, l'Ecole de Physique et de Chimie, l'Institut Agronomique, l'Ecole Polytechnique, etc., etc... doivent s'élever, agrandis, modernisés, tous nos Instituts. Tout cela, planté sur la montagne Sainte-Geneviève, est quelque chose d'unique au monde. Paris serait aux Américains et aux Allemands, qu'ils feraient de cette montagne Sainte-Geneviève la Ville de la Science. Et nous, les fils de ceux qui ont écrit cette histoire, nous passerions à côté sans nous arrêter, pour aller sur les fortifications ! Allons, ce n'est pas sérieux.

Maillart réclame une nouvelle répartition des services de nos établissements scientifiques ; il propose de grouper ceux qui relèvent d'une même discipline. Ainsi, à la Sorbonne, on devrait pouvoir trouver tous les services d'enseignement des sciences naturelles ; viendraient alors y prendre place ceux de zoologie et de botanique du P.C.N. et celui d'embryologie logé au boulevard Raspail ; le Muséum resterait pour les services de collections. Mon collègue de la Faculté des Sciences qui écrit ainsi sous le pseudonyme de Maillart est un jeune chimiste de valeur ; en France, il est, paraît-il, un de ceux qui connaissent le mieux la molécule d'albumine, mais il me paraît fort mal se rendre compte des nécessités de la biologie moderne. La Sorbonne, cet énorme bloc de pierres, avec ses façades monumentales, s'adapterait difficilement à la création de terrains d'expériences, de jardins, de vivariums, d'aquariums... Le biologiste ne doit-il pas constamment expérimenter sur les plantes et les animaux, et rechercher le déterminisme physico-chimique de leurs formes et leur fonctionnement ? Les botanistes et les zoologistes du P. C. N. ont toujours été satisfaits de pouvoir consulter leurs collègues des services voisins de physique et de chimie. L'avenir est dans l'application de ces sciences à la biologie. Pourquoi maintenant briser ces associations entre savants de diverses disciplines et qui étaient pleines de promesses ? D'ailleurs, le P. C. N. lui-même, comme année d'introduction aux études scientifiques, est condamné par ce chimiste, comme si une année de culture générale scientifique, avant les spécialisations fatales, était nuisible aux jeunes gens.

Henri Maillart préconise la spécialisation en sciences. Il faut grouper les travailleurs par spécialités. Il faut confier le choix des professeurs à des conseils de spécialistes.

> Il faut que nos scientifiques et nos techniciens soient jugés par ceux de leur spécialité, et jugés par ceux-là seulement. Toute autre manière de faire est absurde.

Les conseils de spécialistes ! Cela a du bon, mais du mauvais aussi. Les novateurs ne trouveront guère grâce devant eux ; pour celui qui le juge, le candidat est souvent le concurrent de demain.

§

Le livre d'Henri Maillart est bien documenté ; il soulève une

foule de questions intéressantes. L'auteur s'attaque courageusement à bien des abus : influence de la politique, des oligarchies d'école, des liens de familles, de l'amitié. Mais il parle au nom de la Raison, et il n'admet pas la contradiction. Ne commence-t-il pas par déclarer : « Tous les esprits faux peuvent fermer ce livre, car ils n'y trouveraient rien qui puisse les satisfaire... » Je crains bien que Maillart ne me classe parmi les « esprits faux ».

GEORGES BOHN.

HYGIÈNE

L'hygiène des eaux thermales et des villes d'eaux — « Les voyages aux eaux ont été inventés par les femmes qui s'ennuyaient chez elles », écrivait Voltaire à Lekain. Cette boutade n'empêcha point notre philosophe, convalescent de la petite vérole, d'aller prendre les eaux à Forges. Les sceptiques disent aussi que la coutume qui nous porte, chaque année, à nous entasser, pendant la belle saison, autour des sources thermales, fait plus de cocus que de guéris. Il faut croire qu'elle fait plus de ceux-ci que de ceux-là, sans quoi l'on s'y plierait avec moins d'empressement.

Les semaines passées aux eaux sont souvent, quoi qu'on puisse dire, décisives pour effacer les soucis, calmer les douleurs et ranimer l'espérance des malades. Nous ne connaissons pas encore le pourquoi et le comment de l'activité de beaucoup de sources. Les unes désintoxiquent, les autres tonifient l'organisme ; certaines parachèvent les guérisons et quelques-unes y conduisent infailliblement.

Il n'est pas de pays mieux partagé que la France en « Fontaines de Jouvence » de toute espèce et de toute activité. Mais à part une vingtaine de stations célèbres où la foule des curistes se rue, il en est cent autres qui sont ignorées hors des limites du département où elles se trouvent et auxquelles, cependant, leurs vertus pourraient conférer une notoriété universelle.

Mais les moyens de communication ou d'accès sont parfois difficiles. Le confort y est médiocre ; les installations sont anciennes et peu engageantes. Le public hésite à recouvrer la santé au prix de tant d'incommodités, et ces stations végètent sans connaître le succès que légitimerait l'efficacité de leurs eaux thermales.

Supposons que les malades et les convalescents se soient documentés sur les ressources du domaine hydro minéral de la France qui est, je le répète, le plus complet et le plus varié qui existe au monde. Que font-ils trop souvent, par la suite ? Ils arrivent dans la station de leur choix sans avoir préalablement pris conseil d'un médecin compétent, habile à discerner les indications et les contre-indications d'une cure en tel ou tel autre endroit. Ils demandent aux sources la guérison des maux les plus divers. Ils ignorent la composition chimique, les propriétés et le mode d'emploi le plus efficace des eaux. Ils ont écouté la voix de la renommée et ils ont la foi. Cela leur suffit.

Il se peut que leur choix ait été bon et que les résultats de la cure soient excellents. Mais il arrive aussi que des catastrophes surviennent et interrompent un traitement commencé à la légère.

Des sources actives exercent par elles-mêmes une action considérable sur l'organisme. Il peut être aussi dangereux d'abuser d'elles que de s'intoxiquer avec des médicaments aux effets énergiques. Dans tous les cas, c'est agir prudemment de n'utiliser les eaux que selon les indications de médecins renseignés sur leur activité.

La physique et la chimie, en ces dernières années, ont fait des progrès dont doivent bénéficier grandement les études biologiques appliquées aux eaux thermales. Il convient de tenir compte de ces données et, peut être apercevra-t-on, avant longtemps, la nécessité de réviser les indications empiriques et traditionnelles de nombre de stations.

Si la composition chimique des eaux minérales, écrivait récemment le Dr Octave Béliard, révèle leurs propriétés, elle est insuffisante à expliquer leur activité. Il est prouvé que leurs effets curatifs indiscutables ne sont pas proportionnels à leur teneur en substances dissoutes. Ce ne sont pas des solutions pharmaceutiques. Toutes les eaux célèbres par leur efficacité dans le traitement des maladies ont été analysées strictement, et beaucoup d'entre elles ont accusé une minéralité très faible. Il est facile de les reproduire dans les laboratoires ; mais les eaux ainsi obtenues, même si l'on force la proportion des corps constituants, restent à peu près inopérantes. Il est aussi impossible à un chimiste de fabriquer une eau minérale active dont il connaît tous les éléments, que de fabriquer un être vivant. La raison en est que l'eau minérale est, dans un certain sens, une *chose vivante* et que les Anciens n'étaient puérils

qu'en apparence, lorsqu'ils donnaient aux fontaines les traits d'êtres animés et énigmatiques, ondines et naïades.

Depuis que l'on connaît bien les phénomènes de radio-activité, on a été amené à leur attribuer beaucoup d'importance pour expliquer les effets des eaux. Peut-être est-on allé un peu vite en cet ordre d'idées. L'émanation radio-active est d'observation générale dans *toutes* les eaux de source, quelles qu'elles soient. Elle est d'autant plus intense que les eaux proviennent d'une source plus profonde. Les eaux les plus radio-actives sont généralement les eaux à température élevée provenant des couches géologiques les plus éloignées de la surface. Cette radioactivité résulte du rayonnement et des émanations de certains corps, tels que le radium, le thorium, le polonium, l'uranium, l'actinium, répandus partout, mais d'une façon variable, dans le sol et le sous-sol ou alliés avec d'autres métaux en minerais plus ou moins radio-actifs.

Bien que les émanations soient d'une grande subtilité, on les décèle et on en évalue même la richesse numériquement, à l'aide de mesures conventionnelles.

On a constaté, d'autre part, que l'émanation n'est point persistante et que les eaux minérales captées perdent rapidement leur puissance radio-active. Après quelques secondes, quelques minutes, quelques heures ou quelques jours, suivant la nature du rayonnement, il devient impossible de mettre en évidence les émanations. Cela ne signifie point que les eaux soient devenues inactives et qu'elles *meurent*, ainsi qu'on l'a écrit, peut-être un peu à la légère. Elles agissent, en effet, par de multiples et occultes influences — dont leur radio-activité n'est assurément pas la plus importante — qui se sont exercées sur l'eau vierge dans les profondeurs du sol.

Par conséquent, la radio-activité d'une eau n'est qu'une qualité passagère, fugitive même et tout à fait annihilée par l'embouteillage et l'expédition au loin. On n'en peut bénéficier à coup sûr qu'en venant boire les eaux sur place, à leur point d'émergence.

La température, la pureté, la tension moléculaire, l'ionisation,

(1) *Les Eaux minérales*, par Maurice Perrid et Paul Mathieu E. Flammarion, Edit. — *Eaux minérales radio-actives*, par Piéry et Milhaud, Doin, Edit.

— modification électrique, — la composition chimique sont, au même titre que la radio-activité, les facteurs importants de l'efficacité des eaux. Prétendre attribuer toutes les vertus d'une source thermale à son degré de radio-activité, c'est conclure hâtivement et faire table rase de quantité d'actions connues et inconnues qui sont loin d'être négligeables.

Me plaçant à un autre point de vue, je voudrais signaler que dans les centres thermaux envahis par une clientèle flottante, la réunion des bien portants facilite beaucoup la diffusion des maladies communiquées par les porteurs de germes. Dans ces agglomérations dont la densité est souvent extrême, il n'est pas rare de rencontrer des malades contagieux mêlés aux autres curistes. Ainsi, bien des personnes saines s'exposent à des dangers réels sans les connaître.

Je n'en veux pour preuve que le cas d'une mère de famille qui me signale que deux de ses enfants viennent de contracter une diphtérie grave, à la suite d'un séjour qu'elle fit avec eux dans un hôtel où, cependant, elle ne passa que cinq jours. Quarante-huit heures auparavant, dans les chambres où couchaient ses enfants, un jeune garçon avait été soigné pour une angine.

Il faut le reconnaître, la préservation du public n'est pas toujours suffisamment organisée. Les hôtels de campagne, notamment, ne sont guère surveillés. C'est ainsi que j'en connais qui, depuis plusieurs années, abritent, pendant la belle saison, des tuberculeux contagieux, venant aux champs pour guérir. En l'absence de toute mesure hygiénique, leur présence est dangereuse. Ils risquent de transmettre un germe mortel à ceux qui leur succéderont dans la chambre qu'ils occupent ou aux personnes saines qui viennent villégiaturer dans le même hôtel qu'eux.

Mais, dira-t-on, chaque fois qu'une maladie contagieuse est constatée quelque part, le médecin est tenu d'en faire la déclaration et celle-ci entraîne la désinfection par le service municipal ou départemental requis. Telle est la théorie. La pratique est, bien souvent, tout autre. La déclaration des maladies infectieuses n'est pas toujours faite. De plus, la déclaration de la tuberculose — pour ne citer qu'elle, — demeurant facultative, les médecins se retranchent derrière le secret professionnel pour ne pas déplaire à leurs clients. Les maires, qui sont investis des pouvoirs néces-

saires, ne veulent point heurter l'opinion publique souvent indifférente et, parfois même, hostile aux mesures de désinfection. Enfin l'étuve à désinfection départementale ou communale ne peut se transporter partout.

En réalité, tous les hôteliers devraient, après le départ des voyageurs suspects, prendre les mesures de désinfection. L'intervention du service départemental ou municipal n'entraîne pour les hôteliers qu'une taxe minime.

Une telle manière de faire constituerait une excellente recommandation pour les maisons dont les conditions hygiéniques seraient signalées par le Touring-Club et l'Automobile-Club. En réalité, les lois d'hygiène seront appliquées quand le public sera instruit et convaincu des dangers que l'absence de précautions élémentaires lui fait courir. Quand il sera pénétré du rôle funeste de la contagion, un mouvement de défense ne manquera pas de se dessiner. On s'apercevra du danger et on rappellera l'ordre ceux qui, par défaut de soins, d'attention ou de propreté, peuvent être semeurs de maladie. Souhaitons que la réclame la plus habile d'un hôtel soit la mention sur ses prospectus que les chambres sont désinfectées après le départ de chaque pensionnaire.

Les hygiénistes sont parfois difficilement écoutés, mais dans le cas présent, ils ont des alliés puissants dans le bon sens du public et l'intérêt même des hôteliers. Souhaitons que leur voix finisse par être entendue.

Dr MAURICE BOIGEY.

QUESTIONS JURIDIQUES

Appel ; Appel incident, Matière civile, Matière répressive, Simple police. — Loyers, Propagation du bail, Sursis à l'expulsion. Locataires qui n'ont pas droit au sursis. — Le français que parle l'*Officiel*. — Propriété artistique, Portrait, Refus de livrer, Obligation de faire, Expertise. — Mémento.

Le délai pour *interjeter appel* du jugement rendu par un tribunal civil est de deux mois à partir du jour de la signification. Mais, lorsque l'un des adversaires a interjeté appel, l'autre, ou les autres, peuvent le faire aussi *en tout état de cause*, c'est-à-dire tant que la cour d'appel n'a pas statué. C'est là ce que l'on nomme **appel incident**.

L'appel incident n'existait pas en matière répressive, où le délai d'appel est de dix jours.

La loi du 22 avril 1925 (*Journ. offic.* du 24), qui complète les art. 174 et 203 du Code d'instruction criminelle, admet l'appel incident en matière répressive.

Désormais, en cas d'appel d'une des parties pendant le délai de dix jours, *les autres parties auront un délai supplémentaire de cinq jours pour interjeter appel.*

Il en sera ainsi aussi bien en simple police (art. 174) qu'au correctionnel (art. 203).

En ce qui concerne les jugements de simple police, l'innovation est particulièrement intéressante, parce que le ministère public et la partie civile ne pouvaient pas appeler, tandis qu'ils pourront maintenant le faire, lorsque l'inculpé sera appelant.

§

La loi du 2 août 1924 sur les **Loyers** permettait au locataire, dont le bail expirait avant le 1er janvier 1926, d'obtenir prorogation.

Une loi du 24 avril dernier proroge, jusqu'au 1er juillet prochain, le délai imparti au locataire pour demander cette prorogation.

Jusqu'à cette date, dit l'art. 1 de la loi nouvelle :

... Si l'expulsion du locataire ou de l'occupant de bonne foi est poursuivie en vertu d'une décision définitive antérieure à la promulgation de la présente loi, le juge des référés devra, sur la justification qu'il a été formé une demande de prorogation, ordonner qu'il sera sursis à l'expulsion jusqu'à ce qu'il ait été statué par la juridiction compétente sur cette demande. Si cette demande n'a pas encore été formée, le juge devra accorder un délai de trois jours francs pour la former, passé lequel il statuera.

Telle est la règle générale. Le législateur y apporte une large exception, en terminant ainsi l'art. 1 :

Toutefois il ne sera pas sursis aux expulsions ordonnées par application des articles 9 et 13 de la loi du 31 mars 1922, complétés par les dispositions de la loi du 2 août 1924

Cela signifie que le juge des référés n'accordera pas de sursis lorsqu'il s'agira : 1° d'un étranger non admis à domicile et n'ayant pas d'ailleurs combattu ni servi dans les armées alliées ; 2° d'un locataire de locaux de plaisance; 3° d'un occupant pour lequel le logement constitue un des accessoires du contrat de

louage de service; 5° d'un propriétaire qui voudra habiter lui-même ou loger ses ascendants ou descendants.

§

Tout cela est fort bien. Mais pourquoi le **Journal officiel** persiste-t-il à confondre le mot *paragraphe* avec le mot *alinéa* ?

« Le délai imparti par le paragraphe 3 de l'article 1er de la loi du 2 août 1924 » — déclare la loi nouvelle.

L'art. 1er de la loi du 2 août 1924 n'a pas de paragraphes ; il est en alinéas, sept si je regarde bien.

Beaucoup de textes législatifs comportent des paragraphes. Raison de plus pour que l'*Officiel* s'exprime en français.

§

La convention par laquelle un peintre s'engage à exécuter un portrait constitue une simple **obligation de faire** à laquelle s'applique l'art. 1142 du Code civil et qui se résout en dommages intérêts lorsque le peintre n'y satisfait point, c'est-à-dire lorsqu'il ne livre pas le portrait.

Ce principe est depuis longtemps établi puisqu'en 1865; Rosa Bonheur en a bénéficié. La Cour de Paris, par arrêt du 4 juillet, la condamna en effet, non pas à exécuter un certain *Attelage de chevaux et bœufs* qu'elle avait, cinq ans plus tôt, promis à un sieur Pourchet moyennant un prix de 8 à 10.000 francs, et qu'elle se refusait à accomplir, — mais à payer au demandeur 4.000 fr. à titre de dommages-intérêts.

Le 14 mars 1900, la Cour de cassation a refusé à un client de Whistler, lord Eden, livraison d'un tableau que le peintre avait non seulement achevé, mais exposé, en 1894, au Salon du Champ de Mars. Whistler avait reçu, quelques jours avant la terminaison de la toile, un chèque de 105 livres sterling, soit 100 guinées, alors que le prix de la dite toile avait été fixé à la somme de 100 à 150 guinées. Il avait encaissé le chèque, puis il s'était ravisé, avait offert à lord Eden de rembourser la somme ; et comme celui-ci le traduisait devant le Tribunal de la Seine, il avait fait subir à son œuvre des modifications radicales, remplaçant la tête de la dame portraiturée par celle d'une autre personne.

Par jugement du 20 mars 1895, le Tribunal ordonna la remise du tableau ainsi transformé, plus des dommages-intérêts. Sur

appel du peintre, la Cour de Paris infirma cette sentence sur le chef de la livraison et interdit à Whistler de faire aucun usage du tableau avant de l'avoir transformé de manière à le rendre méconnaissable. La Cour de cassation (*Gaz. Trib.*, 1900. 1. 146) rejeta le pourvoi de lord Eden.

Un jugement du Tribunal de la Seine, en date du 28 juin 1924 (*Gaz. Trib* , 7, 8, 9 septembre), suit la même jurisprudence dans un procès Edwards contre Boldini.

En juin 1921, Boldini accepte de faire le portrait de la dame Edwards et de ses quatre enfants ; la toile figure au Salon de la Société Nationale de 1922.

Après la clôture du Salon, Edwards demande la livraison et s'offre à payer le prix, qu'il soutient avoir été fixé à 60.000 fr. Le peintre conteste cette fixation et, par lettre du 29 juillet 1922, se déclare prêt à livrer contre une somme de 300.000.

Le jugement a estimé qu'en suite de cette lettre et des conclusions prises devant le tribunal par Boldini, celui ci n'a pas le droit de retenir le tableau. Le peintre l'a mis à la disposition du client. Celui-ci a accepté en signifiant par huissier des offres réelles. La propriété du tableau lui est donc acquise contre le paiement non pas de 60.000 fr., car Edwards ne prouve pas que le prix ait été fixé à 60.000, mais contre le paiement de la valeur du tableau.

Le jugement déclare en conséquence que Boldini sera tenu de remettre son œuvre, moyennant le paiement de la somme fixée après expertise confiée à trois experts « lesquels, en tenant compte de la notoriété de l'artiste, de la valeur de sa signature, de l'importance du tableau et des prix généralement demandés par Boldini », diront quelle doit être sa rémunération.

Mémento. — A. Fruhinsholz, professeur de clinique obstétricale à la Faculté de médecine de Nancy : *Les Droits physiologiques du nouveau-né* (A. Humblot), 21, rue Saint-Dizier, Nancy. — Peu de mots, beaucoup d'idées et utiles à connaître. Le droit de l'enfant à ne pas être détaché de sa mère, tant qu'il a besoin d'être allaité, non seulement est méconnu, mais encore cette méconnaissance est favorisée par la Loi. L'auteur s'élève contre le pouvoir qu'a une mère de « reconnaître » ou de « ne pas reconnaître » sa progéniture, de l'abandonner à l'Assistance Publique ou de la mettre en nourrice loin de toute surveillance. Il montre que, s'il y a des « raisons » en faveur de ces trois pratiques, elles sont très faibles par rapport aux raisons qui les condamnent. Hé

las ! Quand on voit comment nous savons défendre le droit de l'enfant à naître (ou le droit de la Société à ce que l'enfant naisse), on comprend que nous soyons mal capables de le défendre une fois né ; et je ne répéterai pas ce que j'ai dit à plusieurs reprises de notre nouvelle législation sur l'avortement ! Quant à l'infanticide, plus nous allons et moins le jury consent à le réprimer — E. de Kerdaniel : *Les Animaux en Justice* (E. Figuière, édit., 6 fr.). Il ne s'agit pas des poursuites pénales contre les animaux accusés de crimes et délits nommés aujourd'hui de droit commun, poursuites que le Bon vieux temps a connu du moyen âge jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, d'ailleurs de façon beaucoup moins fréquente qu'on s'imagine, mais des instances en excommunication, monitoires et exorcismes. Ce petit livre est un manuel de droit canonique touchant un chapitre des plus curieux. — Paul Ginisty : *Vie, aventures et incarnations d'Antheime Collet* (Nouvelle Collection historique éditée par Perrin et Cie, 1 vol. de 250 pages, 7,50). Voici l'un des héros judiciaires du siècle dernier qui ont fait couler le plus d'encre. Ses exploits se placent entre 1805 et 1820, où cet escroc fut condamné à 20 ans de bagne, pour faux, après avoir subi en 1813 une première condamnation à cinq ans. La crédulité publique, entretenue par la publication de ses prétendus Mémoires, a amplifié et embelli des agissements d'une assez grande platitude, et j'ai peine à croire que Collet ait pu inspirer Balzac pour la création de Vautrin. Mais l'ouvrage de M. Ginisty, qui remet la légende au point est de vif intérêt en ce qu'il constitue un bon document sur la psychologie des escrocs et sur celle de leurs victimes. — Dans la même collection, *La mystérieuse Baronne de Feuchères* par M. Louis André, ouvrage posthume de l'excellent juge d'instruction au Tribunal de la Seine. Il s'agit de savoir si le dernier descendant de Condé s'est suicidé ou s'il a été étranglé par sa maîtresse, et d'apprécier le rôle que Louis-Philippe et les magistrats de l'époque ont joué dans cette affaire. M. André penche fortement pour l'assassinat, et le « roi citoyen » et sa justice, sauf une exception réhabilitante, ne sortent pas indemnes de la démonstration. — Voici avec *L'Auberge de Peyrebeille*, par M. Pierre Bouchardon (Albin Michel, 7 fr. 50) un autre ouvrage de magistrat, et qui sent sa provenance. Mêmes qualités d'exactitude, sagacité et clarté que dans *L'Affaire Lafarge*, qui ruine définitivement, espérons-le, la légende de l'innocence d'une empoisonneuse ultra avérée. Mais ici la tâche de M. Bouchardon était plus facile, car la culpabilité des aubergistes ardéchois Martin, dit de Blanc, et Marie Breysse, n'a jamais été en question, et il s'agissait au contraire de les débarrasser de quelques crimes mis par l'imagination des faiseurs de roman sur leur dos, d'ailleurs solide. *Idem* pour leur domestique Rochette, dont la tradition faisait un nègre, sans doute en raison de la noirceur de son âme, car

il jouissait d'un teint non moins blanc que vous ou moi. L'ouvrage de l'honorable Conseiller à la Cour termine par le récit du procès qu'utilisa Stendhal pour écrire *Le Rouge et le Noir*. On savait que Julien Sorel se nommait Antoine Berthet et la réelle Mme de Rênal avait nom Michoud de Latour, mais voici, résumée en cent pages, leur « histoire véridique ».

MARCEL COULON.

SCIENCE FINANCIÈRE

Albert Calmès : *Comptabilité Industrielle*, Payot. — Albert Calmès : *Administration financière des entreprises et des sociétés*, Payot. — Jean Lescure : *Le Problème budgétaire*, « Recueil Sirey ». — J. L'Huillier : *Le Problème du franc*, Allier.

M. Albert Calmès vient de publier, presque coup sur coup, deux gros volumes consacrés à la **Comptabilité Industrielle et à l'Administration financière des entreprises et des sociétés**. Voilà deux livres précieux pour tous ceux qui ont la charge de la gestion financière des sociétés commerciales, et qui ne seront pas inutiles aux hommes d'affaires qui dans ces entreprises engagent leurs deniers ou ceux d'autrui.

Organiser une comptabilité industrielle n'est pas, en effet, chose aisée. N'est-il pas souvent bien délicat d'en lire les bilans Grâce aux deux ouvrages de M. Calmès, les gérants, administrateurs ou commissaires aux comptes, aussi bien que les commanditaires, les actionnaires ou obligataires pourront évoluer sans se perdre dans ce nouveau labyrinthe.

M. Calmès commence par exposer la théorie de la comptabilité en général ; il en abandonne les théories habituelles, qui ne sont au fond que des règles empiriques et, renversant la conception courante, il fait découler la comptabilité du bilan au lieu d'expliquer le bilan par la comptabilité. Il aborde ensuite la comptabilité industrielle proprement dite ; il en montre les particularités, étudie les comptes d'immobilisation, d'amortissement et d'exploitation, puis, dans une troisième partie, il prend un cas concret et examine la comptabilité d'une usine métallurgique. Mais les problèmes financiers que pose l'administration d'une affaire dépassent singulièrement le cadre des préoccupations comptables, et c'est l'objet du second volume de M. Calmès. Quel est donc ce domaine financier d'une entreprise ? se demande l'auteur. Et il conclut : c'est le champ d'action du capital de cette entreprise.

Dès lors, il ne sera question que de ce capital envisagé successivement comme actif et comme passif, sous l'angle des frais, du chiffre d'affaires, de la trésorerie, du bénéfice, du crédit et du groupement par l'association. Cette matière est exposée en trois parties : la première étudie le capital, ses éléments, ses fluctuations et le calcul du capital d'une entreprise ; la deuxième expose les opérations qui naissent du crédit, c'est-à-dire du capital emprunté et en particulier celles qui se rattachent aux emprunts de capitaux à long terme par l'émission d'obligations Dans la troisième partie, l'auteur examine la gestion financière des sociétés : sociétés en nom collectif, sociétés en commandite, sociétés anonymes. Il ne se réfère pas uniquement au droit français, mais il tient compte aussi des législations étrangères, particulièrement de la législation belge et de la législation suisse. Il étudie même certaines dispositions du Code de commerce allemand, applicables en Alsace-Lorraine, de sorte que son ouvrage peut être consulté par les lecteurs de ces divers pays.

Cependant M. Jean Lescure se penche sur le **Problème budgétaire** et se demande **comment le résoudre**. La première solution est la banqueroute, c'est-à-dire l'opération par laquelle un Etat répudie tout ou partie de sa dette. Sous l'Ancien Régime, la banqueroute est endémique et l'on connaît les vers du Chevalier de Cailly :

De nos rentes, pour nos péchés,
Si les quartiers sont retranchés,
Pourquoi s'en émouvoir la bile ?
Nous n'aurons qu'à changer de lieu :
Nous allions à l'Hôtel de Ville
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

Sans remonter au système Law, M. Lescure s'arrête sur la banqueroute de l'an VI, qu'annonce en France le retour à l'équilibre budgétaire. Le Directoire prépare la voie au Consulat qui rétablit l'ordre dans les finances. Cambon crée le grand-livre (loi du 24 août 1793). Ramet l'allège des 2/3 (loi du 9 vendémiaire an VI).

Après quoi les rentes inscrites ne figurent plus au nouveau livre (loi du 8 nivôse an VI) que pour 43.634.000 francs au lieu de 119.708.000 francs.

La loi du 18 mars 1796 avait enlevé le cours à l'assignat et la

banqueroute sur les rentes devait s'ensuivre. La transition du papier monnaie à la monnaie saine s'opéra sans difficulté. Le métal ayant reparu, les prix des marchandises furent voisins des prix pratiqués antérieurement.

Mais tout équilibre budgétaire était utopique avec une dette représentant désormais près de la moitié du budget. On décida d'en consolider 1/3 réglé en saine monnaie ; les deux autres tiers étaient soldés en capital et en bons reçus en paiement des biens nationaux. Mais ces bons se déprécièrent rapidement et, en fait, la loi de l'an VI équivaut à une banqueroute des deux tiers, nom qu'elle porte devant l'histoire. Au lendemain de cette amputation, écrit M. Lescure, le sort des rentiers apparaît pourtant plus favorable que sous le règne de l'assignat. Le pouvoir d'achat du rentier est égal au tiers de son pouvoir d'achat primitif ; sous le règne de l'assignat, il était voisin de zéro. Les rentiers de 1914 souscriraient sans doute à une consolidation de ce genre.

Ainsi donc, en France, la banqueroute sur le papier-monnaie a annoncé, préparé et commandé la banqueroute sur les rentes. C'est la marche même suivie par la banqueroute allemande de 1924. L'Allemagne démonétise le mark-papier en décidant qu'un trillion de mark-papier vaudra un mark-or. Apres cela, elle déclare son budget incapable de porter la charge des arrérages de la dette publique, et les porteurs de rentes allemandes cessent de recevoir le montant de leurs créances, tant que la dette des réparations n'aura pas été intégralement acquittée. Le résultat est à peu près le même qu'à un siècle de distance. Les prix ont presque retrouvé en Allemagne le niveau de 1914 et le budget est en équilibre, les réparations mises à part.

D'après M. Lescure, ce retour brusque au pair antérieur n'a déterminé en Allemagne aucun malaise économique, en dehors d'une crise de crédit passagère. Le pays a retrouvé une assiette économique acceptable et il est devenu celui où les prix de revient supportent la moindre charge d'impôts. La politique financière et monétaire de l'Allemagne équivaut à l'anéantissement de la fortune privé ; mais les producteurs sont libérés de leurs dettes et l'industrie allemande apparaît désormais comme un concurrent redoutable.

Malgré tout, M. Jean Lescure écarte une si violente méthode. Elle est injuste, car le sacrifice doit être égal pour tous ; elle

viole des engagements solennels et ruine définitivement les citoyens dont les épargnes ont soutenu la guerre et permis la reconstruction des régions dévastées. Quelle politique faut-il donc choisir? Deux solutions s'offrent à nous: l'équilibre budgétaire par la consolidation de la chute du franc, c'est à dire par la banqueroute partielle, ou bien par un prélèvement massif sur les fortunes.

Avec une monnaie dépréciée et un système fiscal élastique, l'équilibre budgétaire est possible, facile, assure notre auteur. Il serait même aisé d'envisager la mise au point nécessaire des pensions de guerre, des traitements, et d'indemniser les petits rentiers, car les possibilités de rendements fiscaux sont considérables sous un régime de papier-monnaie avec une masse de plus de 30 milliards d'impôts.

Mais quelques-uns préfèrent une autre politique : l'amortissement de 50 ou de 75 p. 100 de la dette publique par un prélèvement sur les fortunes. L'impôt sur le capital peut avoir pour but d'atténuer les inégalités provenant de la prépondérance des impôts indirects (c'est alors un impôt de redressement) ; ou bien de combler le déficit, impôt d'équilibre; ou bien d'annuler une large part de la dette par voie d'amortissement. C'est à cette dernière variété qu'on réserve le nom de prélèvement sur le capital. L'idée n'est pas neuve, constate M. Lescure ; la chose encore moins, et les socialistes d'aujourd'hui trouveraient dans l'histoire de la Royauté de singuliers précédents. Que comprendra la matière imposable? Le capital au sens large. Mais l'impôt frappera-t-il l'ensemble de la fortune ou simplement l'enrichissement?

Et comment établir cet enrichissement? Il ne sera pas aisé de fixer la fortune d'avant guerre et celle d'après guerre. Il ne sera pas beaucoup plus facile au fisc de constater la matière imposable et même de l'évaluer. A l'heure actuelle, il semble bien que la politique de prélèvement soit techniquement impraticable, mais elle peut s'imposer demain. Loin d'être un impôt de vexation, dit M. Lescure, de nivellement ou une mesure démagogique, il doit avoir pour but ou pour résultat de galvaniser la production et de tendre les énergies. Et l'auteur envisage deux stades dans le rétablissement de nos finances et de notre économie : d'abord l'équilibre par le franc déprécié, qui est la méthode du budget de 1925 ; puis le dégonflement possible, rapide, et une amélioration

conséquente du franc, une baisse de prix et un retour lent au pair d'avant guerre.

M. J. L'Huillier étudie des questions voisines dans sa brochure intitulée **Le Problème du franc**. Il reconnaît que ce problème est lié à celui de l'équilibre budgétaire. Il estime qu'il ne faudra pas revenir aux espèces métalliques sans avoir la certitude que ce retour soit définitif; et cette certitude ne sera acquise que le jour où sera écartée toute crainte d'un nouvel emprunt de l'Etat à la circulation, c'est-à-dire d'un nouveau retour à l'inflation et au cours forcé qui en est la conséquence inévitable. Et il faut pour cela, non seulement que l'équilibre budgétaire soit assuré, mais encore que le chiffre de la dette flottante, dont l'énormité constitue un danger permanent, soit réduit par une consolidation préalable.

LOUIS CARIO.

ENSEIGNEMENT

H. G. Wells : *Un grand éducateur moderne, Sanderson, directeur du collège d'Oundle* (Alcan). — Georges Hébert : *Le Sport contre l'Education physique* (Vuibert).

Sur la ligne de Peterborough à Northampton, on rencontre, à 39 kilomètres de cette dernière ville, un petit bourg de 3.000 habitants, Oundle, qui possède un collège de garçons. L'établissement ne peut se recruter qu'en partie dans la région environnante, et il n'a chance de prospérer que si sa renommée lui attire des élèves venant d'autres contrées. Son sort est lié à la valeur du directeur ; aussi a-t-il connu des périodes brillantes suivies de périodes de déclin et, toujours ses vicissitudes ont eu pour cause les qualités des chefs que le hasard lui octroyait.

De 1890 à 1924, ce fut pour le collège une ère inouïe de prospérité, grâce à un directeur d'une trempe peu commune, dont le grand écrivain Wells vient de nous donner la biographie dans un livre fort savoureux : **Un grand éducateur moderne, Sanderson, directeur du Collège d'Oundle**. L'auteur nous affirme que Sanderson est le plus grand de tous les hommes qu'il a connus, grand « par le génie particulier et la puissante humanité », grand pour avoir projeté sur la vie générale de notre époque « les clartés les plus inattendues et les plus précieuses », pour avoir considéré l'école comme le centre d'une

complète réorganisation de la vie civilisée. Et Wells parle de ce qu'il sait : lié d'amitié avec Sanderson, à qui il avait confié ses deux fils, il a assisté à l'éclosion de projets éducatifs qu'il envisageait au début comme des rêves chimériques et qu'il a vu entrer dans le domaine de la réalisation, grâce à cet homme hardi, tenace, doué de qualités extraordinaires. Il a vu, dans les dernières années, ce modeste collège d'un bourg rural devenir un organisme très proche de ces grands centres éducatifs que réclame notre monde; sa prospérité était telle que, malgré des agrandissements considérables, la liste des candidats à l'admission était d'une longueur désespérante et qu'il fallait faire inscrire les enfants cinq ans à l'avance.

Ce qui valait à Oundle cette réputation, c'étaient d'abord les qualités propres du directeur, puis l'allure qu'il avait imprimée à la maison par la formation d'un corps de professeurs chargés d'appliquer ses théories et de diffuser ses idées. Quelques-unes de ses théories sembleraient paradoxales aux pédagogues français de 1925 — celle-ci par exemple : L'émulation, la « concurrence » est, pour l'activité enfantine, un moteur insuffisant ; il s'ensuit qu'il est d'une saine pédagogie de supprimer prix et concours, notes et classements, compositions et examens. En France, nous avons toujours le culte, sinon le fétichisme de l'émulation. Sanderson nous en montre le danger : elle est bonne sans doute pour recruter l'élite de la classe, mais elle ne joue qu'entre les « as » et la plupart des élèves sont découragés par leurs insuccès, et c'est ainsi qu'il y a tant de paresseux dans les classes soumises à ce régime.

Autre paradoxe. Au lieu de faire étudier aux jeunes gens des matières pour lesquelles ils n'ont pas de goût, ne vaut-il pas mieux les aiguiller vers le travail pour lequel ils sont faits ? Ce travail, joyeusement accompli, ne restera pas stérile. La tradition française, on le sait, est tout autre : elle n'admet pas que nos jeunes gens soient capables de choisir leur menu intellectuel et elle les contraint, jusqu'à la fin de leurs études, à absorber tout le programme encyclopédique qui leur est servi. Incontestablement, c'est la tradition française qui a tort.

L'école, dit Sanderson, doit préparer l'enfant à sa vie professionnelle, mais elle doit aussi former en lui l'homme des temps futurs. Car, pour que le travail scolaire serve les nécessités vi-

tales de la collectivité, il faut que l'enseignement scientifique à l'école plonge ses racines dans la science appliquée. C'est de la science appliquée que dépend notre vie intellectuelle et sociale. Sur ce point, Sanderson est absolument d'accord avec Herbert Spencer : il veut non seulement que la science soit enseignée dans les écoles, mais que la pensée scientifique inspire désormais toute la vie scolaire.

§

Il serait superflu de présenter à nos lecteurs Georges Hébert, l'apôtre de l'éducation physique par la Méthode naturelle. Ancien lieutenant de vaisseau, ancien directeur du Collège d'Athlètes de Reims, président du Comité de rédaction de la revue l'*Education physique*, il consacre toute son intelligence, toute sa volonté, à l'œuvre sociale de la régénération de la race.

En dépit de son titre subversif, **Le Sport contre l'Education physique** n'est point un réquisitoire contre le Sport, qui possède certainement des vertus, mais dont les tendances actuelles, les abus donnent lieu à des critiques sévères de la part des pédagogues et des médecins. L'idée de lutte ou d'effort soutenu pour la réalisation d'une performance est l'essence même du sport. Elle implique le désir de faire plus ou mieux que ce qui a déjà été fait par les autres ou par soi-même, c'est-à-dire d'améliorer, d'égaler, de surpasser ou de vaincre. Maintenu dans la limite de sa conception vraie, il a sa place marquée en éducation physique, mais tel qu'il est aujourd'hui pratiqué, dévié de façon outrancière, voire dangereuse, il est à rejeter d'une façon absolue pour l'éducation de la jeunesse : il n'est plus, en effet, un moyen de perfectionnement physique ou viril ; il a son but en lui-même; il est une matière à part, sans rien de commun avec la saine éducation.

L'éducation physique utilise l'exercice comme un moyen de développement musculaire et organique. Elle dose les efforts à fournir ou la quantité de travail à dépenser suivant les capacités de chacun. Le résultat purement matériel de l'exercice reste dans les limites inférieures ou moyennes tant que le développement n'est pas suffisant. En sport, l'exercice n'est pas un moyen, mais un but ; on court non pour se développer, mais seulement pour réaliser le meilleur temps sur un parcours donné.

L'éducation physique vise à généraliser la valeur des aptitudes

dans tous les genres d'exercices utilitaires. Le sport pousse à la spécialisation, parfois dans un seul genre d'exercices. L'éducation physique s'adresse à tous, surtout aux faibles et aux moyens qui sont la majorité, et qu'elle amène progressivement à acquérir le maximum du développement permis par leur constitution. Le sport, tel qu'il est compris et pratiqué de nos jours, ne convient qu'aux forts et aux moyens ayant, par nature, hérité d'excellentes aptitudes.

L'éducation physique tend à accroître les résistances organiques et les immunités naturelles contre la maladie par le dosage du travail, la pratique des bains d'air et de soleil, l'endurcissement progressif au froid, un enseignement approprié des règles de la frugalité et de la sobriété et de tous les préceptes d'hygiène dont l'application est capitale pendant la jeunesse pour l'acquisition d'une santé robuste. En sport, la santé n'est nullement la préoccupation dominante. Le travail a lieu au grand air, mais aucune attention spéciale n'est apportée à l'endurcissement au froid et aux intempéries... encore moins à la frugalité et à la sobriété.

L'éducation physique cherche à éduquer la masse et ne s'attache pas spécialement à faire ressortir de brillantes individualités; elle s'élève contre la vanité, le cabotinage. Le sport recherche le champion, l'être exceptionnel ; il lui faut l'apparat extérieur, la galerie, l'exhibition.

Mémento. — Marcel Foucault, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier : *Observations et Expériences de Psychologie scolaire.* L'ouvrage présente la substance de leçons de psychologie faites à la Faculté des Lettres et relate un certain nombre d'expériences sur les enfants au Laboratoire de psychologie appliquée. Aperçus ingénieux constituant une intéressante contribution à l'étude de la psychologie enfantine. — Abel Faure : *Enseignement et réalité.* L'auteur, à qui les questions d'éducation sont familières, critique avec grand bon sens le bouleversement périodique de notre régime scolaire, la surcharge des programmes, leur fausse utilité. Il présente un projet intéressant d'organisation d'un enseignement parallèle à l'enseignement secondaire et destiné aux enfants du peuple. — Jean Haessaert : *Didactique mineure.* Docteur en philosophie spéciale, professeur de pédagogie et de psychologie à la Section Normale de Gand, l'auteur étudie l'application aux problèmes scolaires des vues exposées dans un précédent ouvrage : *Introduction à la Philosophie expérimentale.* Il reproche avant tout à l'enseignement actuel son caractère non seulement verbal, mais irréel. L'école ignore

la vie, dont elle n'apprécie pas la valeur et qu'elle contribue à gaspiller. Des aperçus originaux abondent dans cette synthèse où s'esquisse une pédagogie nouvelle.

Ludovic Zaretti : *L'éducation nationale et le mouvement ouvrier en France.* — A. et L. Franchet : *Projet d'organisation du ministère de l'Education nationale.*

F. RONDOT.

GÉOGRAPHIE

Revue de géographie annuelle, dirigée par Ch. Vélain, Louis Gentil, Paul Girardin, années 1923 et 1913 (t. X et XI), 2 vol. in-4, Paris, Delagrave. — L. Germain : *La vie des animaux à la surface des continents*, 1 vol. in-18, de la « Nouvelle collection scientifique », Paris, Alcan, 1924. — Mémento.

La **Revue de géographie**, publiée chez Delagrave, ne ressemble pas aux périodiques ordinaires. Elle ne publie qu'un volume par an, et chaque volume ne contient qu'un nombre très petit de mémoires. Mais les plus courts de ces mémoires sont plus développés que les plus longs articles des périodiques. Quant aux mémoires importants, ce sont de vrais volumes dont chacun fait le tour d'une question ou d'une série de questions ; presque tous, au reste, sont publiés à part après leur parution dans la revue. Les broutilles ordinaires de correspondances, renseignements et nouvelles géographiques sont supprimées. De sorte que la collection de la Revue constitue, à elle seule, une vraie bibliothèque de travaux généralement très neufs et longuement médités.

Le volume de 1922 contient les mémoires suivants :

Jacques Bourcart, *Les Confins albanais administrés par la France, 1916-1920.* Très important travail abondamment illustré de cartes originales, de coupes géologiques, de perspectives cavalières dessinées à la plume et de photographies. Ces confins albanais sont les lisières de l'Albanie méridionale, où l'armée française établit pendant la guerre une communication entre l'Adriatique et la zone d'opérations de Macédoine, de Santi-Quaranta aux lacs Presba et Okrida. Curieux pays de montagnes, un des moins connus, le moins connu peut-être de toute l'Europe, avant cette période de guerre qui, tout en faisant reculer la civilisation, a fait avancer la géographie. C'est une terre âpre et sauvage, dont les deux tiers s'élèvent à plus de 1.000 mètres, avec des sommets et des plateaux qui dépassent 2.000 ; le tout assez varié d'aspect par la rencontre des *roches vertes*, où domine

la serpentine et où abondent les sources, avec les calcaires secs et dépouillés, aux formes abruptes. Nombreuses formations glaciaires avec des cirques et des moraines, puis des lacs; le plus connu est ce grand lac d'Okrida dont le poisson faisait autrefois les délices des empereurs de Byzance et forme encore une des principales ressources de la contrée. Le réseau hydrographique est très jeune : les fleuves, comme le *Shkumbi* et le *Dévoli*, sautent de palier en palier et entraînent à la mer d'énormes atterrissements. Le climat, sauf dans quelques régions basses, n'a rien de la douceur méditerranéenne. Le pays, semble-t-il, n'est pas encore déboisé, malgré les ravages des moutons et des chèvres, mais M. Bourcart, qui est surtout géologue, est trop sobre de renseignements sur la géographie botanique. La population a fait sur M. Bourcart une très favorable impression. Bien que très mélangée, puisqu'elle comprend avec les Albanais des Bulgaro-Macédoniens, des Roumains, des Turcs et des Bosniaques, elle se distingue, paraît-il, par sa loyauté. Officiellement orthodoxes ou musulmans, ces gens n'ont en réalité qu'une religion, le *bessa* ou fidélité à la parole jurée. Ils sont pâtres ou agriculteurs : leurs conditions d'existence sont encore très primitives, faute de voies de communication ; le village albanais, généralement établi sur les sources au contact du calcaire et des *roches vertes*, vit presque absolument sur lui-même ; son maïs, son tabac et sa laine lui fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie. Mais ce n'est pas un pays d'idylle : l'Albanais ne quitte point son fusil ; le pays a toujours vécu dans l'insécurité ; les pratiques de la *vendetta* y sont aussi florissantes que dans la Corse du temps de Colomba.

La mission d'études du bassin du Tchad, dirigée en 1913-1914 par le capitaine de frégate Audoin, a vu ses résultats pratiquement anéantis par la guerre. Elle avait pour but la recherche des meilleures voies commerciales entre le bassin de l'Oubanghi et le Tchad, à une époque où le Cameroun allemand poussait encore ses antennes jusqu'au Congo. Les voies recherchées étaient des rivières dont M Audoin étudie les conditions de navigabilité ; ce sont des affluents de l'Oubanghi et du Chari. Ces études conservent de l'intérêt surtout au point de vue de la géographie scientifique. Leur portée pratique a beaucoup diminué.

La Mésopotamie du lieutenant de Figaret est un travail sorti

de la guerre, comme celui de M. Bourcart. L'auteur a suivi les opérations des colonnes qui pacifièrent en 1920, sur l'ordre du général Gouraud, le cours supérieur de l'Euphrate en Mésopotamie, dépendant de notre zone d'influence syrienne. Bonne esquisse générale de la Mésopotamie, avec ses deux grands fleuves, sa région deltaïque, sa richesse agricole qui sera stimulée par les travaux d'endiguement de Wilcoks, ses ressources en pétrole sur le Haut-Tigre, le tout accompagné de quelques photographies assez expressives. Récit des opérations militaires de 1920.

Voici maintenant les mémoires du volume de 1923 :

Aimé Azam, *Les limons de la Basse-Normandie* (pays d'Auge, Calvados, Cotentin). Ce travail complète heureusement l'excellente *Basse-Normandie* de Bigot, parue dans la même collection en 1913. Les limons de surface de Basse-Normandie, qui se rattachent aux formations analogues du nord de la France et du nord de la presqu'île bretonne, ont une grande importance, tant au point de vue de la géographie physique que de l'agriculture, mais ils font depuis un siècle le désespoir des géologues, qui n'ont pu se mettre d'accord sur les causes de leur formation, et qui, comme il arrive en pareil cas, ont remplacé les faits absents par des hypothèses où se donne carrière leur fertile imagination. M. Azam ne paraît pas éloigné de croire que toutes les théories sont vraies, chacune d'une vérité locale, autrement dit que les modes de formation des limons sont très divers et très complexes. Réserve prudente, peut-être conforme à la réalité des choses, mais, on l'avouera, peu satisfaisante pour l'esprit qui n'en reçoit que des demi-lumières, encore fort douteuses. Toutefois l'auteur penche visiblement pour la prépondérance des limons formés par simple *altération sur place* des roches existantes, notamment sur le plateau si curieux et si connu de la Hague. Il est conduit à cette conclusion par les nombreuses analyses micrographiques et microchimiques qui forment la partie la plus originale et la plus intéressante de son mémoire, et où il se montre un adepte de la science nouvelle qui a reçu le nom de *géochimie*.

La formation des *Dunes de l'Olténie*, étudiée par M. Michel Saint-Jonesco Balca, s'explique plus aisément. L'Olténie est la partie occidentale de la Valachie, entre les Alpes de Transylvanie, l'Olt et le Danube. De nombreuses dunes de sable y existent non

loin du Danube, surtout dans la grande courbe que forme le fleuve près de Vidin ; elles forment d'une manière générale des rides orientées d'ouest en est ; les unes sont mobiles, les autres sont plus ou moins consolidées ; il serait aisé de les consolider toutes. Comme pour toutes les dunes, l'action des vents dominants, qui sont ici des vents du nord-ouest, favorisés par la sécheresse relative d'un climat déjà très continental, paraît être la cause la plus puissante de leur formation. Mais le travail des vents a été préparé par l'érosion fluviale. Les éléments minéralogiques des dunes sont exactement ceux des roches compactes des Carpathes et des Alpes de Transylvanie. Ce sont des débris détritiques arrachés par les fleuves et par les rivières et entraînés par le Danube, lequel, au cours de ses crues, les dépose au fond de son lit majeur, dont la largeur atteint une dizaine de kilomètres. Après les crues, ces sables, séchés au soleil, sont repris par les vents et façonnés en rides sur la zone d'inondation et au delà de cette zone. Les dunes ne sont point stériles : on les fixe par la culture aussi bien que par les plantations de robiniers et de pins. La végétation les fixerait toutes, sans les ravages causés par les moutons et surtout par les porcs qui affouillent le sol en cherchant les racines.

Le Bassin de Thiezac (*Cantal*), par Yvonne Boisse de B'ack. Monographie d'un petit cirque d'effondrement affecté par des affaissements anciens, puis par des épanchements volcaniques; ceux-ci ont été le théâtre d'une érosion active avec éboulements chaotiques qui ont favorisé l'établissement d'une circulation souterraine. Ces éboulements continuent dans le bourg même de Thiézac.

La *spéléologie* ou science des cavernes et de la circulation souterraine des eaux n'a pas chez nous d'apôtre plus zélé que M. Martel, continuateur de Daubrée. M. Martel expose toutes les recherches faites dans cet ordre d'idées depuis dix ans (*Les récentes explorations souterraines, 1914-1923*). C'est en Autriche et sur le Carso d'Italie que les recherches ont été les plus actives et les plus heureuses ; elles étaient faites, soit dans un but de curiosité scientifique ou pittoresque, soit, comme il arriva sur les fronts de guerre, pour abriter des hommes, des armes et des munitions. En Autriche a été continuée l'exploration de la plus grande caverne d'Europe, qui est aussi la plus grande glacière naturelle du monde, l'*Eisriesenwelt*, à 36 kilomètres au

sud-est de Salzbourg, avec ses trente kilomètres de galeries. Rien de plus curieux que la formation de ces nappes glaciaires des cavernes. L'exploration du monde souterrain, si activement poussée qu'elle soit, commence à peine. Selon M. Martel, dans les terrains calcaires, les abîmes, cavernes, résurgences et autres phénomènes souterrains sont aussi nombreux, sinon plus, que les glaciers, cascade et cluses de la surface. C'est par dizaines de milliers qu'il faut les cataloguer.

L'intéressant travail de M. Louis Germain sur **La Vie des animaux à la surface des Continents** nous transporte sur un autre terrain, celui de la *biogéographie*. C'est un raccourci de géographie zoologique limité au domaine proprement terrestre ; il révèle partout la grande érudition et les longues études de l'auteur. Au point de vue des facteurs de distributions, M. Germain nous met en garde contre les solutions trop simplistes. Les faunes modernes sont des résultantes dont les composantes sont nombreuses. A noter le rôle des *asiles*, c'est-à dire des régions où l'absence de convulsions terrestres et de régressions ou de transgressions marines, pendant de longues périodes géologiques, a permis aux faunes d'évoluer par elles mêmes. A noter aussi, pour les migrations, le rôle de l'*eurythermie* et de la *sténothermie*, peut-être plus considérable encore que le dit M. Germain : les animaux *eurythermes* sont ceux qui supportent de grandes différences de température, les *sténothermes* sont ceux qui ne les supportent pas et dont le domaine est par suite bien nettement localisé. Remarques très justes sur le domaine forestier des régions tropicales, qui, développé par l'humidité, devient défavorable aux grands animaux ; remarques moins justes, à mon sens, et entachées d'un peu d'exagération, sur le rôle de l'homme comme destructeur des grandes espèces ; il eût fallu y ajouter, comme correctif, la propagation par l'homme de nombreuses espèces, domestiquées ou non, surtout dans l'hémisphère austral ; M. Germain lui-même apporte plus loin des chiffres très curieux à ce sujet. Je le chicanerai encore sur une phrase : « Le lion est avant tout un animal désertique » (p. 92). Certes, l'expression a dépassé la pensée de l'auteur. Le lion du désert ! Quelle vieille connaissance ! Mais laissons-la aux livres d'images. Le lion ne peut pas plus vivre dans le désert que n'importe quel grand quadrupède. Le lion est un animal des

steppes et de la savane. — Le procédé purement énumératif et analytique, dont la sécheresse est fort à craindre dans un livre comme celui de M. Germain, est heureusement atténué par quelques monographies insulaires très intéressantes, celles des Galapagos, des Sandwich et de Sainte-Hélène. La division proposée de la faune en trois grands groupes (*Arctogée* ou Amérique du Nord, Europe, Asie et Afrique, *Néogée* ou Amérique du Sud, *Notogée* ou Océanie), est à la fois simple et rationnelle. En somme, un bon livre.

Mémento. — Je mentionne avec plaisir la brochure de B. Saint-Jours, *L'Atlantide de Solon et de Platon n'est qu'un mythe* (extrait de la *Revue méridionale* du 15 août 1924). Le vénérable savant bordelais continue à pourchasser énergiquement les mensonges scientifiques. Que de fadaises n'a-t-on pas écrites sur cette Atlantide engloutie au large des Açores! Et cela continue. Et il est déplorable que certains hommes de science, du reste très estimables, soient assez dénués d'esprit critique pour croire au pays des Atlantes submergé avec ses cités. Toujours la confusion du *temps géologique* et du *temps préhistorique et historique*. Il n'y a absolument aucune commune mesure entre eux. Je considère aussi qu'il convient de mettre le public en garde contre certaines entreprises de librairie. De ce nombre est une récente édition du *Voyage de Bougainville* (Paris, Pierre Roger, s. d. [1924]). Le récit du voyage de la *Boussole* et de l'*Etoile* autour du monde, de 1766 à 1769, est un des plus purs chefs-d'œuvre de notre littérature maritime. Il vaut autant par la forme que par le fond. Quand on le réédite, il ne faut pas toucher au texte. Cependant, l'éditeur n'a pas craint d'y promener une paire de grands ciseaux. Il a supprimé toutes les déterminations de routes et de positions astronomiques, sous prétexte qu'elles manquent d'intérêt : c'est pourtant cela qui fait la valeur scientifique du livre. Il a supprimé aussi, dans les charmantes peintures de Tahiti, tout ce qui choque l'hypocrite pudibonderie moderne, sans faire attention que Bougainville, maître écrivain de la plus belle période de la langue, sait dire en termes choisis et sans grossièreté les choses les plus risquées. Personne n'a le droit d'amputer Bougainville.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Théodore Gerold : *Chansons populaires des XVe et XVIe siècles, avec leurs mélodies*, Bibliotheca romanica, n°s 190-192, Strasbourg, Heitz et Paris, 47, Mont. Sainte-Geneviève, pet in-18. — Abbé H. Grospierre : *Quelques notes sur les vieilles chansons populaires du Jura*, Lons-le-Saulnier, L. Declume. — Arthur Rossat : *La Chanson populaire dans la Suisse romande*, Bâle,

Société suisse des Traditions populaires. — Du même : *Les Chansons populaires recueillies dans la Suisse romande*, tome premier, *ibidem*. — Henry Bett : *Nursery Rhymes and Tales, their origin and history*, Londres, Methuen, in-18.

Le petit traité de Th. Gerold sur les **Chansons populaires des XVe et XVIe siècles** est admirable d'érudition précise et de prudence scientifique, dans un domaine où les possibilités d'explication et d'interprétation sont presque illimitées. L'auteur regarde comme « populaires » même les chansons d'origine bourgeoise ou courtoise, pourvu qu'elles se soient répandues dans toutes les classes de la société ; il montre fort bien comment le peuple des villes, autant que celui des campagnes, transforme à sa guise et adapte à ses goûts particuliers tel ou tel thème littéraire, tel ou tel timbre musical, introduit des éléments étrangers, supprime et retouche.

M. Gerold ne s'est, par principe, occupé que des chansons dont on a pu retrouver ou reconstituer la mélodie ; il a raison de reprocher aux premiers folkloristes de s'être trop exclusivement occupés du texte seulement des chansons, sans comprendre l'importance des mélodies. En étudiant ensemble ces deux éléments, qui dans la pratique sont intimement liés, il a été possible de retrouver la source d'un assez grand nombre de chansons populaires modernes dans les recueils de la Renaissance : ainsi *Rossignolet du bois* ; *En revenant de Lorraine* ; *Au bois madame* ; *Sur le pont d'Avignon* ; et toute la série des *Maumariées*. L'auteur donne les textes recueillis pendant plusieurs siècles et constate qu'en somme les changements effectués par la mémoire populaire ont été relativement faibles. Très intéressante aussi est l'étude comparative du rythme poétique et de la métrique avec le rythme musical et la structure mélodique. Une bibliographie des sources anciennes, une collection de chansons des XIVe-XVIe siècles et une autre à titre de comparaison de chansons transmises par la tradition orale et notées de nos jours, qu'on peut probablement faire remonter aux recueils anciens ; puis, à propos de chaque chanson reproduite, des notes critiques et bibliographiques ; tel est le contenu de ce petit volume absolument indispensable à tous les folkloristes, parce que plein de faits et d'idées.

Parmi les chansons qui ont subsisté, M. Gerold cite celle du mari paysan exploité par son valet qui lui prend son bon pain, son bon vin, sa bonne viande et sa belle femme ; le texte et la

mélodie se trouvent déjà dans les *Airs* de Cerveau, 1599: je l'ai retrouvée de nos jours dans la région de Bonneville, et divers folkloristes l'ont notée en Bresse ; Tiersot l'a signalée aussi dans l'ouest de la France; malgré tout, je doute que cette chanson soit populaire française générale. Une nouvelle version vient d'être publiée par M. l'abbé Grospierre dans ses **Notes sur les vieilles chansons populaires du Jura**, sous le titre *La Saint-Martin*, alors qu'en Savoie et en Bresse elle est dite *La Saint-Jean*. Toutes les versions modernes commencent par une allusion à la date du changement des garçons de ferme ou *louée* des domestiques ; je crois que cet élément à la fois économique et rituel est primitif dans cette chanson et qu'au texte de Cerveau manque la première strophe, de sorte que le thème y apparaît comme une sorte de fableau ou de gaudriole passe-partout, par élimination de l'élément calendaire.

La collection de M. Grospierre comprend une quarantaine de chansons notées et quelques danses ; la plupart sont plutôt bressanes que comtoises, le village de Nanc, où elles ont été recueillies, étant d'ailleurs situé non loin de la limite. L'introduction donne des renseignements inédits sur les mœurs et cérémonies populaires de cette région. Toute l'argumentation d'ordre musical est aussi à lire ; M. Grospierre, étant organiste, est fort versé dans la musique du moyen âge, dont la connaissance est nécessaire à l'intelligence de la chanson populaire moderne. Il rappelle que notre système de musique ne date que du XVI[e] siècle et qu'auparavant a existé le système, conservé par les chanteurs populaires, des six gammes qui n'admettaient pas de sensible ni aucune altération dans la série des notes, sauf pour le *si*, qui pouvait être bémolisé ; par suite, les demi-tons se trouvaient placés à des degrés différents par rapport à la finale de chacun des six modes. Notre procédé actuel de notation et d'harmonisation ne correspond donc pas à la réalité chantée ; on s'en tire plus ou moins en intercalant ce qu'on nomme souvent, et à tort, des fioritures, lesquelles pourtant n'ont pas pour les chanteurs une valeur épisodique, mais bien une valeur constante.

Aux mêmes constatations était de son côté arrivé l'excellent folkloriste suisse Arthur Rossat, dont la mort récente a été une grande perte pour notre science. Dans son traité général de **La Chanson populaire dans la Suisse romande**, au cha-

pitre IV, il remarque en outre que notre système de barres de mesure n'est pas applicable à la chanson populaire telle que la chantent nos paysans, sauf quand il s'agit d'airs à danser. Il a eu la tentation de revenir à l'ancienne notation sans barres de mesure, qui « rendait certainement avec plus d'exactitude la forme rythmique de certains récits chantés », mais n'a pas osé enfreindre les habitudes acquises, parce que l'œuvre de collection entreprise par la Société Suisse des Traditions populaires « est avant tout une œuvre de vulgarisation ». Rossat s'est tiré de cette difficulté en donnant le plus possible de variantes rythmiques des divers timbres.

A noter ce fait curieux que les timbres en usage dans la Suisse romande ne sont pas très nombreux. « En Valais, la plupart des chansons satiriques sont composées sur l'air du *Roi Dagobert*; dans le canton de Vaud, sur l'air de *Traderi*; dans le Jura bernois, sur l'air de la *Schlague* ; à Neuchatel sur l'air : *Amis la matinée est belle* ». On saisit ainsi l'un des procédés vraiment populaires d'adaptation de paroles nouvelles à des airs anciens, lesquels d'ailleurs éprouvent souvent toute une série de modifications. D'autre part, les chanteurs ne se font pas scrupule d'accoler à des paroles connues des airs nouveaux, et notamment, dans la Suisse romande, des timbres allemands : « Les chanteurs ne sont jamais embarrassés : quand ils ne connaissent pas l'air d'un chant, ils lui en trouvent un autre. »

Tout ce volume est à lire ; car sur la base d'une énorme collection de documents, pour les neuf dixièmes inédits, Rossat a établi une sorte de théorie générale de la chanson populaire suisse romande, qui présente un intérêt direct pour les folkloristes français et italiens. C'est en somme l'introduction au recueil des textes avec notations musicales et commentaires dont le tome premier contient 27 chansons « traditionnelles ». En novembre 1906, la Société avait constitué une commission de recherches et envoyé un appel dans toute la Suisse : un an après, de Suisse allemande étaient rentrés 5.000 textes et de Suisse romande quelques dizaines à peine : « les ecclésiastiques, professeurs, instituteurs, syndics et maires se sont complètement désintéressés de notre entreprise » ; une campagne dans les journaux a réussi un peu mieux ; « mais pour obtenir un résultat satisfaisant, il n'y a que l'enquête personnelle, conduite avec persévérance et mé-

thode ». C'est à cette enquête qu'Arthur Rossat avait consacré la majeure partie de sa vie. Nous tenons à rendre ici hommage à sa mémoire ; et nous espérons que la Société suisse des Traditions populaires publiera bientôt la suite du recueil dont il fut le bon ouvrier.

Plus restreint est le sujet d'une étude sur **l'Origine et l'histoire des Chansons et Contes de nourrice**, à laquelle M. Henry Bett a consacré une vingtaine d'années. Il est bien vrai de dire que, dans certains domaines, la mémoire populaire est extrêmement tenace et que de nos jours survivent encore des croyances et des coutumes préhistoriques. La démonstration a été faite en divers pays et par maints savants, comme Sébillot, Mannhardt, Frazer, etc. La difficulté consiste seulement à prouver l'exactitude de la théorie générale dans chaque cas particulier. Quand les gamins anglais jouent à *Buck, buck, how many horns do I hold up*, est-ce vraiment une survivance du jeu romain *Bucca, bucca, quot sunt hic ?* ou un cas très simple de coïncidence, ou une vulgarisation datant seulement du moyen âge ? Cette question, l'auteur la pose à propos de nombreux thèmes de contes populaires et surtout de formulettes enfantines ou de ritournelles. La survivance des cinq ou dix premiers noms de nombre *gaéliques* dans toute une série de formulettes à compter *anglaises* est évidente (c'est la série dite *shepherd's score*; elle correspond à *un, deux, trois, allons dans les bois*). On pourrait, en se basant sur cette découverte de M. Bett, chercher de nouveau l'origine de la formulette *Carin, caro*, etc., étudiée par Blavignac et encore en usage dans la région de Genève. Des notes critiques et comparatives terminent ce petit volume fort intéressant et qui a une importance plus générale que ne l'indique son titre.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Mort de Pierre Louys. — *La Vie des Lettres et des Arts* : M. Georges Polti rêve d'un théâtre nouveau qui serait à l'actuel ce que la symphonie est à la mélodie. — *Revue des Deux Mondes* : Mise des carnets de combattants aux programmes scolaires. — Mémento.

Paris en foule a suivi les obsèques de Lucien Guitry, et, dans cette multitude, tous les acteurs.

Nous étions peu, ce dimanche 7 juin, à accompagner Pierre Louys mort, de sa villa de Passy à l'église de l'Assomption et au cimetière Montparnasse. Tous ceux qui ont l'honneur de tenir une plume, toute la jeunesse des Lettres surtout, auraient dû saluer ce départ d'entre nous d'un des plus parfaits artistes qui aient écrit.

Mais quelle véritable douleur profonde, chez ces quelques-uns que nous étions là, — ses amis et ses camarades, témoins de l'éclatant début de sa carrière !

Nous tous qui l'avons connu, couronné de ses vingt-cinq ans, nous sommes certains d'avoir vu le Prince Charmant s'élancer vers la vie. Le fameux article de Coppée créant la gloire de Pierre Louys en une matinée ne suscita pas un jaloux. De ce jour, nous fûmes tous un peu moins injustes à l'égard du poète des *Intimités* et du *Reliquaire*. Et aussitôt Pierre Louys d'employer sa jeune autorité en faveur de Paul Fort, dont il présente les premières *Ballades françaises* au public. Peu après, il découvre Claude Farrère. Pendant que navigue en Chine le jeune enseigne de vaisseau, la sollicitude de son aîné agit auprès des membres de l'Académie Goncourt. Ils avaient décerné leur prix à John-Antoine Nau. Leur second choix vaut à Claude Farrère la notoriété qui est devenue sa gloire universelle. Et il a toujours confessé : « Je dois tout à Pierre Louys. »

On reste stupéfait, devant cette fin et les années qui l'ont préparée. Après *Aphrodite*, les admirables *Chansons de Bilitis*, *les Aventures du Roi Pausole*, *la Femme et le Pantin*, *Archipel*, *Sanguines*, ajoutent au rayonnement de Pierre Louys, prouvent qu'il a cultivé ses dons, qu'il pourra s'élever encore, créer, accroître son œuvre. Tout ce que les bonnes fées lui avaient accordé, de mauvaises fées l'abîment sous des sorts funestes. L'origine de ces malheurs est l'impatiente curiosité d'un jeune homme fragile : il surprend une consultation de médecins illustres qui viennent de l'examiner. Il croit avoir peu d'années à vivre. Alors, il veut sa large part des joies humaines. Son harmonieux élan devient le désordre, ses enthousiasmes une frénésie, — les dieux frappent cruellement en lui l'image qu'ils avaient permis qu'il fût, au terme du XIXe siècle, de l'immortel Apollon porte-lyre.

A défaut de la presse quotidienne, de ses obligations privilé-

giées à MM. les assassins, les cambrioleurs et à la clientèle de notoriétés qui lui paient leur gloire marchande, — les revues, s'il existe encore un peu de justice, vont dire quel artiste de haut lignage fut Pierre Louys, dont l'œuvre durera autant que la langue française.

§

« Timidité de Shakespeare » — ce titre appartient bien en propre à M. Georges Polti, dès longtemps connu pour un esprit des plus originaux. Il intitule ainsi un article plein de vues intelligentes, que vous pourrez lire dans le n° 19 de **La Vie des Lettres et des Arts**. Ce sont des « concentrés » d'idées. L'auteur dédaigne les développements où se complairait un critique. Il place Shakespeare « entre l'Attique et la Picardie, entre Sophocle et Jean Bodel », il le tient pour « le premier maître *de la scène réduite*, de la scène pour *petite* société », ce qui explique le titre de ces notes pleines de substance. Elles inspireront bien des commentateurs, qui oublieront de citer le nom de M. Georges Polti, naturellement.

Qu'au moins, on trouve ici cette page de M. Georges Polti :

Or, il me plaît de rêver une mise en scène, — et partant un drame — difficile au dernier point, effrayante, mais, sachez-le, possible !

Le théâtre, aussi large que vous le pourrez ouvrir (encore la moindre scène y suffirait, disproportionnée qu'elle reste à la taille de l'acteur !), le théâtre représentera plusieurs, trois, dix, vingt endroits différents : villes, bois, déserts, une montagne ici, là des mers, et l'enfer, des nuées sur des nuées, tel ciel théologique, une chaumière, que sais-je ! Cependant cette masse de décors se transformeront sans relâche, plus ou moins vite les uns que les autres : des sables succéderont à un palais, un rivage à l'Océan, à la montagne un chemin en pente, etc.

Dans ce petit univers grouilleront... des anonymes, passants dont nul ne reparaîtra parfois, ayant simplement jeté, qui une phrase, qui un geste ou un soupir.

Il arrivera que l'un de ces décors, — un ciel, par exemple, ou une forêt, — s'arrêtera, immobile, afin que ses habitants figurent comme les aiguilles marquant, au cadran de l'éternité, les changements des siècles. De sorte que les autres tableaux vivront visiblement des années en quelques minutes, avec le halètement fou des vastes envolées historiques au fond de notre imagination... D'autres fois, une minute durera une heure...

A pareil art il faudra, bien entendu, la précision mathématique des gestes et des intonations. Car il y aura en jeu toute la science d'un symphoniste.

SYMPHONIE *en effet et non* MÉLODIE, un tel drame ! Au lieu d'une situation péniblement et tristement développée, *toutes* les situations, *toutes* les émotions dramatiques à la fois, en des décors divers, s'entrelaceront et s'éclaireront l'une l'autre devant nos yeux. Et chaque assistant de cet éblouissant spectacle-algèbre, au lieu d'être traîné derrière quelque fable rebattue, nagera à même l'océan total des âmes humaines.

Etat voisin, j'imagine, de la divinité.

Car ce ne sera plus ici l'individu qui parle à l'individu, comme dans la poésie lyrique ou didactique, ni la foule à l'individu, comme dans l'épopée et l'histoire. Ce n'est plus même un individu qui saigne et palpite devant une foule fraternelle, comme au théâtre jusqu'ici connu.

C'est la foule, c'est la totalité qui vit et bouillonne devant la totalité, la foule, et lui parle.

Les vrais héros de l'action étant les abstractions invisibles, les *nominaux*, les idées qui travaillent ces foules et dont la vie embrasse des générations.

Voilà, en vérité, un beau rêve. M. Georges Polti résume en trois lignes son désir de rénovation :

Car je veux *Quelque chose* qui soit au théâtre passé ce que parut le théâtre quand il s'éleva en face des paisibles formes littéraires jusque-là connues.

Souhaitons à l'auteur des *Cuirs de Bœuf* qu'il nous donne bientôt une œuvre conçue selon son ardent désir de neuf et qu'une scène bien équipée tienne à honneur de la représenter.

§

M. André Le Breton propose, dans la **Revue des Deux Mondes** (1er juin), la mise des « Carnets de combattants aux programmes scolaires » :

Mme Noëlle Roger raconte qu'un jour, voyant un de ses blessés sortir de l'hôpital à peu près guéri, mais avec un bras de moins, elle fut frappée de sa morne tristesse : et comme elle essayait de le remonter en lui parlant de la sympathie, de l'estime dont partout désormais il se sentirait entouré, il répondit, non sans amertume, avec un regard à sa manche vide :

— Oh ! madame... Cela sera si vite oublié.!...

Il ne faut pas que cela soit oublié, ni des vieux, ni surtout des jeu-

nes, et c'est pourquoi je demande que des extraits de nos *Carnets de route* figurent enfin dans les recueils de morceaux choisis que l'Université met entre les mains de nos écoliers. Qu'ils étudient la guerre de Troie ou les guerres puniques, qu'ils apprennent par cœur dans le *De Viris* les belles actions de Clélie, d'Horatius Coclès et de Mucius Scævola, ou le combat des Horaces et des Curiaces, je le veux bien. Mais vraiment, quels livres leur ferions-nous lire qui vaillent les humbles écrits rédigés dans le gourbi, dans la cagna, sous la constante menace de la mort ? Je n'obéis pas, en parlant ainsi, à des considérations purement sentimentales. Je crois que ces écrits ne sont pas seulement des reliques sacrées, qu'ils sont des œuvres neuves et admirables à plus d'un titre, que plusieurs d'entre eux sont même de véritables chefs-d'œuvre.

M. Le Breton, en principe, a tout à fait raison.

Reste à choisir les textes.

Celui que l'auteur emprunte à l'abbé Dubrulle et qui dépeint l'horreur de Verdun, le 28 février 1916, nous semble à nous de ceux qu'il importe que connaisse l'enfance, pour imprégner les générations futures de l'horreur de la guerre, de la monstruosité de ce crime collectif que *rien, rien ne peut justifier !*

Au contraire, M. André Le Breton écrit :

Ne retenons pas longtemps les yeux de l'enfance sur de telles images ; la faute serait grave, je crois ; il ne faut pas épouvanter les petites âmes qui s'ouvrent à la vie en leur révélant impitoyablement ce qu'elle peut avoir de plus horrible. Mais si, au contraire, c'est notre devoir que de les initier à ce qu'elle a de plus noble et de plus grand, si c'est notre devoir que d'éveiller chez l'enfant le sentiment de la beauté morale, où donc apprendront-ils mieux à s'en instruire et à s'en pénétrer que dans l'histoire intime des hommes qui ont vécu quatre ans au milieu de ces horreurs sans nom et qui les ont surmontées ?

M. Le Breton veut bien appeler la guerre une « monstruosité », une « absurdité », — il tient cependant pour ceci :

Il faut donc cette absurdité et cette atrocité, — la guerre, — pour que se découvrent toutes les secrètes richesses de l'âme humaine, pour que se voie jusqu'où cette âme peut s'élever ?

Mille fois non ! il *ne faut pas la guerre* pour prouver « jusqu'où l'âme humaine peut s'élever ». La guerre continue de tuer. La guerre a pourri toute l'Europe, moralement et physiquement. Il faut que, par les carnets de combattants, la jeunesse apprenne à détester la guerre et prenne en dégoût les mots grandilo-

quents qui tendent à la glorifier. Et si l'on évoque le Soldat inconnu de l'Arc de Triomphe, que ce soit sans altérer la véritable signification de sa tombe : celle de tous les pauvres bougres qui aimaient la vie et sont morts sans savoir au juste pourquoi ! Cela, c'est un abîme de misère humaine.

MÉMENTO. — *La Revue hebdomadaire* (30 mai) : début d'un beau « Franz Liszt », par M. Guy de Pourtalès.

La Revue de Paris (1er juin) : « Souvenirs sur Napoléon Ier », par le comte de Sainte-Aulaire. — M. J. Cassou : « L'Espagne, valeur spirituelle ».

La Revue Mondiale : « Faust à l'Odéon », par MM. Gémier et Gsell. — M. H. d'Alméras : « Une page de la vie de Pauline Bonaparte ». — « L'Angleterre et nos dettes », par M. V. Augagneur.

Napoléon (mai-juin) : M. G. I. Bratianu : « Un Bonaparte en Corse au XIIIe siècle ». — M. A. Hachette : « Dossier de la journée du retour des Cendres. »

L'Europe nouvelle (23 mai) : Inédits sur la Commune de Paris.

La Revue du Siècle (1er juin) : « Un Voltaire moins connu », par M. Eugène Marsan. — Poèmes de M. Jean Lebrau.

L'Alsace française (23 mai) : « Jules Laforgue à Strasbourg », par M. G. Jean-Aubry.

Le Correspondant (25 mai) : « Causes et conséquences de l'élection de Hindenburg », par ***. — « Le secret du coup d'Etat », d'après des inédits de Flahault, par M. Maurice Claudel. — « La dentelle à la main », par M. A. Lefébure.

La Revue de France (1er juin) : Lettres de Guizot à lady Alice Peel. — « Les abus de la répression », par M. Henri-Robert.

Revue de l'Amérique Latine (1er juin) : M. Lugné-Poe : « J'aime Trujillo ». — M. A. Zéréga-Fombona : « Effort intellectuel de la Colombie ».

Æsculape (mai) : « Les effigies de Charcot », par M. le Dr Henry Meige. — « Existe-t-il des hommes à queue parmi les tribus Moïs ou Khâs ? », par M. le Dr E. Vogel. Il conclut à la fable. Mais les Annamites et les Moï croient à l'existence de « sauvages à queue ».

La Revue Universelle (1er juin) : La suite de « Notre cher Péguy », par MM. J. et J. Tharaud. — « Les hommes d'affaires au pouvoir », par M. R. Gounard.

Revue de l'Enseignement des langues vivantes (juin) : MM. E. Legonis et E. Cazaniau : « L'hommage de la Sorbonne à M. Galsworky ». — « Carl Spitteler », par M. H. Buriot-Barsiles. — « La princesse Mechtild Lichnowski », par M. C. Pitollet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Albert Samain à Magny-les-Hameaux (« Le Journal », 8 juin). — *L'Hommage de Léon Riotor à Albert Samain* (« L'Ere Nouvelle », 7 juin). — *Quelques inédits de Samain* (« L'Eclair », 7 juin). — *La légende de* l'Aphrodite *de Pierre Louys, refusée par les journaux, est réfutée par M. Alfred Vallette et M. A.-Ferdinand Herold* (supplément du *Figaro*, 13 juin).

Le dimanche 7 juin on a inauguré à Magny-les-Hameaux, où mourut le poète du *Jardin de l'Infante* le 18 août 1900, un très beau et très pur bas-relief, œuvre de Mme Yvonne Serruys. M. Georges Le Cardonnel nous rappelle, dans le **Journal**, comment Albert Samain, malade, « était venu se reposer près de son ami le musicien Raymond Bonheur, dans ce petit village silencieux et clair, qui semble fait pour la méditation, entouré de coteaux boisés, au fond de la magnifique vallée de Chevreuse, non loin de l'illustre retraite de Port-Royal-des-Champs ».

Des discours furent prononcés, qui furent surtout des hommages émus au poète. MM. Georges Lecomte, Gaston Rageot, Léon Riotor, Léon Bocquet évoquèrent leurs souvenirs ou célébrèrent le génie d'Albert Samain, que synthétise l'œuvre de Mme Yvonne Serruys : la muse antique et la muse moderne s'harmonisant *aux flancs du vase* symbolique de la poésie de Samain.

L'Ere Nouvelle nous donne le texte de l'émouvant discours de M. Léon Riotor, qui fut, dit-il lui-même, « l'ami de début d'Albert Samain, le premier ami inconnu, celui auquel on dévoile ses espoirs ».

Je le rencontrai au café Corazza, voici plus de quarante années. J'aperçus isolé, muet, un jeune homme au profil maigre et fin, et je pensai à quelque clerc de province, égaré dans ce lieu. Mais nous causâmes, le solitaire me confia ses rimes, je les publiai dès le lendemain dans un quotidien littéraire, immense joie !

Ce nourrisson des muses débarquait, en effet, de Lille en Flandre, — avec sa mère, veuve, et un jeune frère, — pour occuper l'emploi d'expéditionnaire à la préfecture de la Seine, où je devais le rejoindre dix ans plus tard. Son bureau campait alors aux Tuileries, pavillon de Flore, et ce nom-là seul l'enchantait, autant que le parterre étalé sous la fenêtre. Et sur la pelouse, ultime satisfaction, un vase antique s'ornait d'une ronde de faunes et de bergères.

Sa tâche terminée, l'expéditionnaire déambulait, l'esprit plein de visions, le long de la Seine, molle et grise, assez semblable au fleuve de ses jours. Fragile, — car il portait en lui le mal de son père défunt, le

mal qui devait l'emporter à quarante ans, — il menait une existence moderne, mécaniquement découpée par ses travaux de fonctionnaire et par ses promenades pour rentrer à la maison.

Sensible aux images et aux contacts, il composait depuis longtemps de menues strophes sur tout cela. Ensuite, Musset l'impressionna, il lut Baudelaire et aussi Leconte de Lisle. Ce dernier excita son envie de couleur et de force, les autres firent battre son cœur éperdu, tandis que sa brûlure maladive, inguérissable, le rendait élégiaque et fastueux.

Essaya-t-il d'attirer jusqu'à ses lèvres cette chair de femme, ces fleurs et ces parfums dont il rêvait ? C'est en des amitiés masculines que s'épanchèrent les flots d'un sentiment qui voulait embrasser le monde, tandis que la voix secrète des dieux l'avertissait qu'il n'en aurait pas le temps.

Ce soir-là d'octobre 1883, durant ces instants rapides, je le compris tout entier. Il me dédia un cahier. Plus tard, au fur et à mesure qu'il réunira ses poèmes en recueils, il entourera ceux-ci du décor qui les inspira. *Au Jardin de l'Infante* (1893), *Aux Flancs du vase* (1898), *le Chariot d'or* (posthume), *Polyphème*, sont les visions familières de sa Muse. Il révélait déjà, dans ses premières pages calligraphiées, les influences diverses qui le hantaient : le Parnasse dans *les Dompteuses* et *la Peau de bête*, que je publiai au *Réveil* ; l'intimité naïve de Coppée avec *la Bonne Mère*, que j'utilisai dans *l'Album des Musées*, et même la grandiloquence de Heredia, témoin cet *Amour de l'art*, donné encore par moi dans ce même album, où il s'écriait :

Le marbre seul est dieu dans mon cœur de païen !

Ah ! je n'en crois rien. Ce cœur était bien de chair, et de chair périssable !

Dix ans passés, la direction de l'enseignement avait émigré du Pavillon de Flore et du Jardin de l'Infante à l'entresol surbaissé de l'annexe Lobau, derrière l'Hôtel de Ville. Samain demeurait le parfait employé qu'on cite, toujours avec sa mère au 16 de la rue Saint-Martin, à deux pas de là. Son aspect restait pâle et froid, mais dès qu'il outrait son geste, son verbe et sa pensée, il séduisait le plus rebelle, c'était pour toujours qu'il se faisait aimer.

— « Ecoutez-le », répétais-je. Il parlait, une flamme dansait dans ses yeux clairs, et nul ne songeait à l'interrompre. Notre ami se révélait sans cesse un causeur charmant et prolongé.

Le sourire du monde l'avait accueilli dès son premier recueil au *Mercure de France*, qu'il contribua à fonder avec Alfred Vallette, Remy de Gourmont, Jules Renard, Ernest Raynaud. Ces murmures approbateurs devaient se changer en un chœur de gloire, quand le bon Coppée lui consacra une colonne du *Journal*, le 15 mars 1894. D'autres

portes plus fermées, la *Revue des Deux Mondes*, la Comédie-Française, l'Odéon, s'ouvrirent alors devant lui.

Et puis, de nouvelles heures passèrent encore. Cette obscure famille endeuillée avait fait de mon ami un triste qui s'efforçait de paraître voluptueux. Les poitrinaires sont ardents d'une étreinte multipliée. Le poète tenta d'échapper à cette loi, on ne lui connut ni femme, ni maîtresse, mais sa chair déchirée s'incendiait de la flamme éternelle.

Il lui fallait maintenant l'air pur, le chant des eaux et des forêts. Il prit des congés, fit des voyages, revint épuisé. Un confident très affectueux lui plaisait plus que d'autres, autant par son nom, Bonheur, que par son caractère, car il croyait à l'influence des mots. C'est près de Raymond Bonheur qu'il connut ces vergers, ces bocages, ces délicats paysages de l'Ile-de-France aux horizons tranquilles, aux collines si paisibles qu'elles évoquent la respiration de l'aimée.

C'est à Magny-les-Hameaux, où nous sommes aujourd'hui, — ce nom n'est-il pas, lui aussi, le pastel même ? — qu'il préférait revenir. C'est là qu'il esquissa ses derniers vers, ses poèmes inachevés, c'est là qu'il proféra son suprême chant. A peine comptait-il quarante-deux hivers ! Cet adieu fut calme et sans cris, un murmure d'oiseau qui tremble et qui s'éteint. Ainsi qu'il aperçut Polyphème se pencher sur les amants durant sa terrestre existence, le poète regarda sans crainte la Mort se pencher sur son cœur vaincu.

Parlant ensuite de la sincérité passionnée de l'inspiration de Samain, M. Léon Riotor la définit « ardente et pure ». Elle trahit, dit-il « le mystère d'une nature qui s'est consumée dans le désir, dans la mélancolie, dans un souhait toujours déçu, toujours renaissant ».

Evoquant la mort de son ami, M. Léon Bocquet écrit dans l'**Eclair** :

Peut-être est-il mort, regrettant de s'être adonné trop exclusivement au rêve et d'avoir perdu la consolation de ses enfances naïves et croyantes. Un fragment de poème, qui n'a jamais été publié, semble l'indiquer :

Mon âme s'est dissoute à l'opium du rêve.
O le bouclier fort, ô la Foi qui soulève
Les montagnes, qui brave et la torche et le fer
Et qui marche, les deux bras croisés, sur la mer !
La Foi, l'espoir qui chante et le goût de la vie !

Dans cet article, M. Léon Bocquet nous donne ce sonnet inédit de Samain. Il est de l'époque, vers 1884, où le poète, de « sa voix mélancolique et douce, épouvanté de son audace », se hasardait à dire ses vers au Chat Noir :

PÉCHÉ VÉNIEL

Au fond du jour mourant, où baigne la chapelle,
Sous le rubis tremblant du lampadaire d'or,
Blanche, dans son ogive au gothique décor,
La Vierge, aux yeux baissés, sourit, gravement belle.
Blond, en soutane noire, un enfant devant elle
Prie à genoux. Son âme est toute blanche encor.
Et seuls, les Séraphins au frissonnant essor,
Peuplent le bleu limpide où rêve sa prunelle.
Cependant la clarté des hauts vitraux étroits
S'alanguit vaguement sur la robe aux plis droits
Qui, du col aux pieds, tombe ample, large et sévère.
Mais l'enfant, sans savoir quel charme en lui s'épand,
Fixe, oubliant Jésus pensif sur le Calvaire,
Les deux petits pieds nus posés sur le serpent.

Malgré les succès qu'il y obtient et les gens de lettres qu'il y rencontre, écrit M. L. Bocquet, Albert Samain ne s'attarde point au *Chat Noir* :

Il préfère aux glorifications réciproques et au tumulte du lieu de lentes promenades à travers Paris. Au retour, les yeux encore émerveillés des visions de ses musardises et de ses découvertes, il consigne d'alertes croquis dans de petits cahiers, avec l'intention peut-être de faire, quelque jour, de ces notations en prose, la matière de paysages en alexandrins. Voici une de ces pages inconnues :

Place Royale. Le jardin est presque désert. En face de moi, la rangée des maisons, plantée comme un décor avec sa belle ordonnance Louis XIII, ses grands toits en pente et ses hautes cheminées, s'en va lentement sous le crépuscule. Le ciel vaporeux, bleuté, teinté de gris, conserve encore une clarté. Un bouquet d'arbres au milieu, déjà tout dépouillé de feuilles, découpe sur le ciel sa broussaille de branches fines, comme un dessin à la plume. Au bas des maisons, sous les arcades, des lumières, çà et là, s'allument aux boutiques. Des becs de gaz aperçus dans de grandes cours solennelles prennent une mélancolie antique. Le jet d'eau, en train de mourir, fait un bruit maigre, frileux, comme désolé, dans l'abandon du crépuscule... La lune monte, jaune-pâle.

C'est déjà, remarque M. Léon Bocquet, le thème et l'accent de certains poèmes d'*Au Jardin de l'Infante*, qui devait paraître aux éditions du « Mercure de France », en 1893, où Samain fréquentait depuis 1890.

§

Dans le **Figaro**, M. André Lebey, qui fut peut-être son ami

le plus intime, évoque le souvenir de Pierre Louys : « Il avait, écrit-il, le dédain de paraître. »

Il a vécu dans sa bibliothèque aux livres innombrables, judicieusement choisis, la plume à la main, ne cessant de chercher, de prendre des notes et d'écrire. En plus de ce labeur, un peu partout réparti, entre les mains les plus diverses, il laisse d'assez nombreux manuscrits. Dès maintenant on devrait se préoccuper de réunir sa correspondance: ce sera le meilleur moyen de préparer ses œuvres complètes. Il faudrait retrouver ses plus petites notes comme ses plus courts articles : je me souviens d'avoir lu dans l'*Intran*, le lendemain de la mort de Remy de Gourmont, une sorte de résumé figuratif de ce qu'il était qui contenait tout.

Il n'écrivait que pour les initiés :

Il savait trop le hasard des succès, comme leur inutilité, leur danger, peut-être, tout ce qu'ils ont de factice et de rapide ; au delà des siens, qui, jamais, ne l'entamèrent, il revoyait les jours où dix ou douze maisons d'édition refusèrent *Aphrodite*, qu'il dut éditer à ses frais au « Mercure de France ». Trop sûr de n'être pas compris, surtout qu'il était monté, cette fois, au sommet de la Montagne, il n'insistait pas. Il donnait, seulement, en se rappelant de loin, l'essence concentrée de son expérience et de sa certitude.

Cette légende d'*Aphrodite*, refusée par tous les éditeurs avant d'être acceptée par le « Mercure de France », sera peut-être difficile à détruire. M. Alfred Vallette nous apporte sur ce sujet les documents et ses souvenirs les plus précis. Il écrit :

La mort de Pierre Louys fait reparaître la légende de l'auteur d'*Aphrodite* blackboulé partout, ne trouvant point d'éditeur et *contraint* d'avancer les frais de l'édition. Or, ce roman n'a jamais été présenté à aucun journal, ni à aucun éditeur.

Pierre Louys avait publié à la Librairie de l'Art Indépendant, en 1893, sous forme d'une plaquette in-8 de luxe, tirée à 125 exemplaires, *Chrysis*, titre suivi de l'indication significative : « Fragment ». C'était, en réalité, un premier chapitre. L'auteur y ajouta et composa ainsi une œuvre d'une certaine étendue : ce ne peut être que cette longue nouvelle qui fut offerte à des journaux. Pierre Louys ne m'en a jamais rien dit. Mais il reprit son ouvrage, le développa et en fit un roman. Au début de son travail, le roman n'étant que conçu et non écrit, sinon en une version écourtée, il vint me proposer de le publier au *Mercure de France*, ce qui fut entendu. Il passa une partie de l'été de 1895 dans l'Ardèche, chez notre ami A.-Ferdinand Herold : il y travailla, et c'est de là que, par petits paquets, il m'envoyait son manuscrit. La publica-

tion commença dans le numéro d'août 1895, sous le titre *L'Esclavage*, et, portant sur six numéros (la revue était alors mensuelle), ne se termina que dans la livraison de janvier 1896.

En même temps que nous décidions de publier *L'Esclavage* dans la revue, nous convenions, l'auteur et moi, que le roman paraîtrait ensuite dans nos éditions in-18 à 3 fr. 50, qui allaient être inaugurées en octobre 1895 par un volume d'Henri de Régnier, lequel volume serait immédiatement suivi d'œuvres de Francis Vielé-Griffin, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck : et, de même que toutes ces éditions, celle de *L'Esclavage* devait être établie aux frais du « Mercure de France ». Comme les pages de la revue étaient à l'époque « justifiées » sur la longueur moyenne des lignes de volumes, on avait arrêté qu'on utiliserait la composition pour monter le volume. Mais quand je demandai à l'auteur le bon à tirer d'une partie du livre, pour dégager les caractères, il me fit remarquer avec raison que, la fin du roman n'étant pas encore écrite, il serait dangereux de commencer le tirage, un épisode de la fin pouvant nécessiter une retouche au début. Cette circonstance entraînait la « distribution » de la composition, car l'imprimerie n'était pas riche en caractères et n'en aurait p eu assez pour terminer le roman dans la revue. Je répondis que nous recomposerions, et que rien ne serait modifié à nos arrangements. Mais Pierre Louys me dit alors qu'en effet c'était bien sans importance au point de vue des charges, car il désirait assumer les frais de l'édition. Ce qui fut fait.

Il résulte de ce qui précède :

1° Qu'un manuscrit composé et publié par parties, au fur et à mesure de l'achèvement de chacune d'elles, n'a pu être offert à la presse et par elle refusé ;

2° Que nul n'a imposé à l'auteur l'ob gation faire les frais d'édition de son livre, mais qu'il l'a *désiré*.

C'était, du reste, pour reprendre le mot de Pierre Louys, sans importance, car tout se bornait à une position de comptes. Jamais l'auteur n'a eu rien à débourser, et par ailleurs étant débité des frais, il recevait des droits nécessairement très supérieurs à ceux des ouvrages publiés au compte des éditeurs.

Ce n'est qu'après la publication dans la revue que Pierre Louys s'avisa que le titre était mauvais, et *L'Esclavage* devint *Aphrodite*. Le volume parut le 28 mars 1896 et ne s'enleva pas tout de suite. Mais après l'article de François Coppée, le succès fut considérable.

Ainsi que l'observe M. Alfred Vallette, ce fut sans doute *Chrysis*, cette longue nouvelle, qui fut offerte aux journaux, et refusée. Mais il faudrait expliquer encore que cette belle prose ne fut alors refusée qu'en raison de sa ferveur sensuelle, en un temps

où les Muses étaient étroitement surveillées par la police des mœurs.

C'est seulement par crainte d'être poursuivis que les journaux refusèrent d'accueillir la frémissante nudité de **Chrysis**.

M. A.-Ferdinand Herold, auprès duquel, en sa maison de campagne de l'Ardèche, *l'Esclavage* fut écrit, corrobore les souvenirs de M. Alfred Vallette, souvenirs que des lettres de Pierre Louys et du directeur du *Mercure de France*, lui-même, préciseront encore quelque jour.

M. Herold écrit :

La première version du roman était beaucoup plus courte que la version actuelle. Louys ne réussit pas à la publier.

En 1895, le *Mercure de France* devenant de plus en plus important, Alfred Vallette résolut d'y publier des romans. Il fut décidé alors que *Chrysis* serait le premier des romans donnés au *Mercure*.

Mais Louys voulut revoir son œuvre. Il prit le parti de la récrire presque entièrement. Je l'emmenai à la campagne, chez moi, dans l'Ardèche, pays calme, où il put travailler à loisir. C'est là que fut achevée, en 1895, pendant l'été, la version nouvelle du livre. Au *Mercure*, il eut pour titre *L'Esclavage* : ce titre ne satisfaisait qu'à moitié Pierre Louys. Il en essaya d'autres, et enfin, quand le roman — un peu remanié encore — parut en volume, il s'arrêta, sur le conseil de José-Maria de Heredia et de quelques amis, à *Aphrodite*.

Louys conservait avec soin ses manuscrits. Il est fort probable qu'on retrouvera toutes les versions d'*Aphrodite*, et, à les comparer, on se convaincra du scrupule qu'il mettait à parfaire tout ce qu'il signait.

Et il faut dire encore que les jeunes écrivains de la génération symboliste, les Pierre Louys, les Henri de Regnier, les Vielé-Griffin, les Verhaeren et les Maeterlinck qui devaient se réfugier au *Mercure*, ne cherchaient nullement la gloire immédiate et souvent fugitive que peuvent donner les grands journaux. Ils se savaient déjà destinés à une gloire plus secrète et plus sûre des lendemains.

R. DE BURY.

ART

Exposition Romaine Brooks, galerie Charpentier. — Exposition William Malherbe, galerie Durand-Ruel. — Exposition Serge-Henri Moreau, galerie André. — Exposition trinationale, galerie Durand-Ruel. — Exposition Théo van Rysselberghe, galerie Druet. — Exposition Geneviève Gallibert, galerie Druet. — Exposition Edgar Chahine, galerie Marcel Guiot. — Exposi-

tion Ernest Quost, galerie Mercier, Palais de marbre, 77, avenue des Champs-Elysées. — Le Salon du Sud-Est, Palais des Beaux-Arts, Lyon.

Le talent sobre, un peu sévère, de **Romaine Brooks** s'affirme dans des portraits très nets, très découpés, singulièrement intuitifs de la personnalité du modèle. Certains de ces portraits sont célèbres, celui de d'Annunzio en costume militaire dans le décor de l'aube froide et grise à Venise, celui de la pianiste Renata Bugatti, et celui, presque souriant, empreint de mélancolie légère, en sa ligne gracieuse, de miss Clifford Barnay, belle représentation de poétesse, si frappante d'évocation intellectuelle, celui de Jean Cocteau dans un décor de toits parisiens avec l'aiguille rousse de la Tour Eiffel, etc...

Les nus féminins sont traités un peu dramatiquement. Leur blancheur, isolée par des draperies noires, s'accentuent de chevelures d'ébène et de regards d'onyx. Il y a aussi des études souples de modèles à l'atelier, quelques caprices où le modèle a été paré de costumes surannés, qui mettent en relief la jeunesse de la face.

Toute les harmonies de ces tableaux sont presque réduites au gris, au blanc, au noir, et ces simplicités de ton collaborent à l'aspect sculptural de l'ensemble.

§

L'exposition de **William Malherbe** est un éblouissement. Avec Valtat et d'Espagnat, William Malherbe est un des peintres de notre temps qui sait le mieux faire chanter la couleur et l'iriser. Chez William Malherbe, l'harmonie colorée est le principal facteur de beauté, le dessin hardi étant là, en sertissement, comme l'osier des corbeilles autour d'une profusion de fleurs éclatantes.

Ce dessin est singulièrement expert à figurer le mouvement d'une danseuse, la présentation juste et comme soudaine d'un portrait de théâtre, et aussi la torsion flexible ou le repos frémissant d'un jeune corps de femme nue, évoquée dans la douceur du paysage et dans les masses subtiles d'un coin de parc ou de jardin que la lumière parsème de taches mobiles.

A mesure qu'évolue l'art de Malherbe, ces masses arborescentes, les pans de ciel qui les baignent, sont traités avec moins de détail, comme poussés à un frottis très diapré et n'en rabattent

que mieux sur le corps, qui est l'épisode central et le thème même du tableau, tous les jeux lumineux de l'atmosphère.

Les modèles des nus sont choisis graciles, sveltes, grands, élégants ; ce qui est de l'aussi bon vérisme que la recherche obstinée de formes lourdes.

Il règne dans ces tableaux une belle unité. La polychromie en est très logique. Comme Whistler, Malherbe pourrait intituler ses tableaux harmonies et désigner, au titre, les tons de ces harmonies. Ce serait souvent des harmonies en bleu et rose, des harmonies en rouge, vert et rose. Les tons principaux sont traités comme des thèmes musicaux et dérivés en modulations. Cet art logique est très aigu.

Les natures-mortes de William Malherbe apparaissent somptueuses, revêtues de ce charme à la Turner qui, de loin avant la perception du détail des formes, donne une impression de bouquet éclatant, d'architecture savamment polychrome. C'est une des exigences de la beauté picturale qui se trouve ainsi satisfaite.

Quelques bons portraits d'hommes, dont celui très connu de M. Gallimard, des portraits de femmes brillants et véridiques, comme celui de Mlle Dièterle, des études de paysages, robustes et nettes, complètent cette belle exposition.

§

Si Huysmans eût connu **Serge-Henri Moreau**, il lui eût consacré un article, non seulement pour quelques études où la Bièvre, à deux pas des Gobelins, sitôt les fortifications franchies, coule, lourde et rousse, dans un lit ombragé de frondaisons qui semblent presque, d'une rive à l'autre, se toucher, études qui dégagent une bonne impression de repos, de solitude et aussi de vérité tranquille, mais aussi pour ses aspects de *fortifs* et de maigre banlieue.

Il eût aimé ces pâtis de la zone, hérissés de cahutes de chiffonniers, dont la construction légère alterne la boîte à sardines, le couvercle de caisse, le débris de voliges, les rognures de feutre et pour la toiture les déchets de tôle ondulée, de papier bitumé, accordés avec de l'ardoise cassée, mariée au carton comme le Grand Turc à la République de Venise. Le soleil tape souvent de toute sa force sur ces têts irréguliers et gibbeux et les dore, ce

qui donne à leurs habitants l'idée de les pavoiser, et S.-H. Moreau nous montre un de ces campements où les gourbis s'enrubannent de drapeaux gaîment effilochés dans la lumière.

S.-H. Moreau est aussi le descripteur précis, minutieux parfois jusqu'à la sécheresse, des portes de Paris. Il en entaille les fortifications de leurs murs d'entrée, de leurs parois de moellons, sans oublier de leur donner pour fond les grandes plaques verdâtres des terrains de la zone. Il a pu souvent peindre de sa fenêtre le vaste terrain vague qui va du boulevard Lefebvre, fortifications franchies, jusqu'aux bâtiments d'aviation d'Issy.

Mais ce terrain, il y a quelques mois encore vide et excavé de blanc par une carrière abandonnée, se présente à lui, maintenant, hérissé de pylones, peuplé de hangars, bruissant de foule. La Foire de Paris y a installé sa banalité coupée de quelques ingénieux détails architecturaux.

Tous les motifs traités par S.-H. Moreau aux confins du XIIIe arrondissement, près du château de la Reine Blanche, de la poterne des Peupliers, sont en train de se modifier. Paris crève sa ceinture, les boucles en tombent. Il en advient que les tableaux de S.-H. Moreau en prennent une valeur documentaire et que Moreau prend sa place parmi les historiens picturaux de Paris, les Dagnan, les De Masy, les Houbron et qu'il se prépare, pour l'avenir, une salle à Carnavalet.

§

La Galerie Durand-Ruel nous offre une **Exposition Trinationale**. L'étiquette un peu barbare, linguistiquement, désigne une réunion de peintres et sculpteurs français, anglais, américains.

L'idée est excellente de montrer au public parisien des œuvres d'artistes étrangers, que ce public connaît tout au plus de nom, à moins qu'il n'en ignore même le nom.

La réalisation de cette idée, à la galerie Durand-Ruel, est assez médiocre.

Ces choix variés ne peuvent point se différencier de l'idée d'une sélection. Or, il est évident que cette sélection est totalement arbitraire. Tout de même, le Jeu de Paume et les Salons nous en ont appris suffisamment sur l'art en Angleterre et en Amérique, pour que nous nous rendions compte de l'insuffisance et de la partialité de la présentation actuelle.

La sélection des artistes français est guidée également par le simple hasard. On paraît avoir eu souci de tout évoquer ; à côté d'un Monet, d'un Guillaumin, d'un Lebourg, d'un Henri Martin, voici les deux Laurens et même M. Maxence. Rien de plus juste si on pouvait y voir Quost, Gagliardini, Guillonnet, Charreton, Ernest Laurent, Valtat. Si les natures mortes cubistes de Picasso n'offrent aucun intérêt, son étude d'enfants, avec fond gris-rose, d'une rare finesse et d'une très jolie souplesse, est charmante à regarder. Mais qui croit-on amuser en hospitalisant une plaque noire où M. Picabia a collé un feu d'artifice de bouts de paille et d'enveloppes à cure-dents? M. Picabia a démontré jadis qu'il était un exécutant doué de virtuosité. Pourquoi ne peint il pas ? Ses farces n'offrent vraiment aucun pittoresque, et ne sauraient être comprises dans une sélection de l'art français.

La sculpture nous offre un très beau morceau de Bourdelle, assez ancien, la prière de Séléné, une sorte de maigre Diane, baudelairienne, sèche, nerveuse, nuance femme damnée, et un admirable buste de Jean Boucher, une étude de jeune homme à face martiale et léonine. A Jean Boucher et Bourdelle on adjoint M. Constantin Brancusi, sans inviter ses complémentaires, M. Lipchitz ou Zadkine.

M. Brancuri ne se prodigue pas aux expositions. Il est certainement habile, notoirement convaincu. Son habileté technique est évidente, mais un nouveau-né n'est pas un œuf ; un oiseau n'est pas un cachet à vague forme de plume d'or. La sculpture est un art plastique, et si elle a le droit de résumer, ce n'est pas jusqu'à l'énigme.

Parmi les Anglais invités, M. Augustus John. M. John est célèbre en Angleterre et en Amérique. Son grand succès ne doit rien à Paris, où il n'a, je crois, jamais exposé. Il a bien fait. Son succès en eût été rabattu. Un de ses tableaux, *Lady Ottoline*, rappelle Franz Lembach, un autre Renoir, le troisième Cézanne. C'est un éclectique. Son exécution est médiocre.

De M. Roger Fry, on peut louer un assez bon portrait de lui-même. M. Tucker rappelle Monet dans la période et dans le style de son séjour de Norvège, M. Ebstein a un bon portrait de femme un peu simplifié, influencé de Bourdelle. M. Lamb est un artiste curieux. Les bourgeois de son *Dimanche au bord de la rivière* sont silhouettés avec relief. Il a vu des Daumier. Il tou-

che au caractère sans aller à la caricature. M. Dobson, M. Mac Evoy, Mme Bell ne manquent point de talent.

L'Amérique nous envoie quelque sculpteurs. L'étude de fillette de Mme Gertrude Whitney est d'une jolie souplesse ; le costume moderne y est traité avec aisance. La figure de bronze de M. Bartlet est agréable. Les figures d'animaux de M. Haseltine sont élémentaires. Le faire en est trop varié, réalisme avec luxe dedétails dans une œuvre éginétique ; dans une autre, virtuosité.

Parmi les peintres, M. Pop Hart donne une pittoresque vision d'hiver d'un village encore endormi d'ombre ; la voiture du boulanger passe, le décor est émouvant, les personnages vaguement esquissés. M. Daugherty a de la finesse impressionniste, M. Glackens est influencé de Renoir, M. Hawthorne de Cézanne, M. Redfield de Lebourg, M. Walt Kuhn ne manque point de robustesse.

§

Galerie Druet, exposition de **Theo van Rysselberghe**, toujours infiniment habile, très défini, bon luministe, d'une exactitude matérielle rehaussée de bonne humeur et de justesse.

Il montre des fragments importants d'une décoration où il transporte dans les gris du Borinage, pour une salle de fête, tout l'éclat du paysage et de la flore provençale. Il y joint de beaux nus et quelques beaux portraits, dont le sien propre est le plus intéressant, et vraiment intéressant de force et de vérité.

Il y ajoute deux sculptures, des bustes : violon d'Ingres.

§

Geneviève Gallibert est en grand progrès. Elle a une façon de peindre les eaux, avec un choix un peu arbitraire du détail pittoresque, moires, remous, mouvements, très individuelle. Les barques ou le remorqueur qu'elle y campe ont leur valeur de légèreté et de forme, stylisée alertement.

Elle note bien la vie du paysage. Les nus sont bien établis.

C'est une aquarelliste douée d'un métier sûr et rapide, avec des ellipses très artistes.

§

Galerie Guiot, une exposition des meilleures pièces d'**Edgar**

Chahine (et surtout de la très belle suite sur Venise), en bon nombre et toutes douées d'une haute valeur pittoresque.

Le métier de graveur de Chahine est infiniment savant et souple. Ses planches sont des plus savoureuses qu'on produise en ce moment. La variété des sujets est servie par une grande flexibilité d'exécution ; ses types féminins sont particuliers et toujours doués de grâce. Grand art.

§

Ernest Quost est un des doyens du Salon des Artistes français où il a été longtemps un des cinq ou six représentants de la bonne peinture. Tous les ans, un frais paysage peint lentement, avec une scrupuleuse attention aux nuances d'ombre, une piété vis-à-vis du reflet, un souci de largeur d'horizon, une préoccupation de vérité sans grandissements, signalait sa présence. Parfois aussi une étude de nu, consciencieuse, fine dans un décor agreste. Il alterne les coins de pacages, les bords de prairies, aborde la traduction des grands espaces de cultures, avec des verts diversifiés, montant lentement jusqu'à des collines crêtées d'arbres, dont il silhouette amoureusement les silhouettes menues, notant le léger halo du vent autour des feuilles. Il n'a jamais cherché le motif compliqué. Il a admis comme Camille Pissarro, avec qui il a des points de rapport, que tous les thèmes sont bons, surtout les plus simples, si les horizons s'étagent bien jusqu'à un ciel tendre d'un bleu transparent. Il a observé et traduit en vériste ému. Mais il n'irise pas. Ce qui le différencie des impressionnistes, parmi lesquels il eût pu compter, c'est une certaine hésitation à chercher dans son paysage une dominante aiguë, à choisir une minute rare, exceptionnelle, où la nature revêt plus de beauté et un tableau plus saisissant, s'il risque, lors de sa présentation, d'être moins compris. Son souci est de vérité simple, générale, presque stable. Il limite sa recherche du reflet dans l'éclat. Sa mise en page est toujours simple, sans arrangement. Il ne modifie pas l'aspect de son thème, qu'artiste de style, il se garderait d'élaguer et d'abréger. Mais s'il limite le détail du reflet dans l'éclat, il le pousse très loin dans la demi-teinte, dans les ombres et il y trouve de très beaux effets. Personne n'encadre mieux de veloutés profonds et véridiques une belle tache de lumière tempérée, un bouquet central dans un jardin.

Ses jardins ne sont point arrangés, il aime les fleurs simples, il est le peintre des roses trémières. S'il ne s'épanouit pas en force, il reste délicat. C'est une manière de Fantin du paysage. S'il a moins d'éclat et de vibration que les grands impressionnistes, il a ce mérite de peindre étonnamment juste.

L'exposition actuellement ouverte galerie Mercier (une galerie nouvelle aux Champs-Elysées) groupe une soixantaine de toiles, dont les unes, en très petit nombre, remontent à la première période du peintre, et les autres sont assez récentes ou toutes récentes. A travers ces étapes, on voit l'exécution du peintre gagner en légèreté et en subtilité. Les meilleures seraient celles qui datent des toutes dernières années, résultat remarquable chez un peintre de quatre-vingt-trois ans. Les thèmes n'ont que peu varié. Des portraits de femmes dans une demi-pénombre chauffée plus qu'éclairée de soleil doux. Une femme se recule de l'éclat vif d'un gros bouquet, pour se voiler presque de lumière grise dans un encadrement de porte. Les tableaux de fleurs se présentent hardis, précis, éclatants, tel ce panier de fleurs printanières dont la clarté s'augmente de toute la luminosité du pré.

La *Source* est un très aimable tableau où le corps d'une jeune femme se nuance de nacre pâle, à peine rosé, dans l'animation des feuillures, et tend une coupe de cristal à un berger assez vigoureusement accusé.

Le peintre a retracé des scènes de gaîtés populaires, guinguettes à Saint-Ouen, où l'on danse près des tonnelles, et des barques s'embrasant, sur la Seine, de reflets roses. Il a esquissé un soir de Quatorze Juillet, avenue Trudaine, et sa conception de la masse des danseuses dans une sorte de vapeur blanchâtre et aiguë est très personnelle.

De belles pages font revivre la fraîcheur matinale des prairies, revoir la légèreté bruissante des allées de peupliers, l'animation florale du jardin du Luxembourg. C'est souple et varié, véridique et ému, de la vraie peinture, de la peinture de maître.

§

Lyon a une tradition d'art pictural. Cet art se manifeste de deux manières bien tranchées. Il y a le Lyonnais philosophe, rêveur et précis, un peu mélancolique, raisonneur, mais aussi lyrique, type Chenavard, esprit des plus curieux, gêné par des

insuffisances de métier et de tempérament de peintre, à représenter de hautes conceptions, rendues plastiquement plausibles. Ce type d'artiste aboutit complètement à un Puvis de Chavannes d'une si haute harmonie, qui, après avoir prouvé par quelques portraits qu'il eût pu donner de la très belle peinture vériste, part pour le symbole et le rend décoratif par la puissance du style.

C'est l'aboutissement d'un esprit particulier accusé en littérature par Ballanche. Puvis réalise, dans sa nuance, le genre de plasticien philosophe qu'a rêvé d'être Chenavard.

Il y a un autre groupe qui vient davantage de l'esprit artisan des Lyonnais, de leur long maniement du dessin d'ornement, de la bigarrure florale du tissu. Ces origines d'artisan ne suffiraient pas à expliquer la valeur d'un Vernay, mais elles l'éclairent sur une de ses faces.

Latéralement à l'impressionnisme, les Lyonnais ont trouvé bien des vérités picturales. Paysagistes, ils ont traduit, avec une merveilleuse finesse, les aspects de leur pays accidenté. Ils ont beaucoup peint en Dauphiné vers la vallée de Morestel, au beau caractère romantique. Ravier et Carrand ont noté dans leurs régions nombre de coins pittoresques, avec une rare puissance à rendre les ténuités du paysage et en accentuer la force. La galerie Poyet expose à Lyon une quarantaine de Carrand, d'une saveur curieuse et captivante. Il est impossible de ne point reconnaître chez Carrand, qui fut un isolé, des points de contact intellectuel avec Jongkind et Raffaelli.

Seignemartin, qui mourut très jeune, était un artiste infiniment doué qu'influencèrent Ricard et Monticelli, qui provençalisa quelque peu, mais encore une haute personnalité fleurit en lui.

Cette tradition d'art lyonnais explique l'intérêt qui se dégage de cette manifestation du **Salon du Sud-Est**, qui ne comprend pas tous les artistes lyonnais vivants, auquel manque un évocateur du paysage tel que Charreton, mais qui présente une dizaine d'artistes, tous d'un tempérament curieux et personnel.

Le président de ce salon est M. Sénard, peintre de fleurs dans la tradition de Vernay et de Jacques Martin, mais aussi évocateur, par le dessin, en vastes compositions de lignes véhémentes, d'idées sociales, qu'il traduit dans un style large qui ne craint

pas une légère surcharge d'humour. Adrien Bas est représenté par une brève rétrospective. Le peintre, mort à trente-huit ans, n'a pu donner toute sa mesure. L'exposition nous montre un portrait de lui par lui-même, d'un vérisme simple et émouvant. Un portrait de femme est traité avec une vigoureuse simplicité.

Philippe Pourchet est un bon traducteur des effets du soir, et son exécution est originale.

Louis Bouquet expose un Tristan et Yseult d'une vie singulière. Tout est subordonné à exprimer ce mouvement de passion qui, le philtre bu, jette Yseult aux bras de Tristan devant Brangaine épouvantée. Le paysage tangue de l'émotion des personnages. Les personnages, affinés par le sentiment, ne sont point d'une réalité absolue, pourtant ils existent dans le mouvement qui leur est donné. Il y a là quelque chose de neuf et de puissant.

Voici tout un groupe de jeunes artistes. Morillon, qui n'est pas inconnu des visiteurs des Salons d'Automne ou des Tuileries, campe, avec sobriété et vigueur, des natures-mortes, réalistes et très réalisées, très construites, et des nus féminins de lignes souples, naturelles et, dans leur netteté, très vivantes.

La place est un excellent paysagiste ; il note, avec beaucoup de diversité dans des tonalités calmes, des coins du paysage lyonnais, et des aspects de jardins publics de Lyon. Il sait faire chanter les tons dans des gammes simples : ses effets de puissance sont placés avec justesse et discrétion. C'est aussi un bon peintre de fleurs.

Antonin Ponchon dépeint sous le soleil printanier une des plus curieuses églises de Lyon, l'église d'Ainay, et donne du caractère très particulier, à la fois clair et nostalgique, des quais de Saône, une impression précise et captivante.

Didier peint à Neyron un large paysage de fleuve aux longs méandres à angles adoucis, très peu d'arbres, sous un ciel très nuancé, la terre herbue jusqu'au fond de l'horizon, et accentue aussi l'ensoleillement vigoureux d'un paysage provençal. Technique juste et souple.

Courbet-Descombes est un remarquable graveur. Sa peinture en porte la trace, non seulement par la robustesse du faire, mais par le jeu de ses colorations : blanc, gris, noir ; ses paysages sont franchement romantiques, le mouvement en est large et dramatique.

M. Chevallier, tout jeune, débute par de solides portraits d'hommes. M. Curnier donne de très intéressantes transcriptions de grandes collines lyonnaises; M. Leriche de claires campagnes provençales ; ses aquarelles du paysage de Vaison sont remarquables. M. Tresch a des portraits nets et pittoresques, M. Roblin de vigoureux aspects de Seine.

Un sculpteur, M. Salendre, épris de simplifications modernes, garde le souci de donner, aux faces de ses figures, une expression de vie réelle.

Les Lyonnais avaient invité quelques Dauphinois. Mme Louise Morel, artiste de talent, dans sa composition « Plein Air », groupe avec une aisance harmonieuse trois nus féminins d'un dessin très juste.

M. Sahut peint de bons portraits, des visions claires et presque chantantes du port de Marseille. Une église de Nantes, vue sous un ciel gris et triste, lui a donné le thème d'un tableau à jolies finesses.

M. Ducultit est un aquarelliste minutieux et élégant.

Mlle Groll peint avec esprit. Son vase de fleurs est d'un joli aspect d'élégance vraie. Un portrait d'enfant est très prestement enlevé dans la justesse du caractère, avec une jolie notation de regard.

Les peintres du Salon du Sud-Est avaient convié des peintres célèbres à appuyer leur effort et à en préciser les tendances par leur présence.

Ce nous fut l'occasion de revoir d'admirables toiles de Monet, de Guillaumin, un large et subtil dessin d'Augrand, de bons tableaux de Bouche, des aquarelles de Friesz, à sujets provençaux, traitées comme des tableaux, un paysage du Dauphiné de Jules Flandrin, d'une pureté classique, un éblouissant Signac encadré de prestigieuses aquarelles, des aspects de Marseille de Mathieu Verdilhan, des moissons de Zirgeg et l'admirable portrait de Renoir vieilli, d'Albert André.

Le Salon du Sud-Est est fondé et nous renseignera tous les ans sur les progrès du jeune groupe lyonnais.

GUSTAVE KAHN.

LES ARTS DÉCORATIFS

L'architecture et ce qui s'y rattache à l'Exposition de 1925. — Si, au lieu d'être consacrée à l'art appliqué et à la décoration, ma chronique traitait des *plaisirs de la capitale*, je serais moins embarrassé pour parler de notre exposition. Car le public semble s'y amuser énormément, surtout après dîner, quand des guirlandes de feu, des girandoles phosphorescentes, d'aveuglants projecteurs, des fontaines lumineuses viennent, de leurs divers éclats, fantasques et inattendus, rehausser les bariolages des constructions estompées par les ténèbres.

Cela est fort bien : depuis la fin de la guerre, « Les Soirées de Paris » ont besoin de stimulant.

Reste le jour cru ; reste l'affaire des Arts Décoratifs, sans musiques, sans voilage nocturne, sans parure électrique ; reste, dans la grande ville, cette ville d'architectures nouveau-nées, ornées dans le goût du jour, selon quelques-uns dans le goût de demain ; reste cet ensemble de rues et d'avenues improvisées en quelques mois, ces carrefours spacieux, ces luxueuses arcades sous lesquelles se succèdent les étalages les plus recherchés, ces jardins, ces terrasses, ces galeries, ces énormes tours... et tout ce ciment et ce stuc doré, argenté, ciselé, crénelé, imitant tantôt la pierre, tantôt le marbre, tantôt l'ébène, voire le corail ; reste, en deux mots, la manifestation internationale du style de 1925...

Jamais en cervelle humaine ne germa idée plus hardie que celle d'inviter les peuples du monde, afin de venir comparer leur mode actuelle de construction à la nôtre. On a seulement négligé de se demander s'il n'y avait pas des nationalités, des nationalités importantes auxquelles, de cette manière, on fermait l'exposition.

Les gens les plus neufs du monde (quand ils restent chez eux et ne viennent point s'intoxiquer chez nos cubistes ou à l'Ecole des Beaux-Arts) sont certes les constructeurs spontanés de New-York, de Chicago, de Baltimore, de Pittsburg, de Saint-Louis, de Philadelphie, des deux San-Francisco, etc., etc... Aussi nous ont-ils fait savoir, indirectement bien entendu, qu'ils ne possédaient pas de nouveau style pour le moment ; que, ce qu'ils avaient de plus *up to date*, c'était le *sky scraper*... mais que — sans compter les trente ou quarante ans écoulés depuis son invention — ils n'avaient temps, envie ni moyens de construire un gratte-

ciel en quelques semaines pour le démolir quelques semaines après.

De dépit, nos maîtres-maçons ont réalisé de hauts donjons en ciment armé, aux sixièmes desquels on vend des repas, au rez-de-chaussée desquels on trouve des apéritifs et des ascenseurs pour monter à table...

Quant aux Russes, autre peuple qui se voit aujourd'hui (quelque dix siècles après nous) devant une possibilité d'évolution générale et, partant, architecturale, les Russes se sont empressés de présenter une petite fantaisie dans le genre du manoir renversé qui fit la joie des bons visiteurs de l'exposition de 1900. C'est de l'humour à la Gogol, c'est d'un adorable saugrenu, c'est du Chagall et du ballet bolcheviste. Et s'il y a de la naïveté dans les conceptions de M. Melnikoff, elle est de l'espèce qui anime leurs diplomates...

Mais les Occidentaux ont pris notre invitation au sérieux d'une façon ou de l'autre : la Grande-Bretagne offre un échantillon de néo-anglais dont seul le ravissant bateau à voiles, au sommet, est à retenir ; les Italiens du romantique néo-latin, les Belges du néo-bruxellois, les Espagnols de l'austère et chaud néo-ibérique, les Japonais du japonais, néo peut-être, mais en tout cas assez joli, léger, aimable et conventionnel pour que cette habitation eût pu figurer, sans étonner plus qu'aujourd'hui, dans une Rue des Nations il y a un demi-siècle.

A côté de ces efforts de renouvellement dans la tradition, il y a les synthèses, comme le pavillon de la République tchéco-slovaque qui fleure la jeunesse, la force, l'industrie en même temps que la forêt et la campagne ; comme le pavillon des Pays-Bas, solide protecteur contre la pluie et le froid, avec ses canaux et ses prairies en miniature ; comme celui encore du Danemark en briques rouges, élémentaire, rustique et trapu, comme enfin la section viennoise toute de fantaisie, de frivolité dans ses lignes discrètes et désuètes d'un rococo bon enfant.

La Grèce s'extériorise dans une villa accueillante qui ne déparerait pas les côtes de la Méditerranée. La Serbie a ceci de caractéristique qu'elle rappelle cette absence de couleur locale qui est le propre des bâtisses officielles des villes balkaniques, là où l'on ne s'incline pas devant le modèle turc.

Que dire de l'Alsace, de la Bretagne, de la Provence, des

Alpes-Maritimes, de la Normandie ? Ces vieilles provinces, heureuses esclaves d'une magnifique personnalité, ont essayé de moderniser des choses trop enracinées pour que cela ait pu réussir. Ce qu'il y a de bien dans tous ces essais de renaissance, c'est ce qu'il y reste d'autrefois.

Le cerisier, l'olivier, le figuier, le pommier, dans leur clos au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, à leur place selon la volonté du soleil, n'admettent pas qu'on touche à l'originalité locale de toujours qui, elle, suffit, parce que naturelle, qui, elle, durera ce que durera la France divine.

Le pont Alexandre-III, mis à neuf comme une pendule Second Empire que l'on aurait couverte de ripolin, le large pont Alexandre-III nous conduit vers l'Esplanade où l'on a osé boucher « malgré des promesses formelles » la perspective sur les Invalides.

Et nous voici au centre de l'effort des architectes parisiens. Ainsi que le remarque Robert de Souza dans l'*Eclair* du 3 juin, nous sommes immédiatement frappés par l'écrasement qu'y subit toute ligne à peine sortie de terre.

« Un cauchemar délicieusement fleuri », a défini un journaliste du *Berlinske Tidinge* de Copenhague, cette réunion d'embryons de palais qui après réflexion ressemblent à des sixièmes dont les cinq autres étages seraient sous terre, ou à des rez-de-chaussée hâtivement couverts contre la pluie de dômes ou de faîtages resplendissants. C'est assez monotone et insignifiant. Cependant, ce qui choque plus que les colonnes coupées, que les coupoles aplaties, que les portiques anguleux, que les ridicules vases obèses qui annoncent le Pavillon de Sèvres, que certain alignement de statues dodues, que les tours sans raison, ce qui choque le plus, ce sont les abominables peintures qui décorent les pans de murs de la *Cour des Métiers*, elle-même de conception vraiment peu imprévue.

On ne peut guère me reprocher d'avoir manqué de courtoisie vis-à-vis des organisateurs de l'Exposition des Arts Décoratifs et Industriels Modernes, depuis les nombreux mois que je m'en occupe ici et ailleurs. Pourtant, il est dur de se voir exposé à être accusé de défaitisme artistique, d'enregistrer les reproches d'avoir, avec d'autres, entrepris une campagne systématique contre cette manifestation internationale, en osant dire — et répéter — que d'avoir

voulu ignorer, pour la décoration du *Clou* de l'Exposition, l'existence de coloristes tels que André Derain, Raoul Dufy, André Dunoyer de Segonzac, Jean Marchand, René Demeurisse, Marquet, Henri-Matisse, Luc-Albert Moreau, Othon Friesz et surtout Maurice Vlaminck, – j'en choisis de tous les âges, — c'est une tromperie esthétique, c'est une sorte de vol vis-à-vis du public, qui vient ici pour être renseigné sur ce que la France possède de meilleur comme décorateurs et artisans. Je l'écris quand même en en prenant toute la responsabilité : les toiles tendues sur les parois de la *Cour des Métiers* sont une honte pour les responsables.

Quant aux petits à-côté de l'ensemble, il serait injuste de ne pas citer l'attrayant Village du Jouet, où l'on devrait faire preuve d'assez de bon sens pour laisser entrer, au moins certains jours, les enfants seuls sous la conduite de personnes autorisées, quitte à prier les parents d'attendre au tourniquet. Mais il serait injuste aussi d'accorder trop d'importance aux trois bateaux de M. Poiret qui, au moins en ce qui concerne leur décor extérieur, seule chose qui nous occupe pour le moment, ne dépassent guère le niveau artistique des autres attractions.

Si le théâtre de Perret et de Granet possède, à défaut de magnificence, la vertu d'être discret, je me permets cependant de penser qu'un aspect de baraque de foire qui appelle les passants et intrigue les badauds aurait mieux fait l'affaire de cette section qui englobe simultanément opéra, music-hall, grand guignol, vaudeville et tréteau burlesque...

Qu'on m'excuse de ne pas être entré dans de plus amples détails : l'art à l'Exposition des Arts décoratifs tient une place (toutes les voix autorisées sont de cet avis) inférieure à celle à laquelle il avait droit dans le pays, dans la ville qui, depuis des siècles, enseigne aux gens la manière d'embellir la vie et d'en jouir.

Au cours d'un prochain article, nous verrons si au moins dans les halls, les stands et les vitrines de ces musées éphémères, on a rendu justice aux grandes personnalités françaises qui — en dépit de ce que pourrait faire croire l'incompétence et l'injustice officielle ou mercantile et certaine propagande étrangère qu'involontairement elle nourrit — façonnent encore aujourd'hui le goût universel et imposent leur mode aux quatre coins du monde.

VANDERPYL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

A la mémoire de Léonce Bénédite. — Les Expositions de l'art roumain au Jeu de Paume, d'art ancien espagnol et d'art lyonnais. — Nouvelles expositions au Musée du Louvre des dessins donnés par Léon Bonnat au Musée de Bayonne.

Il faut, en franchissant le seuil de l'exposition ouverte en ce moment au **Jeu de Paume**, accorder un souvenir pieux et reconnaissant à celui dont le portrait est seul aujourd'hui à nous accueillir à l'entrée de ces salles qui, grâce à son ardente initiative, furent depuis 1921 peuplées de tant de belles œuvres venues de Hollande, de Belgique, de Suisse, et où, cette année, la Roumanie, à son tour, apporte ses trésors : **Léonce Bénédite**. Quelle gratitude ne lui devons-nous pas pour tant de révélations, sources de si vives jouissances ! La mort, qui l'a ravi brusquement le 12 mai, a seule pu arrêter le cours de son activité féconde, dont le Musée du Luxembourg et le Musée Rodin, qu'il dirigeait tous deux, ont ressenti les heureux effets et qui également, à maintes reprises, servit si efficacement à l'étranger, par des expositions et des conférences, la cause de l'art français. Il est profondément triste qu'il n'ait pu jouir du succès de cette exposition de l'art roumain qu'il avait préparée et qu'après lui ont achevé de mettre au point son dévoué adjoint M. André Dézarrois et l'érudit et fin historien d'art qu'est M. Henri Focillon, aidé d'un comité roumain d'organisation aux premiers rangs duquel il faut citer M. Georges Bals, l'historien de l'art roumain, qui a signé la préface si instructive du catalogue de la section ancienne, M. Draghiceanu, le savant secrétaire de la Commission des monuments historiques de Roumanie, M. Tzigara-Samurcas, directeur du Musée d'art national de Bucarest, et le peintre Stoenesco.

Si elle n'est pas, par l'autorité des noms et des chefs-d'œuvre, aussi imposante que les expositions qui la précédèrent au Jeu de Paume, l'exposition roumaine, néanmoins, par l'originalité et la richesse des pièces qu'elle nous montre, par la nouveauté aussi de ses enseignements, comptera parmi les plus rares spectacles qui nous auront été offerts en ce musée. Elle résume par un ensemble d'œuvres de toute espèce, non encore vues chez nous, dont quelques-unes particulièrement importantes (des pans de murs entiers ornés de fresque et tout une iconostase) ou infiniment

précieuses, que nos amis roumains n'ont pas hésité, en dépit des risques et des difficultés, à transporter jusqu'à Paris, toute l'histoire du passé artistique depuis les origines au XIVe siècle jusqu'au XVIIIe siècle, des deux pays, Moldavie et Valachie, dont la réunion, au XIXe siècle, a formé la Roumanie actuelle. Il est malaisé de caractériser en une formule synthétique l'art de ce pays où tant d'influences, grecques, hongroises, slaves, saxonnes, se sont fait jour ; pourtant, dans ce concert où elles se font entendre tour à tour, une note domine : celle fournie par Byzance.

Elle se manifeste, en premier lieu, dans l'architecture des monastères, des églises (surtout en Moldavie) et des palais, que nous montre toute une série de photographies groupées autour de celles du célèbre *Trophée de Trajan*, qui dresse encore aujourd'hui dans la plaine danubienne la masse énorme de son soubassement ébréché par les siècles. Elle se manifeste surtout dans les peintures murales et les icones. Les plus anciennes, parmi les premières, remontent au XIVe siècle ; elles décorent à Curtea de Arges, une des anciennes capitales de la Valachie, l'église bâtie après 1330 par le voïvode Bassarab pour servir de chapelle princière à la cour (1) et figurent à l'exposition sous forme d'un fragment représentant la Cène et de relevés à l'aquarelle qui nous font apprécier leur caractère byzantin mêlé d'influences slaves, leur beau et riche coloris. D'autres fresques, ornant autrefois l'église métropolitaine de la même ville et déposées au siècle dernier au Musée de Bucarest (ce qui nous vaut la bonne fortune de les avoir elles-mêmes sous nos yeux) à la suite d'une restauration — un peu excessive — de l'église par notre compatriote l'architecte Lecomte du Nouy, furent exécutées dans les premières années du XVIe siècle et, tout en conservant les formules traditionnelles byzantines (Dieu le Père y est représenté sous l'aspect d'un *basileus* en vêtement d'apparat et saint Jean-Baptiste, qui semble une

(1) On trouvera dans un luxueux volume (en vente à l'exposition) édité par la Commission des monuments historiques de Roumanie en 1923 et intitulé *Cartea Domneasca din Arges* (texte en roumain et en français), la reproduction en noir ou en couleurs de tout cet ensemble de fresques si intéressant, avec l'historique de la résidence princière d'Arges, de son église et de ses peintures par M. Draghiceanu, et d'autres savantes études de MM. D. Onciul, N. Ghika-Budesti, I. Mihail, P. Panaitescu, C. Moissil, V. Bratulescu, G. Cerchez, N. Jorga, sur ces mêmes fresques, les inscriptions religieuses, monnaies et les travaux de restauration de l'édifice.

miniature agrandie d'un manuscrit grec, y porte les ailes qui chez les artistes byzantins signifient la mission divine), sont d'une allure plus libre et, plus fière, traitées dans un coloris plus clair et plus vif, et, dans les figures des fondateurs princiers de l'église, avec une recherche de vérité qui les rend des plus attrayantes. Au contraire, les icones, à part une ou deux qui trahissent l'influence de l'art occidental, sont exécutées suivant les canons de l'école du Mont Athos ou, plus tard, à l'imitation des icones russes ; la plupart ont d'ailleurs été revêtues, par la piété de leurs donateurs, de plaques d'orfèvrerie qui ne laissent à nu que les visages.

Les sculptures sont en petit nombre : portes d'églises des xive et xve siècles en bois peint, décorées d'entrelacs comme nos chapiteaux romans ou, plus rarement, de scènes religieuses. Et voici, datant de 1706 et provenant du monastère d'Arneta, une iconostase entière dressant au fond de la dernière salle, en une sorte de sanctuaire, sa haute architecture dorée et ouvragée dont les colonnettes et les arcatures encadrent d'autres peintures : compositions pieuses et figures d'Apôtres ou de Prophètes. Sur le côté, avec une croix processionnelle du xviie siècle, deux *ripide* en argent doré (*flabella* liturgiques qu'on place près de l'autel), dressés sur des hampes, attirent l'attention par leur belle et originale ornementation, surtout l'un, donné par Etienne le Grand au xve siècle au monastère de Putna, où des rosaces, offrant en leur milieu des têtes d'anges, sont reliées par des entrelacs en filigrane. Dans une vitrine voisine, on admirera également des bijoux, bagues, bracelets, fermoir de ceinture, datant de la fin du xive siècle, découverts par M. Draghiceanu dans les tombes princières de Curtea de Arges (1) ; le fermoir ciselé, en forme de château féodal, fait songer par son style élégant à nos bijoux français de cette époque : peut-être son auteur a-t-il connu la brillante cour des rois angevins de Hongrie au xive siècle ? Tout ce qui est orfèvrerie est ici d'une extrême richesse d'ornementation : reliquaires en forme d'églises byzantines, lampes, encensoirs, patènes, calices (dont quelques-uns à godrons, imitant une grappe de raisin, rappellent les hanaps allemands de la Renaissance),

(1) Le volume que nous avons signalé dans la note précédente contient l'exposé détaillé de ces fouilles et la reproduction de tous les objets qu'elles livrèrent, en particulier des bijoux dont nous parlons.

boucles de ceintures, reliures d'Evangéliaires (dont les miniatures, en plein XVIe et XVIIe siècles, restent de pur style byzantin), etc. Et ce qu'on nous montre ne nous donne qu'une faible idée, paraît-il, des trésors que renferment certains monastères et qu'ils n'ont pas osé se risquer à faire voyager (1).

Mais, parmi ces richesses, la grande et belle révélation de l'exposition, ce sont les tissus brodés : *epitaphios* qu'on place le Jeudi Saint sur le tombeau du Christ, voiles eucharistiques, étoles, épigonates, manchettes, couvertures de tombes, portières, etc., brodés de soie, d'or et d'argent, où les figures, traitées et modelées à l'aiguille, sont d'une finesse merveilleuse. On ne se lasse pas d'admirer, en particulier, parmi les couvertures qu'on plaçait, dans les églises, sur les tombes des princes ou des boyards, celle, datée de 1476, où la princesse Marie de Mangop, femme d'Etienne le Grand, se dresse hiératique, en ornements d'apparat, brodés d'or et d'argent, sous une arcade byzantine, (no 56), celles où les princes Jérémie et Simon Movila, le prince Basile Lupu et la princesse Tudosca s'enlèvent, impressionnants, en somptueux costumes brodés d'or, d'argent et de perles, sur un fond de velours rouge (nos 69, 70, 82 et 83); d'autres simplement décorés d'armoiries ou d'ornements ; puis, dans la vitrine des bijoux, l'épigonate et l'étole en soie bleue, brodées or et argent, des environs de 1370, provenant du monastère de Tismana (nos 50 et 51), que surpasse peut-être encore en beauté l'étole donnée, à la fin du XVe siècle, par Etienne le Grand et son fils au monastère de Putna (no 55), l'*epitaphios* en soie bleue, brodé or et argent, d'une harmonie si délicieuse, donné par le même souverain au même monastère (no 59), la tenture brodée, datée 1485, représentant la Dormition de la Vierge, avec l'épisode traditionnel du Juif qui porte une main sacrilège sur le corps de Marie et dont les mains, au lieu de se dessécher soudain comme dans nos miniatures occidentales, sont ici tranchées par le glaive d'un ange (no 57), etc. Ne nous eût-elle apporté que ces

(1) Et l'on n'a pu nous apporter non plus — et pour cause — les merveilleuses pièces d'orfèvrerie cloisonnée du IVe siècle qui composent le trésor de Petrossa, et qu'on a d'ailleurs admirées à Paris à l'Exposition universelle de 1900 : envoyées, au moment de l'entrée en guerre de la Roumanie, à Moscou, chez ceux qui étaient alors nos alliés, pour y être plus en sûreté, elles y sont restées jusqu'ici, l'honnête gouvernement soviétique n'ayant pas encore jugé bon — ce qui n'étonnera personne — de les restituer.

pièces si inattendues, d'une si étrange et si rare beauté, que l'exposition d'art roumain mériterait de compter parmi les plus intéressantes et les plus instructives que le Jeu de Paume nous a montrées.

A cette section d'art religieux est jointe (dans la salle d'entrée) une section d'art populaire organisée par M. Tzigara-Samurcas, qui offre également bien des sujets d'admiration : chemises, tabliers et autres pièces de vêtements tissés et décorés, avec un goût exquis dans la sobriété et le choix des couleurs, par les paysannes roumaines (et dont la tradition va, hélas ! se perdant de plus en plus sous l'envahissement de ce qu'on nomme si inexactement le Progrès), veste de postillon, corselet richement brodé de fleurs datant du XVIIIe siècle, tapis et tentures, les uns à décors géométriques et aux couleurs sombres provenant de Bucovine, les autres à décor floral et aux colorations plus gaies, venant d'Olténie et de Valachie ; poteries populaires ornées de spirales ou de dessins géométriques qui rappellent étrangement les anciennes poteries mycéniennes ou crétoises, et d'autres de Transylvanie, exécutées au XVIIIe siècle, d'un beau et libre décor où de larges fleurs d'un bleu intense se détachent sur fond blanc.

Enfin, trois salles sont consacrées aux artistes modernes et contemporains : peintres, sculpteurs, graveurs, assez peu nombreux, car c'est seulement vers le milieu du XIXe siècle qu'apparaît une école nouvelle, sans relation aucune avec la tradition des âges précédents, figée dans la stricte observance des formules byzantines qui s'attachaient moins à la traduction de la vie et à la beauté des formes qu'à l'expression du sentiment religieux : il y a là, comme le fait observer dans la préface du catalogue de cette section le Dr J. Cantacuzène, « un hiatus énorme, comme deux mondes distincts, presques irréductibles l'un à l'autre ». Th. Aman, qui étudia à Paris et dont on voit ici le portrait peint par lui-même ; les paysagistes Grigoresco et Andreesco, qui vécurent dans l'intimité de nos peintres de Barbizon et qui ont su exprimer avec bonheur la physionomie du pays roumain, comme fit aussi Luchian, autre peintre admirable, amoureux des beaux tons posés d'une touche large et franche, sont les trois grands morts dont s'honore l'école de peinture roumaine. Ils sont dignement continués aujourd'hui par MM. Stoenesco, Popesco, Petrascu, Steriadi (auteur également de bons portraits en

lithographie), Dimitresco, Maniu, Iser, d'autres encore. Parmi les sculptures, on admirera surtout la *Tête d'enfant* et le *Jeune berger* de M. Mirea, la *Pietà* de Mlle Cosaceano.

§

L'art espagnol, grâce aux belles études que nous en ont données des historiens comme Paul Lefort, Emile Bertaux, Paul Lafond (1) et Marcel Dieulafoy, et aux expositions qu'on en a faites à Paris, nous est mieux connu que l'art roumain. Néanmoins on prendra plaisir à visiter à la galerie Jean Charpentier (76, faubourg Saint-Honoré) l'ensemble d'œuvres d'art ancien — peintures, sculptures, tissus, céramiques — réuni là pour un mois (du 6 juin au 6 juillet). On y admirera une importante série de retables et tableaux de Primitifs, dont quelques-uns très beaux, notamment un *Saint Antoine* de l'école catalane du xve siècle ; dans le groupe nombreux — mais assez mêlé — des autres peintures, une *Déposition de croix* et un *Christ emmené par les soldats* (du Musée de Lyon) du Greco, une *Tête de Christ* attribuée au peintre du xvie siècle F. del Rincon et une émouvante *Pietà* de Moralès, une de ces natures mortes où le mystique Valdès Leal assemblait des objets symbolisant la vanité des choses d'ici-bas, de nombreuses toiles de Ribera (dont certaines auraient pu être écartées sans inconvénient), de Herrera le Vieux, de Zurbaran (*Moine en prière, saint François debout en extase, Dame au chapelet* notamment, sans parler des *Funérailles de saint Bonaventure* du Musée du Louvre, qu'on n'est pas peu étonné de rencontrer ici en compagnie de deux toiles de Herrera et de Ribera : n'est-il pas un peu scandaleux de voir les chefs-d'œuvre de nos musées se promener ainsi dans Paris même, sans aucune raison ?), puis des portraits par Murillo, par Sanchez de Coello, une ravissante tête de *L'Infante Marie-Anne d'Autriche* par Velazquez, enfin plusieurs Goya dont les meilleurs sont un *Portrait de jeune fille* (n° 23) d'une rare distinction de couleur, le *Portrait de la marquise de Las Mercédès*, dont le Louvre possède une esquisse, et une *Procession* (mais pourquoi avoir donné à Goya un soi-disant *Portrait de religieuse* qui est visiblement une œuvre de Raeburn ou quelque autre pein-

(1) Dont il est regrettable que la préface du catalogue déforme les noms en *Louis* Bertaux et Paul *Laffont*, comme elle transforme aussi en *Geoffroy* le nom de notre confrère Gustave Geffroy.

tre anglais?). Plusieurs de ces sculptures religieuses polychromes très réalistes, qui sont une des spécialités de l'art espagnol, de somptueuses orfèvreries, des vêtements richement brodés, un choix de céramiques complètent cet ensemble.

§

Mais l'exposition qu'il faut se hâter d'aller voir, parce qu'elle est plus féconde en délicates jouissances, parce qu'elle est organisée au profit de la Ligue franco anglo-américaine et de l'Association lyonnaise pour la lutte contre le cancer, et enfin parce qu'elle fermera dès le 8 juillet, c'est celle de **l'Art lyonnais** (18, rue de la Ville-l'Evêque). Peintures et dessins, livres anciens et soieries y résument en un tableau significatif — composé, ici encore, avec infiniment de goût, avec l'aide de M. Joseph Billiet, par M. Henri Focillon, qui fut longtemps directeur des Musées de Lyon, et qui dans la préface du catalogue trace un éloquent et vivant portrait de l'âme lyonnaise — la production d'art, si personnelle et si forte, de cette antique cité, de tout temps réfléchie et studieuse, portée volontiers à la rêverie et au mysticisme, et composent un ensemble singulièrement attachant pour tous ceux qui ont l'amour des solides qualités et le culte des traditions régionales. De Corneille de Lyon, dont une vitrine renferme plusieurs des charmants et fins portraits où il excella, à notre contemporain François Guiguet, son héritier par la délicatesse, la peinture lyonnaise est représentée par la plupart des maîtres, trop peu connus, qui, au XIXe siècle surtout, constituèrent dans notre école un groupe à part, uni par d'étroites affinités, par le culte commun des idées, le souci du style et de l'exécution probe (1) : sobres portraitistes comme Jacques de Boissieu, François Bellay, Janmot et Hippolyte Flandrin ; peintres de mœurs, d'intérieurs, de natures mortes et de fleurs, comme Bellet du Poizat, Berjon, Saint-Jean, Vernay, J. Martin, Vollon ; paysagistes comme Pil-

(1) Sur cette école lyonnaise en général, il faut lire l'excellent travail, très documenté, de M. Alphonse Germain : *Les Artistes lyonnais* (dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1907 et 1908) ; — sur Ravier en particulier, les écrits du même auteur (dans l'*Occident*, 1902), de Félix Thiollier (Saint-Etienne, 1899), d'Emile Michel (*Gazette des Beaux-Arts*, octobre 1906), du Dr Traversier (Grenoble, 1909), de M. Paul Jamot (dans la *Revue de Paris*, 1er octobre 1910); — sur Guichard, l'article de M. Henri Dérieux (dans la *Gazette des Beaux-Arts* de mars 1922) ; — sur Seignemartin, l'ouvrage de Ch. Faure et A. Stengelin (Lyon, 1905).

lement, Appian, Lépagnez, Grobon (ces deux derniers comparables au Corot des vues d'Italie et qu'on aurait bien dû ne pas oublier à l'exposition du Paysage français du Petit Palais), le classique Paul Flandrin, le solide François Vernay, le subtil Carrand aux « grisailles mordorées », le lumineux Ravier, peintre des féeries du soleil couchant (mais pourquoi Joseph Trévoux est-il absent de cette réunion de peintres-poètes, et aussi Guindrand et Ponthus-Cinier ?) ; et ces beaux peintres, tour à tour réalistes ou fantaisistes, que furent Joseph Guichard, élève d'Ingres et de Delacroix, sorte de Monticelli plus raffiné, et son élève Seignemartin ; enfin, après l'austère Chenavard et le religieux Paul Borel (qu'on n'a pu représenter que par des dessins), Puvis de Chavannes avec une belle esquisse de *Marseille porte de l'Orient*, la divine petite *Espérance* du Musée du Luxembourg, l'admirable *Portrait de sa femme* et plusieurs dessins, Puvis qui, comme dit si bien M. Focillon, sut unir « la noblesse de la vision antique à la religieuse gravité de la ville » qui le vit naître.

Une sélection des plus beaux spécimens de la typographie lyonnaise depuis le xve siècle jusqu'à nos jours (on sait combien elle a été et reste célèbre), et, sur les murs, alternant et rivalisant avec les tableaux, de somptueuses étoffes fleuries, des velours peints de Grégoire, et la merveilleuse tenture brodée soie et or exécutée pour le petit salon de l'impératrice Marie-Louise et accompagnée du mobilier correspondant, chantent à leur tour la gloire des industries lyonnaises et achèvent de faire de cette belle manifestation d'art un régal pour les yeux autant que pour l'esprit.

§

La place nous manque pour donner aujourd'hui les nouvelles assez nombreuses qui concernent le **Musée du Louvre**. Signalons seulement l'exposition qui s'y tient actuellement d'une nouvelle série des dessins donnés par Léon Bonnat au Musée de Bayonne ; succédant à celle des dessins de l'école française du xve au xviiie siècle, elle concerne les dessins des écoles allemande, flamande et hollandaise : vingt cinq pièces parmi lesquelles onze Rembrandt (où l'on admirera surtout l'*Homme à genoux priant*) et quatre Dürer, dont le portrait à la pierre noire d'un *Homme coiffé d'une toque* et une merveilleuse *Tête de cerf* à l'aquarelle.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Eugène Pépin : *Chinon*, Laurens. — Adolphe Dieudonné : *Les Monnaies françaises*, Payot.

Chinon, qui figure dans l'épopée de Jeanne d'Arc, était alors, avec Loches, une des dernières places fortes qui constituaient le royaume de Charles VII, et c'est de là que partit la Pucelle pour délivrer Orléans, culbuter les troupes anglaises à Jargeau et mener au sacre de Reims le « gentil dauphin » dont Jean Fouquet, — ironie des choses ! — nous laissa ensuite un merveilleux et caricatural portrait que conserve le Louvre.

Le château de Chinon fut plusieurs fois démoli et reconstruit; à l'invasion des Wisigoths, sur la fin du IVe siècle, on le saccagea; et Grégoire de Tours en mentionne un siège vers 446. Dans le quartier dit du Vieux-Marché, des tombes mérovingiennes ont été exhumées. Mais on n'a guère de détails sur la place avant le Xe siècle.

L'histoire se corse avec la rivalité des rois de France et d'Angleterre au moyen âge. On indique la présence fréquente de Henri II Plantagenet — qui possédait le pays — au château de Chinon, où il fit exécuter de vastes travaux de défense que continuèrent ses successeurs. C'est là qu'il mourut en 1189 et c'est là également que son fils, Richard Cœur de Lion, blessé devant le château de Chalus, serait aussi venu mourir, d'après une tradition locale (1199), dans une maison du Grand-Carroi, au pied du château. On mentionne ensuite à Chinon la présence fréquente et le mariage, avec Isabelle d'Angoulême, de Jean sans Terre, qui succéda à Richard. Philippe-Auguste, lorsqu'il mit la main sur les possessions anglaises, s'empara de Chinon, après un siège de huit mois (1205).

Le château de Chinon vit dès lors de nombreux séjours des rois, saint Louis, Philippe III, et les défenses de la place furent encore renforcées sous Philippe le Bel. On enferma les Templiers arrêtés dans une de ses tours.

Mais la grande heure de l'histoire de Chinon, c'est sous Charles VII, et c'est là qu'eut lieu entre le Roi et Jeanne d'Arc l'entrevue célèbre où elle révéla sa mission. Jeanne quitta la Cour de Chinon le 25 avril 1429 pour aller délivrer Orléans. Mais Chinon resta le siège du gouvernement jusqu'en 1450. Le châ-

teau était exigu malgré divers arrangements, et l'on a rapporté que la favorite du moment, Agnès Sorel, était bien logée à Chinon, mais dans un local séparé, dit *Roberdeau*, à peu de distance des murailles de la forteresse. Beaucoup de seigneurs habitèrent alors dans la ville, comme il arriva pour Loches et spécialement dans la paroisse Saint-Maurice.

Avec les guerres de religion, la place se trouva occupée en 1562 par les protestants de La Roche du Maine. C'est aussi au camp de Chinon que furent rassemblées les troupes avec lesquelles le duc d'Anjou devait gagner la bataille de Moncontour (1569).

En 1634, Richelieu devint seigneur de Chinon. Il fut alors question de détruire le château, mais le projet n'eut pas de suite et le château resta dans la famille jusqu'à la Révolution. Le vieux manoir, dont on avait déjà démoli la grande salle en 1699, fut loué pour une somme de 320 livres, « plus une redevance en pigeons »; en 1771 on y trouve installé un « maistre cordonnier ». Sous la Révolution, la ville fut, au moment de la guerre contre les Vendéens, le siège du quartier général de l'armée républicaine, ce qui n'empêcha pas les Vendéens de l'occuper du 12 au 22 juin 1793. Bientôt, le château servit de carrière pour les constructions de l'endroit, comme il arriva pour Coucy; et en 1819 on trouve encore la trace d'une vente de matériaux qui en proviennent. Des travaux de consolidation et restauration furent enfin décidés et commencèrent en 1855. Mais, de plus, les fortifications de la ville ont été détruites et remplacées (1820-1830) par des promenades.

Le château de Chinon est perché sur le rebord d'une falaise abrupte que baigne la Vienne ; et de là on aperçoit le château de Saumur, à 27 kil. dans l'Ouest. Isolé sur un éperon calcaire, le château de Chinon a la forme d'un quadrilatère allongé de 400 m. environ sur une largeur de 70 m.

Trois châteaux séparés par des douves profondes le constituaient : le fort Saint-Georges, le fort Milieu et le fort du Coudray. A l'est est un fort rectangulaire avec tour massive à bec, et contenant une chapelle de Saint-Georges qui a donné son nom au fort. — Mais nous ne pouvons décrire en détail les fortifications du château, pour lesquelles on voudra bien recourir au volume de M. Eugène Pépin.

On sait d'ailleurs que les fortifications de Chinon, bien des

fois remaniées, datent du XIIe au XVe siècle et sont un des beaux souvenirs de l'architecture militaire du temps. On peut mentionner spécialement la tour de l'Horloge (XIIe-XIVe siècle), une des parties les plus élégantes des constructions. Du même côté, on retrouve l'emplacement de la chapelle Saint-Georges, dont on a reconnu les fondations, et une crypte d'où proviennent de nombreux fragments de pierres peintes qui sont allés enrichir un musée du lieu, dit « du Vieux Chinon ». On peut citer ailleurs la tour d'Argenton, qui a servi de prison, et la tradition veut qu'elle ait possédé des cages de fer comme Loches et le Mout Saint-Michel. De ce côté on trouvait la chapelle de Saint-Hilaire, qui remontait très haut (996) et relevait de l'abbaye de Bourgueil. Cet édifice, dont la construction datait du XIe siècle, servait de chapelle royale, et nombre de personnages y furent inhumés. Dans la troisième enceinte du château, il y avait encore une chapelle dédiée à saint Martin et située près du donjon. Elle a disparu à l'époque révolutionnaire.

De la troisième enceinte, on peut signaler aussi la tour du Moulin ; la tour du Coudray, qui reste une belle construction, et où furent détenus les Templiers, comme il a été dit plus haut, logea également Jeanne d'Arc durant son passage à Chinon ; elle était alors désignée sous le nom de tour Pavie. Reste enfin le donjon, grosse tour cylindrique, encore de bel aspect et dont M. Eugène Pépin nous parle assez longuement. Mais des bâtiments intérieurs, il reste en somme peu de chose.

A Chinon, il y a encore diverses églises et établissements religieux dont les constructions méritent d'être signalées. C'est l'église Saint-Mexme qui semble remonter au IXe siècle et dont l'édifice roman est une des curiosités de la ville. Il n'en reste malheureusement que la façade et la nef. Saint-Mexme était une collégiale dont les chanoines relevaient directement du Saint-Siège et avaient le droit de nommer les curés dans les quatre paroisses primitives du lieu. A la Révolution, l'église avait été transformée en *nitrerie* ; son clocher central peu après tomba ; le chœur fut démoli bientôt et la nef finit par devenir une école. C'est ensuite l'église Saint-Maurice qu'on croit pouvoir faire remonter au Xe siècle et qui offre des parties de construction d'âge très divers ; c'est Saint-Etienne qui paraît dater de 1054. C'est Saint-Martin, qui remonterait au Ve siècle, aurait été la

première église de Chinon et s'élevait près du château ; Saint-Jacques sur la rive gauche de la Vienne, et qui serait du XIIIe siècle, etc. Ailleurs, c'est le couvent et église des Augustins, utilisés pour divers usages ; le couvent des calvairiennes (1626), dont on a fait un hospice ; la « Chapelle de Chinon » près de Saint-Maurice, — sans parler de la chapelle du Pont, maintenant détruite.

Il y a enfin dans la ville de nombreuses maisons des XIVe, XVe et XVIe siècles, souvent remaniées au dehors, mais dont l'intérieur est à peu près intact. On les trouve dans les rues Voltaire, au Grand Carroi, au carrefour du Puits des Bénacs, etc. L'un de ces anciens immeubles a été utilisé pour l'installation d'un Musée du Vieux Chinon, où l'on apporte tous les restes curieux qui sont trouvés dans la ville.

Chinon est avec Loches une des forteresses qui nous rappellent le mieux l'âge historique de Charles VII. Mais Loches, qui a peut-être moins souffert du temps et des hommes, garde au contre-bas de son château tout un quartier de beaux hôtels, de beaux immeubles qui manquent à Chinon. L'éditeur Laurens, dans l'intéressante série dont il poursuit la publication, pourrait en donner maintenant une monographie qui ne manquerait pas d'intérêt. Avec Beaulieu-les-Loches, qui en est comme le prolongement, il y aurait là la matière d'un intéressant ouvrage.

§

J'ai à présenter encore un intéressant petit volume de M. Adolphe Dieudonné sur les **Monnaies françaises**, qui passe en revue la numismatique d'échange dans nos régions. On sait qu'avant la monnaie, les échanges étaient faits à l'aide de certains objets d'usage courant, tels que les *chaudrons* et les *broches à rôtir*, objets de troc qu'on retrouva en Gaule, les broches liées par séries pour faciliter les manipulations. On cite les chaudrons et les broches à rôtir, mais il semble bien que d'autres objets furent utilisés. On indique ensuite, par ordre d'ancienneté, les monnaies de Marseille. L'usage de la monnaie peu à peu se répandit, d'abord dans le sud de la Gaule et par les routes que suivait le trafic à travers le pays. Dans la dernière période de l'indépendance, on trouve des *statères* d'or frappés au nom de Vercingétorix ; mais depuis leurs expéditions en

Orient, les Gaulois accueillaient volontiers les pièces de Philippe de Macédoine, qui se répandirent abondamment dans nos régions. Il faut surtout dire que ces monnaies furent souvent imitées et devinrent d'usage courant. Après de nombreux détails donnés sur le monnayage de l'époque et de la période d'occupation romaine qui suivit, on arrive aux temps mérovingiens, où l'on voit les « pseudo-impériales » et les royales mérovingiennes avec des monnaies d'or, d'argent et de bronze. Nous passons à l'origine et au classement des monnaies carolingiennes, et avec les *débris* de la dynastie on voit paraître un monnayage pseudo-carolingien.

M. Adolphe Dieudonné étudie ensuite la monnaie sous la troisième race, de Hugues Capet à saint Louis, avec « l'époque des deniers », les monnaies féodales, le monnayage royal. C'est ensuite l'époque du *gros* ; on essaye de régler le monnayage féodal. On arrive à la période de la guerre de Cent Ans, de Philippe VI à Charles VII. On parle du groupement des provinces, qui s'opère dès lors, puis de la réforme administrative, du rôle de l'écu d'or, des *testons* et des louis ; des guerres de religion et du franc de Louis XIII et de Louis XIV, des événements qui marquèrent les règnes de Louis XV et de Louis XVI et de leur répercussion sur la monnaie ; enfin de la Révolution et du système décimal ; du système monétaire de Napoléon Ier à Napoléon III ; de la grandeur et décadence du système décimal déjà cité, etc.

Ce volume est une curiosité, mais on peut féliciter M. Adolphe Dieudonné d'avoir écrit ce petit livre qui, en somme, malgré l'ingratitude du sujet, retient et même intéresse le lecteur.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les deux préfaces du « Reliquaire ». — Je rappelle d'abord que ce titre, *Le Reliquaire*, emprunté à François Coppée, fut celui sous lequel parut, en novembre 1891, à la librairie Genonceaux, un recueil de vers de Rimbaud (la nouvelle de sa mort ne vint que peu de jours après). Le lancement du volume, opéré dans des conditions assez suspectes, aurait donné lieu à une descente de police, puis à une saisie, suivie, a-t-on dit, d'une mise au pilon et, finalement, de la fuite de l'éditeur. Il en résulta

un gros scandale qui occupa, deux mois durant, la cour et la ville, c'est-à-dire les revues, les journaux et le public ; après quoi le silence se fit.

Cette histoire a pris un regain d'actualité ces temps derniers. Il y a présentement « une question du *Reliquaire* ». Des documents, des articles remontant à 1891 ont été remis au jour par M. Pierre Dufay dans l'*Intermédiaire* (1924, nº du 20 juin) ; par M. Armand Lods, dans l'*Eclair* (du 21 octobre). C'est, je crois, le *Mercure* qui a donné aux chercheurs l'idée première de cette enquête, en publiant, le 1er mai 1924, les « Souvenirs d'un ami de Rimbaud », par M. J.-M. Carré. Ces souvenirs curieux, et qui éclairent bien des points ignorés, sont dus à M. Louis Pierquin. Celui-ci, venant à parler incidemment du *Reliquaire*, nous apprend que « la préface du recueil, gratuitement prêtée à Rodolphe Darzens, et attribuée, à tort ou à raison, par Mme Rimbaud à Georges Izambard,... fut jugée offensante pour la mémoire d'Arthur ».

Offensante en effet, injurieuse même (« Voyou inconscient »), avec des erreurs criantes, des anecdotes controuvées ou faussées, et, çà et là, des gravelures ânonnées sur un ton d'hypocrisie prudhommesque... Sur quoi Madame Mère, qui avait des lettres, me fit l'honneur de m'attribuer ce factum... « à tort ou à raison », ajoute M. Pierquin.

Cette réticence m'a surpris : je trouve la formule un peu évasive, mais je ne vais pas quereller M. Pierquin à ce propos, car, en vérité, je ne sens percer dans ses notes aucune hostilité préconçue ; même, je crois deviner les motifs de sa réserve. Il s'est trouvé en présence d'une légende toute faite, qu'il a pu croire inoffensive, faute d'en connaître tous les dessous. . Pourtant, elle n'allait à rien moins qu'à me présenter comme un faussaire ou le complice d'un faussaire... S'il s'en fût rendu compte, cette énormité l'eût choqué, j'en suis sûr. Ce n'est donc pas à lui que je m'en prends. Je n'en veux qu'à cette légende sournoise, poussée dans l'ombre comme un champignon, et qui a pris soudain assez de volume pour faire illusion à l'impartialité d'un honnête homme. C'est cela qui est grave. Cette légende, je l'avais dédaignée comme absurde. Elle devient encombrante comme une torpille flottante. Il faut la couler à fond. Si je me

taisais aujourd'hui, demain d'autres biographes de Rimbaud prendraient mon silence pour un aveu.

§

Et maintenant, causons.

C'est à Paris, en 1891, que le *Reliquaire* a paru. C'est à Paris, lieu d'origine, que, logiquement, la rumeur qui m'en dit l'auteur aurait dû prendre naissance avant de se propager en province. De cette rumeur a-t-on trouvé quelque trace dans les journaux ou les revues qui ont raconté le scandale? Non.

Seule, dans sa taupinière de Roche, Mme Vitalie Rimbaud, sans le moindre essai d'enquête, sans référence d'aucune sorte, hantée uniquement, comme en 1870, par ses préventions impulsives — *chimœra bombynans* — a décidé un beau matin, entre deux ventes de fourrage, que je devais être le coupable... C'est la méthode intuitive: au style marmiteux du factum, elle a *reconnu* ma facture. Merci de *sa reconnaissance*. C'est la première fois qu'il m'en vient des nouvelles.

J'aurais pu toujours ignorer ce retour offensif de ses phobies noires d'autrefois ; mais son gendre, pourtant mieux placé qu'un autre pour démêler l'invraisemblance de pareils soupçons, aima mieux les reprendre à son compte — vingt ans après, en 1911 — pour les besoins de la campagne rageuse qu'il menait alors contre moi. Lisez : « Le pourvoyeur de la Préface Genonceaux n'a pas encore digéré la juste semonce que lui infligea cette mère ». Ah! qu'en termes galants!...

Violence à froid, sous-entendus calculés, allusion sibylline à l'envoi d'une « semonce » restée dans l'écritoire... Bluff sur bluff! un vrai scénario de mélodrame.

Je répondis (*Mercure* du 16 I-11) par mes dénégations formelles : « Je n'ai jamais connu, jamais vu, jamais entrevu âme qui vive du nom de Genonceaux ». Je pensais que cela devait suffire : ceux qui me connaissent m'ont toujours fait l'honneur de me croire sur parole. Mais Berrichon n'était pas de ceux qui s'accommodent de cette viande creuse, la parole d'honneur d'un confrère... Il n'avait pu s'opposer à l'insertion de ma réplique, mais quand vint le moment de réunir ses articles en volume (*Rimbaud, Le Poète*, 1892. Voy. page 88, note), il maintint fièrement l'imputation contestée, mais discrètement s'abstin d'y annexer mon démenti.

O Pétronille, sainte patronne des gens de plume, à qui Veuillot jadis a conféré ce titre auguste, quelles drôles de mœurs littéraires s'abritent parfois à l'ombre de ta bannière !

Mais revenons au *Reliquaire.*

§

Il y a eu — virtuellement — deux préfaces, l'une authentique, l'autre apocryphe.

La préface authentique n'a jamais vu le jour : c'est celle que Darzens projetait d'écrire, qu'il a commencée et qu'il n'a jamais terminée, que je sache ; celle pour laquelle il se documentait tantôt chez Demeny, tantôt chez moi, tantôt chez d'anciens condisciples de Rimbaud à qui il écrivait.

L'autre, c'est la préface truquée, frauduleusement éditée sous son nom. Elle a paru, celle-ci, mais pour disparaître aussitôt, car Darzens — il me l'a dit alors — a fait saisir tous les volumes sortis, pour maquillage de son texte et abus de son nom. Sur les 27 pages de cette préface-ci, il ne reconnaissait que les seize premières, et encore (1) ! Il faut dire que les onze autres n'étaient pas à prendre avec des pincettes... Naturellement, c'est celles-ci que Berrichon prétendait me faire encaisser. Il me l'a signifié dans son livre (p. 88), en ce style fluide dont il a emporté le secret :

Indubitablement, ce singulier ami de Rimbaud fournit partie de la matière des notes constituant la préface du *Reliquaire* : Genonceaux, édit.

In-du-bi-ta-ble-ment, réponds-je. Et je m'en vante. Oui, j'ai fourni — verbalement — partie de la matière des notes qui... que... dont... mais c'était pour l'honnête préface n° 1, la seule prévue, et non pour l'autre, l'apocryphe (2) interpolée, ou ajoutée, ou substituée à la première. En tout cas j'avais bien le droit — je l'ai toujours et j'en use — de communiquer à qui bon me sem-

(1) Cf. La Chronique de M. Gaston Davenay, parue dans le *Figaro* du 12 novembre 1891. — Elle a été reproduite récemment, avec d'autres documents relatifs au *Reliquaire*, dans une notice de M. P. Dufay, parue dans l'*Intermédiaire* du 20 juin 1924.

(2) Me supposer l'auteur anonyme de ce faux, cela revient à dire que je me serais amusé, à l'insu et à l'encontre de l'auteur, à saboter moi-même les interviews que je lui avais accordées de mon plein gré... Il y a un précédent : Pénélope... Mais elle avait des raisons que je n'avais pas.

ble mes souvenirs de 1870, mes impressions d'ancien maître et d'ami, des lettres reçues, des poèmes à moi dédiés ou recopiés pour moi tout exprès. J'ai donc fait part de mes trésors, et sans compter, à Germain Nouveau (vers 1878), à Verlaine (après les *Poètes Maudits*), à Camille de Sainte-Croix, à Lepelletier, à Darzens... parfaitement !.. Après lui, à MM. Houin et Bourguignon qui utilisèrent mes confidences avec autant de sagacité que de goût. Avec Ernest Delahaye, il y eut de fréquents échanges de souvenirs,... mais il était plus riche que moi ; à Ernest Raynaud, j'ai donné la lettre curieuse du 29 août 1870... Et qui donc encore eut part à mes largesses ?.. Qui ? Berrichon lui-même, *ipsissimus* Berrichon, qui depuis... Mais au siècle dernier, à l'aurore de son rimbaldisme, il prenait encore la peine de les demander poliment, témoin sa lettre du 24 juin 1898 : « ...Je serais encore bien plus heureux de vous connaître personnellement, et de causer avec vous des années de collège du poète mort (1)... » Bref, à l'heure où Rimbaud était encore si peu connu, si discuté, j'ai la conscience d'avoir rempli un devoir moral en aidant à la propagation de ses œuvres...

... Halte-là ! me dit-on. Ce devoir-là n'est pas prévu par le Code. La mère conservait le droit d'interdire l'impression et elle parlait d'en user : « Arthur, disait-elle, avait détruit son œuvre imprimée, c'est qu'il n'en voulait pas laisser trace. Sa mère devait faire respecter ses volontés ». (Pierquin, *art. cit.*)

Si Mme Vitalie Rimbaud m'avait signifié cette « semonce » — défense d'imprimer ou de faire imprimer par d'autres — je n'aurais eu qu'à m'incliner, si absurde que m'eût paru ce *veto*... Rimbaud mort était chambré comme l'avait été Arthur enfant ; je mettais sous clef mon dossier : poèmes, lettres, devoirs d'élève, souvenirs de sa vie, et autres pièces documentaires *qui n'ont pu être connues que par moi*, sans compter mes ultimes trouvailles encore inédites... Mais comme, pour être efficace, l'excommunication aurait dû être générale, elle eût atteint du même coup tous ceux de ses amis qui savaient quelque chose, les Delahaye, les Pierquin, les Ernest Millot... et, par ricochet, elle eût con-

(1) C'est même au cours de cet interview, qui dura plusieurs heures, que Berrichon apprit *de ma bouche même* — car je n'avais rien à cacher — tout ce que je savais alors du *Reliquaire* : mes prêts d'autographes à Darzens, en vue du recueil ; mes renseignements biographiques, fournis de vive voix, pour sa Préface... Pour laquelle ? Pas pour celle d'un autre, j'imagine.

damné au chômage, la matière première n'arrivant plus, l'usine centrale Berrichon dont vous fûtes, messieurs, ainsi que moi, les bénévoles, les indispensables « pourvoyeurs ». Pour le coup, c'était fini de Rimbaud... Le calme règne à Varsovie !

§

Et je n'ai pas épuisé la liste de mes forfaits. J'ai enfreint « la consigne du Silence » toutes les fois que l'occasion s'est offerte. Non seulement j'ai parlé, mais j'ai écrit. Mes chroniques à la *Liberté* en témoignent. Faire « avaler » Rimbaud, à la fin du siècle dernier, dans des milieux intellectuels parfois gourmés, souvent hostiles, cela demandait quelque diplomatie : j'ai fait de mon mieux. Et quand a éclaté la trigauderie du *Reliquaire* et de sa pseudo-préface, « préface ignominieuse », a dit Darzens, « abominable », a dit Verlaine, sans compter ce qu'en ont écrit Remy de Gourmont dans le *Mercure*, Anatole France dans l'*Univers illustré* (1), X... dans le *Temps*, Gaston Davenay dans le *Figaro*, j'y ai été, moi aussi, de mon compte rendu contempteur et de mes épithètes péjoratives,.. (ce qui de la part d'un complice eût été au moins hasardeux). Ma chronique « Profils de plagiaires » a paru, sous ma signature, bien entendu, dans la *Liberté* du 11 décembre 1891. J'y racontais, d'après la version de Darzens, « l'acte de piraterie » dont il se proclamait victime ; comme quoi l'artificieux éditeur, ayant accepté de publier son livre, lui avait demandé au préalable communication de son dossier, et je poursuivais :

Une fois en possession de ces notes hâtives, parfois illisibles, de ces bouts de phrase crayonnés à la diable et non encore revisés, que fait notre bibliopole ? Il livre en catimini tout ce grimoire à l'impression et, un beau matin, sans crier gare, avec un aplomb qui confine à l'inconscience, il met en vente cette chose informe et attend l'acheteur en tournant ses pouces. C'est l'huissier qui se présente, avant-coureur du commissaire, car notre tire-laine avait manqué de souffle en route. Vaguement timoré dans son effronterie, il n'avait pas osé supprimer la signature du spolié... On n'est pas un plagiaire, n'est-ce pas?... Alors quoi ? Une escroquerie ? Quand on fait le mouchoir, la plus simple prudence exige au moins qu'on le démarque... L'auteur a jeté les hauts cris et fait saisir les exemplaires parus de cette œuvre embryonnaire,

(1) L'article d'Anatole France a été reproduit dans l'*Eclair* du 21 octobre 1924 (communication de M. Armand Lods).

forcé de la désavouer en même temps qu'il la réclamait comme sienne. Quant au malandrin, déjà lorgné par la justice pour diverses publications graveleuses, il...

Et l'homme que j'arrangeais ainsi, c'est celui qu'on me donne pour complice! J'aurais été le rebouteux de sa prose, « le nègre » chargé d'ajouter à ses turpitudes le peu d'orthographe dont je disposais !..

Mais l'invraisemblance d'un tel soupçon n'était pas pour arrêter l'implacable Sherlock Holmes qui m'avait pris en filature : Oui, oui, c'est vous qui êtes le nègre, « indubitablement! » Car ses robustes convictions ne cédaient jamais à l'évidence ; qu'il s'agît de Rimbaud ou de moi, son imagination débridée allait son train; le mal, le bien, il déformait tout comme avec un verre grossissant. S'il n'y avait rien, il inventait. De là ces contes rocambolesques, où je joue les rôles de traître, ce conte-ci et d'autres encore ; si prenants, si vrais..., plus vrais que nature, « délicieusement faux... exprès ».

GEORGES IZAMBARD.

NOTES ET DOCUMENTS ÉSOTÉRIQUES

Empédocle, Plutarque et Ou-Tomo. — Il vaudrait la peine que les œuvres de Ou-Tomo, le poète maori dont nous entretint Lucien Bec dans le numéro du 15 avril du *Mercure*, fussent traduites en entier en français, non seulement à cause de leur valeur littéraire, qui est grande, mais surtout par les problèmes psychologiques et historiques que cette même œuvre soulève.

Il est en effet stupéfiant de trouver chez le poète maori des théories, que l'on retrouve exprimées presque dans les mêmes termes, soit chez Empédocle soit chez Plutarque. Comme l'a montré Lucien Bec, Ou-Tomo croit à la théorie de la « métempsychose-châtiment » ; l'âme du mort, le double, mène une existence heureuse jusqu'à ce qu'il vienne à regretter les jouissances matérielles, un dieu jaloux le force alors à se réincarner, mais il prend le corps d'un poète, d'un philosophe, d'un conducteur de peuples. Or Empédocle n'eut pas une conception bien différente; comme Ou-Tomo il se crut un daemon exilé du ciel pour quelque faute. C'est ce que montre le fragment 115 de son œuvre :

Il est un décret du destin, une décision des dieux, antique, éternelle, scellée de larges serments. Lorsque quelqu'un a souillé ses mains d'un meurtre, lorsque, dans son erreur, il a prêté un faux serment, parmi les daemons qui jouissent d'une vie éternelle, il devra errer pendant trois myriades d'heures loin des bienheureux, engendré, pendant ce temps, dans les apparences diverses et parcourant les routes pénibles de la vie.

La force de l'air le chasse vers la mer, la mer le crache vers les champs de la terre, la terre vers les rayons du soleil brillant, celui-ci le jette dans les tourbillons de l'air. Chacun le reçoit de l'autre et tous le haïssent. Je suis, moi, maintenant, un de ceux-là, un exilé de la divinité et un errant, car j'ai cédé à la folle discorde.

Mais ces daemons peuvent rejoindre leur patrie (frgt. 146) :

A la fin ils deviennent des devins, des poètes, des médecins et des chefs pour les hommes de la terre, et, de là, ils croissent comme des dieux, excellents en louanges.

On voit qu'il est une différence, cependant, entre Ou-Tomo et Empédocle. Empédocle estime qu'il faut un crime pour chasser les daemons de leur existence heureuse et les contraindre à se réincarner. Ou-Tomo croit qu'un simple regret des jouissances matérielles et grossières peut suffire. Or cette idée est celle de Plutarque. Les âmes, après avoir flotté pendant longtemps dans un espace lumineux qui ne semble pas être autre chose que le plan astral des théosophes, se souviennent des plaisirs et des jouissances de la terre, elles aspirent alors à reprendre un corps et à s'incarner de nouveau. La description que donne Plutarque de cette « Plaine de l'Oubli » où les âmes, oublieuses de leur destinée divine, se souviennent des plaisirs de la chair, est d'une grande beauté et serait digne d'inspirer le pinceau d'un peintre. L'âme du héros de Plutarque, auteur de cette description du plan astral, comme portée par les rayons lumineux, avait traversé un immense espace lorsqu'elle arriva près d'un grand gouffre où elle sentit soudain qu'elle était abandonnée par la force qui l'avait soutenue jusqu'alors. Elle vit les âmes tournoyer, comme des oiseaux, autour de ce gouffre sans qu'aucune osât le traverser. Et ce gouffre était semblable aux antres bachiques, orné de fleurs, de verdure. Une exhalaison douce et agréable s'en échappait, inspirant un étrange sentiment de volupté, semblable à l'ivresse que procure le vin. Et ce lieu était tout rempli du rire, de l'agitation et de la joie de ces âmes qui se souvenaient de la terre, de leur corps, s'emplissaient du doux

désir qui les entraînait vers une nouvelle naissance (*De ser. num. vind.*, chap. XXII).

D'où vient cette étrange parenté d'inspiration entre Ou-Tomo et ces deux auteurs grecs ? Ne serait ce pas un indice, entre bien d'autres, qu'il existe, comme l'affirment les Théosophes, une tradition occulte dont on peut retrouver les traces à différentes époques et dans des pays différents ? En tout état de cause, il est frappant de constater que l'idée de réincarnation est plus répandue, plus spontanée, plus naturelle à l'homme que l'idée d'un ciel et d'un enfer éternel.

PAUL BERTRAND.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Blaise Cendrars : *L'Or* ; Paris, Grasset. — Fred Bérence : *Le Parricide*, Paris, F. Rieder et Cie. — Paul Budry : *Pinget dans la cage aux lions et autres histoires pour dérider ces Vaudois* ; Lausanne, Goninet Cie. — Georges Méautis : *Aspects ignorés de la religion grecque* ; Paris, E. de Boccard. — William Shakespeare : *La Tragédie d'Othello*, traduction de René Louis Piachaud, Genève, Editions de la Petite Fusterie. — Jean Choux : *La Louange des Arbres, des Eaux et des Monts*, Société d'imprimerie d'Ambilly.

Je vous ai parlé déjà de Blaise Cendrars, cinéaste et poète (1). Le voici devenu romancier. Ce moderne Alcibiade renonce désormais à couper la queue de ses chiens : entendez qu'il dépouille certaines singularités d'expression qui, sans altérer le fond de son robuste talent, l'aidèrent, durant quelques années, à recueillir, avec les suffrages de la vraie « avant-garde », l'admiration des snobs emboîtant le pas aux clairons de toutes les cliques.

L'Or, ou *La merveilleuse histoire du général Johann August Suter*, c'est le scénario d'un beau film. Ce scénario, Cendrars l'a écrit avec la syntaxe et le vocabulaire de tout le monde, mais sa langue, alerte et brève, ne ressemble en rien au jargon pesant dont se servent à l'accoutumée les adeptes du septième art. Découpé en images comme pour être projeté sur l'écran, le récit chemine à vive allure. Les décors se plantent, les personnages se meuvent avec une remarquable netteté. Rien d'inutile, rien non plus d'incomplet. Tout est dit, mais sans verbiage.

De bons esprits ont apporté quelque hâte à condamner le genre même du roman historique. Sans sortir de ma province romande, j'y trouve deux réussites, très différentes l'une de l'autre, qui

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er janvier 1925, page 250.

impliquent revision de ce jugement sommaire : *Monsieur Quatorze*, de François Fosca, et *L'Or*, de Blaise Cendrars.

Par la verve et la fantaisie, le premier de ces ouvrages s'apparente, avec des qualités plus littérairement ironiques, aux meilleures trouvailles de Pierre Benoît. Le second emprunte sa particulière saveur à l'évocation d'une époque romantique sur une terre et parmi des passions modernes.

Les Etats-Unis restent pour nous un pays neuf, mais les *movies* qu'ils nous envoient nous ont donné le sentiment, sinon la connaissance, d'une histoire américaine. D'autre part, comme en témoigne le roman de Fosca, le romantisme, tel qu'il s'affirmait sous le règne de Louis-Philippe, tel que nos pères le retrouvaient encore tout proche de leur cœur, est entré pour nous au musée des vieilleries, où déjà le rejoint pour nos cadets le symbolisme de Mallarmé et de Laforgue. Que l'on nous montre donc un aventurier suisse abandonnant sa famille et sa patrie, entre 1830 et 1840, pour faire fortune dans le Far West, nous croirons aussitôt plonger au confluent du vieux fleuve et du canal neuf. Lisez *L'Or* et dites-moi si ce n'est pas cela. Au surplus, vous goûterez certainement ce qu'il y a d'exceptionnel, d'unique peut-être, dans le ressort du drame. Un homme s'empare de territoires immenses, les peuple, les gouverne en despote, y crée de fabuleuses richesses agricoles. Au faîte de sa toute-puissance, il est brusquement ruiné par la découverte, dans ses domaines, de filons aurifères et par l'invasion qu'elle provoque : c'est un désastre si démesuré, si total, que le gouvernement de Washington, en dépit de sa bonne volonté, n'arrive pas à réparer, même partiellement, l'injustice subie.

L'histoire de ce Job helvétique et californien présente encore un intérêt d'une autre sorte : elle dessine l'aspect d'épopée que peuvent revêtir les grandes transformations économiques, à quoi beaucoup de romanciers ne songent guère.

Ainsi M. Fred Bérence, Suisse romand établi à Prague et jusqu'à ce jour ignoré en France comme dans son pays, ne quitte pas le terrain, vaste d'ailleurs, de la psychologie individuelle. L'éditeur du **Parricide** affirme que l'auteur du livre se montre « fidèle aux leçons de Flaubert et à l'exemple des grands Russes ». Hum ! les leçons de Flaubert, en matière de style, M. Bérence, n'en paraît guère pénétré. Pourtant, sa façon d'é-

crire me rappelle un passage de *Madame Bovary* qu'il suffira de citer pour me faire entendre : « La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient, dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie ». Cette platitude, perlée de provincialismes qui ne laissent aucun doute sur la nationalité de l'auteur, il la faut déplorer d'autant plus vivement que le livre témoigne d'un très sûr instinct dramatique et, malgré la terne tristesse de son atmosphère, se lit d'un bout à l'autre. Tout féru encore de ce freudisme dont nous commençons à revenir, M. Bérence nous semblerait sans doute plus original si nous n'avions jamais entendu parler du « refoulement » et du « complexe d'Œudipe », mais tout cela ne doit pas nous empêcher de faire sa part à l'observation personnelle et de reconnaître les dons du psychologue. Certaines insuffisances de forme n'empêchent pas toujours un écrivain de réussir assez bien au théâtre et c'est là, je crois, que notre homme prendra sa revanche.

Après ce cours de psychanalyse exposant la genèse d'un crime, il fait bon écouter les histoires que M. Paul Budry s'est diverti à coucher sur le papier « pour dérider ces Vaudois ». **Pinget dans la cage aux lions** et les autres récits de ce petit volume racontent, en termes drus et pittoresques, sans prétention à la littérature, l'existence de l'armée fédérale pendant la grande guerre. Les étrangers et les civils n'y prendront peut-être pas autant de plaisir que ceux qui ont servi avec l'auteur, durant cette interminable veillée d'armes, dans les troupes du canton de Vaud. Ils ne sauraient pourtant rester insensibles à la justesse du ton, modeste et narquois, militaire et pacifique. Ils accorderont quelque sympathie à de braves gens qui, sans parodier l'héroïsme pendant que d'autres se battaient, travaillaient avec bonhomie à tuer le cafard en exploitant tous les « filons » traditionnels : cette quotidienne victoire sur l'ennui n'était pas sans mérite. Que de ses impressions de la garde aux frontières, M. Paul Budry ait tiré un petit livre amusant, coloré, où tout est saisi par un regard d'artiste, cela ne surprendra point ceux qui se plaisent à saluer en lui le plus pénétrant de nos critiques d'art.

§

Du roman et des « choses vues », il s'agit de passer maintenant à l'érudition et à la poésie.

Voici, pour m'y aider, un souvenir d'autrefois. Je me retrouve, adolescent dont la voix commençait à muer, au collège de ma ville natale. Un de nos professeurs, excellent humaniste, avait écrit, pour nous la faire jouer, une version nouvelle d'*Antigone*. Il me confia le rôle de la vierge héroïque. Celui d'Ismène, sa sœur, était tenu par un garçon un peu plus jeune que moi, d'origine grecque, et qui se nommait Georges Méautis. La ferveur qu'il apportait à s'imprégner de Sophocle me frappa. Nous nous perdîmes de vue. J'ai néanmoins appris sans étonnement que mon petit camarade était devenu helléniste et professeur à la faculté des Lettres de Neuchâtel. Après d'intéressantes *Recherches sur le Pythagorisme*, il s'attaque aujourd'hui aux **Aspects ignorés de la religion grecque**.

L'appareil de la science moderne n'a pas éteint en lui la flamme mystique. C'est en dévot qu'il défend du reproche d'immoralité, contre ces Sémites que furent les Pères de l'Eglise, la foi de ses ancêtres. Avec raison, il observe que les qualités intellectuelles des Grecs et ce que nous pourrions appeler leur positivisme ne doivent pas nous faire négliger les côtés affectifs de leur nature. Si la civilisation hellénique demeure à nos yeux l'exemple de la perfection, c'est assurément parce que l'intelligence et la sensibilité s'y trouvent toujours en équilibre. On se trompe donc en exaltant aux dépens de l'autre l'un de ces éléments. M. Méautis s'efforce de rétablir la balance en étudiant l'aspect musical, puis l'aspect héroïque de la religion grecque ; enfin en définissant, d'après Platon, la figure idéale de Socrate, serviteur d'Apollon et prophète rattaché à toute une lignée de poètes. Il peut être assuré d'avoir fait œuvre utile et agréable, pour tous ceux du moins en qui la barbarie contemporaine n'a pas encore complètement écrasé la culture.

Réjouissons-nous de voir que l'Hellade garde chez nous des zélateurs. Rendons hommage aussi à ceux qui se consacrent au génie de Shakespeare. J'en veux nommer deux. L'un, Guy de Pourtalès, traducteur de *Hamlet*, de la *Tempête* et de *Mesure pour Mesure*, est citoyen français, mais il reste des nôtres par mille liens robustes. L'autre, c'est le bon poète René-Louis Piachaud. Il nous avait donné déjà une version du *Songe d'une nuit d'été*, dont j'ai dit tout le bien que l'on en doit penser (1). Pour-

(1) *Mercure de France* du 1er juillet 1923, page 227.

talès et lui travaillent dans le même sens. Pour montrer qu'il en a pleine conscience, le second dédie au premier sa nouvelle version d'**Othello**. Tous deux savent que, pour servir le grand Anglais, il faut le traduire intégralement et poétiquement. La pensée de Shakespeare est assez puissante, assez souple, assez diversement humaine pour que l'on s'attache à n'en pas laisser perdre la nuance la plus subtile. Poète, il s'élève trop haut pour que l'on puisse accorder licence à des cuistres, même savants, d'alourdir son texte de leurs gloses, de s'essouffler à expliquer ses « jeux de mots intraduisibles » ou de lui couper les ailes et les c..... à grands coups de rasoir.

Le More de Venise a inspiré Piachaud d'aussi heureuse façon que naguère le *Songe*. Pourquoi ne tenteraient-ils pas, Guy de Pourtalès et lui, de nous donner l'œuvre dans son entier ? Voilà qui serait un monument ! Les gens de théâtre pourraient en accélérer l'achèvement, s'ils voulaient prendre la peine de considérer ce qui déjà est fait.

Pour finir, des poèmes. Ils sont d'un cinéaste, comme le roman dont nous parlions en commençant. Mais, tandis que l'art muet influence visiblement Cendrars, les vers de M. Jean Choux ne lui doivent exactement rien. Cet auteur, que son nom semblait promettre, comme Mme de Noailles, à la célébration des plantes potagères, entonne **La Louange des Arbres, des Eaux et des Monts**. Il y met un vif sentiment de la nature, qui le place sous la double caution des *Confessions* et des *Eblouissements*. On n'y trouvera rien à redire, puisque M. Choux vit sur ces beaux rivages du Léman où Jean-Jacques et la petite princesse romaine passèrent leurs plus tendres années. On goûtera la sincérité de l'accent, la douceur fluide de certaines images, la belle qualité d'un lyrisme parfois étayé de rhétorique. Dommage que toutes ces vertus soient altérées en plus d'un endroit par des modulations un peu hésitantes et tremblées, de fâcheux pléonasmes et des mots de remplissage.

RENÉ DE WECK.

LETTRES CATALANES

Jean Amade : *Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne au XIXe siècle*, Privat et Didier, 1924. — Mémento.

Le parallélisme de la Renaissance catalane et de la provençale

est bien surprenant. Mais celle-ci a été distancée par celle-là. Les travaux de M. Ripert nous rendaient plus accessibles les origines du félibrige, et voici que M. Jean Amade étudie avec une conscience au moins égale les **premières manifestations de la Renaissance catalane.** Il était préparé à de telles recherches par son *Anthologie des poètes roussillonnais* (1908), déjà remarquable par la netteté, l'esprit de justice et de conciliation, la prudence de la critique, enfin par mille qualités apparemment normales, mais que l'on trouve si rarement dans les recueils de ce genre. Les six cents pages de son nouvel ouvrage offrent au lecteur français les plus sûres informations sur un problème qui a trop préoccupé la politique espagnole pour ne pas dépasser le cadre péninsulaire. La Catalogne a su se donner au cours du dernier siècle un lyrisme original et une culture d'une orientation très moderne. Mais plus cette pensée est active et plus elle est menacée ; plus elle est réaliste et plus elle porte ombrage. Il n'est sans doute pas impossible de retrouver un équilibre entre la culture espagnole et la culture catalane ; c'est à cette harmonie que l'on doit tendre des deux côtés, puisqu'elle est en l'état actuel la seule solution équitable ; et on doit souhaiter une coopération intellectuelle entre les hommes de bonne foi, qu'ils soient madrilènes ou barcelonais. Si on enlève aux Catalans leurs moyens d'action et jusqu'à cet idéal qui a toujours animé et conduit la vraie Mancomunitat dans ses réalisations pratiques, — laboratoires, bibliothèques, instituts de recherches de tout ordre — toute l'Espagne se prive d'une source d'énergie et détruit des antennes suspendues sur l'avenir. C'est ainsi que se pose le problème. Si M. J. Amade ne l'a pas porté sur ce plan actuel, la nature de son sujet ne le comportait pas, la plus élémentaire diplomatie l'en détournait. Il ne devait examiner qu'en ses origines un mouvement dont on voit aujourd'hui les résultats. Mais la méthode qu'il a employée et les conclusions qui s'imposent à son débat nous ramènent à ce point. Et par ailleurs, comment étudier la renaissance catalane indépendamment des idées et des sentiments qui la soutiennent ? N'est-elle pas née dans le brouillard du romantisme, c'est-à-dire à la faveur d'un mouvement d'ordre général ? On peut isoler tel ou tel philosophe de la politique du royaume, et ne le considérer que dans ses rapports avec la pensée la plus abstraite, mais non point un groupe de

poètes lyriques, en qui bat le cœur du peuple et en qui se déclarent spontanément ses aspirations. C'est un fait bien surprenant que celui de ce peuple qui se décide à reprendre sa langue, et les influences du dehors sont insuffisantes à nous expliquer cette reviviscence. On en trouvera le secret dans la langue elle-même et dans l'esprit qui l'a conduite et maintenue. Cette idée est si naturelle qu'on oublie d'ordinaire de l'exposer; loin de la négliger, l'auteur lui a donné la première place, et si une telle méthode critique paraît simple dans ses traits larges, elle est féconde et elle pénètre l'ouvrage d'un mouvement égal et sûr; la fermeté de la conviction impose le même cadre à toutes ses parties.

Je ne reprocherai donc pas à l'auteur d'avoir d'abord essayé de définir la terre et la race catalanes, de nous avoir rendu sensible cet air de tradition que respiraient les premiers lyriques de ce pays. L'idée de race n'a jamais été combattue que par les trop nombreuses personnes qui ne sont pas capables de discerner les plus fines particularités des visages humains. Quand les notions de l'ethnographie restent obscures, les impressions de l'artiste, les formes que le sculpteur retrouve peuvent bien les éclairer. Les provinces de l'Espagne se distinguent nettement entre elles. La Catalogne est celle qui se particularise le plus. Comme le remarquait déjà Cadahalso dans ses *Cartas Marruecas*, les montagnes la séparent. Ces montagnes courent parallèlement à la Méditerranée, et c'est vers cette mer intérieure que s'inclinent les plaines avec leurs caroubiers. Le climat est soumis à cette double influence et uniformisé par les souffles contraires de la montagne et de la mer. Autrefois, les Phocéens ont abordé sur cette terre. Ils établirent la colonie d'Emporium, qui devint une métropole à l'époque de Tite-Live. On y retrouvera aussi des traces de la constitution romaine, avec l'organisation du travail agricole et des « villas » autour de la cité. De nombreux villages portent toujours le nom d'une famille latine, et le bonnet rouge qui fut attribué aux affranchis en signe de leur émancipation s'est perpétué jusqu'à notre âge. Peut-être ne sommes-nous pas le jouet d'une illusion quand nous affirmons que la tradition classique est ici plus vivante que dans le reste de l'Espagne, et qu'elle se révèle jusque dans l'eurytbmie d'une danse aujourd'hui nationale, la sardane.

Mais les Grecs et les Latins trouvèrent dans ce pays une population autochtone, qui est demeurée vivace malgré les invasions, toujours accrochée au même sol, ferme et opiniâtre. Quiconque a parcouru les hautes vallées des Pyrénées a la certitude que des vieilles races y ont reçu la patine des âges. La fusion du sang latin et du sang ibérique semble avoir constitué cette race de bergers et de marchands. C'est pourquoi les Catalans peuvent retrouver la tradition classique sans effort. M. Jean Amade a ingénieusement, patiemment rassemblé quelques opinions qui ont été émises sur les Catalans. Celles de Cervantès et de Melo demeurent parmi les plus curieuses. On sait que les opinions de Cervantès ont souvent un caractère idéaliste, sans doute parce qu'elles sont disséminées dans un ouvrage romanesque comme *Persiles y Segismunda*. Sa phrase sur Barcelone est un jeu de symétries, où l'observateur s'efface devant l'artiste éloquent, mais lorsqu'il a montré la condition des Catalans, dont il dit qu'ils sont terribles dans la colère — et ce n'est pas là un éloge, — son témoignage est confirmé par l'historien d'origine portugaise, Melo, dont l'*Histoire de la guerre de Catalogne* (1645) est vraiment un beau livre : « Les Catalans sont, pour la plupart, des hommes d'un caractère très rude. Ils parlent peu, comme paraît les y inviter d'ailleurs leur propre langage, dont les phrases et expressions sont extrêmement brèves. » Remarque fort subtile et féconde, et qui établit déjà les rapports du langage et de la psychologie. Les remarques de Melo sont souvent très acérées, surtout lorsqu'il signale le banditisme de l'époque. M. Amade ne paraît pas toujours les accepter, car il ne supporte pas d'ombre au tableau qu'il a lui même tracé avec des couleurs tendres. Je m'étonne du peu d'enthousiasme qu'il manifeste pour un tel historien. Il reste que Melo a supérieurement défini l'esprit de liberté des Catalans, leur constitution républicaine, leur volonté de se gouverner eux-mêmes ; et cette manière d'écrire l'histoire à l'époque même du comte-duc d'Olivares est audacieuse et d'une stimulante énergie. Le caractère catalan, affirmé aux époques de décadence, est une source active de la renaissance du XIXe siècle, et devait assurer la stabilité de ce mouvement. Reconnaissons bien vite que cette décadence n'a été que trop vive dès le XVIe siècle, du moins dans l'ordre strictement littéraire. On peut négliger les quelques œuvres qui sont un témoignage de la vitalité

linguistique. Cependant le peuple a conservé toutes les traditions. L'instruction est si peu répandue ! Les chansons populaires, les légendes, les contes ne cessent de fleurir en Catalogne. Il ne s'agit point ici de montrer les caractères du folklore catalan, où l'on retrouve, non sans surprise, plusieurs thèmes du Midi de la France. Constatons simplement que cette richesse inestimable demeure intacte au début du XIX[e] siècle. M. Amade a fort bien montré ces ressources de l'imagination populaire, de la « crédulité féconde » du peuple, et les différentes formes qu'elle revêt, et il n'écrit à ce sujet des pages pleines de goût que parce qu'il s'était déjà plu à recueillir quelques chansons du Vallespir (cf. *Revue catalane*, 1911), chansons de brigands ou de contrebandiers, chansons de la Saint-Jean que lui rapportait Jacques Viu, un bûcheron de Céret :

> Jo li'n dic : « Deu't guard, amor —
> rosa fresca i acolorada. »
> I ella'm diu : « Deu't guard, clavell, —
> cullit de la matinada. »

Je lui dis : « Dieu te garde, mon amour, rose fraîche et pourprée. » — Elle me dit : « Dieu te garde, bel œillet, cueilli au point du jour. »

Le premier des érudits catalans, Milá y Fontanals, a été surpris de ne pas trouver des chansons proprement héroïques dans le « cançoner » de Catalogne, et M. J. Amade pense comme lui qu'elles ont existé. Et cependant, c'est bien cette absence qui le distingue du « cancionero » ou du « romancero » castillan. La race catalane était surtout pastorale. C'est à l'isolement des cimes que ces chansons doivent leur nostalgie. Si la rumeur des batailles n'y parvient pas, pourquoi le regretter ? Ces regrets nous montrent bien le romantisme historique des premiers renaissants.

La position est donc bien nette au début du XIX[e] siècle. Si la littérature proprement dite est plus qu'affaiblie, presque éteinte, la littérature orale garde sa richesse frémissante. Il suffit que quelques esprits d'élite retrouvent ce miroir d'eau intacte, s'y réfléchissent et s'y reconnaissent pour que se forme un lyrisme nouveau. Les événements inclinent insensiblement la Catalogne à cette découverte d'elle-même. Evénements bien complexes, en vérité, et que M. J. Amade examine tour à tour avec précision, qu'ils soient d'ordre politique ou économique. Il convient surtout

de retenir la prospérité croissante de Barcelone, le négoce que, dès la fin du XVIIIe siècle, la vieille capitale entreprend par la voie marine, autrefois interdite. Rien n'est plus propre à fortifier l'orgueil régional que le spectacle de cette activité. Les guerres de la Révolution et de l'Empire servent sans doute à briser les cadres et à élever les consciences sur un autre plan. Elles ont montré comment les Catalans ont su réagir devant l'envahisseur, et avec quel esprit pratique ils ont organisé leurs « Juntes », — vrais modèles d'administration régionale.

Mais voici que souffle l'esprit romantique! Les traductions de Chateaubriand et de Walter Scott se répandent et suscitent des imitations. Des jeunes gens commencent à rechercher la solitude des monastères et ils la peuplent de spectres et de visions. Cet esprit romantique est venu en dernier lieu, nous dit M. J. Amade, qui établit cependant que la renaissance n'aurait pu s'accomplir sans le romantisme. A ne considérer que l'ordre purement littéraire, il n'a été précédé que par le réveil des études historiques. Mais le romantisme est Ariel et son vol invisible est partout.

Une grammaire comme celle de Ballot y Torres, un *Dictionnaire critique* des écrivains comme celui de Torres Amat, affirment sans doute la culture catalane, et précisent des idées qui avaient été exprimées par des devanciers plus obscurs encore. Mais la culture catalane n'apparaîtra qu'avec Milá y Fontanals, et ses larges études : *Los Trovadores en España* (1853), *Romancerillo* (1861). Cependant, sa *Font de Na Melior*, qui est peut-être la première poésie où la langue est maniée par un artiste conscient, est de 1843. Il est le véritable propagateur de cette culture. Plein de timidité et de réserve, il s'est trouvé entraîné par ceux qui ont reconnu leur âme et leur patrie dans les vieux textes qu'il publiait. Si les pages que M. J. Amade consacre au rôle de Milá y Fontanals peuvent être développées dans des travaux ultérieurs, le chapitre enthousiaste qu'il écrit sur C. Aribau et son *Oda à la Patria* (1833), remplit bien son objet. Il m'a paru qu'il formait le noyau central de cette thèse, et qu'il en éclairait les multiples analyses. L'*Oda à la Patria* est un premier monument. Elle est toute lyrique dans sa spontanéité. Tandis qu'elle se dégage des limbes de l'érudition — la langue catalane y est encore appelée « llengua llemosina », — elle dévoile une pensée purement romantique. Elle est née des regrets du

passé et des souvenirs de l'enfance. Elle fait appel à l'incantation des chants populaires. Elle est comme l'œuvre d'un sourcier, conduit par des fluides dont il ne soupçonne pas tout le pouvoir.

Cependant le rôle de l'érudition demeure toujours actif. Il ne serait pas difficile de montrer tout ce que la poésie historique de Catalogne doit au « romancero » ou même au « cancionero » espagnol, et cet ouvrage fournira sans doute les plus sûres indications pour étudier ce nouvel aspect du problème. En fait, ces influences castillanes seront de plus en plus éliminées, tandis qu'il faudra attendre la venue d'un vrai poète, Jacint Verdaguer, pour rencontrer une utilisation profonde, géniale, instinctive, de la chanson populaire. M. Jean Amade s'est trouvé dans l'obligation de limiter et de circonscrire son étude, et il est certain que la personnalité de Verdaguer aurait imprimé une confirmation plus éclatante aux idées qui l'ont soutenu, car l'idée de race et l'idée de tradition ne sont vivifiées que par l'originalité des talents. Mais on peut considérer son exposé des origines de la renaissance catalane comme une puissante contribution à l'étude du romantisme. Livre minutieux et tendre d'un érudit qui est aussi un écrivain ; on aimera le mouvement et la progression des divers chapitres, et la netteté d'un style sans vagabondages, où les courbes des périodes se rejoignent sagement sur la ligne toujours droite de la pensée.

Mémento. — Parmi les récentes revues barcelonaises, je dois citer : *La Má Trencada*, qui reproduit des dessins fort décoratifs de Joseph Obiols, et *Quatre Coses*, dont le premier numéro est daté du 16 mars 1925.

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS.

OUVRAGE SUR LA GUERRE DE 1914

Pierre Renouvin : *Les Origines immédiates de la guerre*, A. Costes. — R. Grelling : *La Campagne « innocentiste » en Allemagne et le traité de Versailles*, A. Costes. — Ed. Vermeil : *L'Allemagne contemporaine*, Alcan.

Chaque historien a sa caractéristique. Celle de M. Renouvin, l'éminent professeur chargé du cours d'histoire de la guerre mondiale à la Sorbonne, est le désir d'être équitable et exact. Je crois qu'il y est arrivé dans ses **Origines immédiates de la guerre** (28 juin-4 août 1914). Ce succès lui a été possible, parce que les nombreuses révélations qui ont été faites sur cette

question n'ont presque rien laissé dans l'ombre. Aujourd'hui, ceux-là seuls qui le veulent bien soutiennent des thèses vraiment fausses sur ce sujet.

Quelles sont donc les conclusions de M. Renouvin ?

L'Autriche... était résolue avant l'attentat à s'opposer « énergiquement » au développement russe. Le meurtre de l'archiduc a décidé le c. Berchtold à brusquer cette action... L'Allemagne... traversait une « crise de puissance mondiale » : la faiblesse de l'Autriche l'irritait... Elle a cru nécessaire de « renflouer » l'alliée. Il ne fallait pas laisser passer l'occasion... L'Autriche savait qu'elle pouvait compter sur l'appui de l'Allemagne : elle voulut liquider l'affaire par la guerre. Dans l'esprit des Puissances Centrales, cette guerre était une affaire austro-serbe, qui pouvait, qui devait rester localisée... Mais l'action de la Russie, par le jeu des alliances, provoquerait sans doute la guerre générale... Tous les hommes d'Etat de Berlin et de Vienne étaient alors décidés à réaliser le plan d'action qui avait été établi le 5 juillet, même au prix d'un conflit européen... Les Puissances centrales eurent le choix entre deux solutions : l'exécution intégrale de leur plan (et la guerre *générale* vraisemblable) ou le compromis. Pour couper court aux tentatives de médiation, Berchtold décida de lancer le 28 juillet la déclaration de guerre à la Serbie. L'Allemagne, en pleine conscience des conséquences, laissa son alliée la lancer... Elle entraîna l'intervention militaire de la Russie. Le 29 juillet, celle-ci envoya l'ordre de mobilisation partielle contre l'Autriche... complété le 30 juillet dans l'après-midi, par la signature de l'ordre de mobilisation générale... Mais l'attitude de l'Allemagne s'était modifiée... Elle avait « freiné »... sur l'initiative de l'Empereur... Ce n'est pas la *mobilisation générale russe* qui a rendu vain cet effort... Combattu depuis deux jours par l'Etat-major... il succomba dans la soirée du 30 ; Bethmann annula les instructions énergiques qu'il avait expédiées le soir même à Tschirschky... L'agresseur est celui qui mobilise, dit-on. Or, parmi les grands Etats, c'est la Russie qui a, la première, exécuté sa mobilisation générale... Cette provocation militaire avait été déterminée par une provocation diplomatique, la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie.

A mon avis, ces conclusions sont en réalité injustes : elles ne mettent pas *suffisamment* en lumière : 1° l'ambition hypocrite de l'Autriche qui voulait vassaliser la Serbie et les autres Etats balkaniques ; 2° la politique de prestige de l'Allemagne, qui la poussa à soutenir et même à exciter son alliée ; 3° la modération de la Russie qui défendait le *statu quo*.

M. Renouvin ne se distingue pas seulement par son effort d'impartialité : la clarté de son exposition et l'élégance de son style rendent la lecture de son livre particulièrement agréable.

Le livre de M. Richard Grelling, **La Campagne « innocentiste » en Allemagne**, n'a pas trouvé d'éditeur dans ce pays, on le conçoit sans peine, car son auteur (célèbre par son *J'accuse* !) y soutient que « quiconque cause un dommage étant tenu de le réparer », l'art. 232 du traité de Versailles est « inattaquable en vertu des faits réels ». La Société d'histoire de la Guerre a donc bien fait d'en publier une traduction. La plus grande partie du livre est la réimpression d'articles où l'auteur défend son ami Kurt Eisner contre le reproche d'avoir falsifié des textes et secoue vigoureusement le comte Montgelas et ses autres adversaires allemands. M. Grelling a droit à la reconnaissance de tous les amis de la vérité pour avoir écrit cet ouvrage : sa diffusion à l'étranger ne pourra que contribuer à y faire comprendre la justice de notre cause.

De 1919 à 1924, l'Allemagne a vécu la période la plus agitée de son histoire. Menacée de subir la décomposition bolchevique, la société allemande s'est réorganisée peu à peu, d'abord pour s'en défendre, ensuite pour résister aux prétentions des Alliés et les discuter. M. Ed. Vermeil, professeur à l'Université de Strasbourg, dans **l'Allemagne contemporaine**, expose par quels enchaînements de cause à effet s'est produite l'évolution de notre voisine pendant cette période, et à quelle structure elle a abouti. On trouve dans son livre relativement peu de dates et beaucoup de déductions. C'est là déposition d'un observateur sagace.

ÉMILE LALOY.

VARIÉTÉS

Origine du mot « bagne ». — A propos de l'article de M. M. Garçon sur *Les Bagnes*, paru dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1925, permettez à un Algérois de vous donner ces quelques explications, qui intéresseront, je crois, vos lecteurs, sur l'origine du mot *bagne*. Dans son dictionnaire, Littré le fait dériver de l'espagnol *bano* ou de l'italien *bagno*. L'étymologie est exacte ; mais que penser du commentaire ?

Les Arabes le nomment ainsi, dit Cervantès. Mais le dire de Cervantès paraît erroné, et l'on ne trouve, ni dans l'arabe, ni dans le turc, aucun mot qui se rapproche de *bagne* en cette signification. On dit, et cela paraît vraisemblable, qu'à Constantinople, il y eut un local de bains employé accidentellement à renfermer des prisonniers, et que de là vient le nom de *bagne*.

Il n'y a rien de précis ni d'exact dans ces lignes de Littré. L'auteur de l'immortel *Don Quichotte de la Manche*, qui connut le bagne, n'a jamais prétendu que ce mot tirait son origine de l'arabe ou du turc. Dans ces deux langues, comme chacun sait, le bain se dit *hammam*. L'histoire d'Alger peut seule nous expliquer pour quelles raisons et dans quelles circonstances le mot *bagne* fut employé pour désigner le lieu où sont enfermés des prisonniers et des forçats.

Au début du XVIe siècle, les deux frères Barberousse (Kheir-ed-Din et Aroudj), fils d'un renégat grec installé dans l'île de Mytilène (l'antique Lesbos), établirent sur une grande partie de l'Afrique du Nord la domination turque et firent d'Alger leur capitale. Ces fameux corsaires, leurs compagnons, appelés *reïs* (de l'arabe *ras* = tête, chef), et leurs successeurs s'adonnèrent pendant de longs siècles à la piraterie. Montés sur leurs galères légères, il attaquaient en Méditerranée les vaisseaux étrangers et opéraient des descentes sur les côtes européennes; de leurs expéditions, ils rapportaient du butin et des personnes des deux sexes et de tout âge, qu'ils emmenaient ainsi en captivité, non point pour les faire travailler, mais surtout pour en retirer une bonne rançon. Depuis l'alliance de François Ier avec le sultan de Constantinople, ils épargnaient en général les Français et capturaient presque uniquement des Espagnols et des Italiens.

A plusieurs reprises, ces captifs fort nombreux atteignirent le chiffre énorme de 25.000. Parmi les plus illustres figure Cervantès, qui fut pris sur la galère *Sol* le 26 septembre 1575 et vécut en esclavage cinq ans; on sait qu'il a consigné des détails curieux sur sa captivité dans plusieurs de ses œuvres; il écrivit notamment, avec ses souvenirs personnels, la nouvelle du *Captif*, insérée dans le *Don Quichotte* (Ire Partie, chap. XXXIX et XL) et les deux drames : *La vie à Alger* (El trato de Argel) et *Les bagnes d'Alger* (Las banos de Argel), publiés en 1615 dans le recueil de *Ocho comedias y ocho entremeses nunca representados*

(Madrid, par la viuda de Alonso Martin). Il décrit minutieusement les mœurs de la population cosmopolite qui s'agitait dans les murs de la capitale africaine, ainsi que la condition des esclaves chrétiens. Pour garder tous ces gens ramenés par les pirates, comme l'espace manquait, *les établissements publics de bains furent convertis en prisons et l'on y entassa les pauvres captifs*. Le terme italien *bagno* et l'espagnol *baño*, qui signifient *bain*, ont donné en français *bagne*.

J'ai sous les yeux la copie d'un ancien plan, gravé en 1579 par un certain *Henricus van Schoel*, et représentant la ville d'Alger; il indique l'emplacement des sept principaux bains (ou bagnes). Les deux plus grands étaient celui de la *Bâtarde* et celui du *beglierbey* (ou vice-roi). Le premier, près de la porte Bab-El Oued, à l'ouest, qui était ainsi appelé parce qu'avec les plus robustes prisonniers qu'il contenait, en 1558, on avait armé une galère bâtarde (à voiles et à rames), ne recevait que les captifs appartenant à la municipalité. L'autre, beaucoup plus vaste, donnait sur la rue du *Souk*, la plus belle rue d'Alger, qui allait de la porte Bab-El-Oued, à l'ouest, à la porte Bab-Azoun, à l'est (aujourd'hui rues Bab-el-Oued et Bab-Azoun), à cent pas de la *Place du Beglierbey* (actuellement : Place du Gouvernement). Il mesurait 70 pieds de long sur 40 de large. Là s'entassaient les chrétiens qui presque tous appartenaient au *Beglierbey* ou vice-roi. Cervantès passa plusieurs mois dans ses murs; il n'y était pas seul. « Je parie, dit un interlocuteur dans son drame *Los Baños de Argel*, qu'il y a plus de 2.000 personnes dans ce panier! » Beaucoup n'y restaient que la nuit; durant la journée, ils sortaient, soit pour exécuter divers travaux, soit pour se promener. On les soumettait à une étroite surveillance; des sentinelles et des gardiens faisaient l'appel matin et soir, organisaient des rondes fréquentes. Au centre du monument, était un grand patio, avec sa piscine et, sous la colonnade latérale, dans un enfoncement, un petit oratoire. Les dimanches et jours de fête, des prêtres catholiques, qui se trouvaient parmi ce bétail humain, y disaient la messe, confessaient et prêchaient. Les chrétiens pouvaient, de tous les coins de la ville, venir y assister aux offices divins, à condition de payer au portier un ou deux *âpres* (unité de monnaie algérienne). Pour se distraire et rompre un peu la monotonie des heures, ces pauvres malheureux inventaient

des jeux divers, engageaient de longues causeries, représentaient même parfois de petites pièces de théâtre.

Tous ces détails nous sont fournis par Cervantès et par un autre Espagnol qui connut aussi l'esclavage vers 1581, Diego de Haedo, abbé de Framesta, auteur d'un ouvrage fort curieux et fort rare intitulé : *Topographia e Historia general de Argel* (publié à Valladolid en 1612).

Ces bains d'Alger furent donc les premiers bagnes, et ainsi s'explique l'origine de notre mot français.

JEAN CAZENAVE

Professeur Agrégé au Lycée d'Alger.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

G. Huisman : *Pour comprendre les monuments de Paris.* Avec de très nombr. illust.; Hachette. 20 »

Esotérisme

Sir Oliver Lodge: *L'évolution biologique et spirituelle de l'homme,* essai optimiste, traduit de l'anglais par Louis Favre et Frédéric Stéphens; Edit. de la B. P. S. 7 »

Georges Muchery : *La mort, les maladies, l'intelligence, l'hérédité, indiquées immédiatement par l'analyse des empreintes des mains;* Edit. Astrale illustrée, 2 vol. « »

Camille Spiess : *L'amour platonique, la Connaissance de soi ou l'Homme normal;* Delpeuch. 0 30

Folklore

Joseph Bédier : *Les fabliaux,* études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge; Champion. 40 »

Histoire

Louis Batiffol: *La journée des dupes;* Hachette. 5 »

Gabriel Hanotaux: *Histoire de la fondation de la Troisième République. I : Le gouvernement de M. Thiers, 1870-1873;* Plon, 2 vol. 24 »

Albert Mathiez: *Autour de Robespierre;* Payot. 20 »

René Ristelhueber: *Les traditions françaises au Liban.* Préface de Gabriel Hanotaux; Alcan. 20 »

Littérature

Louis Barthou: *La vie amoureuse de Richard Wagner;* Flammarion. 7 »

Laurent Glarys: *Le jardin du Luxembourg intime;* Picart. 4 »

William C. Frierson : *L'influence du naturalisme français sur les romanciers anglais de 1883 à 1900;* Giard. 20 »

Abel Chevalley : *Herbert Trench, poète anglais, 1865-1923,* notice sur sa vie et ses œuvres, avec

texte et traduction de son poème *La Bataille de la Marne;* Presses universitaires de France. 4 50

Gérard-Gailly : *Gogol*, textes, avec introduction et notes par Gérard-Gailly ; Renaissance du livre. 5 »

Claude d'Habloville : *Grandes figures de l'Eglise contemporaine ;* Perrin. 7 50

Lamartine : *Œuvres choisies.*-Avant-propos et notes de Francisque Vial ; Delagrave. 7 50

Legrand-Chabrier : *Remy de Gourmont, son œuvre.* Avec portrait et autographe; Nouv. Revue critique. 3 75

A. Morel-Fatio : *Etudes sur l'Espagne*, 4e série; Champion. 20 »

R. Yve Plessis : *La psychose de François Villon ;* Schemit, 52, rue Lafitte. « »

G. Prezzolini : *La culture italienne*, traduit par Georges Bourgin; Alcan. 10 »

André de Ridder : *Le génie du nord;* Edit. Sélection, Anvers. « »

Raymond Schwab : *Mathias Crismani;* Plon. 7 50

Simone Téry : *L'Ile des Bardes*, notes sur la littérature irlandaise contemporaine ; Flammarion. 7 95

Léon Treich : *L'Esprit de Tristan Bernard* (Collection d'Anas n° 2); Libr. Gallimard. 5 »

Jules Truffier : *Mélingue* (Collection: Acteurs et actrices d'autrefois). Avec des illust.; Alcan. 12 »

Pierre Veber : *Samson* (Collection: Acteurs et actrices d'autrefois). Avec des illust.; Alcan. 12 »

Musique

Igor Stravinsky : *Concerto pour piano* suivi d'orchestre d'harmonie, réduction pour deux pianos; Edit. russe de musique. 37 50

Henry Woolett : *Histoire de la musique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, 4e volume; Eschig. 6 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Comte Renaud de Briey : *L'épreuve du feu*, méditations sur les leçons politiques de la guerre. Préface de MM. Charles Maurras et Mussolini; Berger-Levrault. 7 50

Philosophie

Constant Bourquin : *Julien Benda ou le point de vue de Sirius.* Introduction de M. Jules de Gaultier; Edit. du Siècle. 8 50

Divers : *L'évolution psychiatrique.* (*Psychanalyse, Psychologie clinique*); Payot. 20 »

Alfred Espinas : *Descartes et la morale;* Bossard, 2 vol. 24 »

Jules Huré : *Les origines judéo-chrétiennes du matérialisme contemporain.* Préface par M. André Favières; Delpeuch. 10 »

Maine de Biran : *Œuvres*, tome V: *Les discours philosophiques de Bergerac.* Notes et appendices, par Pierre Tisserand; Alcan. 20 »

Jacques Maritain : *Trois réformateurs: Luther, Descartes, Rousseau.* Avec 6 portraits; Plon. « »

Etienne Souriau : *L'abstraction sentimentale;* Hachette. 12 50

Etienne Souriau : *Pensée vivante et perfection formelle;* Hachette. 20 »

Poésie

Albert Aufremont : *Les crevaisons de Populo;* Chiberre. 10 »

Noël Bureau : *Ruptures ;* Le Soudier. 6 »

Oscar David : *Brindilles;* les Tablettes. « »

Maurice Diamantberger : *Les instants renouvelés;* La Belle édition. « »

Jean-Henri Fabre : *Poésies françaises et provençales;* Delagrave. « »

Francis Jammes : *Le quatrième livre des quatrains;* Mercure de France. 5 »

Pierre de La Batut : *Le cœur en deux;* Librairie française. 5 »

Yvan Lenain : *La maison dans les arbres;* Revue sincère. 3 50

Catulle Mendès : *Choix de poésies ;* Fasquelle. 7 50

Joseph Mélon : *Les soleils reviendront;* Perrin. 7 »

Yves Sablons : *Préludes en sourdi-*

ne; Cahiers libres. « »
André Veidaux: *Nouvelles fables ;* Vrin. 6 »

Politique

F. Ortiz Echagüe: *Une enquête en Allemagne.* Préface de Charles Maurras; Edit. Excelsior. 3 »
B.-E. Gueydan: *Les rois de la République;* Perrin, 2 vol. 15 »

Questions médicales

Dr Henri Bouquet: *La médecine du temps présent;* Hachette. 8 »
Docteur Cabanès: *Les curiosités de la médecine;* Le François. 10 »
Dr Ernest Dupré: *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité;* Préface de M. Paul Bourget. Notice biographique du Dr Achalme; Payot. 25 »

Roman

André Billy: *La Trentaine;* Messein. 5 »
Jean Bertheroy: *Dans la barque d'Isis;* Renaissance du livre. 7 50
Johan Bojer: *Dyrendal,* traduit du norvégien par P.-G. La Chesnais; Calmann-Lévy. 6 75
Sylvain Bonmariage : *Les vertus patriciennes,* histoire d'une famille républicaine, 1785-1852 ; Pensée française. 8 »
Henry Bordeaux : *Le cœur et le sang;* Plon. 7 50
Frédéric Boutet : *Les ruptures;* Flammarion. 7 95
Charles Boutin: *L'homme qui cherche son dieu;* Jouve. 6 »
Bouzinac-Cambon: *Echec et mat ;* Plon. 7 50
Marie Briquet: *La philosophie de Simplice;* Edit. de la Nef. 7 »
Ventura Garcia Calderon: *La vengeance du condor,* récits péruviens, traduits de l'espagnol par Max Daireaux et Francis de Miomandre. Préface de Gérard d'Houville; Edit. Excelsior. 7 50
David Cigalier : *Une Française ;* Pensée française. 8 »
Jean Dalcy : *La colombe rouge ;* Pensée française. 8 »
Albert Erlande : *Le crime et son excuse;* Férenczi. 7 50
Jean-José Frappa : *Le fils de Monsieur Poirier;* Flammarion. 7 95
J. Kessel et Hélène Iswolsky: *Les rois aveugles;* Edit. de France. 7 50
Alexandre Kouprine : *Olessia, la jeune sorcière,* traduction de Marc Séménoff ; Kra. « »
Paul Lebois: *La rédemption.* Préface de Mme Jeanne Perdriel-Vaissière; Pensée française. 8 »
Louis Lefebvre: *Les mouvements de la flamme;* Edit. de la Vraie France. 7 50
Marie Le Franc: *Grand-Louis l'innocent;* Cie de publication de la Patrie, Montréal. « »
André Madeline: *Nos vingt ans ;* Calmann Lévy. 6 75
Maurice Magre: *Priscilla d'Alexandrie;* Albin Michel. 7 50
G. Postel-Vinay: *En montant;* Editeurs associés. 5 »
G. Ribemont-Dessaignes : *Ariane;* Kra. « »
François Ribes: *L'archipel Coco ;* Edit. de la Nef. « »
Gil Robin: *La femme et la lune ;* Kra. 12 »
Léon Rola: *Le mariage impromptu;* Revue mondiale. 7 50
Louis Sauty : *Dans l'antre des dieux;* Figuière. 7 50
Raoul Stéphan: *La troublante rencontre;* Albin Michel. 7 50
Jacques Trève: *Les erreurs amoureuses;* Pensée française. 8 50
Auguste Vermeylen: *Le Juif-errant,* traduit du flamand par Gaby Vermeylen;Renaissance du livre. 10 »

Sciences

Havelock Ellis : *Etudes de psychologie sexuelle. V : Le Symbolisme érotique. Le mécanisme de la Détumescence.* Edit. française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep ; Mercure de France. 15 »

Sociologie

G. H. Bousquet: *Précis de sociologie d'après Vilfredo Pareto*; Payot. 7 50

X. : *Pierre Goujon*. Avec un portrait; Presses universitaires de France. 7 50

Gustave Kass: *Le maintien à la terre*. Préface de M. Victor Boret; Revue des Indépendants. 4 »

Louis Latzarus: *La France veut-elle un roi?* Edit. du Siècle. 7 50

Théâtre

Marguerite Allotte de La Fuye: *La belle et la bête*, conte féerique en six tableaux; Plon. 5 »

Jules Romains: *Le mariage de Le Trouhadec, La Scintillante*; Nouv. Revue française. 7 50

Villiers de l'Isle Adam: *Œuvres complètes*, VII : *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde*; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 18 »

Varia

G. Cerfbeer de Midelsheim : *Cent vingt règles d'or pour le commerce*; Alcan. 6 50

Pierre Clerget: *Les industries de la soie en France*; Colin. 6 »

A. Martinot: *Les délires de l'impérialisme et les folies marocaines*; Figuière. 7 50

Voyages

Paul Guiton : *Au cœur de la Savoie*. Nombr. illust. Préface de Henri Béraud; Rey, Grenoble. « »

Pochettes routières départementales de la France d'après les cartes d'Onésime Reclus. Pochette n° 1 : *Finistère, Morbihan, Côtes-du-Nord, Ile-et-Vilaine, Manche, Calvados, Orne, Mayenne, Sarthe, Eure-et-Loir, Eure, Seine-Inférieure, Seine-et-Oise, Seine, Seine-et-Marne*; Attinger. 8 »

Pochettes routières de la France d'après les cartes d'Onésime Reclus. Pochette n° 2 : *Oise, Somme, Pas-de-Calais, Nord, Aisne, Yonne, Aube, Haute-Marne, Marne, Ardennes, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Moselle, Vosges, Bas-Rhin, Haut-Rhin*; Attinger. 8 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La commémoration Albert Samain. — Prix littéraires. — Le monument de Guy de Maupassant au château de Miromesnil. — A propos d'une pièce inédite de Guy de Maupassant et de Robert Pinchon : « la Maison turque ». — A propos de la place Paul-Verlaine. — Paranoïa, mythomanie et hyperémotivité. — A propos de suggestion. — Au sujet de l'invention de la T. S. F. — Le centenaire du Journal de Pepys. — A propos du président Brisson. — Le Dr Grenier, député musulman. — Sur une définition de Pascal. — Aristide Bruant et Toulouse-Lautrec. — Erratum. — Publications du « Mercure de France ».

La commémoration Albert Samain. — Les souscripteurs à la plaque et au monument inaugurés à Magny-les-Hameaux le 7 juin dernier, ainsi que toutes les personnes qui ont coopéré à l'hommage rendu au poète, recevront bientôt, en souvenir, une brochure où ils trouveront notamment un portrait d'Albert Samain, un autographe, les discours prononcés, la liste des souscripteurs.

Nous avions annoncé la clôture de la souscription. Le Comité d'organisation a cependant reçu depuis lors les sommes suivantes:

Cte et Comtesse de Fels....	300 »	M. Lucien Fender..........	100 »
M. et Mme George Blumenthal....................	300 »	M. Georges Leygues........	100 »
			1.000 »
Baron Henri de Rothschild..	100 »	Listes précédentes	6.118 »
M. Joseph Bourdel........	100 »	Total........	7.118 »

Le 25e anniversaire de la mort d'Albert Samain sera commémoré à Lille, sa ville natale, par la revue locale le *Mercure de Flandre*, dont la livraison d'août constituera un numéro spécial en vue duquel M. Jules Mouquet a réuni la collaboration des amis du poète et des écrivains qui l'ont connu.

§

Prix littéraires. — L'Académie française a attribué le grand prix de littérature au général Mangin, à titre posthume, pour l'ensemble de ses œuvres ; le grand prix du roman à M. François Duhourcau, pour son roman *L'Enfant de la Victoire*; et un grand prix spécial, de 10.000 francs, à M. Camille Mauclair.

§

Le monument de Guy de Maupassant au château de Miromesnil. — En même temps que nous donnions dans le *Mercure* du 1er janvier 1925 une description du monument qui sera érigé au château de Miromesnil, nous annoncions que l'inauguration était fixée au 19 juillet prochain.

Cette fête est reportée au dimanche 6 septembre. Le programme définitif en sera communiqué prochainement. Dès maintenant, on sait qu'un banquet organisé à Dieppe, dans la salle du Casino, terminera cette journée.

§

A propos d'une pièce inédite de Guy de Maupassant et de Robert Pinchon : « La Maison turque ». — La notice nécrologique sur *Un ami de Maupassant, M. Robert Pinchon (La Toque)* — *Mercure de France* du 15 mai 1925, page 276 — contenait une erreur que M. Léon Hennique veut bien rectifier dans la lettre ci-dessous. Sur un renseignement que je tiens d'Henry Céard, j'avais écrit que M. Léon Hennique jouait le rôle principal dans la farce de Maupassant et Pinchon, *La Maison turque à la feuille de rose*, qui fut représentée en 1875 chez le peintre Leloir et, en 1877, chez le peintre Becker.

M. Léon Hennique répond :

Paris, 10 juin 1925.

Mon cher Monsieur Deffoux,

Vous vous êtes trompé — ça vous arrive quelquefois — l'autre jour, au *Mercure*, en racontant que, dans cette farce de Maupassant, « Maison turque »,

je figurais le personnage principal. Je n'y figurais ni personnage principal, ni personnage secondaire ; *je n'avais pas accepté d'être de la pièce. Le* ou *les* personnages principaux furent tous tenus alternativement, exclusivement, par M. R. P., dont vous parlez. Quant aux rôles femmes — si j'ai bonne mémoire — je n'aperçois guère les tenant que M., l'auteur, et quelques peintres des amis. Je ne me reconnais point le droit de vous les nommer.

Voilà ! mon cher Monsieur Deffoux, je vous serais reconnaissant de rectifier.

Poignée de mains. LÉON HENNIQUE.

Il faut regretter, avec Edouard Maynial (*La vie et l'œuvre de Maupassant*, page 111), que l'on n'ait pas cru, jusqu'à présent, pouvoir éditer, même à tirage restreint, *La Maison turque à la feuille de rose*.

Flaubert fait allusion à la représentation de 1877 dans une lettre à Zola datée du 5 octobre, et Maupassant annonce le fait à son collaborateur Pinchon dans une lettre du 28 mars 1877. Henry Céard (*Evénement* du 22 août 1896), tout en se défendant de dire même le titre de la pièce, donne quelques détails sur la représentation de 1877 où l'on vit « Suzanne Lasser sortir, tant elle était offusquée dans la délicatesse de ses sentiments, Tourguéneff applaudir, Zola demeurer grave et Flaubert s'enthousiasmer du « rafraîchissement » que lui causait cette violente aventure d'amour ».

Le sujet de cette aventure ? On peut tout de même l'exposer brièvement.

Un jeune ménage provincial vient à Paris, cherche un hôtel et tombe, innocemment, dans une maison close dont les pensionnaires sont toutes plus ou moins avariées. Défilé de ces pensionnaires, puis de la clientèle. Passent successivement : un Anglais pour qui les femmes posent à la façon des statues de cire ; un vidangeur, fort occupé, car il mène de front son travail habituel (les cabinets de la maison débordent), et les divertissements particuliers à la maison turque ; le valet de chambre de cette maison — il se nomme « Crête de Coq » et a pour maîtresse une des femmes les plus demandées : Raphaële ; un bossu, client particulièrement exigeant et difficile à satisfaire, etc. A la faveur de ces allées et venues, le jeune ménage passe de mains en mains et finit — c'est la morale de l'histoire — par prendre goût à son aventure érotico-scatologique.

Une phrase de la lettre de M. Léon Hennique (« *le*, ou mieux *les* personnages principaux furent tous tenus alternativement et exclusivement par M. Robert Pinchon »...) donnerait à penser que l'Anglais, Crête-de-Coq, le vidangeur et le bossu, personnages ne paraissant chacun que dans une scène, furent tous incarnés par M. Robert Pinchon, lequel, par la suite, se montra, lui aussi, fort peu prodigue de renseignements sur cette œuvre de jeunesse. — L. DX.

§

A propos de la place Paul-Verlaine. — On peut lire dans le *Nouveau Dictionnaire historique de Paris*, par M. Hector Pessard (Paris, 1904, in-8) :

Par décision du Conseil Municipal, il a été décidé, le 12 juillet 1903, que le nom de Paul Verlaine serait donné à une nouvelle rue de Paris.

Paul Verlaine, poète français de l'école décadente, né à Metz le 30 mars 1844, est l'auteur des *Fêtes galantes* qu'il écrivit en 1869. En 1865, il avait fait les *Poèmes Saturniens* dans lequel (*siç*) il tirait sur lui-même ce fâcheux horoscope :

> *Car tous ceux* qui sont nés sous le signe Saturne,
> Pauvre planète, chère aux nécromanciens,
> Ont entre tous, d'après les grimoires anciens,
> Bonne part de malheur et bonne part de bile.

Le nom de Paul Verlaine a été donné, en effet, à une place du XIIIe arrondissement que traverse la rue Bobillot et, à part que les *Poèmes Saturniens* datent de 1867 et non de 1865 (Paris, Lemerre, in-12) et qu'un vers sur quatre en est inexactement reproduit, il n'y a pas trop à dire jusque-là.

Il y a bien cette péjorative « école décadente »... Mais laissons ce jugement, — littéraire, peut-être ? — pour ce qu'il vaut. La suite nous réserve mieux :

Verlaine a été appelé « le petit-fils de Villon », car, en effet, comme lui, il se repent dans ses vers de sa « conduite inconsidérée ». (*Voir* François Villon.)

Qu'il soit maintenant permis de substituer des italiques au romain :

Après avoir mené une existence misérable, errant d'hôpital en hôpital, de café en café, il se retira quelque temps avant sa mort à la Chartreuse de Montreuil-sur-Mer, où il mourut jeune encore, à 42 ans.

Ce qui ferait mourir Verlaine en 1886, attribuerait à une table tournante la « ballade » de *Dédicaces* « touchant, un point d'histoire », dédiée à Anatole France et datée de décembre 1887 :

> Je n'ai que quarante-trois ans,

et rangerait parmi les posthumes : *Amour* (1888), *Parallèlement* (1889), *Bonheur* (1891) et autres œuvres publiées de 1886 au 6 janvier 1896, date exacte, à l'âge de 51 ans, de la mort du pauvre Lélian.

Quant à la Chartreuse de Montreuil-sur-Mer, elle était sans doute située rue Descartes, où, à l'emplacement du 39 actuel, une plaque de marbre est destinée à en rappeler le souvenir aux Parisiens des siècles à venir.

Si jamais le dictionnaire Pessard compte une seconde édition, un carton s'impose à la page 1127. — P. D.

§

Paranoïa, mythomanie et hyperémotivité.

Paris, le 15 juin 1925.

Mon cher Directeur,

Le *Mercure* d'aujourd'hui m'apporte deux réponses, dont l'une mérite de retenir notre attention.

Quant à l'autre, elle a besoin de soixante lignes pour protester contre une de mes phrases, parue le 15 mai dans l'analyse d'un livre de Le Chatelier. Cette constatation suffirait à classer son auteur parmi les « paranoïaques », c'est-à-dire parmi les gens atteints de la manie de la persécution (il s'en aperçoit lui-même), puisqu'il n'admet à son sujet que l'éloge dithyrambique. M. Le Chatelier, « savant considérable », devant un compte rendu mitigé de réserves, n'éprouve pas le besoin puéril de fatiguer les lecteurs par l'insertion de larmoyantes récriminations ; même, il m'écrit, dans une lettre privée : « J'accepte volontiers vos critiques »...

Avec M. Gaston Danville, au contraire, nous sommes bien plus près de nous entendre. Cependant, il ne se doute pas qu'en parlant « d'interprétations abandonnées depuis vingt ans », je visais spécialement la production, sur le bras, « d'une vive rougeur, dessinant les lettres » : ces faits ultra-classiques de *dermographisme* sont incontestables, mais ils n'ont rien à voir avec l'hystérie ; les phénomènes vasomoteurs (vasoconstriction et vasodilatation) sont des « réactifs » de la constitution hyperémotive, elle aussi lumineusement étudiée par Ernest Dupré. Pour ce qui est du suintement de sang, invoqué par mon contradicteur, c'est un phénomène proprement hystérique, une exagération *volontaire* de syndromes pathologiques.

M. Danville se réfère aussi à la collection du *Journal de Psychologie* pour conclure, grâce à des interprétations erronées, à la réalité du « vol hypnotique » : qu'il veuille bien reprendre ces amusantes anecdotes, et il se convaincra sans peine que l'hypnose a été inventée après coup, généralement par l'opérateur, parfois même par sa victime. Je me refuse à rediscuter *avec lui* la question du « pendule de Chevreul », tant qu'il n'aura pas des observations *personnelles* à me soumettre.

Au lieu de plaisanter si lourdement — ce qui étonne de sa part — la *vertu dormitive* de l'opium, il aurait mieux fait de comprendre la fécondité des classifications, ce qui aurait empêché un esprit sagace de tomber dans la confusion si commune (entre la mythomanie et l'hyperémotivité) et de poser des questions commençant par « pourquoi », parfaitement étrangères à la méthode scientifique *actuelle*. J'aurais pensé qu'il s'était mieux rendu compte que la science part du *fait expérimental* et qu'elle n'admet aucune autre tyrannie. Ce qui fait l'immense intérêt de la notion de « constitution morbide » (et aussi

de « disposition normale »), c'est qu'elles sont des données invariantes d'une même personnalité, qu'elles aident à prévoir le comportement quotidien et qu'elles groupent des individus d'apparences très dissemblables. Molière, sur tous ces points, n'a pas voix au chapitre.

Veuillez agréer, etc. MARCEL BOLL.

§

A propos de Suggestion.

Monsieur le Directeur,

M. Marcel Boll, me prenant de nouveau à partie dans le *Mercure de France* du 1er juin, me force à une nouvelle mise au point. Je la ferai aussi brève que possible, ne voulant pas être indiscret.

Je ne m'attarderai pas à reprocher à M. Boll le geste... peu délicat qui consiste à commenter publiquement des passages d'une de mes lettres privées. Cette lettre ne contient aucune idée essentielle que je n'aie exprimée maintes fois publiquement. La différence est que dans une lettre non destinée au public, et écrite au courant de la plume, on peut laisser échapper certaines impropriétés de termes que les intéressés ne manquent pas d'exploiter. Toujours est-il que M. Boll, avec un art consommé, parvient à présenter et à commenter mes phrases dans le sens le plus tendancieux. Ceux qui me connaissent ne seront pas dupes. Mais les autres ?

M. Boll prétend à tort que j'ai changé d'opinion ces derniers mois et que ma lettre du 19 février est en contradiction avec mon article paru dans le *Mercure* du 15 mai. Il serait au contraire bien facile de montrer que les principales idées qui, dans la lettre, furent rapidement jetées sur le papier, ont été développées et mises au point dans l'article. (Ce second texte est évidemment plus adéquat à ma pensée.) Mon opinion n'a pas varié à l'égard de ces légions de vulgarisateurs, souvent bien intentionnés mais incompétents, qui, un peu dans tous les pays, sous couleur de « couéisme » ou sous toute autre bannière, sont en train de ridiculiser la psychothérapie et tout particulièrement l'autosuggestion. J'ai maintes fois exprimé à M. Coué lui-même mes regrets de constater que, par excès de bonté et de confiance, il ne s'élevait pas résolument contre cette tapageuse et dangereuse propagande dont il ne me paraît pas, d'ailleurs, mesurer le danger, ce qui depuis longtemps m'a inquiété pour l'avenir de la méthode et m'a peiné.

C'est que mon sentiment à l'égard de M. Coué n'a pas varié lui non plus. C'est toujours celui d'une reconnaissance filiale, et je me plais à saluer en lui un homme de bien comme on n'en rencontre point, en même temps que le modeste initiateur d'une méthode très féconde, que j'ai été le premier à faire connaître (ce dont je ne me repens aucunement, comme on voudrait l'insinuer, mais ce dont je garde plutôt, je l'avoue, une certaine fierté), et que je suis indigné de voir saboter

comme on le fait aujourd'hui. M. Coué est, à présent entouré d'adulations tard venues et involontairement perfides. Quant à moi, je préfère jouer le rôle plus difficile de le défendre contre lui-même. Quand j'ai cru qu'il se trompait, je le lui ai toujours dit franchement, au risque de lui déplaire. Je le respecte et je l'aime trop pour agir autrement.

J'ajouterai que je suis très reconnaissant aux quelques praticiens distingués qui maintiennent et élaborent l'autosuggestion dans les cadres d'une saine méthode scientifique. Tels sont, entre autres, les médecins qui m'ont apporté leur précieuse collaboration à mon dernier livre : en Suisse les Drs Lestchinski et G. Richard ; à Paris les Drs Fauvel, Prost et Viriot ; en Allemagne le Dr Léonhardt Muller. Et ils ne sont pas les seuls.

Je ne voudrais point que l'on pût se méprendre sur mes sentiments à l'égard de personnes pour qui je professe une grande estime, et surtout à l'égard de M. Coué, pour qui mon affection ne s'est jamais démentie.

Après que vous avez — évidemment par inadvertance — inséré, dans vos colonnes, une de mes lettres privées qu'aucun prétexte n'autorisait à publier, je compte sur votre courtoisie, Monsieur le Directeur, pour insérer à son tour la présente lettre et, en vous remerciant de votre bon accueil, je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

Genève, le 6 juin 1925.

CHARLES BAUDOUIN.

§

Au sujet de l'invention de la T. S. F. — Ce n'est pas au *Mercure*, ni à moi, que M. le sénateur Guglielmo Marconi eût dû envoyer ses dénégations, mais à *La Libertad* et à M. le Dr d'Asteck Callery à Madrid, il y a un an. Je n'ai fait que traduire l'article de ce journal, dont la circulation, en Espagne et hors d'Espagne, est suffisamment connue, pour, en admettant même que son numéro du dimanche 25 mai 1924, que reproduisirent plusieurs autres feuilles, ne lui soit pas parvenu — il fut envoyé aux deux domiciles du sénateur : Marconi House, Strand, London W. C. 2, et Villa Griffone, Pontecchio, Italia, — admettre légitimement que l'intéressé en avait eu connaissance alors. S'il n'a pas jugé à propos d'y répondre, c'est qu'il avait ses raisons. Mais le Dr d'Asteck n'est pas une personnalité mythique et lui seul est responsable de ses dires, dont, si je m'en suis fait le truchement ici, je savais qu'ils émanaient d'un spécialiste de la T. S. F. digne de foi et très au courant des origines de cette science, pour avoir été l'élève de Righi à Bologne en 1894 et avoir connu ensuite, en Allemagne où il poursuivait ses études, un parent de ce professeur Calzecchi-Onesti qui fut l'un des précurseurs les plus remarquables de la radio-

télégraphie en Italie, et y avoir aussi eu vent des découvertes de Popoff à Cronstadt, dès avril 1895.

Mais il plaît à M. le sénateur Marconi de tout brouiller, dans cette riposte de son secrétaire. Ainsi nie-t-il avoir « jamais été élève du professeur Righi ». Or, dans la plus ancienne des notices sur sa personne qu'il ait inspirées en Angleterre — celle qui se lit à la page 720 de *Men and Women of the Time. A. Dictionary of Contemporaries*, dont l'auteur n'était nul autre que Victor G. Plarr, bibliothécaire du *Royal College of Surgeons of England* et qui parut à Londres en 1899 — il est dit en toutes lettres que « *he was educated.... at Bologna under Professor Righi* ». De même M. le sénateur Marconi semble dénier toute influence — notons qu'il lui plaît de dénaturer complètement le récit de M. d'Asteck en transformant en une « querelle dans un hôtel d'Antibes » la scène entre le cocher, son compatriote, et lui, qui eut lieu, selon M. d'Asteck, en pleine grande route solitaire — à sir William Preece sur ses heureux débuts en Angleterre, que, dit-il, sa « parenté à demi anglaise lui facilitait aisément ». Il est certain que M. le sénateur est fils de mère irlandaise — c'est lui-même qui le déclare à la page 1870 du *Who's is Who* pour 1924 (1), — mais, dans cette notice d'avant la gloire, on lit que, lorsqu'il « visita » l'Angleterre en 1896 et qu'il s'y « familiarisa *with the labours of Mr. W. H. Preece, C. B. F. R. S., Engineer-in-Chief of the Post Office* », il se rendit auprès de lui pour en recevoir les avis et que c'est seulement alors que son appareil fut mis à l'essai, non pas, comme il le dit, « à Westbourne Park », mais « entre Penarth et Weston », et que c'est seulement après le succès de ces expériences que M. le sénateur retourna dans sa patrie et, fort de ce triomphe, sut obtenir du ministre de la Marine italien un appui, d'où les expériences de Rome, puis celles de La Spezzia — sur lesquelles on peut voir A. Della Riccia : *Gli apparecchi di Marconi e le esperienze alla Spezia* (Roma, 1897). On sait, d'ailleurs, que la première patente prise en Angleterre, portant le no 12.039, est seulement du 2 juin 1896. Mais, sur ces débuts de Marconi, la confusion qui règne permet toutes les légendes, ennemies de l'austère Histoire. L'actuel propriétaire de l'hôtel du Cap d'Antibes, lorsqu'en 1895 et 1896 il dirigeait l'établissement hydrothérapique d'Andorno Cacciorna, dans la province de Novara, y a très bien connu M. le sénateur et, pour y commémorer ses expériences de T. S. F. à cette lointaine époque, on a apposé, dans la cour de l'hôtel, une plaque commémorative. Voici un détail qu'on ignorait. Combien d'autres, remontant à la même époque, restent enfouis dans l'oubli ?

(1) Là aussi M. Marconi, en apprenant au monde qu'il a épousé la fille du 14e « Baron Inchiquin », dit être né à Bologne le 25 avril 1874. Sait-il que son premier biographe anglais le fait naître à Marzabotto en 1875 ?

M. le sénateur prétend que notre reproduction de l'article de M. d'Asteck est « une chose montée ». Nullement. Si des ingénieurs de sa *Wireless Telegraph and Signal Company* sont en effet allés faire des expériences de T. S. F. en avril 1901 entre Biot, près Antibes, et Calvi (Corse), nous n'avions aucune raison de croire que lui-même, à une période de sa vie sur laquelle on ne sait pas grand'chose, n'avait pas opéré en ces parages, puisqu'un excellent journal espagnol l'affirmait, sous la signature d'un homme qui, pendant la Guerre, a beaucoup fait parler de lui, parmi d'autres, qui avaient offert leurs services aux Alliés pour le repérage des sous-marins boches.

Quant à la réputation de M. le sénateur en tant que « vrai inventeur » de la télégraphie sans fil, loin de nous la sacrilège pensée d'y vouloir attenter. Il nous suffit de savoir ce qu'en pensent des savants italiens, ou professant en Italie, de la valeur de Righi, professeur à Bologne, et de Dessau, professeur à Pérouse, qui, à la deuxième édition de *Die Telegraphie ohne Draht* (Braunschweig, 1907), reconnaissent, page 570, que l'on ne saurait contester sérieusement que « *Marconis Erfindung in ihrer ursprünglichen Gestalt bald an der Grenze ihrer Leistungsfähigkeit gelangt war* », si Braun n'avait, le premier — son brevet allemand est du 14 octobre 1898, — indiqué les moyens de produire des ondes électriques de grande intensité et de période déterminée. Et ce sont aussi ces mêmes auteurs qui établissent, page 343 et suivantes, la complète dépendance de Marconi à l'endroit de Righi, Calzecchi-Onesti et Lodge. De Maxwell et de Hertz, naturellement, ainsi que de Popoff, ajouterons-nous, avec le comte von Klinckowstroem — voir son article : *Nationale Erfindungen*, dans la *Umschau* de Francfort, numéro du 19 janvier 1924, page 38. Et ce n'est pas, en France, M. Albert Turpain qui nous contredirait, lui qui, après tant de travaux sur la T. S. F., vient d'établir que la prétendue « trouvaille géniale, l'œuf de Colomb » de M. le sénateur — la mise à la terre de l'un des conducteurs de Hertz et l'élévation verticale de l'autre — n'étaient que des vieilleries depuis longtemps connues (voir A. Turpain : *Sur les origines de la T. S. F.*, aux Presses Universitaires de France.

CAMILLE PITOLLET.

§

Le Centenaire du Journal de Pepys. — Samuel Pepys, secrétaire de l'Amirauté sous deux règnes, ceux de Charles II et de James II, serait totalement oublié aujourd'hui, s'il n'avait laissé un journal, un « Diary », où il nota les événements les plus minces de sa vie, aussi bien les faits de sa vie politique ou administrative, que ceux de sa vie privée.

Toutefois, fonctionnaire prudent, il apporta à la rédaction de ce journal la même prudence qu'à l'exercice de sa charge, c'est-à-dire que pour

éviter les ennuis qu'aurait pu lui causer sa véracité au cas où son journal serait venu à être lu, il employa, pour l'écrire, un chiffre dont il était l'auteur et dont il se garda bien de donner le secret avant de mourir.

De telle sorte que son journal, déposé à la bibliothèque du Collège de Magdalene à Cambridge, garda son secret pendant bien des années jusqu'au jour où un clergyman, le révérend John Smith, parvint à percer le mystère de ses pages — il y a tout juste un siècle. Il fut aussitôt publié et devint classique en Angleterre.

C'est le fait d'un hasard si cette lecture et cette publication n'eurent pas lieu un siècle plus tôt.

En effet, au mois de mai 1728, un certain Pierre Leycester, cryptographe habile, de passage à Cambridge, y vit, à la bibliothèque, le journal de « M. Pepys ». Il était malheureusement pressé et craignait d'importuner le bibliothécaire, « autrement, écrivait-il à un de ses correspondants, j'aurais déchiffré quelques passages de ce journal ».

Et voilà comment trois générations plus tôt on aurait pu connaître la vie et les aventures de M. Samuel Pepys.

§

A propos du président Brinon. — Jean Brinon, dont M. E. Houth rappelait, dans le *Mercure* du 15 avril, « la mémoire éternisée par Dorat, Ronsard et les premiers de son siècle », ne fut pas seulement l'ami et le protecteur des poètes et des humanistes de la Renaissance. Les musiciens aussi lui firent leur cour; la preuve en est que l'illustre Claude Goudimel, qui devait finir si tragiquement, à Lyon, lors des massacres consécutifs à ceux de la Saint-Barthélemy parisienne, Goudimel, le musicien du Psautier huguenot, des *Amours* de Ronsard et des *Odes* d'Horace, dédia, le *6me jour d'aoust 1551*, son *Premier livre contenant huyct pseaulmes de David, traduictz par Clément Marot et mis en musique au long, en forme de mottetz*, « à très noble et très illustre personnage, Monseigneur Jean Brinon, seigneur de Villaines et conseiller du Roy en son Parlement à Paris ».

Après avoir, comme il sied, cité ses auteurs anciens (le divin Platon et Strabon), Goudimel terminait sa dédicace au « très illustre Sénateur » par un éloge hyperbolique de ce dernier.

Cognoissant de long temps, dit-il, qu'en vous atteint de l'esprit de Dieu, toutes singulières vertus, et exquises sciences comme un miracle, apparoissent, et sont par vous divinement soutenus, et qu'entre tous les arts la Musique par vostre moyen, et appuy de vostre noblesse bien née, a esté plus illustrée en ce pays de France, qu'elle n'a jamais esté par cy devant : j'ay pris la hardiesse de vous offrir, et consacrer ce mien petit labeur, ne sachant à qui plus dignement ie le puisse dedier, ne qui par la multitude de ses graces et bienfaictz, n'ait plus obligé que vous : soubz le nom duquel mon present ouvrage se tien-

dra asseuré de la morsure des mesdisantz et envieux, et soubs un tel patron et défenseur, sera receu agreable des bons et vertueux. Vous suppliant le recevoir, et rendre digne de vostre seigneurie.

Il est probable que Goudimel ne fut pas le seul à dédier des œuvres musicales à ce « très honoré Seigneur » ; et il serait intéressant de retrouver quels furent les compositeurs qui se réunissaient avec les poètes amis de Jean Brinon. — J. G. P.

§

Le Dr Grenier, député musulman. — C'était une figure bien originale que celle du Dr Grenier, député de Pontarlier, qui s'était converti à la religion musulmane et siégeait à la Chambre, affublé d'un burnous. On ignorait ce qu'il était devenu. Il vit toujours, comme en témoigne la lettre suivante qu'a reçue notre collaborateur Ernest Raynaud et qu'il nous prie de publier, autant pour fixer un point d'histoire que pour rendre hommage à la vérité.

Monsieur,

Vous concluez dans votre livre de souvenirs : *Au Temps de Félix Faure*, le chapitre consacré au député musulman Dr Grenier par ces mots : « Je n'ai jamais pu découvrir si c'était un farceur ou un apôtre. »

C'était un apôtre. Si je me permets de vous en envoyer l'affirmation, c'est moins pour me donner le plaisir d'écrire à un auteur d'un livre qui m'a plu, que pour chasser de votre mémoire le souvenir plus ou moins critique que vous avez pu conserver du Dr Grenier.

J'étais trop jeune pour l'avoir connu député ; mais moi même originaire de Pontarlier, je l'ai vu souventes fois faire ses ablutions rituelles devant la fontaine qui ornait la place qu'habitaient mes parents, puis s'incliner, le front touchant terre, vers le soleil couchant, en prononçant le nom d'Allah ! J'ai souri de cette dévotion quelque peu... singulière en mon pays ; d'autres de ses compatriotes ont souri également ; ils ont cru, comme vous l'avez pu croire, à une passade, à une originalité surprenante. Ils ont dû changer d'avis. Le Dr Grenier est croyant — car il vit encore, exerçant toujours sa profession de docteur dans sa ville, avec une conscience, un dévouement splendides. Homme de bien dans toute l'acception du terme, se ruinant presque pour obliger les pauvres. Il pourrait être cité en exemple à bien des jeunes de la nouvelle génération qui feraient volontiers profession de foi de l'égoïsme plutôt que de la bonté. Un des curés de Pontarlier, pour qui cet homme n'est qu'un apostat, ne m'a-t-il pas dit que s'il avait un vitrail à faire faire pour son église, il voudrait que l'effigie du Dr Grenier y figurât ?

Il est croyant. Il signe encore ses lettres de son nom musulman. Il y transcrit des versets du Coran, d'une pensée toujours élevée, car il en donne la traduction. Il vit, pour ainsi dire, en marge de tout, mais il vit comme un saint, comme un... apôtre, effacé, modeste, indifférent au passé, ne paraissant pas se souvenir d'avoir jamais défrayé tant la Chronique parisienne.

Ne voyez dans cette lettre que l'intention de défendre la réputation d'un homme pour qui j'ai le plus grand respect... ROBERT FERNIER

artiste peintre.

§

Sur une définition de Pascal.

Monsieur le Directeur,

M. F. Rondot, p. 207 du n° 646 du *Mercure de France*, parle d'une mésaventure étrange survenant au grand Pascal, oserai-je signaler à vos lecteurs que la définition : « Dieu est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part » n'est pas une de ses pensées *originales* ? Livre V, chap. XLVIII des cinq livres de F. Rabelais, édition G. Flammarion, p. 272, on peut lire : « Allez, amis, en protection de cette sphère intellectuelle de laquelle en tous lieux est le centre et n'a en lieu aucun circonférence, que nous appelons Dieu. » Que Pascal ait lu Rabelais, cela ne fait pour moi aucun doute, mais « il reste encore assez de preuves qu'il fut un homme de génie ».

Dr HENRY LA BONNE,
auteur du VIe livre de Rabelais.

§

Aristide Bruant et Toulouse-Lautrec. — Pour compléter la notice que nous avons publiée ici, le 1er mars, le libraire Eugène Rey nous rapporte l'anecdote suivante.

Vers 1895, Aristide Bruant fut engagé aux Ambassadeurs pour y donner un certain nombre d'auditions de ses œuvres. Le directeur de ce concert demanda au poète de faire dessiner une affiche par un de ses amis. Bruant choisit Toulouse-Lautrec, lequel fit l'affiche aujourd'hui célèbre et qui est l'une des mieux caractéristiques de son talent. Mais cette formule d'art n'allait pas sans choquer alors bien des gens. Le directeur des Ambassadeurs commença par refuser d'apposer l'affiche. Mais Bruant se montra irréductible : ou l'affiche — celle de Lautrec et non telle autre qui lui était proposée, — ou se priver de son concours. Le directeur s'inclina et, finalement, « découvrit » à son tour les beautés du Lautrec pour lequel il choisit les meilleurs emplacements de Paris.

§

Erratum. — Dans le numéro du 15 juin 1925, page 859 (écho *Un prédécesseur de Léonce Bénédite au musée du Luxembourg*), supprimer (lignes 37 et 38) *La Levrette en paletot* et lire *La Muse à Bibi*.

§

Publications du « Mercure de France ».

DU CRAN ! par Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16, 7 fr. 50. La première édition a été tirée à 550 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 38 à 587, à 20 fr. Il a été tiré : 12 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 12, à 100 fr. ; 25 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 13 à 37, à 75 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier